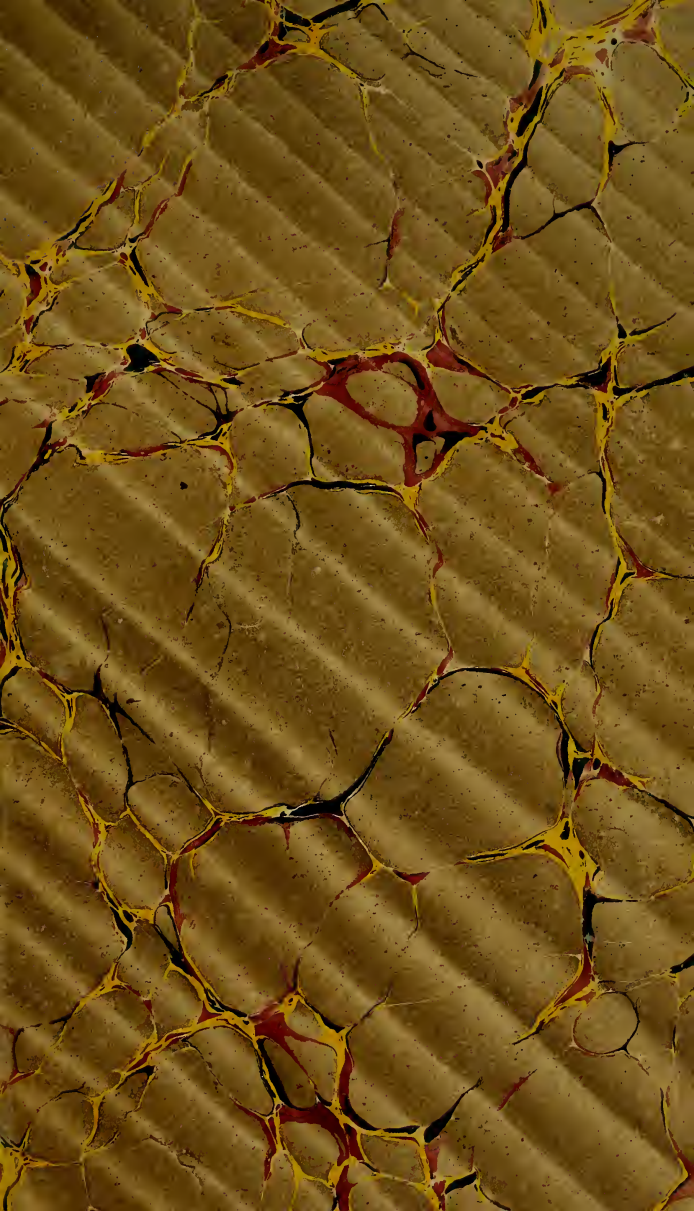






THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES











LE LIVRE  
DU VOIR-DIT

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE  
Rue de Fleurus, 9, & se trouve chez AUBRY, libraire, rue Séguier, 18

---



Digitized by the Internet Archive  
in 2013





# LE LIVRE DU VOIR-DIT

DE

GUILLAUME DE MACHAUT

Où sont contées les amours de Messire Guillaume  
de Machaut & de Peronnelle Dame d'Armen-  
tieres avec les lettres & les réponses, les bal-  
lades, lais & rondeaux dudit Guillaume &  
de ladite Peronnelle

PUBLIÉ SUR TROIS MANUSCRITS DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

—  
M DCCC LXXV

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

PQ  
1483  
G5A75  
1875

Le présent *Livre du Voir-Dit* de Messire Guillaume de Machaut a été imprimé par L. Lahure, avec les caractères & par les soins de la Société des Bibliophiles françois, & quand il fut achevé d'imprimer, le 15 mars MDCCC LXXV, étoient Membres de ladite Société :

S. A. R. Monseigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur.*

I. — 1820. M. le Comte ÉDOUARD DE CHABROL, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État, *Doyen.*

II. — 1843. M. le Baron JÉRÔME PICHON, *Président.*

III. — 1845. M. le Baron DU NOYER DE NOIRMONT, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État.

IV. — 1846. M. ERNEST DE SERMIZELLES.

V. — 1851. M. DE LIGNEROLLES.

VI. — 1851. M. le Comte HENRY DE CHAPONAY.

VII. — 1852. M. DURIEZ DE VERNINAC.

VIII. — 1852. M. le Comte GEORGES DE SOULTRAIT.

IX. — 1852. M. le Vicomte FRÉDÉRIC DE JANZÉ.

X. — 1854. M. le Marquis DE BÉRENGER.

A

XI. — 1856. M. PROSPER BLANCHEMAIN.

XII. — 1856. M. PAULIN PARIS, Membre de l'Académie des Inscriptions.

XIII. — 1858. M. CHARLES SCHEFER, Premier Secrétaire interprète du Gouvernement.

XIV. — 1858. M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT, Membre de l'Institut.

XV. — 1860. M. le Comte DE FRESNE, *Secrétaire*.

XVI. — 1861. M. le Comte OCTAVE DE BEHAGUE, *Trésorier*.

XVII. — 1861. M. le Comte CLÉMENT DE RIS, Conservateur aux Musées du Louvre.

XVIII. — 1863. Mme la Comtesse FERNAND DE LA FERRONNAYS.

XIX. — 1864. M. GABRIEL DE BRAY, Receveur des finances, à Paris.

XX. — 1865. M. le Duc DE FITZ-JAMES.

XXI. — 1867. M. le Marquis DE BIENCOURT.

XXII. — 1868. M. DE VILLENEUVE, Préfet de Seine-&-Marne.

XXIII. — 1870. Mme la Marquise DE NADAILLAC.

XXIV. — 1872. S. A. R. Monseigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur*.

MEMBRES ADJOINTS ET ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

- I. — 1862. M. le Prince AUGUSTIN GALITZIN. A. E.
- II. — 1870. M. CHARLES SAHRER DE SAHR, au château de Dahlen (Saxe Royale). A. E. (1)
- III. — 1872. M. l'Abbé BOSSUET, curé de Saint-Louis en l'Île. M. A.
- IV. — 1872. M. le Comte LANJUINAIS. M. A.
- V. — 1874. M. le Comte APPONYI. A. E.

MEMBRE HONORAIRE.

M. GRANGIER DE LA MARINIÈRE, ancien Préfet.

MEMBRES CORRESPONDANS.

La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

La SOCIÉTÉ PHILOBIBLON de Londres.

---

(1) Décédé pendant l'impression du livre & remplacé (le 27 janvier 1875) par M. le Comte DE LA BÉRAUDIÈRE.

---







## NOTICE

SUR LE POÈME DU *VOIR-DIT*.

VERS la fin du règne du roi Jean vivoit, dans la province de Champagne & Brie, une jeune & noble demoiselle, sous la tutelle assez peu fêvère d'une mère déjà depuis longtemps remariée. Elle se nommoit Peronnelle d'Unchair, & étoit fille de messire Gauthier d'Unchair seigneur d'Armentières, & de Peronne de Jouveignes ou Jouveniaus. La dame d'Unchair avoit, en secondes noces, épousé Jean sire de Conflans, vidame de Châlons & seigneur de Vielmaisons en Brie. On fait que la maison de Conflans, issue des comtes de Brienne, étoit au nombre des plus grandes de France, & marchoit de pair en Champagne avec les Grantpré, les Châtillon-sur-Marne & les Choiseul. De son père Gauthier d'Unchair, Peronnelle avoit hérité de la seigneurie d'Armentières en partie; & d'après

la coutume de Champagne, elle pouvoit, cinq ou six ans avant sa majorité, recueillir les fruits & revenus des terres qui lui étoient échues. Quant à la maison de Jouveignes, je crois que les généalogistes se sont mépris en la distinguant de celle de Jouvenel; la première forme orthographique *Jouveignes* n'étant que le sujet du nom dont la seconde forme *Jouvenel* est le régime. Il faut en effet le remarquer : dès qu'on commence à parler des Jouvenel, on cesse de voir paroître les Jouveignes; & les terres d'Oulchy-le-Château & d'Armentières, passées de Gauthier d'Unchair à sa veuve Peronne de Jouveignes & à leur fille Peronnelle, semblent avoir été transmises aux Jouvenel des Urfin, qui les ont gardées jusqu'au dernier siècle. (1)

---

(1) Il faudroit peut-être également soumettre à un nouvel examen l'opinion du P. Anselme & des généalogistes à la suite, sur l'origine de cette famille de Jouvenel. Ils lui ont contesté le droit qu'elle auroit eu de prendre le nom & les armes de la grande maison italienne des Urfin ou Orfini. Pierre, aïeul de Jean Jouvenel prévôt des marchands en 1388, auroit eu pour père un bourgeois de Troyes vivant en 1360. Mais alors on ne voit pas bien comment le petit-fils de Pierre de Jouvenel, simple bourgeois de Troyes, auroit obtenu la main de la fille de Thibaud, baron d'Assenay, allié lui-même aux comtes de Champagne & à la grande race de Montmorency. La ville de Paris, a-t-on dit, en reconnaissance des bons services de Jean, prévôt des marchands & petit-fils de Pierre, lui auroit fait présent de l'hôtel des Urfin; ce qui *peut-être* auroit permis à son fils l'archevêque de Reims, de joindre à son nom celui de la famille des Urfin, dont il auroit en même temps pris les armes. Mais ce n'est guère ainsi que le nom & les armes d'une grande & illustre maison pouvoient, au quatorzième siècle, être usurpés &

## La jeune Peronnelle passoit le temps que ne

passer dans une famille roturière. Pour justifier une telle imputation, il faudroit au moins reproduire l'acte de ce don de la ville, dont on ne peut même indiquer la date. Qu'une branche, un simple rejeton de la famille Orfini, ait possédé une maison & des propriétés dans la ville & les environs de Troyes, alors centre des relations commerciales de l'Italie avec la France, en raison des foires de Champagne; que ce rejeton ait affecté le nom plutôt italien que françois de Jouvenel, cela n'auroit rien d'invraisemblable; les *Orfini*, les *Justiniani* & les autres grandes maisons d'Italie ont ainsi changé de noms autant de fois qu'ils ont formé de branches distinctes. Il ne suffit donc pas d'alléguer sans preuves ou, pour mieux dire, de supposer la donation d'un hôtel des Urfini, pour avoir droit de conjecturer que tel seroit l'unique fondement de la prise de possession du nom & des armes des Orfini, par de graves & illustres personnages, tels que Jean Jouvenel, prévôt des marchands, chancelier du duc de Touraine & président au Parlement; Guillaume Jouvenel, chancelier de France; Jacques Jouvenel, archevêque de Reims, &c., &c. Ce n'est pas d'ailleurs, comme le prétend Grosley, l'archevêque de Reims Guillaume des Urfini (ou plutôt Jean II) qui auroit le premier voulu relever la noblesse de sa famille; c'est le Moine de Saint-Denis, auteur de l'*Histoire de Charles VI* (que Jean II n'a fait que suivre dans la sienne). Ce premier annaliste racontant comment, en 1388, le duc de Guyenne avoit choisi Jean I de Jouvenel pour son chancelier, s'exprime ainsi : « Joannem Jouvenelli, virum utique scientificum & a generosis proavis ducentem originem.... » Est-ce du petit-fils d'un roturier de Troyes qu'auroit ainsi parlé ce grave historien contemporain? Ajoutons que Sanfovino, dans sa *Storia della casa Orfino*, 1505, in-f<sup>o</sup>, n'a pas hésité à reconnoître dans les Jouvenel françois une branche des *Orfini*; que dès 1450, le cardinal Orfini proclamait déjà leur communauté d'origine; & qu'enfin Sauval, dans ses *Antiquités de Paris*, ne paroît pas en douter davantage : « Juvenal des Urfini, dit-il, prevot de Paris, avoit son logis « derrière Saint Denys de la Chatre, qui porte encore le nom d'*hotel des « Urfini*. On dit que la ville lui en fit présent. Et ce fut là, qu'en 1394, « les faux témoins soulevés par ses ennemis vinrent, tous nus, enve- « loppés simplement d'un drap, lui demander pardon à genoux. » (T. II, p. 245.) Sauval ne dit-il pas ici implicitement que la maison, donnée ou non donnée, portoit le nom d'hôtel des Urfini, depuis qu'elle avoit appartenu aux Jouvenel? En voilà bien assez sur ce point.

réclamoient pas les devoirs religieux à lire des hiftoires anciennes & des romans; à apprendre & même à compofer des vers; à chanter les plus beaux airs faits fur virelais, rondeaux & balades. Elle étoit belle, avoit l'efprit ouvert, l'imagination vive & de grandes difpofitions pour la mufique. Dans ce temps-là, la plupart des bonnes maifons entretenoient un clerc, chargé d'écrire bien, & furtout lifiblement, tout ce qu'il plaifoit aux maîtres de dicter ou de griffonner : Peronnelle d'Armentières avoit donc un fécétaire chargé de cet emploi. On le nommoit Henry : il étoit fort au courant des chofes du fiècle &, depuis longtemps, grand ami de mefire Guillaume de Machaut, chanoine de l'églife de Reims. Henry admiroit beaucoup les ouvrages de fon ami; fes dits, fes lais, fes rondeaux, fes balades. Guillaume, difoit-il à la demoifelle d'Armentières, avoit longtemps chanté dans fes vers une noble dame; mais il étoit revenu de cette paffion. Il vivoit noblement étant bien gentilhomme; (1) fon père avoit été chambellan

---

(1) Les Machaut, ou Machault, qui ont fouvent occupé dans les fiècles fuivans les premières charges de la magiftrature, appartenoient à la même race. Ils font aujourd'hui représentés par Mme la marquife de Vogüé, dont le fils, comte Melchior de Vogüé, membre de l'Institut, eft en ce moment notre ambaffadeur près la Sublime-Porte. On conferve dans la maifon de Vogüé un fuperbe manufcrit des poéfies de notre Guillaume, que M. le marquis de Vogüé a bien voulu me communiquer. Mais le *Voir-Dit* ne s'y trouve pas.

du roi Philippe de Valois; lui-même avoit été nourri, dès l'enfance, dans la maison du preux Jean de Luxembourg, roi de Bohême, & l'avoit suivi dans ses dernières campagnes en Pologne. C'est pour ce prince qu'il avoit fait le beau poème du *Jugement d'amour*, où il soutient que la dame à laquelle une belle mort enlevoit son amant étoit moins à plaindre que l'amant d'une infidèle maîtresse. Guillaume s'étoit ensuite attaché au roi Charles de Navarre : il lui avoit adressé le *Confort d'ami*, où les plus sages conseils étoient mêlés aux plus éloquents consolations. Pendant son séjour en Allemagne à la suite du roi de Bohême, il avoit fait grande attention aux compositions des chanteurs & musiciens de ces contrées; si bien qu'à son retour il avoit enrichi la mélodie françoise de nouveaux accords & de belles symphonies, en créant une école de chant qui faisoit oublier l'ancienne routine. Mais il n'étoit plus jeune, il ne voyoit que d'un œil, & maintenant la goutte le retenoit dans sa belle maison de Reims; ce qui ne l'empêchoit pas de dicter encore de beaux dits & de composer d'excellens vers de chansons.

La jeune demoiselle écoutoit avec un vif intérêt tout ce qui lui étoit rapporté de Guillaume de Machaut. Elle savoit déjà plusieurs des airs qu'il avoit faits & elle désiroit connoître les

autres. Un jour elle prit à part maître Henry, & lui demanda s'il consentiroit à faire le voyage de Reims pour y voir messire Guillaume & lui parler du grand désir qu'elle avoit d'entretenir avec lui une correspondance poétiquement amoureuse. Il le prieroit de lire un rondeau fait à son intention, & lui demanderoit s'il le trouvoit assez bon.

Henry consentit à fournir le message. En arrivant à Reims, il trouva messire Guillaume de Machaut assez mal remis d'un violent accès de cette goutte auquel il étoit sujet : mais il n'en accueillit pas moins avec une agréable surprise tout ce que son ami lui conta de la beauté, de l'esprit, du sens & des talens de la gente demoiselle d'Armentières. Il prit la feuille de vélin que Henry lui présenta & lut le rondeau suivant :

Celle qui onques ne vous vit  
Et qui vous aime loiaument,  
De tout son cuer vous fait present ;  
Et dit qu'à son gré pas ne vit,  
Quant véoir ne vous puet souvent,  
Celle qui onques ne vous vit  
Et qui vous aime loiaument.

Car pour les biens que de vous dit  
Tout le monde communement,  
Conquise l'avez bonnement.



Celle qui onques ne vous vit  
Et qui vous aime loiaument,  
De tout son cuer vous fait present.

Guillaume trouva le rondeau charmant, & ce qu'il venoit d'apprendre de l'aimable auteur n'étoit pas fait pour l'empêcher de répondre par un autre rondeau que Henry se chargea de rapporter à la demoiselle.

Telle fut l'origine, tels les commencemens de la correspondance qui devoit occuper une si grande place dans le poème que nous publions aujourd'hui. Chaque lettre accrut l'enivrement du vieux poète & la passion de sa jeune amie. Guillaume ne manquoit pas de lui envoyer ses nouveaux chants, ses nouvelles balades; de son côté, la demoiselle rimoit & le prioit de corriger ses vers. Comme elle étoit alors bien éloignée de prévoir où cette liaison poétique l'entraîneroit, elle ne faisoit aucun mystère à ses amis, à ceux qu'elle appeloit son frère & sa sœur, (1) de son amoureux commerce avec le célèbre poète; elle en tiroit plutôt une véritable gloire & vouloit que son bonheur fût envié de toutes ses compagnes. Plus tard elle eut soin de tenir secrète

---

(1) Jean de Conflans II, né du premier mariage de Jean I<sup>er</sup> de Conflans avec Isabelle de Lor : il venoit alors d'épouser Magdelaine de Hornes; il n'étoit donc en réalité que frère d'alliance de la demoiselle d'Armentières.

une visite que Machaut, délivré de ses gouttes & de la crainte des pillards, osa bien lui faire, non sans redouter l'effet qu'alloit produire sur une fille de dix-huit ans le triple nombre de ses années, son mauvais œil & sa timidité naturelle. En dépit de tant de défavantages, l'épreuve fut cependant des plus heureuses, comme on le verra & comme je ne veux pas essayer de le dire ici. Il suffit d'avertir que dans cette longue entrevue, la jeune fille apprit avec joie que Guillaume se proposoit d'écrire en vers le récit de leurs tendres relations; elle insista même pour que rien n'y fût omis de ce qui s'étoit déjà passé & pourroit se passer encore entre eux. L'amant, comme on le verra, remplit fidèlement ce programme; les seules inexactitudes qu'il paroît s'être permises dans ce singulier ouvrage, concernent la date des dernières lettres, qui semble brouillée à dessein, sur les recommandations de son amie. Il a pris soin également de ne pas indiquer les lieux où séjournoit Peronnelle, & sur ce point nous en sommes réduits à des conjectures assez incertaines. La jeune fille changeoit assez souvent de résidence, avec les parens qu'elle devoit accompagner. Elle paroît être demeurée à Paris un certain temps, s'être arrêtée en Brie; puis en Champagne, à Conflans, à Châlons ou à Troyes; les maisons de Conflans, d'Unchair & de Jouveignes ayant des fiefs & des

maisons de tous ces côtés. Plus d'une fois avant d'achever son livre, Guillaume dut céder aux pressans désirs de Peronnelle, en lui envoyant les feuilles déjà composées : dans ces cahiers étoit ménagée la place que les lettres devoient remplir un peu plus tard. Il est à présumer que sur ce premier exemplaire ont été exécutés les deux autres que nous avons eu sous les yeux : au moins la fâcheuse transposition qui existe dans les six premières lettres se retrouve-t-elle également dans tous les trois. Il faut que la méprise soit le fait du secrétaire chargé par Machaut de distribuer ces lettres; il aura pris le change sur l'ordre qu'il devoit suivre & que je n'ai pu rétablir sans beaucoup de peine.

Ce poème auquel pour mieux engager la conscience de son auteur, étoit imposé le titre de *Voir-Dit*, fut tenu durant plus de deux siècles en grande estime. Nous voyons plusieurs princes en demander des copies, & Machaut, croyant avoir suffisamment déguisé le nom de celle qu'il y avoit célébrée, céder assez volontiers à leur désir. Eustache Deschamps, dans une de ses épîtres, lui apprend comment il en avoit présenté un exemplaire au comte de Flandres; Jean duc de Berry en avoit obtenu un autre admirablement exécuté; c'est un des trois que conserve aujourd'hui notre grande Bibliothèque. Enfin tous ceux qui l'avoient lu regardoient le *Voir-*

*Dit* comme le meilleur ouvrage d'un auteur qui, disoit-on encore, n'avoit fait que d'excellens ouvrages. Il est certain que Guillaume de Machaut, suffisamment favorisé des biens de fortune, honoré de la confiance successive de trois souverains, poète ingénieux, musicien & compositeur sans rival, inspiroit à ses contemporains une admiration sincère. Sa mort, arrivée en 1377, causa un deuil général dont son élève le plus habile, Eustache Deschamps, alors bailli de Valois, se rendit l'interprète dans un grand nombre de couplets tels que ceux-ci :

O Fleur des fleurs, de toute mélodie  
Maître tres-dous, qui tant fustes adrois,  
O Guillaume, dieus mondains d'armonie,  
Après vos fais, qui obtiendra le choïs  
Sur tous faiseurs? Certes, ne le congnois.  
Vos nons fera precieuse relique;  
On plourera, en France & en Artois,  
La mort Machaut, le noble rethorique.

La fons Dircé & la fontaine Helie  
Dont vous estiés le ruiffel & le dois,  
Où poètes mistrent leur estudie,  
Convient taire : dont je suis moult destrois.  
Las! c'est por vous qui mors gifez tous frois,  
Qui de tous chans avés esté cantique.  
Plourez harpes & cors farrafinois  
La mort Machaut le noble rethorique....

Priez pour lui, si que nul ne l'oublie;

Ce vous requiert li baillis de Valois;  
Car il n'en est aujourd'hui nul en vie  
Tel comme il fu ne ne fera, je crois.  
Complains fera de princes & de rois  
Jusqu'à lonc tans, pour sa bonne pratique.  
Vestez-vous noir, plourez tous, Champenois,  
La mort Machaut le noble rethorique. (1)

Un siècle plus tard, l'auteur d'un *Traité de la seconde Rethorique, c'est-à-dire des choses rimées*, se gardoit bien d'oublier Guillaume de Machaut. « Ce fut, dit-il, le grand rethorique de nouvelle forme; il comença tailles nouvelles, & fist parfaits lais d'amour. »

Enfin, un peu plus tard encore, le roi René, si bon prince & si mauvais poète, réservait une place à Guillaume de Machaut dans son *Hospital d'amour*. Il lui marquoit son tombeau justement au-dessous d'Ovide, & au-dessus non-seulement de Jean de Meun & d'Alain Chartier, mais de Boccace & de François Pétrarque, dont les *Canzoni* couroient déjà le monde. Les vers qu'on va lire semblent donner à croire que le roi René se méprenoit sur le sens du titre *Le Voir-Dit*; car il en fait le nom de la dame qui l'avoit inspiré : « Joignant de celle tombe d'O-

---

(1) Œuvres inédites d'Eustache Deschamps, publiées par M. Prosper Tarbé. 1849, p. 30 & 31. — *Rethorique* est ici adjectif, dans le sens de poète.

vide estoit celle de Machaut poethe renommé; laquelle estoit.... toute faicte d'argent fin, & à l'entour avoit escript en esmail bleu, vert & violet, chançons bien notées, virelais, servantois, lais & motets, en diverses façons; & pareillement avoit escript en forme d'építaphe :

« Guillaume de Machau, enfi avoye nom,  
Né en Champaigne fus, & si eus le renom  
D'estre fort embrasé de penser amoureux,  
Pour l'amour d'une *Voir*, dont pas ne fus heureux,  
Ma vie feulement, tant que la peusse voir. » (1)

C'est-à-dire, je suppose : « que je n'eus pas une seule fois dans ma vie le bonheur de voir, » & cela prouve assez bien que René n'avoit pas lu notre poème.

Mais à compter de l'époque dite de la Renaissance littéraire, (laquelle eut au moins le tort de faire oublier les meilleures productions de l'ancienne poésie françoise), on ne parle plus de Guillaume de Machaut, auparavant si célèbre; & comme, en sa qualité de clerc, il n'avoit pas laissé d'enfans, les généalogistes ne l'ont pas même compté parmi les membres de la noble famille du même nom, dont il auroit pu relever

---

(1) Œuvres du roi René, publiées par M. le comte de Quatrebarbes.  
1846, p. 128.



encore le lustre. Ainsi, comme l'a si bien dit le grand poète florentin :

La vostra nominanza è color d'erba  
Che vieni e va, e quei la discolora  
Per cui ell' esce della terra acerba.

(*Purgat.*, canto xi.)

Mais il nous suffit d'avoir constaté la haute estime des contemporains, pour justifier ou du moins faire excuser la passion que Guillaume de Machaut avoit inspirée & qu'il a racontée dans le *Voir-Dit*.

Le devoir de l'éditeur de cette œuvre originale est maintenant d'aborder un certain nombre de questions qui, non résolues, diminueroient beaucoup l'intérêt & l'agrément qu'on y doit trouver. Machaut, qui a dit tant de choses, a pris soin de taire le nom de la jeune dame qui l'avoit inspiré, le temps où le poème fut écrit, les lieux où s'étoient passées les aventures, enfin, l'âge auquel il étoit alors parvenu lui-même. Je dois dire comment j'ai eu la bonne fortune de découvrir au moins une partie de ce qu'il avoit jugé à propos de ne pas dévoiler.

Dans le dernier de ses poèmes, la *Prise d'Alexandrie*, il dit qu'il avoit été le *nourri* & le serviteur, durant trente ans, du roi de Bohême,

Jean de Luxembourg. Ce prince, si digne d'avoir un historien particulier, avoit trouvé la mort dans la funeste plaine de Crécy, le 29 juillet 1346. Il semble donc que Guillaume de Machaut, n'ayant pas dû être admis à le servir avant sa douzième année, auroit eu pour le moins quarante-deux ans à la mort du roi. Mais j'ai hâte de faire mes réserves. Les trente années peuvent en effet s'entendre du temps qu'il auroit passé dans la maison du prince, à partir de sa première enfance & sans doute après la mort de son père, Pierre de Machaut, arrivée en 1307. Dans cette hypothèse, il n'auroit eu guère plus de trente ans quand mourut le roi de Bohême; & plusieurs indices nous permettent d'admettre cette conjecture. Ainsi, dans le *Voir-Dit*, écrit en 1363, il exagère volontiers son défaut de grâce & de beauté, d'esprit & de santé; mais il n'a pas l'air de trop s'inquiéter de l'énorme disproportion de son âge. Ses premières poésies ne semblent pas remonter au delà de 1339, c'est du moins la première date qu'on puisse y relever; & il n'est pas probable, avec les dispositions à la tendresse que toutes ses œuvres respirent, qu'il ait attendu quarante ans passés pour célébrer les dames & les amours. Enfin, dans le *Jugement du roi de Navarre*, assurément écrit peu de temps après 1348, année de la grande peste qu'il y dépeint si bien, la haute

dame (1) qui vient se plaindre de l'arrêt porté dans le *Jugement du roi de Bohême*, fait une allusion très-claire à l'âge peu avancé de notre poète :

Car vous estes trop juenes hons  
Pour dire si fortes raifons.

Or on ne fait pas un reproche de ce genre à un cinquantenaire.

Tels sont les motifs que je mets en regard des trente ans de service de Guillaume de Machaut. Si on veut bien partager mon sentiment, il n'auroit eu que de trente à trente-cinq ans à la mort du bon prince qui avoit pris soin de sa première enfance.

M. Tarbé, l'éditeur de quelques extraits des poésies de Guillaume de Machaut, en a pensé différemment. Suivant lui, notre poète, en 1346, avoit atteint cinquante ans, (2) âge où, comme

(1) Cette dame, alors d'un âge raisonnable, « entre le ver & le meur, » étoit Béatrix de Bourbon, veuve du roi de Bohême. Dans l'anagramme où Guillaume s'est nommé avec le roi de Navarre, il la fait aller à Burglost, : or Burglost ou *Burglest* est un château des rois de Bohême, à six lieues de Prague; la reine douairière l'avoit conservé & Guillaume y avoit lui-même séjourné.

(2) Le savant auteur de la *Biographie des Musiciens*, M. Fétis, va plus loin que M. Tarbé, & rapporte à l'année 1284 la naissance de Guillaume de Machaut. L'article qu'il lui a consacré (tome IV, 2<sup>e</sup> édition) fourmille d'erreurs qu'il est inutile de relever ici. — Avant lui, l'abbé Rives faisoit naître Guillaume douze ou quinze ans encore plus tôt.

le dit mélancoliquement Baffompierre, on peut affurer non pas qu'on n'aimera plus, mais bien qu'on ne fera plus aimé. Pour moi, je crois pouvoir ôter à notre Guillaume le poids d'environ quinze années; ce qui, dans le domaine des transâctions amoureuses, a bien son importance. Et je tiens d'autant plus à cet allègement, que je me vois contraint de renvoyer à l'année 1363 la composition du *Voir-Dit*, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Mais enfin, qu'une jeune fille de dix-huit ans, passionnée pour la musique & les vers, se fût éprise d'un poète de quarante-huit ou cinquante ans, non-seulement avant de l'avoir vu, mais même après s'être assurée de l'énorme contraste inséparable d'une telle différence d'âge, le fait, quoique invraisemblable, ne seroit pas unique & sans exemple. Dans le dernier siècle, une dame de la Tour-Franqueville, après avoir lu la *Nouvelle Héloïse*, n'avoit-elle pas adressé plusieurs lettres des plus passionnées à Jean-Jacques Rousseau, qui n'eut même pas la courtoisie d'y répondre? Qui ne connoît l'histoire de Bettina? „ Elizabeth Brentano, ou Bettina, „ lit-on dans la *Nouvelle Biographie universelle*, „ enflammée par la lecture des poésies de Goethe, fut saisie non-seulement d'une admiration vive pour le génie du grand poète, mais d'une véritable passion pour ce vieillard alors plus que

sexagénaire. C'est ce double caractère d'une admiration légitime & d'une fantaisie déréglée qui se révèle dans ses lettres. Elle commença au mois de mars 1807 une correspondance suivie avec le célèbre poète, qui répondit par de tendres sonnets à ses lettres enthousiastes. »

Le biographe ne dit pas tout : Goethe ne s'en étoit pas tenu aux sonnets ; il avoit vu Bettina, avoit accueilli avec intérêt l'expression exaltée de sa tendresse, & les lettres de la jeune fille tendent à nous persuader qu'elle n'aima pas en pure perte. Je veux bien que Bettina se soit un peu flattée : elle n'avoit pas de beauté ; sa famille n'étoit entourée d'aucun prestige, & les écarts d'imagination qu'on avoit reprochés à son frère & à sa meilleure amie, Mme de Gunderode, (1) auroient pu laisser sur l'esprit de Goethe une prévention défavorable. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Bettina est précisément celle de la demoiselle qui, plus de trois siècles auparavant, avoit inspiré notre poème. Et, circonstance non moins singulière, l'amie de Guillaume de Machaut montra le même empressement que la jeune Alle-

---

(1) Cette dame s'étoit donné la mort en 1806, parce que le professeur Creutzer n'avoit pas répondu à sa folle passion. — Bettina épousa plus tard Louis-Achim d'Arnim, oncle, je crois, du diplomate allemand aujourd'hui si connu par sa correspondance & le procès qui lui fut intenté. Bettina n'a cessé de vivre qu'en 1859.

mande à mettre le monde dans la confidence de ses amours. C'est elle en effet qui fit à Guillaume une loi d'écrire le *Voir-Dit*. La tâche étoit assez délicate, & Guillaume, embarrassé d'un rôle qui ne convenoit plus à son âge, eût préféré cacher son bonheur à tous les yeux : mais la demoiselle fut inflexible; entraînée, je le suppose, & par l'exemple d'Héloïse, & par la gloire qui venoit de rejaillir sur la belle & noble dame aimée du florentin Pétrarque.

Et quelle étoit donc cette jeune ambitieuse, si fière de ses foiblesses & de ses chutes? Je l'ai déjà nommée, j'ai déjà parlé de sa famille; on attend maintenant les preuves de ce que j'ai avancé. Disons d'abord ce qu'elle n'étoit pas. Dans un long mémoire d'assez peu de valeur, (1) M. de Caylus n'avoit pas hésité à la reconnoître dans Agnès d'Évreux, sœur du roi de Navarre Charles le Mauvais, mariée en 1349 à Gaston Phébus, comte de Foix. „ On voit, dit-il, par l'énigme ou logogryphe que Machaut met dans presque toutes les pièces de sa composition & qu'à la vérité il varie, que le *Voir-Dit* est adressé à Agnès de Navarre, femme de Phébus, comte de Foix.... Je conviens qu'elle n'est point nommée; mais tout la désigne en-

---

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres. Mémoire sur Guillaume de Machaut, t. XX, p. 417.

core aujourd'hui : ses parens, son pays, ses voyages : & combien toutes ces choses étoient-elles plus frappantes dans le temps où parut le *Voir-Dit* ! „

M. Prosper Tarbé s'est rangé aveuglément de l'avis de M. de Caylus, tant il lui étoit doux d'ajouter un si beau nom aux gloires poétiques de la Champagne. Cependant Agnès d'Évreux, sœur de Charles le Mauvais, n'étoit pas précisément Champenoise ; mais, en tout cas, notre chère province ne perdra rien à cesser de voir en elle la maîtresse de Guillaume de Machaut, un autre nom vraiment champenois réclamant la place que la princesse de Navarre n'avoit pas occupée.

Il est vrai que Guillaume de Machaut a, dans la plupart de ses ouvrages, inféré l'anagramme de la dame qui les inspiroit ou du prince auquel il les adressoit. Mais aucun de ces jeux d'esprit ne sauroit donner le nom d'une *Agnès* soit d'*Évreux*, soit de *Navarre*, soit de *Champagne* ou de *Foix*. Le dernier anagramme du *Voir-Dit* désigne assurément la dame qui en est l'héroïne, & l'on ne peut y trouver rien de commun avec le nom d'Agnès de Navarre. On voit bien aussi que cette dame avoit momentanément séjourné en Brie, en Champagne, à Paris ; mais ces indications locales, éparpillées dans le poème, ne nous sont pas d'un bien grand secours ; elles



semblent même à dessein laissées dans le vague, pour dépiſter la curiosité. N'oublions pas d'ailleurs que Guillaume de Machaut, dans ſes premières chanſons, avoit célébré une autre femme dont il nous donne auſſi l'anagramme. Je ſuis obligé de citer ces jeux d'eſprit, jugés aujourd'hui ſi puérils. Voici le premier vers d'un rondeau :

Cinq, un, treize, huit, neuf, d'amour fine  
M'ont épris ſans deſinement....

Prenez les lettres dans l'ordre numéral des chiffres, & vous obtiendrez : E A N H J, c'eſt-à-dire *Jehan*; & ſi vous doublez la voyelle E & la conſonne N, *Jehanne*.

La balade voiſine ne nous laiſſe pas même le ſoin de répéter la voyelle :

Treize & cinq double, un avec lie,  
Et huit & neuf, ce te revele  
Son nom, amis.

Treize double, cinq double, un, huit & neuf, donnent NN, EE, A, H, & J. *Jehanne*.

Les anagrammes du *Voir-Dit* vont offrir la même facilité de devinaille. Ils ne donneront plus la *Jehanne* des premières amours; moins encore *Agnès de Navarre* : mais *Peronne* & *Peronnelle*, qui ne lui reſſemblent guère.

Dis & ſept, cinq, treize, quatorze & quinze  
M'a doucement de bien amer eſpris.



En rassemblant les lettres qui correspondent à l'ordre des chiffres, on obtient :

17. 5. 13. 14. 15.  
R.E.N.O.P.

c'est-à-dire *Peron*, & *Peronne* en doublant l'E & l'N, comme pour le premier anagramme de Jehanne.

Voilà déjà trouvé le nom de baptême de la jeune amie de Guillaume. Maintenant il nous importe de savoir à quelle famille cette Peronne appartenait. Je l'ai trouvé; mais je l'avouerai, après l'avoir longtemps & inutilement cherché : ce fut donc avec un vrai transport de joie que l'ayant enfin trouvé, je vis dans les auteurs qui font le plus autorité, la confirmation de ma découverte.

L'avant-dernier alinéa du *Voir-Dit* contenoit un premier rondeau-anagramme de la composition de Peronne. Le voici :

Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint  
M'a de très-fine amour esprise;  
Dès qu'à ma congnoissance vint  
Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint,  
Je, fienne, & il tous miens devint,  
Pour son renon que chascuns prise.  
Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint  
M'a de très-fine amour esprise.

Ces chiffres répondent aux lettres E G M A

I L & U, c'est-à-dire au nom de *Guillaume*, en doublant les deux lettres L & U. Peronne invitoit ainfi le poëte à tenter un tour de force pour le moins auffi difficile. Et voici comme il a répondu à fon attente :

Or eft raifon que je vous die  
 Le nom de ma dame jolie,  
 Et le mien qui ay fait ce dit  
 Que l'on appelle le *Voir-dit*.  
 Au favoir fe volez entendre,  
 En la fin de ce livre, prendre  
 Vous convenra le vers neufvifme  
 Et puis huit letres de l'uitifme,  
 Qui feront au commencement :  
 Là verrez nos nons clerement.  
 Veci coment je les enfeigne,  
 Car il me pleft que chascuns tiegne  
 Que j'aime bien fans repentir  
 Ma chiere dame, &, fans mentir,  
 Que je ne defire, par m'ame  
*Pour li changier nulle autre dame.*  
*Ma dame le faura de vray.*  
 Autre dame jamais n'auray,  
 Ains feray fiens jufqu'à la fin,  
 Et après ma mort, de cuer fin,  
 La fervira mes esperis.  
 Or doint Dieus qu'il ne foit peris,  
 Pour li tant prier, qu'il appelle  
 L'ame en gloire de TOUTE BELLE.

L'indication eft parfaitement claire. Il faut s'attacher au neuvième vers & aux huit pre-

mières lettres du huitième, avant la fin. Dépecez les lettres, rangez-les, disposez-les en ordres divers, jusqu'à ce qu'enfin vous arriviez à

Guillaume de Machaut.

Peronelle d'Armentiere.

Et nous défions le plus habile OEdipe de découvrir ici deux autres noms qui emploieroient également toutes les lettres, sans en distraire, ajouter, ou même redoubler une seule.

Voilà deux grands pas de faits, mais qui ne suffissent pas encore. Il a fallu découvrir quels étoient, au quatorzième siècle, les seigneurs d'Armentières. Au premier abord, le nom de Peronne ou Peronnelle (1) pourroit aujourd'hui sembler un peu étrange : comment une noble demoiselle avoit-elle pu le recevoir & le porter ? O docte Père Anselme ! c'est ici que je rends grâce à vos *Grands Officiers de la couronne*, pour m'avoir permis d'y lire, dans la *Généalogie de la maison de Conflans* :

« Peronne de Jouveignes, veuve de Charles Gaucher d'Unchair, seigneur d'Armentières, fut mariée en secondes noces à Jean de Conflans, seigneur de Vielmaisons en Brie. Et le

---

(1) L'usage étoit d'employer le diminutif pour les jeunes filles, jusqu'au jour de leur majorité ou de leur mariage. Alors Peronnelle devenoit Peronne.

4 novembre 1362, messire Jean de Conflans, pour sa belle-fille Peronnelle d'Unchair, fit aveu de la seigneurie d'Armentières au chapitre de Notre-Dame de Soissons. „

Voilà des paroles d'or. Ainsi damoiselle Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, étoit en 1362 sous la tutelle de son beau-père ou parâtre, Jean de Conflans. Elle étoit mineure en 1362; & c'est parce qu'elle étoit orpheline & mineure que le seigneur de Vielmaisons faisoit pour elle aveu & reconnoissance de la terre d'Armentières. Or, précisément en cette année, Guillaume de Machaut nous dit qu'elle étoit „ entre quinze & .xx. ans d'âge. „ Pouvoit-on espérer une plus parfaite identité entre notre Peronnelle & cette jeune dame d'Armentières, mentionnée, d'une façon purement accidentelle, par notre grand généalogiste?

Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, se maria-t-elle plus tard? Le Père Anselme ne le dit pas, parce qu'il se contente de nommer les aînés ou les fils uniques qui continuent les postérités. Mais le chagrin que témoignera Guillaume, en apprenant un jour qu'il doit se résigner à ne plus voir qu'une amie dans son amante, nous l'a fait conjecturer. Il semble en tout cas que Peronne ne laissa aucun héritier direct de ses terres. La baronnie d'Armentières, qui lui venoit de son père, Gauthier d'Unchair,

avoit formé deux parts : la moins importante échue à Jean II de Conflans, frère utérin de Peronnelle, & la plus seigneuriale à celle-ci. Cette seconde part fit retour, peu de temps après la mort de Peronnelle, à la maison de Jouvenel ; car on voit en 1446 Barthélemy de Conflans, seigneur de Vielmaisons, céder celle qui lui étoit échue à Jean Jouvenel des Urfins, évêque de Laon, apparemment déjà en possession de l'autre part, comme étant aux droits des héritiers de notre héroïne. Si Peronnelle avoit laissé postérité, sa part d'Armentières ne seroit pas retournée aux Jouvenel, & Jean II de Conflans n'auroit pas, dès 1394, recueilli au nom de la veuve & des enfans de Henry d'Armentières, plusieurs fiefs de cette seigneurie. Les Jouvenel des Urfins la conservèrent jusqu'au dix-septième siècle. Alors, Charlotte Jouvenel des Urfins, mariée à Eustache de Conflans vicomte d'Ouchy-le-Châtel, la faisoit rentrer dans la maison de Conflans ; le petit-fils d'Eustache ne fut encore connu que sous le nom de marquis d'Armentières. Autre rapprochement curieux : cette vicomtesse d'Ouchy, amoureuse de la poésie non moins que sa très-arrière-parente, & d'humeur non moins tendre, choisit pour amant favorisé le grand poète François de Malherbe, ainsi devenu le nouveau Guillaume de cette nouvelle Peronnelle. Mais si Malherbe

étoit plus jeune que ne l'avoit été Machaut, il avoit en revanche de plus rudes façons d'aimer. Dans un accès de jalousie, il lui étoit même arrivé de battre sa maîtresse, la belle vicomtesse d'Ouchy. (1)

Mais ne pardons pas de vue Mademoiselle d'Armentières, & justifions, par une dernière preuve qu'on estimera peut-être superflue, le grand rôle qui lui appartient dans le poëme du *Voir-Dit*.

En 1377, quand mourut Guillaume de Machaut, un autre poëte, Eustache Deschamps bailli de Valois, son élève, adressa une balade à la dame dont son maître avoit toujours été l'ami. En voici le premier couplet :

Après Machaut qui tant vous a aimé,  
Et qui estoit la fleur de toutes flours,  
Noble poëte & faiseur renommé  
Plus qu'Ovide, li vrais maîtres d'Amours,  
Qui m'a nourri & fait maintes douçours,  
Veuillez, lui mort, pour l'amour de celui,  
Que je soie vostre loial ami.

M. Tarbé s'est encore étrangement mépris sur l'intention assez claire de cette balade. « Eustache Deschamps, dit-il, écrivit à la Comtesse de Foix une balade railleuse. Le trait du

---

(1) Voyez dans les *Lettres de Malherbe*, la xv<sup>e</sup> du troisième livre où il demande pardon à la Vicomtesse de sa brutalité.

dernier vers étoit sanglant. » Or tout ce qu'on pouvoit déjà conclure de ce couplet, c'est que Guillaume de Machaut avoit aimé jusqu'à sa mort la dame à laquelle s'adressoit Deschamps. Mais M. Tarbé, qui tenoit beaucoup à son Agnès de Champagne comtesse de Foix, n'a pas voulu citer les deux couplets de la même pièce, qui eussent découvert sa méprise. Les voici :

Tous instrumens l'ont complaint & plouré,  
Musique a fait son obsequé & ses plours,  
Et Orphéus a le cors enterré,  
Qui pour sa mort est émutés & sours;  
Ses tres-dous chans sont mués en doulours;  
Autel de moy : s'enfi n'est, quant à mi,  
Que je soie vostre loial ami.

Eustace fuis par droit nom apellé :  
Hé Peronne! (1) qui estes mes secours,  
Qui en tous cas bien fistes à mon gré,  
Ore vous pri que me soiez recours.  
En recevant mes piteufes clamours,  
Me recréez, se il vous plaist enfi,  
Que je soie vostre loial ami.

Passons maintenant à une autre méprise de M. Prosper Tarbé : il a voulu rapporter la composition du *Voir-Dit* à 1348, année de la grande peste noire qui alloit enlever à la France les

---

(1) Et non *Peronné*, comme on lit dans l'édition de Crapelet : *Poésies d'E. Deschamps*, p. 82.



deux tiers de sa population, peste dont Guillaume de Machaut a fait dans un autre poème (*le Jugement du roi de Navarre*) une description assurément comparable pour l'éloquente énergie au fameux récit de la peste de Florence, préambule du *Décameron*. (1) « Cette année-là, nous dit-il, quiconque vouloit garantir sa vie s'enfermoit chez lui & renonçoit à toute communication avec ses meilleurs amis, ses parens les plus proches. » Machaut, après six mois de complète reclusion, avoit enfin osé entr'ouvrir sa fenêtre, en entendant le son des joyeux instrumens qui annonçoient la fin de l'épidémie. Rien de tout cela n'a pu ébranler le parti pris de M. Tarbé, ni l'empêcher de confondre la première invasion du terrible fléau avec son retour passager, quinze ans plus tard.

Quelle est donc la véritable date du *Voir-Dit*? Que Guillaume de Machaut soit né en 1300 ou vers 1315, l'incertitude de ce premier point ne sauroit empêcher que ses amours avec Peronnelle d'Armentières, la correspondance & les vers qui nous en révèlent le secret, ne répondent aux trois années 1362-1364. Il est aisé de le démontrer.

Si, pour engager Peronne à ne pas traverser

---

(1) On peut lire cette description dans les fragmens publiés par M. Tarbé, sous le titre : *Poésies de G. de Machaut*. 1849, p. 68-76.



la ville de Paris, Guillaume lui fait craindre les effets de la contagion, c'est que la peste noire, comme de notre temps le choléra asiatique qui offrit avec elle tant d'analogie, avoit reparu à diverses reprises & notamment en 1363. Elle fit cette année-là dans l'Ile-de-France de grands & nouveaux ravages, comme le constate Jean de Venettes, continuateur de la *Chronique de Nangis*. (1) Guillaume de Machaut avoit, un peu auparavant, chargé un orfèvre de Paris de tailler & ciseler un joyau qu'il destinoit à Peronnelle; nous le voyons accuser du retard de cet envoi l'épidémie régnante, puis écrire un peu plus tard : „ Je vous avois fait faire aucune chose à Paris; mais on m'a dit que l'orfèvre estoit mors, si croy que je aurai perdu ma besongne & mon or.... „ (Lettre XLI.)

Dans une autre lettre, il exprime la crainte de rencontrer, en allant de Reims vers sa maîtresse, l'Archiprêtre & les Bretons de la *Grant Compaigne*. Or, le fameux Arnaud de Cervoles, surnommé l'Archiprêtre, ne parut avec ses Bretons & ne s'arrêta en Champagne qu'à la fin de 1362 & en 1363. Il y venoit aider le sire de Joinville à résister au duc de Bar & au duc de Lorraine. „ En ce temps (1363), dit encore Jean de Venettes, il y eut une grande guerre entre

---

(1) Voyez plus loin la note 2, page 265.

Jean de Joinville & les ducs de Lorraine & de Bar. Dans le parti de Jean de Joinville étoit un vaillant chevalier qu'on appeloit l'Archiprêtre, & avec lui grand nombre de hardis Bretons qui firent de ces côtés-là d'horribles pillages, arrêtant les voyageurs & les tuant quand ils n'en pouvoient tirer de rançon. » (1)

Voici un autre rapprochement qui n'est pas moins décifif. A la fin du mois d'octobre 1360, Machaut avoit accompagné jusqu'à Saint-Omer Jean de France, nouvellement créé duc d'Auvergne & de Berry. Le jeune prince alloit en Angleterre fervir d'otage, aux termes du douloureux traité de Brétigny nouvellement signé. A ce voyage se rapporte le dit de *Morpheus* ou de la *Fontaine amoureuse*, écrit à la prière du prince dont l'anagramme *Jehan, duc d'Auvergne & de Berry*, se trouve au quarantième vers. Le *Morpheus* est un ouvrage de longue haleine, & ne put être achevé que dans les deux années suivantes. Or Guillaume, dans la lettre VI, annonce à Peronne qu'il lui en fait faire une copie, en l'avertissant que c'est sa dernière œuvre.

On feroit même tenté de retarder encore la composition du *Voir-Dit*, en remarquant le titre de duc donné plusieurs fois à Robert,

---

(1) Chr. lat. de G. de Nangis..., t. II, p. 329.

successéur d'Édouard III, comte de Bar; ce grand fief n'ayant été régulièrement érigé en duché qu'en 1364, à l'occasion du mariage de Robert avec Marie de France, fille du roi Jean. Mais dès le premier jour de son avènement, en 1355, & dans tous ses actes publics, (1) Robert prend déjà le titre de duc de Bar; il est même ainsi qualifié, dès l'année 1360, dans les Grandes Chroniques de Saint-Denis. L'objection est donc prévenue, & le *Voir-Dit* conserve la date que j'ai dû lui assigner.

Je crois avoir abordé & résolu toutes les difficultés qui s'opposoient à la parfaite intelligence du *Voir-Dit*. Il fut écrit en 1363 & 1364 par Guillaume de Machaut, à la prière de Peronne ou Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, alors orpheline, sous la tutelle de Jean de Conflans, seigneur de Vielmaisons. Quelques mots encore. On ne lira pas sans plaisir cette espèce de Journal amoureux du quatorzième siècle : il présente au moins un mérite assez rare dans les Journaux, celui d'être sincère & parfaitement véridique. Les obscurités de langage, les allusions qui pourroient encore présenter quelque difficulté seront éclaircies ou interprétées dans

---

(1) Voyez le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Mihiel de Lorraine, publié en 1863 par le docteur Tross. Nos 221 & suivans.

les courtes notes qui accompagneront le texte. Les méprises que je n'aurois pas évitées dans la correction des épreuves & que j'aurois reconnues avant d'arriver à la fin, seront relevées dans un Supplément en forme d'*Appendice*. Il faudra, dans les lettres de nos deux amoureux, surtout dans les *comptes rendus* obligés du poète, aborder avec un peu d'embarras certains passages délicats qu'il ne sera pas impossible, après tout, d'interpréter d'une façon convenable. Assurément nous nous garderons d'appliquer la fameuse devise de l'ordre de la Jarretière à ceux qui verroient ici ce que la reine Genievre, dans le beau roman de Lancelot, appelle le *Trespas des convenances*; mais au moins le dirai-je en toute sincérité : je suis du parti de ceux qui n'y découvriront rien qui ne soit de bon exemple, à l'honneur des dames & des gens de bien.

Il faut aussi remarquer que les façons de *mener le parfait amour* n'ont pas été les mêmes dans tous les temps. Tous les chemins peuvent mener à Rome, a dit le proverbe. Aux treizième & quatorzième siècles, les jeunes bacheliers qui, le plus souvent, attendoient leur établissement conjugal & féodal de leur bon renom de vaillance & prud'homie, abandonnoient assez volontiers au beau sexe le soin des premières avances. Ils auroient craint d'être taxés de présomptueuse indiscretion, en se chargeant de les prévenir.

On trouvera constamment dans le *Voir-Dit* la preuve de cette façon de procéder. Personnelle d'Unchair envoie la première un tendre message à Guillaume de Machaut; elle lui adresse le premier rondeau; elle lui écrit la première lettre; enfin, elle lui accorde des faveurs qui pourront sembler assez grandes, avant qu'il ait eu la hardiesse de les demander. O mes amis! c'étoit là le bon temps. Et puis, ce quatorzième siècle, que nous nous figurons recouvert d'un voile pieusement lugubre, faisoit merveilleusement concilier les exercices de dévotion avec les habitudes de plaisir. Sans parler du joyeux pèlerinage que nos amoureux feront à Saint-Denis, on verra Guillaume se souvenir à propos de la neuvaine qu'il avoit jadis vouée à une église justement voisine de la résidence de sa maîtresse : & tout en accomplissant cette neuvaine, s'engager à joindre à la prière de chaque jour une pièce de vers amoureux. La prière est pour le dieu du ciel; la balade pour le *dieu terrien*, comme il appelle sa maîtresse. Peut-être serons-nous aujourd'hui scandalisés de cette sorte d'accord entre l'amour divin & l'amour profane; mais le quatorzième siècle n'avoit ni les mêmes scrupules ni la même délicatesse. Dans ces temps de foi (j'allois dire de féodalité), trois grands devoirs s'imposoient au prud'homme : honorer & craindre Dieu; —

honorer & aimer les dames; — honorer & servir le *droit* seigneur. Toute la loi étoit renfermée dans ces trois commandemens; &, comme le disoit encore après Malherbe notre La Fontaine :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,  
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.

Mais cela n'est plus guère de notre temps, & si j'en ai fait la remarque, c'est pour justifier un peu la façon d'aimer de Guillaume de Machaut & de Peronnelle, sa douce amie.

P. PARIS.

Nous avons établi notre texte du *Voir-Dit* sur la comparaison des trois beaux manuscrits conservés dans la grande Bibliothèque dite aujourd'hui nationale. Tous trois contiennent les Œuvres complètes, & ont été exécutés par d'excellens calligraphes, sous les yeux de Guillaume de Machaut. Ils portent les n<sup>os</sup> 1584, 9221 & 22546. Le n<sup>o</sup> 9221 garde la signature du fils du roi Jean, Jean duc de Berry, dont le comte Auguste de Bastard nous a si bien fait connoître les belles collections & les goûts littéraires. Le n<sup>o</sup> 22546 n'est guère inférieur au précédent; mais le plus exempt de méprises & de négligences de plume est le n<sup>o</sup> 1584; ses ornemens à demi-teinte, façon de camayeu, quoique de moins splendide apparence, accusent un art plus fin & plus élevé. C'est d'après cet exemplaire que sont exécutées les quatre gravures de notre volume. La première reproduit la

figure entière de Guillaume de Machaut, véritable portrait qu'on retrouve dans plusieurs autres miniatures du même manuscrit.

A la page 52, on trouvera un double feuillet intercalé, qui donne un court spécimen de l'ancienne notation. Une excellente artiste, Mme Marie Colas, formée à l'école de Val. Alkan, a bien voulu y joindre la notation actuelle. Machaut fut, ainsi que nous l'avons dit, également vanté comme musicien & comme poète; si bien que le roi Charles V l'avoit chargé de composer la messe de son sacre. Mais il semble que les règles du contre-point, les conditions même de la mélodie se soient modifiées de siècle en siècle. Nous ne comprenons plus rien à la musique vocale & instrumentale des anciens; dans les temps plus rapprochés de nous, les Ockeghen & les Marcello ont cédé le pas à Lulli; Lulli s'est à son tour effacé devant Rameau, & qui apprécie aujourd'hui l'œuvre de Rameau? Il ne faut donc pas nous étonner de n'avoir plus au service des accords de Guillaume de Machaut l'oreille des contemporains du sage roi Charles V.

Enfin le petit glossaire qui termine notre volume n'a rien de *scientifique*, pour employer une expression chère aux *philologues* de notre temps. Il est uniquement fait à l'intention de ceux de nos lecteurs qui feroient le moins familiarisés avec la langue & la poésie du Moyen âge; de façon à rappeler simplement le sens du mot ou de la phrase qui présenteroient quelque obscurité.

---









LE  
LIVRE DU VOIR-DIT.

A la loenge & à l'onnour  
De tres-fine Amour que j'honnour,  
Aim, obéy & fer & doubte,  
Qu'en lui ay mis m'entente toute;  
Et pour ma gracieuse dame  
A cui j'ay donné corps & ame,  
Vueil commencer chose nouvelle  
Que je feray pour TOUTE-BELLE.  
Et certes je le doy bien faire;  
Qu'elle est de si tres-noble affaire,  
Tant scet, tant vault, qu'en tout le monde  
N'a de villenie si monde,  
Ne de bonté si bien parée,  
Ne de biauté si aournée.  
Si me vueil de li loer taire;  
Car ce n'ert pas si fort à faire  
D'oster le tour dou firmament, (1)  
Com de li loer proprement.

---

(1) Vers obscur, sans doute pour : « arrêter la marche des constellations. »

Or vueil commencer ma matiere,  
Pour ma tres-douce dame chiere;  
Et diray toute m'aventure  
Qui ne fu villaine ne fure;  
Ains fu courtoise & agréable,  
Douce, plaissant & delitable.  
Car j'estoie descongnéus,  
Et de joie despourvéus;  
Mais doucement fui confortés  
Par elle; & fu mes confors tés : (1)

Il n'a pas un an que j'estoie  
En un lieu où je m'esbatoie,  
Qui estoit d'arbriffiaus couvers  
Par tout; & si, estoit tout vers,  
Biaus & jolis & gracieus.  
Et pour estre delicieus,  
Là n'avoit chose qui l'encombre :  
Si, m'estoie couchiés en l'ombre,  
Par quoy la chaleur dou soleil  
Ne me grevast n'au corps n'à l'ueil :  
Si que parfondement pensoie  
Par quel maniere je feroie  
Aucune chose de nouvel,  
Pour tenir mon cuer en revel.  
Mais je n'avoie vraiment  
Sens, matiere ne sentement  
De quoy commencer le scéussé,

---

(1) Ces mots *confort*, *reconfort* sont tellement nécessaires que nous les avons aujourd'hui redemandés aux Anglois qui nous les avoient, dans l'origine, empruntés. L'Académie dit de *Confort* & de *Reconfort*, qu'ils sont vieux : c'est plutôt du renouveau.

Ne dont parfiner le péusse.  
Qu'Amours or ne me maïstroit,  
Ainçois de ses gens me trioit;  
Si qu'à ce faire ne valoit  
Riens, puis qu'Amours ne le voloit.

Mais, ainfi comme là pensoie  
Tout feuls & merencolioie,  
Je vi venir tout droit à mi  
Un mien especial ami  
Qui me geta de mon penser.  
Et nuls homs ne poroit penser  
Comment je le vi volentiers;  
Qu'il avoit .xii. mois entiers<sup>(1)</sup>  
Que je ne l'avoie véu.  
S'en eus le sang un peu méu,  
Et ce ne fu mie merveille,  
Car trop plus pale que vermeille  
Estoit ma coulour, & destainte;  
Que j'avoie éu dolour mainte,  
Pour ce qu'avoie vraiment  
Esté malades longuement.<sup>(2)</sup>  
Nonpourquant, petit à petit,  
Me revenoit mon appetit.

Brief, trop liés fui de li véoir.  
Lors, le fis de-lez moy féoir,  
Pour enquester de ses nouvelles.

---

(1) Pour distinguer les chiffres romains des lettres ordinaires, l'ancien usage étoit de placer, comme ici, les lettres de chiffre entre deux points.

(2) Ce fut durant le cours de cette maladie dont la goutte étoit le principe, & avant d'avoir reçu le message dont il va parler, que Machaut fit le testament en forme de ballade qu'il enverra bientôt à sa dame.

Si, les me dist bonnes & belles,  
 Douces, plaifans & gracieufes,  
 Delitables & amoureufes.  
 Or vous diray, de point en point,  
 Si que je n'en mentiray point,  
 Tout ce que là me raconta.  
 Et ainfi dit, en fon conte, a : (1)

“ Amis compains & tres-douls fires,  
 “ Je feray à ce cop vos mires;  
 “ Car tels nouvelles vous diray  
 “ Que de tous poins vous gariray.  
 “ En ce Roiaume ha une dame,  
 “ (Que Dieus gart en corps & en ame!)  
 “ Gente, juene, jolie & joincte,  
 “ Longue, droite, faitice & cointe,  
 “ Sage de cuer & de maniere,  
 “ Tres-humble & de tres-fimple chiere, (2)  
 “ Belle, bonne, & la mieulz chantans  
 “ Qui fust née depuis .c. ans :  
 “ Mais, elle danfe outre mefure; (3)  
 “ Et s'est fi douce créature  
 “ Que toutes autres vainc & paffe (4)  
 “ En fens, en douçour & en grace.

(1) *Et en fon conte a dit ainfi.* La paffion des poètes du quatorzième fiècle pour la richesse des rimes leur faisoit toujours préférer les mots qui dans la même forme différoient de fens. Cette affectation, fi déplaisante aujourd'hui, se retrouve ici trop fréquemment.

(2) L'humilité paffoit autrefois pour ajouter aux grâces des dames. Nous avons un peu changé cela.

(3) De plus, elle danfe mieux que perfonne. — Le fens du radical *magis* est ici confervé.

(4) L'emploi du temps présent de ce mot *vaincre* est des plus défagréables & des plus indispensables.

“ C’est l’escharboucle qui reluit  
“ Et esclarcist l’obscure nuit;  
“ C’est en or li fins dyamans  
“ Qui donne grace à tous aimans;  
“ C’est li saphirs, c’est li esmaus  
“ Qui d’amours puet garir les maus.  
“ C’est droitement la trefmontaine (1)  
“ Qui cuers au port de joie maine;  
“ C’est l’esmeraude qui resjoie  
“ Tous tristes cuers & met en joie :  
“ C’est li fins rubis d’Orient  
“ Qui garit tous maulz en riant :  
“ Briefment, c’est la rose vermeille (2)  
“ Qui n’a seconde ne pareille.  
“ Assez parler vous en porroie,  
“ Mais jusqu’à mil ans ne diroie  
“ Le bien, l’honneur, le sens, le pris  
“ Qui font en son gent corps compris.

“ On li a dit & raconté  
“ Qu’un yver & près d’un esté  
“ Avez esté griefment malades :  
“ Et que, toudis, faisiés balades,  
“ Rondeaus, motés & virelais,  
“ Complaintes & amoureux lais.  
“ Dont elle dit que c’est trop fort  
“ D’avoir en un cuer tel confort,  
“ Et qu’avoir puißt pensée lie,  
“ Tant soit chargiés de maladie.

---

(1) L’étoile polaire.

(2) On prononçoit *brément*, en deux syllabes, de même plus bas *griefment*, *grément*.

“ Et pour ç’a vous se recommande  
“ Cent mille fois, & si vous mande  
“ Qu’en tout le monde n’a personne  
“ Tant soit riche, belle ne bonne,  
“ Dont tant se péust resjouir,  
“ Com de vous véoir & ouir.  
“ Et si, ne vous vit en sa vie;  
“ Mais elle en a trop grant envie.  
“ Et, dous fires, s’il pooit estre  
“ Que vous venissiez en son estre,  
“ Elle vous feroit tele chiere,  
“ Si amoureuse & si entiere,  
“ Qu’elle devroit tres-bien souffire  
“ Au plus grand signeur de l’Empire.  
“ Et, par Dieu, se c’estoit un homme  
“ Qui péust aler ainsi comme  
“ Li homme vont, & tempre & tart,  
“ Vous verriés son tres-dous regart  
“ Dedans .iiij. jours ou dedens quatre;  
“ Car elle se venroit esbattre  
“ En ce país prochainement,  
“ Pour vous véoir tant seulement.  
“ Et pour ce qu’elle ne vous puet  
“ Véoir, dont li cuers moult li deult,  
“ Véez ce qu’elle vous envoie  
“ De son faït; &, se Dieus m’avoie,  
“ Je ne me doy pas de ce taire,  
“ Car j’estoie present au faire. ”

Si me bailla un rondelet  
Qui n’estoit pas rudes ne let,  
Et en tous cas si bien servoit,  
Que nulz amender n’i savoit.

Je le pris à grant reverence;  
Et si, le baifay sans doubtaunce  
Plus de cent fois ou environ.  
Et puis j'ostay mon chaperon,  
Et devant lui m'agenouillay  
Ne de moy pas ne l'eslongnay;  
Ains le garday tres-doucement  
Sus mon cuer, & songneusement;  
Et souventes fois le baifoie,  
Car trop grant plaifance y prenoie.  
Et pour ce que si noble chose  
Ne doit celée estre n'enclofe,  
Vous diray, sans oster ne mettre,  
Ce qu'il y avoit en la lettre.

## RONDEL.

Celle qui onques ne vous vit,  
Et qui vous aime loiaument,  
De tout son cuer vous fait present;  
Et dit qu'à son gré pas ne vit,  
Quant véoir ne vous puet souvent  
Celle qui onques ne vous vit,  
Et qui vous aime loyaument.

Car pour les biens que de vous dit  
Tous li mondes communement,  
Conquise l'avez bonnement.  
Celle qui onques ne vous vit  
Et qui vous aime loyaument,  
De tout son cuer vous fait present. (1)

---

(1) On voit par cet exemple comment la forme du Rondeau s'est modifiée. On se contenta, à partir du seizième siècle, de prendre pour refrain les premiers mots des premiers vers qu'on répétoit entiers auparavant. Ainsi l'on eût dit seulement : *Celle qui vous*, & dans la répétition

Quant il ot finé sa parole  
Qui ne fu villaine ne fole,  
Je respondi courtoisement :  
« Gentils compains, certainement  
« Vous avez fait vostre message  
« A loy d'omme discret & sage;  
« Et pour ce, je vous vueil respondre,  
« Sans rien enclorre ne repondre :

« Premièrement, sans detrier,  
« Vueil tres-bonne Amour mercier,  
« Quant si bien li est souvenu  
« De moy, qu'estes yci venu  
« Pour moi doucement conforter.  
« On ne me povoit apporter  
« Chose qui tant me déuist plaire,  
« Ne qui tel bien me pëuist faire.  
« Car j'avoie mestier moult fort  
« De recouvrer joie & confort.  
« Mais Amours a si bien ouvré  
« Que joie & pais ai recouvré.  
« Dont qui la fert, il fait bonne uevre, (1)  
« Que joie & pais en recuevre.  
« Pour ce, tous les jours de ma vie,  
« Iert de moy loiaument servie,  
« Et si mourray en son service,  
« Sans villain penfer & sans vice.  
« Et sans doubte je ne puis croire

---

de ces premiers mots, on eût tâché de trouver une pointe agréable, comme dans le fameux rondeau de Chapelle : *A la fontaine*.

(1) *Dont*, par conséquent; du latin *undè*. L'amour étoit alors plus souvent féminin que masculin : c'est le contraire aujourd'hui.



“ Que ceste dame eüst memoire,  
“ Ne que de moy li souvenist  
“ Jamais, se d'Amours ne venist.  
“ Mais Amours est si tres-fubtive  
“ Qu'elle se boute & si s'avive  
“ Es cuers qui onques ne se virent;  
“ De loing se aiment & desirent.  
“ Vous la m'avez si fort prise  
“ De sens, d'honneur, de courtoisie,  
“ Et de tous les biens que Nature  
“ Puet ottroier à créature,  
“ Que je tieng, se Dieus me doinst joie,  
“ Que le Rondel qu'elle m'envoie,  
“ Et son cuer qu'elle me presente  
“ Soit en bonne & en vraie entente;  
“ Et que jamais ne me clamaist  
“ Son ami, s'elle ne m'amaist.  
“ Si, que je tieng que j'ay amie  
“ Belle, bonne, cointe & jolie.  
“ Bien porroie estre voir disans : (1)  
“ Car vraiment il a diz ans,  
“ Voire, à m'entente, plus de douze,  
“ Que j'ay gouloufé & gouloufe  
“ Qu'Amours me donnaist une dame  
“ Qui belle, bonne & preude fame  
“ Fust, & que, sans plus, je cuidasse  
“ Qu'elle m'amaist & je l'amasse;  
“ Si, que je, pour l'amour de li,

---

(1) Dans l'ancien usage, les verbes *vouloir*, *pouvoir*, *devoir*, étoient souvent des formes du temps conditionnel : comme en anglois les *could*, *would*, *should*; ainsi : *Je porroie estre voir disant*, doit s'entendre : *Je serois disant vrai*.

« Eusse le cuer plus joli;  
« Et qu'elle fust de moy loée,  
« Servie, amée & honnourée,  
« Et toutes dames ensement,  
« Pour l'amour de li feusement.

« Après, humblement remercy  
« Ma dame, qui m'a de mercy  
« Donnée bonne & vraie esperance;  
« Car son renom & sa vaillance,  
« La grant biauté dont elle est plaine,  
« Sa fine douceur souveraine,  
« Et la bonté qui en li maint,  
« Me font esperer qu'elle m'aint;  
« Et qu'ami clamé ne m'eüst,  
« S'Amours ad ce ne la méüst.  
« Or faisons une trinité  
« Et une amiable unité;  
« Que ce soit uns corps & une ame,  
« D'Amours, de moy & de ma dame. (1)

« Aussi, chiers compains & amis, (2)  
« Ma dame vous a cy tramis,  
« Dont vous avez eu grant paine;  
« Car, assez près d'une semaine,  
« Vous avez chevauchié toufdis :  
« Mais, se Dieus me doinst paradis,

---

(1) Cette trinité fut aussi plus tard celle de l'abbé Cotin :

Nous n'estions que nous trois, elle, l'Amour & moi,  
Et l'Amour fut d'intelligence.

(2) Machaut appelle bien le messager son compain, mais ne le qualifie pas Sire, parce qu'il étoit d'une condition inférieure.

« Volontiers le desserviroie  
« Par devers vous, se je pooie,  
« Et dou travail qu'avez éu,  
« Dont je n'ay pas fait mon déu (1)  
« Envers vous, si com je déusse,  
« Combien que tenus y féusse.  
« Je vous en mercy humblement,  
« Et vous jure, par mon ferment,  
« Que vous me poez commander,  
« Et tout penre, sans demander,  
« Mon corps & quanque j'ay vaillant;  
« Et tant com j'auray un vaillant,  
« Chiers compains, vous y partirés.  
« Mais dites-moi, quel part irés,  
« Au departir de ceste place? »  
Et cils dist : « Se Dieus me doinst grace,  
« J'iray tout droit par devers celle  
« Qui son vray ami vous appelle,  
« Et le plus tost que je porray.  
« Mais, aussi vray com je mourray,  
« Je suis certains qu'elle vous aime,  
« Et, par tout, son ami vous claime.  
« Et se riens li volés escrire  
« Ou mander, ou de bouche dire,  
« Commandés & je le feray,  
« Et bon messager en feray;  
« Car, par ma foy, j'ay grant desir  
« De faire vostre bon plaisir. »

Et je li respondi en l'eure :  
« Chiers amis, se Dieus me sequeure,

---

(1) C'est-à-dire : Dont je n'ai pas acquitté la dette.

« Moult volentiers li escriray,  
 « Et ma responce vous diray ;  
 « Par quoy mieus en fachiés parler,  
 « Quant devers li vorrés aler.  
 « Mais vous, ferez mon secretaire, (1)  
 « Pour parler à point & pour taire :  
 « Et par tel rime mon rescript  
 « Feray, comme elle m'a escript. »

Si qu'en present fis, fans attente,  
 Ce rondel pour ma dame gente.

## RONDEL.

Tres-belle, riens ne m'abelist,  
 Ne donne pais, n'aligement,  
 Sans vous à qui fuis ligement.  
 Quant vo biauté qui embelist  
 Tous dis, ne voy & vo corps gent,  
 Tres-belle, riens ne m'abelist,  
 Ne donne pais, n'aligement.

Et vo douceur qui adoucist  
 Mes mauls & garist doucement,  
 M'est trop lointaine vraiment.  
 Tres-belle, riens ne m'abelist,  
 Ne donne pais, n'aligement,  
 Sans vous à qui fuis ligement.

Ce fait, de moy fe desparti,  
 Et me laissa, à cuer parti

---

(1) Machaut lui propose ici d'être désormais le confident *secret* & discret de sa correspondance. C'est lui en effet auquel rien ne demeure caché, & qui semble avoir écrit le plus souvent sous la dictée de la dame.

De maladie & de léece, (1)  
Et de pensée fans tristece;  
Pour ce qu'avoie fans demour  
Donné cuer & corps & amour  
A ma dame, & fans retollir.  
Si me commençay à polir,  
A cointoier, à regarder,  
Pour moy d'or en avant garder  
De villonnie & de meffait.  
Car, par Dieu, cilz qui ce ne fait,  
N'est pas dignes d'avoir amie.  
S'oubliai mes maus en partie;  
Car Douls-pensfers adoucissoit  
Mes douleurs & les garissoit,  
Sans avoir d'elle la véue.  
Onques ne l'avoie véue;  
Mais Souvenirs la figuroit  
En mon cuer, & m'afféuroit  
Que fa bonne grace acquerroie,  
Et que par li garis feroie.  
Si ne pensoie qu'à cointise,  
A léesce & à mignotise.  
Ainsi fui-je fais amoureux,  
Par ces dous pensfers favourcus.

Mais ainfi com j'estoie là, (2)  
J'oÿ un homme qui parla,  
Et qui forment me demandoit;  
Qu'à parler à moy entendoit.

---

(1) Il étoit encore un peu malade, comme on a vu plus haut.

(2) Un certain espace de temps, — un mois, deux mois peut-être, — sépara le premier message du second.

Et je le fis vers moy venir.  
Et en fa main li vi tenir  
Une lettre clofe & fermée,  
De cire vert bien féelée :  
Si qu'encontre li me dreflay,  
Et par devers li m'adreflay;  
Car vraiment je ne favoie  
En riens la caufe de fa voie.  
Mais il avoit .v. ans paffez  
Que je le cognoiffoie affez;  
Pour c'estoit de moy bien acointes.  
Et fi, estoit faitis & cointes,  
Sages, courtois & bien aprins;  
Si, qu'adont par la main le prins : (1)  
Si, nous féifmes, ce me femble,  
Pour plus aife parler enfemble.  
Si parla bien & fagement,  
Et je m'i portay telement,  
C'onques je ne respondi mot,  
Tant que dit fa volenté m'ot.  
Si dist : « Sire, je fuis venus  
« Vers vous, à qui fuis moult tenus;  
« Car vraiment je défir fort  
« Vostre bien & vostre confort.  
« Une dame a, en ce païs, (2)  
« De qui vous n'estes pas haïs,  
« Qui cent mille fois vous falue,  
« Et vous mande qu'Amours l'argue  
« Et point d'amoureuse eftincelle,

---

(1) Machaut laiffe toujours deviner qu'il étoit d'un rang plus élevé que fon ami. Il daigne le prendre par la main.

(2) En ce pays, c'est-à-dire vers Conflans ou Armentières.

« Souvent, par deffouz la mamelle,  
« Pour vous qu'elle aime chierement;  
« Et, se fa douce chiere ment, (1)  
« Jamais dame qui amera,  
« Bien ne loyauté ne fera.  
« Car c'est la flour de tout le monde;  
« Brief, tous li biens en li habunde. »

Quant je l'oÿ, jé me feignay,  
Et mon cuer en joie baignay;  
Et vi bien que pas n'estoit songe  
Le dit de l'autre, ne menfonge.  
Après, la lettre me donna,  
Et moult à moy l'abandonna;  
Je l'ouvri & la pris à lire,  
Et commençay de joie à rire,  
Pour ce que le commencement  
Encommençoit trop doucement :

## RONDEL.

Pour vivre en joieuse vie,  
J'ay mis mon cuer en amer  
Le meilleur qu'on puiſt trouver;  
Si n'ay fait point de folie,  
Nuls ne m'en devroit blaſmer.  
Pour vivre en joieuse vie,  
J'ay mis mon cuer en amer.

Et quant jueneſce m'en prie,  
Qu'Amours le vuet commander,  
Je ne m'en dois deſcorder.  
Pour vivre en joieuse vie,

---

(1) Et ſi ſon doux viſage eſt trompeur.

J'ay mis inon cuer en amer  
Le meilleur qu'on puist trouver.

Et vez-ci la lettre premiere,  
Et non mie la darreniere :

I. — *Tres-chiers sires & vrais amis, Je me recommande à vous, tant comme je puis & de tout mon cuer ; & vous envoie ce Rondei. Et se il y a aucune chose à faire, je vous pri que vous le me mandés ; & qu'il vous plaise à faire un virelay sur ceste matere. Et le vous plaise à moy envoier noté (1) avec ce Rondel icy, & avec les .ij. autres ; celi que je vous envoiay & celi que vous m'avés envoié. De ce vous merci de tout mon cuer, & vous pri, tres-chiers amis, s'il vous plaist aucune chose par deçà, je le feray de bon cuer & volontiers, com pour l'ome du monde que je desire plus à véoir. Je vous pri, tres-chiers & bons amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos bons diz notez : car vous ne me povés faire service qui plus me plaise. Nostres sires vous doint bonneur & joie de quanque vos cuers aime.*

*Vostre bonne amie.*

Et s'il est nuls qui me repreingne,  
Ou qui mal apaiez se teingne  
De mettre cy nos escriptures,  
Autant les douces que les fures,  
Que l'on doit appeller epistres,  
(C'est leurs drois noms & leurs drois titres,)  
Je respons à tous telement :  
Que c'est au dous commandement  
De ma dame qui le commande ;

---

(1) Quand vous en aurez composé & noté la musique.



C'est bien raïson qu'au faire entende, (1)  
Et que son dous plaïfir je face,  
Pour l'amour de sa douce face.  
Je ne fay qui en parlera,  
Mais, pour ce, autrement ne fera;  
Ains fera tout à l'ordenance  
De celle en qui gift m'esperance.  
Et s'aucunes choses sont dittes  
Deux fois en ce livre, ou escriptes,  
Mi seigneur, n'en aiez merveille,  
Car celle pour qui Amours veille,  
Vuet que je mete en ce VOIR-DIT  
Tout ce qu'ay pour li fait & dit,  
Et tout ce qu'elle a pour moy fait,  
Sans riens celer qui face au fait.

LE VOIR-DIT vueil-je qu'on appelle  
Ce traictié que je fais pour elle,  
Pour ce que jà n'i mentiray.  
Des autres choses vous diray : (2)  
Se diligemment les querés,  
Sans faillir vous les trouverés,  
Avecques les choses notées  
Et ès balades non chantées,  
Dont j'ay mainte pensée éu  
Que chascuns n'a mie scéu.

---

(1) Il est bien juste que j'entende à le faire.

(2) C'est-à-dire : Je vous parlerai des autres œuvres, dont vous trouverez l'intention, si vous cherchez bien, dans maintes pièces notées & ballades non chantées : je les ai faites dans une même pensée qu'on n'a pas reconnue : en pareille matière, l'auteur doit donner le change.

Car cils qui vuet tel chose faire,  
Penfer li faut au contrefaire.

Or vueil laiffier ceste matiere,  
Et retourner à la premiere ;  
Et diray ce que je rescry  
Celeément, à pou de cry,  
En tel maniere & en tel rime  
Com elle en son Rondelet rime :

## RONDEL.

Belle, bonne & envoisie,  
Plaifant & douce fans per,  
Je ne vous puis trop loer.  
Mes cuers tout à vous ottrie  
Son chant, pour vous honnourer.  
Belle, bonne & envoisie,  
Plaifant & douce fans per.

Et s'ami, de cuer d'amie, (1)  
Me daignies jamais clamer,  
Je ne vous vueil plus rouver. (2)  
Belle, bonne & envoisie,  
Plaifant & douce fans per,  
Je ne vous puis trop loer.

Et vez-ci la lettre seconde,  
C'est raifon qu'à l'autre responde :

II. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, — Quant vous  
m'appellez ami, — Bien vous doy clamer amie, — Car c'est*

---

(1) Et si vous m'appellez ami, en amie de cœur.

(2) Je ne vous demanderai rien de plus.

grant bonheur à mi, — Quant vous m'apellez ami. — Pour c'est vraie amour, en mi — mon cuer qui veult que je die : — Quant vous m'apellez ami, — Bien vous doy clamer amie. Et aussi, ma tres-chiere dame, je ne vous sçay ne puis mercyer assez de la grant bonheur, de la grant joie & du parfait bien que vous me faites par vos douces escriptures. Car, par m'ame, je prens joie, plaisance & douce nourriture au lire; & je les lis si souvent, que la douce saveur en demeure en mon cuer à toutes heures. Et se je estoie li plus vaillans & li plus sages & li plus riches qui onques fust, & vesquisse cent mille ans, je ne porroie mie desservir la menre partie des biens que vous me faites. Et, ma tres-douce dame, vous dites que vous preñez grant plaisance en ce que je vous envoie; je doy prendre cent mille fois plus grant plaisance en ce que vous m'envoiez; car vos douces escriptures me font tous les biens, pource que elles me font vivre liement & joieusement. Et comment que je ne vaille riens & sache moins, elles me font amer bonheur & bāyr deshonneur, & fuir vice, pechié & toute villenie. Si que je en amende tant que je fusse pieça mors, se vous & elles ne fussent. Mais chose que je vous envoie ne vous puet amender ne embellir : car vous estes des dames la flour, le fruit d'onneur, l'estoc de bonté & de toute biauté, & si, avés en vous tout ce que Dieus & Nature donnent à dame bonne-eureuse. Et comment que je aie parfaite souffisance ès dous biens que vous me faites, nuls n'est si assevis qu'il ne li faille aucune chose. Si vous plaise à savoir que j'ay une trop grief pensée, & une trop mortelle paour : car vous me faites vivre en paix & en joie, loing de vous; & se je estoie en vostre presence, je porroie bien querir ce que je ne vorroie mie avoir. Et vez-ci la cause : Je suis petis, rudes & nices & desapris, ne en moi n'a sens, vaillance, bonté ne biauté, par quoy vos dous yeux me deussent veoir ne esgarder; & aussi, je ne suis mie dignes de penser à vous : si porroit avoir vostre noble cuer indignation contre moi, & lui repentir des dous biens que

vous m'avez fais & faites tous les jours, comment que je ne vous véysse onques. Et s'en véés tous les jours plusieurs meilleurs & plus biaux, sans nulle comparaison, que je ne suis, qui riens ne suis encontre vous, si n'est pensers que vous préissiez à moi acertes. Toutes-voies, je pren confort, en ce que jamais si grant biauté comme la vostre ne puet estre sans pitié, ne si gentil corps sans noble cuer, qui ne vorroit dire ne faire que loiauté & verité. Et, par Dieu, s'il avenoit autrement, vous m'ariés mort; car se je avoie en ce monde un seul soubait, je soubaideroie que je pèusse mon cuer & mes yeux saouler de vous veoir & oyr; & soies certaine — que on porroit espuisier la grant mer, — & la force des fors vens arrester, — & les nues esclarcir ne troubler, — & la clarté du soleil destourner; — ne porroit-on mon cuer de vous oster — jusques à la mort, — & après mort, tres-douce, en vous amer — seront mi fort. Et pour ce que je ressoigne d'aler en vostre présence, pour les doubtes dessus dites, je vous suppli encor, tant doucement comme je puis comme à ma souveraine dame, que vous me vueilliez envoyer vostre douce ymage au vif, & en unes petites tables. Car se il a lieu au monde où on la puist bien faire, c'est là où vous estes. (1) Et je vous jure & promet par ma foy, que elle fera de moi bien amée, bien gardée, bonnourée, aourée; nuit & jour enclinée, désirée & loée; ne à créature née ne gebiray ma pensèe & m'amour. Et se il n'estoit ainsi, je seroie li plus faus & li plus mauvais, li plus traitres & li plus desnaturés qui onques fust, & plains du mauvais pechié que on appelle ingratitude, c'est-à-dire rendre mal pour bien. Car vous m'avez ressuscité & rendu mon sentement que j'avoie tout perdu : & jamais par moi ne fust fais chans ne lais, se vous ne fussiez. Mais, se Dieu plaist & je puis, je feray, à vostre gloire &

---

(1) On peut supposer que la demoiselle séjournoit alors à Paris.

loenge, chose dont il sera bon memoire. Et si, vous jure & promet, que à mon pover onques Lancelos n'aima Genevre, Paris Helaine, ne Tristan Yseult plus léaument que vous serez de moi amée & servie, & sans départir; car je vous ameray & obéiray, doubteray, serviray tant com je vivray, & de cuer loiaument garderay, celeray; & quant je mourray, mon cuer vous lairay & envoiey; c'iert mon testament. Les .ij. choses que vous m'avés envoiées sont tres-bien faites à mon gré : mais se j'estoie .j. jour avec vous, je vous diroie & apenroie ce que je n'apris onques à créature; par quoy vous les feriez mieus. Ma tres-chiere & souveraine dame, je vous envoie .j. Rondelet noté, que j'ay fait nouvellement pour l'amour de vous. Je vous suppli humblement que vous me vueilliez mander vostre bon estat, & quant vous partirez de là où vous estes, car trop le desire à savoir; & lesquels vous volez de mes livres : si les feray tantost escrire. Et se je vous escriis trop longuement, si le me pardonnés, car de l'abondance du cuer la bouche parole; ne je ne puis mon cuer sauler de penser à vous & de parler de vous à moi seul. Ma tres-chiere & souveraine dame, je prie à Dieu qu'il vous doinst tele joie & tele bonneur de vous & de quanque vostres cuers aime, comme vous meismes le vouriez avoir & comme mes cuers le desire.

*Vostre plus loial ami.*

Ceste responce li baillay,  
 Et ses journées li taillay; (1)  
 Et li dis : « Dous amis, par m'ame,  
 « Vous en alez devers ma dame;  
 « Et je n'i puis venir, n'aler,  
 « Ne je ne puis à li parler.»

---

(1) Je lui tins compte de ses journées de voyage.

“ Je n'en ay que le souvenir (1)  
“ Que Dous-penser me fait venir;  
“ Tout par deffaulte de santé,  
“ Non pas de bonne volenté.  
“ Car je n'aim riens tant ne desir,  
“ En li font mis tuit mi desir :  
“ C'est mon dieu souverain en terre,  
“ C'est ma pais, ma joie, ma guerre,  
“ C'est celle à qui du tout m'ottroy.  
“ Pléust ore à Dieu que nous troy  
“ Fussiens un jour ou deus ensemble!  
“ Tous li cuers me fremist & tremble  
“ Toutes les fois que me souvient  
“ Du parfait bien qui de li vient,  
“ Et de ce qu'ay oï retraire :  
“ Et si ne puis devers li traire.  
“ A li me recommanderés  
“ Cent mille fois, & li dirés  
“ Que je suis tous sien, fans partie,  
“ Et qu'elle est ma mort & ma vie;  
“ Et que je l'aim, fans decevoir,  
“ Sur toute rien, à dire voir,  
“ Et plus que moi, se Dieus me gart :  
“ Et que se de son dous regart  
“ Souvente fois l'espart eusse,  
“ De tous mes maus garis féusse.  
“ Je la verray quant je porray,  
“ Et non mie quant je vorray. ”

Ainsi dalès li demouray,

---

(1) La pensée. C'est la seconde fois que le mot *souvenir* est pris dans cette acception. — De même plus bas : *me souvient*.

Et moult parfondement plouray,  
Quant de moi se voloit partir;  
Et croy qu'il eüst fait partir  
Mon dolent cuer & fans attente,  
Pour ma tres-douce dame gente,  
Se ce ne fust douce Esperance  
Qui m'affermoit que fans doubtaunce  
Elle m'amoit de cuer parfait,  
Par dit, par pensée, & par fait.  
Si que là me reconfortoie  
De tous les maus que je sentoie.  
Mais si tost ne se parti mie, (1)  
Qu'à ma douce dame jolie  
Ces .ij. balades n'envoiaffe,  
Et que le chant ne li chantasse :  
Par quoy, de par moi, li déist,  
Pour Dieu, qu'elle les apréist.  
Car trop fort les amenderoit, (2)  
Au cas qu'elle les chanteroit.

Bien & longuement m'entendi,  
Et puis après me respondi  
Qu'il ne pooit si tost aler  
Vers ma dame, n'à li parler.  
Helas dolens! & je cuidoie  
Qu'il alast vers li droite voie!  
Si demouray tous esgarés,  
Ainsi com après le sarés :  
Car je fui .ij. mois tous entiers

---

(1) Il semble qu'il eût fallu: *ne se partiſt mie*. « Mais que le messager ne partit pas avant.... »

(2) Elle les feroit mieux valoir.

Qu'il ne fu voie ne sentiers,  
Homme, femme ne créature,  
Qui de ma douce dame pure  
Me déist aucune nouvelle;  
Helas dolens! & pour ce qu'elle,  
(Ne say pour quoy,) estoit alée  
Demourer en autre contrée.  
Si pris à merencolier,  
A penfer & à colier  
Comment maintenir me porroie;  
Car personne ne cognoissoie  
En lieu où elle demouroit;  
Dont mes cuers tendrement plouroit.  
Si en valoit pis mes affaires :  
Et si, estoit mes secretares  
Allés en un lointain païs;  
Dont j'estoie trop esbahys.  
Si m'estoit li temps moult divers,  
Et si, estoit trop grans l'yvers,  
Plains de gelée & pluvieus.  
Si devins merencolieus;  
Car vraiment j'estoie en doubte  
De perdre m'esperance toute,  
Et s'estoie flebes affés  
Et de maladie lassés.  
Ne nuls ce meschief ne favoit;  
Qu'aveuc moy personne n'avoit  
A qui je m'ofaïsse complaindre.  
Si prins à palir & à taindre,  
Et mes cuers trop fort à fremir;  
Si que j'en perdi le dormir  
Et le mangier; car ne manjoie  
Se petit non, ne ne dormoie.



Bonnes gens, ainfi me chev  
Qu'aveuc ces meschiés r'enchéy. (1)  
Là cuiday bien faire ma fin :  
Mais j'amoie de cuer si fin  
Et d'une amour si affinée  
TOUTE-BELLE, la bien amée,  
Qu'autre que li ne regretoie,  
Ne riens fors li ne fouhaitoie.  
Si que je fis mon testament  
Et le commençay telement,  
Et à ma dame l'envoia  
Par un varlet que je trovay. (2)

## BALADE. ET Y A CHANT.

Pleurés, dames, pleurés vostre servant,  
Qui ay, tous dis, mis mon cuer & m'entente  
Corps & penfers & defirs, en servant  
L'onneur de vous que Dieus gart & augmente !  
Vestés-vous de noir pour mi,  
Car j'ay cuer taint & viaire palli,  
Et si me voy de mort en aventure,  
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mon cuer vous lais & met en vo commant,  
Et l'ame à Dieu devotement presente,  
Et voist où doit aler le remenant ! (3)  
La char aus vers, car c'est leur droite rente,  
Et l'avoirs soit departi  
Aus povres gens. Hélas ! en ce parti,

---

(1) J'eus une rechute.

(2) Il y a grande apparence que Machaut avoit composé ce *Testament* pendant le cours de sa maladie, & avant d'avoir reçu le premier message de la demoiselle.

(3) Et que le corps aille où il doit aller.

En lit de mort fuis à desconfiture,  
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mais certains fuis qu'en vous de bien a tant  
Que dou peril où je fuis, fans attente,  
Me jetterés, se de cuer en plourant,  
Priés à Dieu qu'à moi garir s'affente.

Et pour ce je vous de pry  
Qu'à Dieu pour moi vueillez faire de pry ;  
Ou paier crieng le tréu de Nature,  
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

## BALADE.

Amours, ma dame & Fortune & mi oeil,  
Et la tres-grant biauté dont elle est plaine,  
Ont mis mon cuer, ma pensée & mon vueil  
Et mon desir en son tres-dous demaine.

Mais Fortune feulement  
Me fait languir trop dolereusement,  
Et trop me fait avoir paine & anoy,  
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

De ma dame, ne de son bel acueil,  
De mes deus yeus, d'Amours, ne de ma paine  
Ne me plaing pas, car par eus en l'escueil  
Suis mis d'avoir toute joie mondaine.

Mais tout mon entendement,  
Et mes bons jours & mon gay sentement  
Fortune estaint; si, murray, par ma foy,  
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

Car Fortune, dont je me plaing & dueil,  
Fait que ma dame est de moi trop lointaine,  
Et si me tolt Bon-espoir qu'avoir fueil,  
Et Desefpoir dedans mon cuer amaine :

Ainsi fans alegement  
Vif pour ma dame à qui fuis ligement ;

S'en plaign & pleur & soufpir en recoy,  
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

Et quant elle vit mon message, (1)  
Elle, com bonne, aperte, & sage,  
Moult longuement ne musa mie,  
Ainsois fist comme bonne amie;  
Car en l'eure me volt rescrire  
Ces lettres que cy orrés lire :

III. — *Tres-chiers & dous amis, je vous mercie de vo douces & amiables escriptures : car, par ma foy, c'est la chose qui soit en monde où je preng plus grant plaisir, que de veoir & de oïr tout ce qui vient de vous; & le plus grant desir que j'ay, ce est de vous veoir. Et se je peusse aler par pays ainsi com fait uns boms, je vous promez loyaument que je vous véisse bien souvent. Mais je me merveille moult de la doubte en quoy vous estes de venir en ma presence, pour pensée que je ne vous en aime moins; car vous savez bien que je ne vous viz onques & que je ne vous aime point pour biauté ne pour plaisance que je véisse onques en vous, ains vous aime pour la bonté & bonne renommée de vous; & si ay tant enquis de vostre estat, que se je estoie .c. fois meilleurs de toutes bontés que je ne suis, si suis-je certaine que vous estes bien souffisans d'avoir meilleur que je ne suis. Si vous pri, tres-dous amis, que vous ne soiez en doubte ne en pensée que en toute ma vie je me doie repentir de vous amer & de faire tout ce que je saray qui vous plaira; car vous savés qu'il a esté maint amant qui amoient ce qu'il n'avoient onques veu, par les biens quil en ooient dire, & depuis, venoient à perfection de loial amour; si comme fist Artus de Bretagne & Florence la fille au roy Emenidus, (2) & maint autre dont je*

(1) C'est-à-dire la première réponse, n° II.

(2) Le roman d'Artus de Bretagne, composé au quatorzième siècle,

*suis certaine que vous en avez oï parler. Et aussi ay-je esperance que quant il plaira à Dieu que je vous voie, de ma partie l'amour ne descroistra point; car j'ay cuer & volenté de vous faire & dire toutes les douceurs & amours que amie doit faire à amy loiaument, au mieus que je la porray & sauray faire. Et de mon ymage que vous m'avez escript que je vous envoie, sachiés que je la fais pourtraire & la vous enverray le plus tost qu'elle sera pourtraite. J'ay veu le rondel que vous m'avez envoie & l'ay apris, & vueilliés savoir que je ne me partiray point de là où je suis, avant Pasques. Je ne say les noms de vos livres, ne lesquels valent mieus; (1) mais je vous pri tant comme je puis qu'il vous plaise à moi envoyer des meilleurs & aussi de vos chansons, le plus souvent que vous porrés; car tant comme j'ay des vostres je ne quiers à chanter nulles autres. Tres-dous amis, vous m'avez escript que je vous vueille pardonner se vous m'escrisiés trop longuement; le pardon arés-vous assez legierement de moi; & par ma foi se ce que vous m'escrisiés tenoit autant comme li rommans de la Rose ou de Lancelot, il ne m'en anuieroit mie à lire; car ainsi comme vous m'escrisiés que vous ne vous povés saouler de parler & de penser à moi, tout ainsi ne pui-je assez lire ne regarder ce que vous m'envoiez. Et de ce que vous dites que chose qui vient de vous ne me puet amender, je di que, sauve vostre grace, qu'elle m'a amendée & amende de jour en jour; car je me paine de faire chose à mon pooir de quoy il aille bonnes nouvelles par devers vous; & vostre bonté*

---

offre les plus confus récits; il jouit cependant d'une grande vogue. Artus, fils du duc Jean, aime la belle Jeannette : il consent pourtant à épouser Peronne de Flandres. Mais, la nuit des noces, Jeannette est substituée à Peronne. La fraude découverte, la fée Proserpine fait venir Florence, fille du roi Emenidus : celle-ci finit par concourir à la réunion d'Artus & de Jeannette, & parvient elle-même à épouser le preux Hector qu'elle aimoit.

(1) Peronnelle connoissoit la plupart des chants & ballades de Machaut; non les livres qu'il avoit composés.

*me fait amer tous les bons & eslongnier tous les autres. Je vous  
 mercie de vostre verge, & vous promet que la garderay bien  
 pour l'amour de vous; & vous envoie des moies, si vous prie  
 que vous les gardés pour l'amour de moi. Mon tres-dous &  
 vrais amis, je prie à Nostre seigneur quil vous doinst bonheur &  
 joie de quanque vostre cuer aime, autant comme je voudroie à  
 l'omme du monde que mon cuer aime & desire plus.*

*Vostre loial amie.*

RONDEL.

Celle qui nuit & jour desire  
 De vous véoir  
 Suis, pour oster vostre cuer d'ire :  
 N'à nulle autre riens tant ne tire  
 Ne n'a voloir,  
 Celle qui nuit & jour desire  
 De vous véoir,  
 Com de véoir vostre martyre :  
 Qu'à son pooir,  
 Elle fera du garir mire,  
 Celle qui nuit & jour desire  
 De vous véoir.

Mais ainfi comme là mufoie,  
 Et la merci-Dieu attendoie,  
 Un varlet, d'aventure, vi (1)  
 En ma chambre, & si vous plevi  
 Que tantost com je l'os véu  
 De joie eu le cuer esméu.  
 Et vraiment il m'aporta  
 Chose qui tant me conforta

---

(1) Ce varlet étoit apparemment le confident & le secrétaire de la demoiselle. Il apportoit la lettre qu'on vient de lire.

Que cuer penfer ne le feroit,  
Ne bouche auffi ne le diroit.  
Dont mes gens orent tel merveille,  
Que chascuns s'en feigne & merveille :  
Car, devant, je ne me péusse  
Retourner, se gaingnier déusse  
Tout l'avoir qui est en l'Empire;  
Et je commençay fort à rire,  
Et tous seuls en mon lit m'affis; (1)  
Et il, comme meurs & rassis,  
Me vint presenter tout en l'eure  
Les lettres qui font cy desseure.  
Et dit : « La belle vous salue,  
« Qui est vostre amie & vo drue,  
« Et qui tant vous aime & desire  
« Qu'estre vueult & fera vo mire,  
« Pour vos maus faner & garir.  
« Dous Sire, or pensés du garir,  
« Qu'elle y vult moult grant paine mettre.  
« Tenés & lifiés ceste lettre. »  
Je respondi moult feblement,  
En riant & languettement :  
« Vous foiés li tres-bien venus!  
« Je suis moult fort à vous tenus,  
« Quant venus estes si à point :  
« Car douleur ne de mal n'ay point,  
« Puis que vous m'aportés nouvelle  
« Et lettres de par TOUTE-BELLE. »

Les lettres pris & les ouvry,  
Mais à tous pas ne descouvry

---

(1) C'est-à-dire, sans avoir besoin d'aide.

Le secret qui estoit dedens,  
Ains les lisoie entre mes dens.  
Et quant je vi le contenu,  
Ne sceus qu'il me fu avenu,  
Tant fui doucement pourvéus  
Des biens d'Amours & repéus.  
Si vous diray ce qui m'avint :  
De souspirs getay plus de vint,  
Et puis demanday à mengier,  
Si menjay bien & sans dangier.  
Et puis un petit m'endormi;  
Mais je mis mes lettres sur mi,  
C'est à dire deffeur mon cuer,  
Car ce n'oubliaffe à nul-fuer.  
Après dormir je fui trop liez,  
Et non pas com homs effiliez,  
Desconfortés ne desconfis;  
Mais de cela soiez tous fis  
Que dedens .ij. jours m'en levay,  
Je me baignay, je me lavay,  
Et me mis en estat déu,  
Le plus cointe que j'ay péu.  
Dont moult de gent se mervilloient,  
Quant en tel estat me véoient.  
Ainsi fu, comme dit vous ay,  
Et lors ma pensée arroufay  
De plaifance & de gaieté,  
Et de toute joliveté :  
Et mis cuer & corps & estude,  
Comment qu'il soient assez rude,  
En ma douce dame honnourer,  
Servir, amer & aourer.  
Et, par Dieu, faire le devoie

Dou cuer & dou sens que j'avoie,  
Com à ma dame & ma déesse,  
Et ma souveraine maistresse.  
Car onques-mais je ne vi certes  
Faire miracle si apertes  
Com elle fist à ma personne :  
Et-ce si bon renon li donne,  
Qu'on dit, quant elle finera,  
Qu'en paradis sainte fera.  
Car bien puis dire en vérité  
Que .ii. fois m'a ressusité.  
Car j'estoie tous arrudis,  
Et d'oïr léefce assourdis,  
Et perdu mon entendement,  
Et mon amoureux sentement ;  
En ma bouche n'avoit loenges  
De dames privées, n'estranges,  
Et aussi pas ne les blasmoie,  
Car de toutes riens ne disoie.  
Je me tenoie rudement,  
Et haoie l'esbatement,  
Et fuioie les compagnies  
Où on menoit les bonnes vies ;  
En riens de moi ne me chaloit,  
Qu'à mon gré, autant me valoit  
A faire une tres-grant rudesce,  
Com de faire une gentillesce.  
Amours ne m'amoit, ne je li,  
Ainçois ressambloie à celi  
Qu'on compere à une viés fouche  
Qui en un grant marès se couche,  
Et qui dou marès si se cueuvre  
Que nuls ne la puet mettre en œuvre ;



N'on ne la puet tirer de là,  
Pour l'iave qui couverte l'a.  
Mon pain en mon sachet menjoie,  
Sans avoir léefce ne joie,  
Et auffi moult me desplaifoit  
Tout ce qui aus autres plaifoit.  
Et tout ce vint, por une perte  
Qui fu pour moi trop mal aperte; (1)  
Car depuis que je la perdi  
Léefce à moi ne s'aherdi,  
N'onques puis ne fis chiere lie;  
Fors puis que ma dame jolie,  
Qui de tous maus garit & cure,  
Me prinft de fa grace en fa cure.  
Et, par teles merencolies,  
Me vinrent les grans maladies,  
Les douleurs & les grans meschiés,  
De quoy j'ay esté entechiés.  
Mais c'est chose que nuls ne puet  
Amender, quant Dieus ne le vuet.  
Si revenray à mon propos  
Qui est de joie & de repos.

La bele me purifia  
De tous vices; & plus y ha,  
Que joie & vie me rendi.  
Mais fon labeur pas ne vendi,  
Ainsi le fist par droite franchise,  
Com dame large & bien aprife.

Or pensons que les dames font;

---

(1) Il entend sans doute parler de l'infidélité, du mariage ou de la mort de Jehanne, sa première amie.

Comment elles font & deffont.  
Li bon font d'elles adès fais,  
Et li mauvais en font deffais.  
Mais prenons un vray amoureux :  
Il fera fi tres-dolereus,  
Si vains, fi mas, fi entrepris,  
Et des maus d'amer fi espris,  
(Pour un po de racointement  
Qu'on li aura fait durement,) (1)  
Qu'il se gerra sur une couche, (2)  
Ou sur un lit où on se couche;  
Et là ne se porra aidier,  
Ains ne fera que fouhaidier  
Mercy ou mort, hélas ! li las  
Sera d'Amours fi pris au las  
Que ses corps tremblera de doubte,  
Et si fuera goute à goute;  
Il fera chaus & esméus,  
Et de son goust fi dechéus  
Qu'il ne pourra mengier ne boire :  
On le scet bien, c'est chose voire.

La dame devers lui venra,  
Et de sa blanche main penra  
Sa main ou sa gorge ou sa teste,  
Et li fera un po de feste,  
Et li dira : « Mes dous amis,  
« Qui vous a en cest estat mis?  
« Ne vous devez pas esmaier,

---

(1) Pour un accueil un peu dur. — *Var.* racointement.

(2) On donnoit le nom de *couche* au meuble que remplace aujourd'hui le *divan* ou le *canapé*.

« Car ce fu pour vous effaier,  
« Quant je vous fis petite chiere :  
« Ne vueil pas estre envers vous fiere,  
« Car vous estes mon ami vray,  
« N'autre de vous jamais n'auray. »

Lors li donra un annelet,  
Ou aucun petit jouelet,  
Et li dira : « Car vous levés,  
« Et si mengiés & si bevés,  
« Car sans doubte je ne vueil mie  
« Que vous menés si dure vie. »  
Cil en l'eure se levera,  
Et de tous maus garis fera;  
Il buvera & mengera,  
Se mestiers est & s'armera  
De cote de fer, ou de tacles. (1)  
Ne font-ce pas belles miracles?  
Or querez un saint qui ce face,  
Et qu'en l'eure une fievre efface.  
Il puevent moult, bien l'ay créu,  
Mais encor ne l'ay pas véu;  
Qu'onques nul miracle ne vi  
Si grant com d'un amant ravi.

En ces .ij. mois que dit vous ay,  
En ma maladie dictay,  
Et en mon lit, ces .iiij. choses  
Qui font en ces lettres enclofes, (2)

---

(1) Du Cange, ou plutôt Carpentier, rend ce dernier mot par *flèche* & *bouclier*. Je le crois plutôt synonyme de *plates*, lames de métal qui, juxtaposées, remplaçoient au quatorzième siècle les mailles du haubert.

(2) Dans la lettre IV, placée un peu plus loin.

Et font, icy après, escriptes.  
Et se faute y a ou redites,  
Maladie m'escusera  
Envers celui qui les lira.  
Ce font .iij. chançons baladées  
Qui ne furent onques chantées.  
Une balade y ha aussi  
Qu'en joie fis & en souffi.  
Je les tramis par le varlet  
Qui vers ma dame s'en alet.

## BALADE

Véoir n'oïr ne puis riens qui destourne  
Moi ne mon cuer, quel part que face tour,  
Qu'à vous toufdis ma pensée ne tourne,  
Et que vostres ne soie sans retour.  
Si que de loing voy vostre coint atour  
Et vo gent corps où il n'a que redire,  
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

Li dous penfers à vous amer m'atourne  
Tres-loiaulment, & j'auissi m'i atour,  
Mais mon desir mon memoire bestourne;  
Dont mainte fois de lə gent me destour.  
Là, vois souffrir sa pointure en destour,  
Là, doucement m'assault & me martire.  
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

Mais cils defirs n'atent pas qu'il adjourne,  
Pour moi faire maint amoureux estour,  
Dont mes vrais cuers qui demeure & sejourne  
En vo prison qui n'est chastiaus ne tour,  
Ains est plaine de joie & de tristour,  
Reçoit pour vous souvent joie & martire.  
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

## CHANSON BALADÉE.

L'ueil qui est le droit archier  
D'Amours, pour traire & lancier  
Mignotement,  
N'a pas péu bonnement  
Mon cuer blecier;  
Et s'aim' de fin cuer entier  
Tres-loiaument.

Vef-ci pour quoy vraiment :  
Onques ne vi le corps gent,  
Cointe & legier  
De celle qui liement  
Me tient & jollement  
En son dangier :  
Ne il moi; mais l'ay tant chier,  
Que jamais faire n'en quier  
Departement.  
Il puet bien crueusement  
Moi menacier;  
Mais ne le prise un denier,  
Quant à present.  
L'ueil qui est le droit archier....

Qu'onques ne me fist present  
De joie ne de tourment;  
Ne empechier  
Ne me porroit nullement  
A vivre joieusement  
Son menacier.  
Envis ne puis l'aprochier,  
N'il moi, fors par souhaidier;  
Pour ce, souvent,  
Mon amoureux pensément  
Me fait cuidier  
Qu'il me doie trespercier

Soudainement.  
L'ueil qui est le droit archier....

C'est cils qui trop doucement  
Scet un cuer & subtilment  
Penre & lier,  
Et contraindre telement  
Qu'il le fait tres-humblement  
Humilier.  
C'est l'amoureux meffagier  
Qui use de son mestier  
Si fagement,  
Et cuers scet si proprement  
Entrelacier,  
Qu'on ne les puet deslacier  
Legierement.  
L'ueil qui est le droit archier....

## CHANSON BALADÉE.

Plus belle que le biau jour,  
Plus douce que n'est douçour,  
Corps affevi  
De riche maintien joli,  
Pris sans retour  
M'avés, par vo cointe atour  
Qu'onques ne vi.

Mais j'ay tant de vous oï,  
Par vostre bon renom qui  
Croist nuit & jour,  
Que vous estes le droit cri,  
Le fruit & la flour aussi  
De toute honnour.  
Et quant vous avés valour  
Sur toute mondaine flour,  
S'à vous m'otri  
Et doins mon cuer sans detri.

Trop fort m'onnour  
 De mettre en si dous sejour  
 Le cuer de mi;  
 Plus belle que le biau jour....

Si, ne vueil autre merci,  
 Car vous m'avez assevi,  
 Si que mi plour  
 Et mi soufpir sont tari;  
 Dame, dont je vous merci,  
 Et bonne Amour  
 Qui fait cesser ma dolour,  
 Et joïr de ma tristour;  
 Et enrichi  
 M'a de souffifance si,  
 Que la favour  
 Doucement en affavour.  
 Ce m'a gari.  
 Plus belle que le biau jour....

Si n'ay paine ne soufci,  
 Ne de riens ne me soufci;  
 Car mon labour  
 Me nourist & a nourri  
 En flun où cuer esbahi  
 Prennent vigour.  
 C'est en la tres-douce odour  
 De la bonté que j'aour,  
 Qui a ravi  
 Mon fin cuer, qui m'a guerpi  
 Pour son millour;  
 Qu'il a trop millour demour  
 En vous qu'en mi.  
 Plus belle que le biau jour....

## CHANSON BALADÉE.

Je ne me puis faouler  
 De penfer, d'ymaginer

Que je feray,  
Ne quel maniere j'aray,  
Quant le vis cler  
De ma dame qui n'a per  
Premiers verray.

Certains suis que pris feray  
Si fort, que je ne feray  
A li parler ;  
Et que sans froit trembleray,  
Et sans chaleur fueray.  
Et soufpirer  
Me faura & recoper  
Mes soufpirs, pour moi celer.  
Là n'oferay  
Mot sonner ; pour c'en lairay  
Amours ouvrer,  
Qui scet comment sans fausser  
L'aim de cuer vray.  
Je ne me puis faouler....

Hé Dieus ! comment porteray  
Le tres-dous amoureux ray  
Dou regarder  
De ses dous yeux ? je ne say.  
Car assez à porter ay  
Des maus d'amer.  
Vers eus ne porray durer,  
Et pour tel cops endurer  
Foible me say ;  
S'Espoirs, qui scet mon esmay,  
Reconforter  
Ne me vient, sans arrester  
Me partiray.  
Je ne me puis faouler....

Et nonpourquant trop m'esmay :  
Car je me deliteray  
En remirer



Sous dous vis riant & gay,  
 Trop plus dous que rose en may,  
 A oudorer.  
 Et, se je puis esperer,  
 Qu'elle me daignast amer,  
 J'oublieray  
 Tous maus, ainsi gariray,  
 Mes dous penser.  
 Si ne doi pas tant doubter  
 Les maus que tray.  
 Je ne me puis faouler....

IV. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, je vous merci, tant humblement comme je puis, de vos douces, courtoises & amiables escriptures. Car vraiment je y preng grant plaisir, grant confort & grant deduit, toutes les fois que je les puis veoir, oïr & tenir; & certes je vous en doy bien mercier; car elles font & ont fait plus grans miracles à ma personne que je ne vi onques faire n'à saint n'à sainte qui soit en paradis. Je estoie assourdis, arrudis, mus, impotens, (1) par quoy joie m'avoit de tous poins guerpi & mis en oubli; mais vos douces escriptures me font oïr & parler, venir & aler, & m'ont rendu joie qui ne savoit mais où je demouroie. Mais orendroit elle fait sa droite mansion enmi mon cuer; si que je suis de tous poins garis, la merci N<sup>re</sup> Seigneur & la vostre, fors seulement Desirs qui ne me laist durer. Mais la tres-douce esperance que j'ay de vous veoir vainc de tous poins mon desir, me garit de toutes dolours & me fait avoir toute joie. Que seroit-ce, se je pooie bien mes yeuls & mon cuer saouler de vous veoir! Certainement, tuit cil qui sont & qui seront & qui ont esté ne pourroient penser, ymaginer ne considerer en cent mille ans la centisme partie de la joie que je aroie. Et ce sera briefment, se Dieu*

---

(1) J'étois devenu sourd, grossier, muet, impotent.

plaist & je puis. Et, sur ce, je ay fait une *balade* laquelle je vous envoie enclose en ces presentes; & y feray le chant du plus tost que je pourray avec vos .ij. choses que vous m'avez envoies. Je vous envoie aussi une balade de mon piteus estat qui a esté; (1) si vous pri que vous en aprenez le chant, car il n'est pas fort, & si me plaist tres-bien la musique. Si verrez comme je prie aus dames qu'elles se vestent de noir, pour l'amour de moi. J'en feray une autre où je leur prieray que elles se vestent de blanc pour ce que vous m'avez gari; &, vraiment, pour l'amour de vous seulement, elles seront toutes d'or-en-avant de moi servies & loées plus que onques-mais. Car vous avez resuscité mon corps & mon petit engien qui estoit tous arrudis. Ma tres-chiere dame, je me recommande à vous tant humblement comme je puis, & vous di que vous ne me devez riens commander; ainsois devez penre moi & quanque j'ay en tous estas, comme vostre chose, & comme celui qui est tout vostres, sans riens retenir. Ma tres-chiere souveraine dame, je pri Dieu qu'il vous doinst bonheur, joie, pais, & santé tele comme vous méismes vouries avoir; &, ma tres-chiere dame, je vous suppli que se jamais vous m'escristés aucune chose, que vous ne m'appellez pas seigneur; car qui de son serf fait son seigneur, ses ennemis mouteplie; &, par Dieu, c'est trop plus biaux nons d'amy ou d'amie; car quant Seignourie fault en place, Amours s'en fuit. (2)

Vostre tres-loial ami.

Li printemps vint biaux & jolis,  
Et je fu cointes & polis,  
Liés de cuer, gais & envoisiés,  
Et de tous mes maus acoisiés,

---

(1) C'est la balade qu'il appela son *Testament* & qu'on vient de lire précédemment, p. 25.

(2) Quand Seignourie prend la place, Amour s'enfuit.

Bien abilliés & bien montés,  
Et d'esperance fourmontés  
Qu'aroie ce que defiroie.  
Du véoir trop me defrioie ; (1)  
Si montay fur ma hagenée  
Grosse & grasse & bien repofée :  
Si m'en alay parmi les champs,  
Pour oïr des oïfiaus les chans,  
Et pour avoir l'air ; car fans fable,  
Chose m'estoit moult profitable :  
Et auffi pour moi effaier  
Se je porroie chevauchier.

Ce fu tout droit au mois d'avril,  
Que cil oïfillon en l'abril (2)  
Font leurs amoureuses tençons,  
Leurs dous hoqués & leurs chanfons.  
Si me mis delez un aunoy, (3)  
Mais onques deduit fi biau n'oy  
Comme de ces dous oïfelés.  
Là estoit li roffignolés  
Qui fur tous se faisoit oïr,  
Dont moult fist mon cuer resjoïr.  
En ma vie deduit n'os tel ;  
Mais je m'en revins à l'ostel,  
Pour le chaut qui jà la rousée  
Abatoit qui estoit levée.  
Si prins à penfer durement  
A ma dame à qui bonnement

---

(1) Je n'avois plus le friffon. Ce mot n'est pas dans les glossaires.

(2) *Abril*, ou *abri*. Couvert des arbres.

(3) Lieu planté d'aunes.

Me fuis fans retollir donnés, (1)  
Et ligement abandonnés :  
Et pensoie dont ce puet naistre  
Que je fuis si fort mis à maistre,  
Que j'ay & cuer & corps ravi  
Pour ma dame qu'onques ne vi.  
Ce me semble si grant merveille  
Qu'onques-mais ne vi la pareille.  
Mais il n'est chose qui n'aveingne,  
Ne si duer cuer qu'Amours ne freingne. (2)

En ce païs a plusieurs dames  
Bonnes, belles, & preudéfames,  
Juenes, gentes & renvoifies,  
Longues, droites & alignies,  
Douce, plaifans & gracieufes,  
Taillies pour estre amoureufes;  
Je les puis tous les jours véoir,  
Et moi dalès elles féoir,  
Jouer, moquer, chanter & rire;  
Et leur puis ma volenté dire :  
Je les voy dancier & baler,  
Cointement venir & aler;  
Je leur voy toutes choses faire  
Honneftes & de bon affaire,;  
Mais ce ne porroit avenir  
Qu'Amours péust en moi venir,  
Pour laiffier celle qui lointaine  
M'est de l'ueil, & du cuer prochaine.  
Et comment se puet cecy joindre,

---

(1) *Sans retollir*, fans retour ou rachat, terme de droit.

(2) *N'arrête*, d'où *refrénér*.

Qu'elle me puet de si loing poindre,  
Sans ce qu'onques je la véyffe,  
Ne que son dous parler oÿffe?  
On y puet assez bien respondre :  
Amours se scet mettre & repondre, (1)  
Et de ce ne fai-je pas doubte,  
En tel, qui onques ne vit goute,  
Ne qui jà goute ne verra.  
Mais tant de sa dame enquera  
Et de sa bonne renommée,  
Qu'elle fera de li amée ;  
Qu'Amours, qui est sage & subtive,  
Com uns charbons en li s'avive,  
Et toufdis s'i avivera ;  
Si que, tant comme il vivera,  
Sera ses fers & ses rentiers,  
Et ses loiaus amis entiers.  
Si, m'est avis qu'il fait plus fort  
Que je ne fais, s'il aime fort.  
Car je vis en tres-dous espoir  
De véoir ma dame, & s'espoir  
Qu'elle me fera bonne chiere,  
Et ne me fera pas trop chiere.

Mais s'elle li faisoit la moe,  
Elle n'en donroit une aloë ; (2)  
Car jà ne s'en percevera :

---

(1) *Respondre*, repofer.

(2) Il semble qu'il faudroit :

Il n'en donneroit une aloë.

C'est-à-dire : il ne s'en inquiéteroit pas.

Ainçois toufdis perſeverra  
En l'amour dont il eſt ſourpris,  
Pour amer ſa dame & ſon pris.  
Mais s'un homme d'outre la mer  
Vuet deçà par amours amer  
Une dame de ceſt paÿs,  
Je n'en ſuis de riens esbahis;  
Qu'Amours ſi le doctrinera  
Que ſans li véoir l'amera.  
Si, qu'on ne ſe doit mervillier  
Se je vueil penſer & veillier  
A celle qui onques ne vit  
Moi, ne je li : mais mon cuer vit  
Par li en tres-douce plaifance :  
C'eſt ma joie & ma ſouſtenance,  
C'eſt mes deduis, c'eſt mes delis,  
C'eſt droitement la fleur de lis  
Dont roy, duc & conte ſe parent.  
Car vraiment tuit la comparent  
A la fleur de lis en blancheur,  
A la roſe en fine douceur,  
En honneur à la trefmontaine,  
Et en chanter à la ſeraine.  
Hé Dieus ! quand ſon noble renom  
Puis oÿr, & ſon tres-dous nom,  
D'aucune aventure, nommer,  
Il n'eſt clers qui ſcéuſt ſommer,  
Dire, penſer, ne mettre à nombre  
La joie qui à moi s'aombre.

Si com j'eſtoie en ce parti,  
Un varlet ſur moi s'embati,  
Qui diſt : « Sire, ce vous trameſt,

« Savés-vous qui? vostre dame est, (1)  
 « Qui vous salue mille fois.  
 « Je suis de la conté de Foix, (2)  
 « Et m'en vois tout droit en Lorraine :  
 « Ci revenray l'autre semaine;  
 « Et, s'il vous plaist, vous rescrirés,  
 « Si feray ce que vous dirés. »  
 Je di : « Volentiers rescriray,  
 « Et ma volenté vous diray. »  
 A moy prist congié, je à lui.  
 La lettre prins & fi la lui;  
 Et vez-là cy, de mot à mot,  
 Ainfi comme baillié la m'ot.

V. — *Tres-chiers & dous amis, j'ay receu vos lettres dès le juedi devant Noel, de quoy je vous mercy de tout mon cuer. Car, par ma foy, je n'eus, longtems a, si grant joie comme je eus à l'eure que je les receus; tant pour ce que j'avoie grant desir de savoir nouvelles de vostre bon estat, & aussi pour ce que vous m'avez escript que ce petit de chose que je vous ay envoié vous a donné santé & joie; car certainement plus grant joie ne me porroit avenir comme de faire chose qui vous donnast santé & léesce. Et se vous prenés grant plaisir à veoir & à tenir ce que je vous ay envoié, je cuide certainement que je le pren plus grant à veoir ce que vous m'avez envoié; que, par ma foy, il ne fu jour, depuis que je les receus, que je ne les baissasse deuz ou trois fois, tout du mains. Et aussi vos .ii. balades & celle qui est notée ay-je tant fait que je les saray par temps. Et pour tant que vous m'avez escript qu'elle est de vostre estat,*

(1) Savez-vous qui vous transmet cela? — Votre dame, qui....

(2) Il semble ainfi faire entendre que la demoiselle étoit alors dans le comté de Foix. Mais il y a grande apparence que Machaut, fidèle aux recommandations de sa maitresse, veut ici déjouer toutes les inductions

lequel est amendé, la mercy N<sup>re</sup> seigneur, j'en ay moult grant joie. Pour tant je mettray tele diligence à la bien aprenre que quant il plaira à Dieu que je vous voie, je la chanteray avec vous du mieus que je pourray; & aussi me plaist-elle moult, pour tant que vous m'avez mandé que la musique vous plaist. Et certes je ne pren nul si grant plaisir à chanter, ne à oïr nulles chansons ne nuls dis, comme je fais à ceus qui viennent de vous; car pour le bien que j'en ay oï, & que je croy qu'encore y ait-il plus que on ne pourroit dire, je aim & tieng chier tout ce qui de vous vient, & je n'eusse pas creu, pour nuls qui le me deïst, que je peusse avoir si grant amour à nul homme sans que je l'eusse veu, comme j'ay à vous. Car dès ce que je oï premierement retraire le bien & l'onneur qui est en vous, il ne fu pas beure que mon cuer ne vous amast; & encore croïst & croïstera l'amour de jour en jour. Et sur ce, je vous envoie un virelay, lequel j'ay fait; & se il y a aucune chose à amender, si le vueilliés faire, car vous le sarés mieus faire que je ne fais; j'ay trop petit engien pour bien faire une tele besongne, & aussi n'eus-je onques qui rien m'en aprenist. Pour quoy je vous pri, tres-chiers amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos livres & de vos dis; par quoy je puisse tenir de vous à faire de bons dis & de bonnes chansons; car c'est le plus grant esbatement que je aie, que de oïr & de chanter bons dis & bonnes chansons, se je le savoie bien faire. Et quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose je desire tant que je ne le vous porroie escrire ne vous ne le porriés penser, s'il vous plaist vous les m'apenez à mieus faire & dire. Car je en apenroie plus de vous en un jour que je ne feroie d'un autre en .i. an. — J'ay receu les lettres que vous envoiés à mon frere, (1) & me suis tant faite forte de

---

de ce genre. Le varlet, en allant de Gascogne en Lorraine, avoit pu, d'ailleurs, chemin faisant, recevoir la lettre qu'il devoit remettre à Machaut, en traversant Reims.

(1) Ce frere pourroit bien avoir été Henry d'Armentières. En 1394,



*vous & de lui, que je les ai ouvertes & leues. Et, par ma foy, je vorroie bien que vous & lui vous tenissiez fort de moi de ce & de plus grant chose; (1) & aussi mes dis freres n'est pas ou pays, car il se parti de moi le viii<sup>e</sup> jour de decembre, pour aler en Avignon; &, ce dit jour, lui & vostre secretaire dirent nouvelles de vous & me baillierent un virelai tout noté, & me dirent que vous l'aviez fait : si l'ay appris tant que je le say. Tres-chiers amis, je me recommande à vous de tout mon cuer, tant comme je puis, & vous pri que se je puis faire chose qui vous plaise, qui vous donne santé & joie, que vous le me mandés, ainsi com vous feriés à vostre suer & à vostre compaignie & amie. Et je vous promet léaument que je le feray de tres-bon cuer; & vous me ferés tres-grant joie & grant confort, s'il vous plaist à moi escrire nouvelles de vostre bon estat. Je prie à Nostre signeur qu'il vous doinst joie, santé & bonnour autant comme je vorroie pour l'omme du monde que je plus aime.*

*Vostre vraie & loial amie.*

CHANSON BALADÉE. (2)

Ne vous estuet guermenter,  
Tres-dous amis, ne doubter,  
N'estre en esmay,  
Car vos dolours mueray,  
Par bien amer,  
Et par doucement parler,  
Quant vous verray.

Car certes volenté ay  
De tout quanque je faray

---

nous voyons Jean II de Conflans représenter les quatre enfans mineurs de Henry d'Armentières, & saisir en leur nom des fiefs situés à Armentières.

(1) Vous comptiez sur moi, pour cela & plus.

(2) On vient de voir que Peronnelle l'annonce comme *virelai*.

Qui conforter  
Porra vostre dous cuer vray,  
Sachiés que je le feray  
Et fans tarder.

Si ne devez esperer  
Que nul mal doiez porter,  
Tant com feray  
En present, quar bien faray  
Vos maulz faner.  
Et pour vous confort donner  
Mire en feray.  
Ne vous estuet guermenter  
Tres-dous amis, &c.

Mais quant Amours .i. amant point,  
Il n'est pas toujours en .i. point;  
Ains a des pensées diverses  
Et des douces & des parverfes.  
Si pris une merencolie  
Contre moi, dont ce fu folie;  
Car de ma dame à la hautesce  
Pensoie, & à ma petitesce.  
Et en mon cuer imaginoie  
Que riens encontre li n'estoie,  
Et que c'estoit grant cornardie  
De penser qu'elle fust ma mie;  
Et qu'elle en véoit tous les jours,  
A lieu où estoit ses sejours,  
De milleurs une quarantainne,  
Voire, par Dieu, une centaine;  
Et que l'ueil moult souvent contraint  
Un cuer, & maistric & destraint,  
Par plaissance qui le doctrine;  
Si qu'il aime d'amour tres-fine.

Mais quant l'ueil ne voit pas la chose,  
 Il n'i puet riens, ains se repose :  
 Et aussi qui de l'ueil eslongne,  
 Il ne fait pas bien sa besongne;  
 Qu'Amours se vuelent près tenir  
 Qui en vuelte à joie venir.  
 Si fis ceste balade cy,  
 Ains que me partisse d'icy.  
 Lors vint li vallés de Gascongne,  
 Qui avoit bien fait sa besongne;  
 Je li baillay ceste escripture,  
 Si s'en ala grant aléure.

## BALADE.

Quant ma dame est noble & de grant vaillance,  
 Et je me sens de tres-petit affaire,  
 Je n'en puis mais se je suis en doubtaunce  
 Que je n'aie moult durement à faire,  
 Ainsois que j'aie s'amour.  
 Car moult petit prifera la clamour  
 De mon vrai cuer, & la grant loyauté;  
 Si m'ara tost, selon droit, oublié.

Et s'aucuns ont parlé pour ma grevance,  
 Qui sont à moi haïneus & contraire,  
 S'elle les croit, c'iert pechiés & enfance;  
 Mais en li est de moi faire ou deffaire :

Or en face son millour!  
 Qu'en moi jamais mon cuer n'ara retour,  
 Ains fera siens tous, & contre son gré;  
 Si m'ara tost selon droit oublié.

Amours scet bien que j'ay grant desplaissance  
 Toufdis en ce que li porroit desplaire,  
 Et que j'ay mis cuer, desir & plaissance  
 En faire ce qui li puet & doit plaire.

Si ne feroit pas s'onnour  
 S'elle en amer muoit fa grant douçour;  
 Et s'il avient, mors fuis pour fa biauté;  
 Si m'ara tost selon droit oublié.

Et ce Rondel, en ce voiage, (1)  
 Où il a chant, li envia-ge.

Dame se vous n'avez apercéu  
 Que je vous aim de cuer, sans decevoir,  
 Effaiez-le, si le farez de voir.  
 Vo grant biauté m'aroit trop decéu,  
 Et vo douçour qui trop me fait doloir,  
 Dame se vous n'avez apercéu  
 Que je vous aim de cuer sans decevoir.

Car mon cuer ont si tres-fort esméu  
 A vous amer, que je puis percevoir  
 Que jamais bien doie ne joie avoir,  
 Dame se vous n'avez apercéu  
 Que je vous aim de cuer, sans decevoir,  
 Effaiez-le, si le farez de voir.

VI. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, je ne suis mie tels, ne si sages que je vous scéusse mercier ainsi comme il appartient de vos douces, courtoises & amiables escriptures : & toutes voies je vous jur en ma léauté, qu'elles me font tant de bien que je ne me réveille à nulle heure qu'il ne m'en souviengne, & que je n'aie l'oeil & le cuer & la pensée à vous, pour faire chose à mon pooir qui soit à votre loenge & à votre bonour. Et quant ad ce que vous me mandés que se vous estîés uns boms, vous me verriés bien souvent, je vous pri pour Dieu, & sur toute l'amour que vous avés à moi, que vous me vueilliés tenir pour excusé, se je ne vois & suis alés devers vous; car, par m'ame, Dieus scet que ce n'a mie esté par deffaute d'amour ne de bonne*

---

(1) Aux lieux où elle étoit arrêtée en voyage.

Notation  
des  
Manuscrits

Dame si vous n'a vez a per ce u que je vous aym de euer sans de ce voir Es sai es le si le sa rès de voir

Notation  
Moderne

Da me si vous n'a vez a per ce u que je vous aym de euer sans de ce voir Es sai es le si le sa rès de voir



volenté : mais j'ay esté en tel point & si pressés de maladie, pendant un an, que encor nouvelement, puis que T. revint, (1) j'ay esté malades sans issir de ma chambre se pou non ; & je pense que vous estes si bonne & si sage que vous ne vorriés mie, que moi qui suis vostre créature, que vous avés resuscité & doucement nourry de vos douces & amiables paroles, me méisse en aventure d'estre perdu à tousjours-mais, pour aler vers vous. Car oultre pooir néant : (2) & , par Jhesucrist, je le desire plus que chose qui soit en monde, & vos douces promesses m'i contraignent fort. Et, par Dieu, se vous demouriés à Romme la grant, si vous verray-je le plus tost que porray. Et vescu le nouvel temps, que je seray en bon point se Dieu plaist. Et, ma souveraine dame, quant ad ce qu'il vous plaist que je chasse hors de mon cuer la mortel paour & le griés penser qui y est, toutes vos paroles me sont commandement ; si le feray par tele maniere que la bonne esperance que j'ay en tres-douces promesses que vous me faites (Se Dieus voloit que je vous péusse veoir), les chassera hors, sans revenir, comment que je ne soie mie dignes de recevoir en cent mil ans le menre de biens que vous me porriés faire. Et de vostre douce ymage que vous me devez envoyer, certes je le desire trop fort ; si vous suppli humblement que vous la me vueillies envoyer le plus tost que vous porrez bonnement. Se je puis par nulle voie, je vous verray environ ceste pasque. Je vous fais escrire l'un de mes livres que j'ay fait derrainement, que on appelle Morpheus. (3) Et le vous porteray ou envoie ray, se Dieu plaist. Je vous mercy de ce que la longueur de mes escriptures ne vous anuie point ; car certainement, quant je commence, je n'i say faire fin, pour la tres-grant plaisance que je pren en penser, en parler & en escrire. Je vous mercy trop humblement de la

---

(1) C'est apparemment le valet, porteur du second message.

(2) A l'impossible nul n'est tenu.

(3) *Morpheus*, composé pour Jean, duc de Berry, ne put avoir été commencé avant la fin de l'année 1360.

belle & bonne verge que vous m'avez envoïe, & certes il ne faut mie que vous me pryés de la bien garder, car j'en suis tous pryés. Ma tres-chiere & souveraine dame, se je vous escri plus rudement, nicetement & mal sagement que je deusse, si le me vueilliés pardonner, car il sont .ij. choses qui font destourner la mémoire d'un homme : trop grant joie & trop grant douleur; &, par m'ame, quant je regarde vos douces & amoureuses paroles, vos riches promesses, que je n'oseroie soubaidier ne desirer, pour ce que tels biens n'appartient pas à moi, j'ay si grant & si parfaite joie, que créature humaine ne le saroit ne porroit penser; & quant je pense & voy que par nulle voie, je ne puis aler vers vous, pour saouler mon cuer & mes yeux de vous veoir, ma joie en dolour se mue, & en ay tant, qu'il n'a si dur cuer en monde, se il avoit pitié en li, qu'il n'en eust compassion, s'il me véoit; mais tels est li mestiers d'Amours : pour une joie .c. dolours, si que je ne vous escri mie si reveremment, ne si humbement comme je deusse, ma tres-chiere & tres-souveraine dame. Je pri Dieu qu'il vous doint bonheur & joie tele comme vous meismes le vorriés, & tele comme mes cuers le desire, comme à la creature du monde que j'aime plus, & que je desire plus à veoir. Ma tres-souveraine dame, je vous pri que vous ne bailliés nulles copies de ce que je vous envoïe; pour ce que je y pense à faire les chans, especialement sur celles qui mieus vous plairont; & se je n'ay envoïet vers vous si tost comme je deusse, si le me vueilliés pardonner; car, par m'ame, ce n'est mie par deffaut d'amour ne de souvenance; il me souvient plus de vous que de tout le monde, & pense que je fusse pièça mors, se li souvenirs que j'ay de vous ne fust. Mais je pren joie & confort & vraie esperance que je vous verray encore, tout ainsi que mes cuers le desire. J'ay au jour de hui receu vos lettres que mon secretaire m'a envoïes, esquelles vous me faites savoir vostre bon estat; dont je suis moult liés; & vraiment c'est la plus grant joie que je puisse avoir, que d'en oïr



bonnes nouvelles. Et ad ce que vous me mandès que je vous  
 escrife souvent, plaise-vous savoir que je ne truis mie message à  
 ma volenté, en qui je m'ose bien fyer : & c'est la cause pour  
 quoy je n'en envoie mie si souvent devers vous. Pour ce que je  
 pense que vous orriès volentiers nouvelles de mon estat, plaise  
 vous savoir que je suis en assez bon point, & pense que je che-  
 vaucheroie bien se il faisoit un peu plus chaut. Et certes, se je  
 avoie vostre douce ymage, après Dieu & vous je l'ameroie, ser-  
 viroie & obéyroie, & feroie maintes choses nouvelles en l'on-  
 neur de vous & de li. J'ay fait le chant sur Le grand desir  
 que j'ay de vous véoir, ainsi comme vous le m'aviez demandé  
 & l'ay fait ainsi comme un Rés d'Alemaigne; & vraiment,  
 il me semble moult estranges & moult nouviaux, si le vous envoie-  
 ray le plus tost que je porray. Par ma foy, vous m'avéz envoiet  
 un trop bon Rondelet & qui trop bien me plaist. Ma tres-  
 chiere & souveraine dame, je pri Dieu qu'il v'ous doinst autant  
 de bien & de boneur comme vous méismes le vorriès & comme  
 je le desire de tout mon cuer.

Vostre tres-loial ami.

Quant ma dame mes lettres vit,  
 Savés comme elle se chevit  
 De bon entendement & fain?  
 Sus son cuer les mist en son fein,  
 Et puis elle n'atendi pas,  
 Ains s'en ala plus que le pas  
 En sa chambre celeément,  
 Et cloÿ l'uis tout belement;  
 Et puis elle les prist à lire  
 D'un cuer qui tendrement souspire,  
 En disant que j'avoie tort  
 Et cuer nice, rude & entort,  
 Quant ainsi de li me doubtoie,

Et quant en riens la mescréoie  
 Que ses cuers ne fust tous en mi;  
 Et souvent en disoit : « aimmi ! »  
 Qu'Amours li disoit : « Belle, plain te. » (1)  
 Si commença ceste complainte :  
 Mais pour ce onques ne me maudit,  
 Et savez-vous qui le me dit?  
 Celle qui là presente estoit, (2)  
 Et qui la chauffoit & vestoit.

## COMPLAINTE.

Mes dous amis à vous me veuil-je plaindre,  
 Dou mal qui fait mon cuer palir & taindre;  
 Car de vous vient, si le devez savoir,  
 Ne fans vous seul confort ne puet avoir.  
 Or veuilliés dont entendre ma clamour,  
 Et aveuc ce considerer l'amour  
 Dont je vous aim, car brieves feroit ma fin,  
 Se ne m'amiez de cuer loial & fin.

Amis, je n'ay nulle joieuse vie,  
 Ains suis toufdis en grant merencolie,  
 Car je ne fais nuit & jour que penser  
 A vous véoir : mais po vault mon penser,  
 Quant il n'est tour, soubtilité, ne voie,  
 Ne maniere que j'y fache ne voie;  
 Si qu'ainfi font mi mortel ennemi  
 Tuit mi penfers, & toufdis contre mi :  
 Si n'ay confort, amis, fors que tant plour,  
 Que je cuevre ma face de mon plour.

Et quant je suis saoule de plourer,  
 Souvenirs vient mon las cuer acorer;  
 Car il n'est biens ne joie qu'il m'apporte,  
 Ainsois tous dis me grieve & desconforte;

---

(1) Belle, je te plains ; ou plains toi.

(2) Sa chambrière, nommée, plus loin, Guillemette.

Dont souvent ay estranglé maint soufpir  
 Pour ce que trop profondement soufpir.  
 Après, Desirs ne me laisse durer,  
 Si n'ay pas corps pour tels fais endurer;  
 Car feble suis, dont pieçà fust morte  
 S'Espoirs ne fust qui .j. po me conforte.  
 Et si ne fay que c'est de cest espoir,  
 Car pas ne vient, si me deçoit espoir. (1)  
 Et s'ay cause de penser le contraire  
 De ce qu'il dist; pour ce ne fay que faire.  
 Or soit ainfi com Dieus l'a ordené;  
 Mais je vous ay si franchement donné  
 Moy & m'amour que c'est sans departir;  
 Et s'il convient ma vie du corps partir,  
 Jà ceste amour pour ce ne finera,  
 Qu'après ma mort m'ame vous amera.

Et elle m'escript en la guise  
 Qui est yci d'arriere mise;  
 Mais dedens sa rescription  
 Fu ceste lamentation. (2)

VII. — *Mon tres-dous cuer & vray amy, j'ai receues vos lettres. Depuis que je eus ycelles receues, le .iiij.<sup>e</sup> jour ensievant (3) je receues ycelles de quoy vous m'avez escript, & aussi les chansons; de quoy je vous mercy tant doucement comme je puis. Et en l'ame de moi, elles sont toutes si bonnes & me plaisent tant & aussi tout quanque vous m'escrivez : car je ne preng confort ne esbatement fors en veoir & en lire; & y preng si grant plaisance que je en laisse souvent autres besongnes. Si vous pri, mon tres-dous cuer, qu'il vous plaise de les moi envoier notées, &*

(1) Ici espoir a le sens de peut-être.

(2) La lamentation ou complainte précédente.

(3) C'est-à-dire : le 4<sup>e</sup> jour après avoir reçu vos lettres, je reçus celles que vous m'aviez auparavant écrites, &c.

vous pri que vous les me envoieiez avant que vous les monstriés à nul autre : car, par ma foi, tant comme j'ay des vostres je ne quier nulles autres aprendre. Et se je vous ay escript que se je fuissè uns boms, je vous véysse bien souvent, par ma foi j'ay dit voir; mais pour ce, n'est-ce mie que je vueille que vous veniès vers moi, se n'est à l'aïse & santé de vostre corps. Ainsois vous pri, sur l'amour que vous avez à moi, que vous ne vous metès en chemin de venir, jusques à tant que li chemins soit plus seurs, & aussi que vous soiez en miller santé, laquelle je prie à Nostre Seigneur qui la vous doint tel comme mes cueurs desire. Et par ma foi je croy certainement que vous avés aussi grant desir de moi veoir comme j'ay de vous. Si vous pry, mon tres-dous cuer, que vous ostès de vostre cuer trestous meschiefs & toute ire; car, en l'ame de moi, je ne puis avoir bien ne joie, tant comme je vous sente à meschief; & je ne cuide pas que vous ne autre péust penser le grand desir que j'ay de faire chose qui mette vostre cuer hors de toutes douleurs & qui le mette en aïse & en parfaite joie. Et si, n'avez nulle doubte que, tant comme je viveray, ma volenté ne sera changiée. Et vous prie que, le plus tost que vous porrés, vous vueilliés faire le chant des chansons que vous m'avez envoïes; & par especial, L'œil qui est le droit archier, & Plus belle que li biaux jours; & ces .ij. me vueilliés envoyer le plus tost que vous porrés. Et sur l'autre chanson baladée je en ay fait une autre; & s'il vous semble que elles se puissent chanter ensemble, si les y faites. Je n'en ay encores fait que une couple, car les vostres sont si bonnes que elles m'esbabiissent toute : si vous pri que vous y vueilliés amender ce qui y sera à amender. Et, pour Dieu, mon dous ami, ne vous mettez point à chemin, jusques à tant que il y face meilleur & meilleur temps pour vous : car je auroie plus chier que je ne vous véysse d'un an, ce qui me seroit moult grief, que ce que vous venissiés en doubte & en peril de vostre corps : mais, sur toutes riens, je vous pri que je oie nouvelles de vous le plus

*souvent que vous porrés. Mon tres-dous ami, je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint pais, santé, léesce & joie de tout ce que vostre cuers aime.*

*Vostre loial amie.*

Cette complainte me tramist(1)

- Dedens fa lettre, & ce me mist
- En grant joie & en grant tristefce;
- Car ce estoit la droite adrefce
- Et le chemin de desconfort;
- Mais fa lettre estoit de confort.
- Et en mon cuer estoit l'espine
- De fa complainte féménine,
- Qui faisoit mon grief empirer,
- Et mon cuer souvent fouspirer.
- Et d'autre part la douce atente
- D'avoir s'ymage douce & gente
- Qu'en fa lettre me promettoit,
- Si grant joie en mon cuer mettoit,
- Et me faisoit si grant profit
- Que, par celui Dieu qui me fist,
- Je n'en vofisse pas avoir
- Tout le bien, la joie & l'avoir
- Que je péusse devifer,
- Tant y péusse bien vifer.
- Mais n'avoie encor riens rescript
- A la lettre qu'elle m'escrit;
- Et tout ainfi comme rescrire
- Si voløie, on me vint dire
- Une merveilleuse aventure
- Qui trop me fu diverse & dure.

---

(1) La complainte transcrite avant cette lettre.

On me dist que ma dame chiere,  
 Que j'aim d'amour fine & entiere,  
 Doubtoit que je fusse celli  
 Qui amast un autre que li,  
 Et que forment li desplaïsoit  
 En cuer, mais elle s'en taisoit.  
 Certes jà tant de mal n'euïsse,  
 Se d'autre amer la mescreuïsse; (1)  
 Qu'espoir euïsse en sa bonté  
 Et en sa fine loiauté.  
 Si li rescri par tele guise  
 Com ceste lettre le devise.

VIII. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, on m'a dit que vous vous doubtés de moi, que je ne vous face fausseté; & comment que je n'en fêïsse onques semblant à la personne qui le me dist, l'impression de ceste parole est telement emprainte dedans mon cuer, que jamais n'en partira se par vous. Et vous plaise savoir que je ne le vorroie mie, ne porroie faire, nés que li plus grans boms du monde [me le commandast]. Et s'il advenoit, dont Dieus me gart, je seroie li plus faus & li plus traitres qui onques fust, & plains du mauvais pechié d'ingratitude, c'est rendre mal pour bien. Et comment que je ne soie mie dignes de vous regarder ne de vous loer, se vous aviez ymagination contre moi, je seroie perdu & mors; car je aroie perdu m'esperance & mon confort, & legierement m'ariés oublié & guerpi. Mais ce seroit à tort : car, par m'ame, se toutes les dames du monde estoient en une place, je vous ameroie plus toute seule que toutes les autres : car cuers donnés ne se doit retolir, & tant a fols en bonne ville quil aime où il vult. Et s'aim mieulz languir pour vous que de nul autre jōir : s'i que, toutes les fois qu'il me souvient*

---

(1) Si je l'avois soupçonnée d'en aimer un autre.

*de ceste parole, je suis en tel frisson & en tel paour de vous perdre où je n'ay riens, fors ce que Esperance m'en fait avoir, que mes tristes & dolens cuers pleure larmes de sang. Et, ma souveraine dame, vous poés legierement veoir & savoir que mes cuers est fermes en vous comme pierre en or & comme chastiaus sur roche. Car vous savés qu'il n'est si juste ne si vraie chose comme experience, & vous poés assez savoir & veoir par experience que toutes mes choses ont été faites de vostre sentement, & pour vous especiaulment, depuis que vous m'envoiastes :*

Celle qui onques ne vous vit

Et qui vous aime loyaulment,

*car elles sont toutes de ceste matiere. Et, par Jhesucrist, je ne fis onques puis riens qui ne fust pour vous, car je ne say ne ne vueil faire de sentement d'autrui fors seulement dou mien & du vostre, pour ce que : Qui de sentement ne fait, — son dit & son chant contrefait. Si vous suppli tant humblement comme je puis & say, comme à la femenine créature qui vive que j'aime le plus, & en cui j'ay plus grant fiance, vous ne vueilliés avoir pensée ne ymagination contre moi : car, par m'ame, si tost comme je le saray, jamais par moi ne seront fais dis, loenges, ne lais, ne chans; si que vous remis m'averez où vous me préistes. Car aussitost comme vous m'avés fait me poés-vous deffaire, quant il vous plaira. Je vous pense à veoir, voire prochainement, se Dieus plaist & je puis; &, par Dieu, ce ne fera mie si tost comme je vorroie. Ma tres-chiere & souveraine dame, je prie à Dieu quil vous doinst paix & santé, & volenté de moy amer, & bonheur tele comme mes cuers desire.*

*Vostre plus loial ami.*

Si que là tendrement plouroie,

Et parfondement souspiroie.

Mais il vint un certain message

Qui m'aportoit la douce ymage ;

Et cestès lettres me bailla  
Qui mon cuer dormant esveilla.

IX. — *Mes tres-dous cuers & ma tres-douce amour, je vous envoie mon ymage faite au vif si proprement comme on la peut faire, pour vous conforter de ce que nous ne vous poons véoir. Si vous pri, mon dous cuer, qu'il ne vous desplaise de ce que je ne la vous ay plus tost envoïe; car, en verité, je ne l'ay peu amender. Et, mon dous cuer, je vous pri sur toute l'amour que vous avez à mi, & si acertes comme je puis, que vous ne vueilliez pas mettre vostre cuer à meschief, ne croire les paroles que vous m'avez escriptes; car, en l'ame de mi, je ne le pensay onques, ne que vous me vossissies ne daignissies faire ce que je ne vorroie faire à vous, que j'aim plus que moi, n'autrui. Si, en soïés du tout hors de doute. Mon tres-dous cuer, vueilliés moi envoyer vostre livre le plustost que vous porrés, car je ne pren plaisir ne esbatement que en vous & en vos choses. Je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de tout ce que vostre cuer aime.*

*Vostre loial amie.*

Ainsi s'image m'envoia,  
Par le vallet qui s'avoia  
A moy, & me dist en recoy :  
« Sire, voy-cy je ne fay quoy  
« Que vostre dame vous envoïe :  
« Et bien m'a dit, se Dieus m'avoïe,  
« Qu'en autre main la chose n'aille  
« Qu'à vous; tenés, je la vous baille. »  
Et je la reçus lyement,  
Et la prins honnourablement,  
Et puis de mon or li donnay.  
Et quant à li fait mon don ay,  
Je m'en alay grant aléure,



Tous feul, fans nulle créature,  
Et m'enfermay dedens ma chambre,  
Com cil qui n'avoit cuer ne membre  
Qui ne fremist de droite joie,  
Pour le grant desir que j'avoie  
De véoir ce riche present.  
Et quant n'i ot fors moi present,  
Je pris ceste ymage jolie,  
Qui trop bien fu entortillie  
Des cuevrechiés ma douce amour,  
Si la desliay fans demour.  
Et quant je la vi si tres-belle  
Je li mis à non : TOUTE-BELLE,  
Et tantost li fis sacrefice  
Non pas de tor ne de genice,  
Ainfois li fis loial hommage  
De mains, de bouche & de courage,  
A genous & à jointes mains.  
Et vraiment ce fu du mains ;  
Car sa douce plaissant empreinte  
Fu en mon cuer si fort empreinte,  
Que jamais ne s'en partira  
Tant com li corps par terre ira ;  
Ains fera de moi aourée,  
Servie, amée & honnourée,  
Com ma souveraine déesse  
Qui garist tout ce qu'Amours blesse  
En moi, où elle ouvra jadis  
Trop plus que sains de paradis.  
Car j'estoie du tout perdu  
Mas, desconfis & esperdus ;  
Mais .ii. fois m'a resuscité  
Par franchise & douce pitié.

Si la tins en grant reverence,  
Pour la bonté & la vaillance  
De celle dont elle venoit;  
Car mieus de li ne convenoit.  
Si la mis haut dessus mon lit,  
A grant joie & à grand délit,  
Pour li véoir & atouchier,  
A mon lever & au couchier.  
Je la vesti, je la paray,  
Et maintes fois la comparay  
A Venus quant je l'aouroie,  
Et plus encor, car je disoie :  
« Douce ymage, douce semblance,  
« Plus que Venus as de puissance;  
« Toute vertu, douce dame, as :  
« Pour ce, d'un fin drap de damas  
« Fait de fin or feras parée,  
« Qu'à toi nulle n'est comparée. »

Ainsi fur mon chevés la mis,  
Com vrai ferf & loiaus amis;  
Dont moult de gent se merveilloient  
Que c'estoit, quant la regardoient.  
Quant j'avoie aucune pensée  
Contre moi ou mal ordenée,  
Et la maniere simple & coie  
De ceste ymage regardoie,  
Tous mes pensers estoit taris,  
Et tous mes maus estoit garis.  
Et pourquoi la m'envoia-elle?  
Pour ce qu'elle savoit bien qu'elle  
Ne pooit devers moi venir;  
Aussi ne pooit avenir

Que devers li si tost alasse; (1)  
Si voloit que me confortasse  
Et que j'eusse remembrance  
De sa tres-douce contenance.

Ainsi eus l'ymage de pris,  
Que j'aim sur toute rien & pris,  
Après ma dame debonnaire  
Qui sur toutes est de bon aire.  
Mais sans doute ains que je l'eusse,  
Il convint que j'en recéusse  
Mainte frisson, mainte douleur,  
Et que j'eusse la couleur  
Souvent fois tainte & destainte,  
Et féysse mainte complainte.  
Car cils que aime par amours  
A des joies & des clamours,  
Des grans desirs & des pensées  
Diversément entremellées;  
Et souvent ne scet qui li faut,  
Et mainte fois a grant deffaut  
De ce dont il a grant plenté.  
Or est malades en santé,  
Or ha pais, or fait chiere lie,  
Or est en grant merencolie;  
C'est des amoureux la coustume :  
Qui bien aime à ce s'acoustume.  
Si fui en ce point longement,  
Or en léesce, or en tourment.  
Car une dame ainsi demaine

---

(1) Comme s'il y avoit : « Ainsi pouvoit-il arriver que je n'alasse si tôt vers elle. »

L'amant qu'elle a en son demaine.  
Mais, finalement, m'a Léesce  
Desconfit toute ma tristesse,  
Pour l'ymage plaissant & pure  
Qui estoit pourtraite en peinture.  
Si me vi de tous poins gari,  
Et le printemps bel & joli, (1)  
La douceur de la matinée,  
L'erbe vert dessous la rousée,  
La fleur & la fueille en boschage.  
Si devoie un pelerinage  
A .ii. lieues près dou manoir  
Où ma dame devoit manoir;  
Si m'avifai que je iroie,  
Et que mon veu adcompliroie;  
Et qu'en l'ombre de ce voiage,  
Je verroie le dous visage  
Le dous oueil & le cointe atour,  
Et le gentil corps fait à tour  
Dont j'ay l'ymage belle & cointe,  
Qui de pais & joie m'acointe;  
Et qui me fait parler & vivre,  
Et faire pour s'amour ce livre.  
Mais ainçois que je me partisse,  
Il convenoit que j'escrissse,  
Et qu'humblement la merciaffe  
De sa douce ymage qui passe  
Plus que fains, sans comparifon,  
Pour mes maus mettre à garifon.  
Si m'ordenay tout bellement  
Bien & bel & faiticement,

---

(1) Et je vis le printemps....

Pour aler où je desiroie  
 Cent fois plus que ne vous diroie.  
 Mais, ainsois, fis ceste balade  
 De joli sentement & fade,  
 Et en ces lettres l'encloÿ  
 Dont ma dame moult s'esjoÿ.

## BALADE. ET Y A CHANT.

Dès qu'on porroit les estoilles nombrer,  
 Quant on les voit luire plus clerement,  
 Et les gouttes de pluie & de la mer,  
 Et l'arene sur quoy elle s'estent,  
 Et compasser le tour du firmament,  
 Ne porroit-on penser ne concevoir  
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Et si ne puis par devers vous aler,  
 Pour Fortune qui le wet & deffent,  
 Dont maint soufpir me convient estrangler,  
 Quant à vous pense & je suis entre gent.  
 Et quant je suis par moi secretement,  
 Adont me fait tous meschiés recevoir  
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Car il me fait complaindre & doloufer  
 Et regreter vostre viaire gent,  
 Et vo biauté souveraine & sans per,  
 Et la tres-grant douceur qui en descent;  
 Ainsi me fait languir piteusement,  
 Mon cuer esprent, & estaint mon espoir,  
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

X. — *Ma tres-chiere & ma tres-souveraine dame, à envoi  
 muert qui apris ne l'a; ne bons cuers ne puet mentir, & qui  
 bien aime à tart oublie. Vous m'avez fait, Dieus le vous mire,  
 tant de biens & d'onneurs, de graces & de douceurs, que onques  
 dame ne fist tant à son servant & ami, (com vaillans que il*

*fust), que vous m'en avés fait. Et comment quil en ait esté & soit encores plusieurs qui volentiers leur donnassent confort, elles n'avoient mie si bien le sens & la maniere comme vous avez; dont je me tien pour le plus eurus qui vive. Et comment que je sache certainement que plusieurs vous ont dit que je suis lais, rudes & mal gracieus, par Dieu, com petis que je soie, j'ay bien vaillant .i. cuer d'ami. Et je voy bien que vostres nobles cuers ne daigne encliner ne croire leurs paroles: & vous le me monstres bien, par vostre douce, plaisant & tres-belle ymage, que vous m'avez envoïe, dont je ne vous say mercier ainsi comme je devroie: car, par m'ame, mes sens ne mes entendemens ne sont pas tels que je peusse faire mon devoir de vós en mercyer. Car, en l'ame de moi, c'est ma vie, c'est mes soulas, c'est mes depors; & je ne porroie avoir douleurs ne adversités, que tantost comme je la voy ou qu'il m'en souvient, que je ne soie garis & confortés. Et sans doubte, jamais en jour de ma vie, pour chose ne pour parole que on me die, je ne penseray, ne croiray que vous ne vueilliés estre ma souveraine dame, & que vous ne faites de vrai cuer tous les biens que je reçoï de vous. Et, ma souveraine dame, uns chevaliers ne doit avoir autre mestier n'autre science que armes, dames & conscience. Si vous jur & promet que, à mon pooir, je vous serviray loyalment & diligemment de ce que je fay & puis faire, & tout à vostre bonneur, comme Lancelos ne Tristans servirent onques leurs dames; & aourray comme Dieu terrien & comme la plus precieuse & glorieuse relique que je véysse onques en lieu où je fuïsse. Et d'or-en-avant ce sera mes cuers, mes chastiaus, mes trespors, & contre tous maus mes confors, sans nulle fausseté. Se Dieu plaist, je vous verray dedens la Pentbecouste; Car vous & vostre douce ymage m'avés mis en tel point que, Dieu merci, vous m'avez tout gary. Et fuïsse pieça partis; mais il ba une grant compaignie (1)*

---

(1) La Grande compaignie qui, sous les ordres d'Arnaud de Cervoles,

à .vi. & à .iiii. lieues de nous; pour quoy on chevauche tres-perilleusement. Je vous envoie mon livre de Morpheus, que on appelle la Fontaine amoureuse, où j'ay fait un chant à vostre commandement (1) & est à la guise d'un rés d'Alemaigne; & par Dieu longtemps ba que je ne fis si bonne chose à mon gré; & sont les tenures aussi doulces comme pappins deffalés. (2) Si vous suppli que vous le daigniez oïr, & savoir la chose ainsi comme elle est faite, sans mettre ne oster; & se vuet dire de bien longue mesure; & qui la porroit mettre sus les orgues, sus cornemuses ou autres instrumens, c'est sa droite nature. Je vous envoie aussi une balade que je fis avant que je receusse vostre douce ymage; parce que je estoie un po blechiez en l'esperit, pour aucunes paroles que on m'avoit dites. Mais si tost que je vi vostre douce ymage, je fui garis & hors de merencolie. Ma tres-souveraine dame, je vous eusse porté mon livre pour vous esbattre, où toutes les choses sont que je fis onques : mais il est en plus de .xx. pieces; car je l'ay fait faire pour aucun de mes seigneurs; si que je le fais noter, & pour ce il convient que il soit par pieces. Et quant il sera notés, je le vous porteray ou enverray, s'il plaist à Dieu. Ma tres-souveraine dame, je prie Dieu qu'il

---

l'Archiprestre, vint en aide à Henry de Joinville, comte de Vaudemont, contre le duc de Bar. Elle fit d'horribles ravages en Bourgogne & en Champagne de 1360 à 1365. « Cum difficultate poterant transire itinera quin essent ab illis modo praedonico spoliati; & si se defendissent, forsitan interfecti fuissent. » (*Continuatio Chronici Guillelmi de Nangiaco*, ed. Geraud, t. II, p. 329.) — « Lors (en 1361) avoit, » disent les *Grandes Chroniques de France*, « grant foison d'Anglois & autres es parties de Brie & de Champagne qui gastoient tout le pays & faisoient du pis qu'ils povoient; dont aucuns se apelloient la *Grant compagnie*. (Éd. de 1838, t. VI, p. 221.)

(1) *Morpheus*, composé pour Jean duc de Berry, au moment de son départ de France pour se rendre otage en Angleterre, ne peut avoir été écrit avant le mois de novembre 1360. Dans ce poème il n'y a que la complainte de l'amant qui ait pu demander un chant & c'est la musique que Machaut auroit seule composée pour sa dame.

(2) J'avoue ne rien entendre à ce point de comparaison.

*vous doint tout ce que vostre cuers desire; & tele bonneur comme  
je vorroie que vous eussiez; & ainsi comme pour moy vorroie,  
vous doint Dieus foulas & joie!*

*Vostre tres-loial amy.*

Après ce, je m'acheminay,  
Et tout droit pris mon chemin ay,  
Pour bien mon voiage assevir,  
Et aussi pour ma dame oïr.  
Si montay sur ma hagenée  
Qui estoit grosse & grasse & lée,  
Et m'en alay tout belement,  
Car bien en avoie aïsement.  
Tant fis que je vins à la ville,  
Où plus avoit barat & guille  
Qu'en ville où je fuïsse onques mais.  
Si alay à l'eglise : mais  
Tantost com le piet mis dedens,  
Je fis un veu entre mes dens,  
Que tant comme laiens feroie,  
Tous les jours de nouvel feroie, (1)  
Pour l'amour de ma dame douce  
Qui vult & qui desire tout ce  
Qui me plaist par bien; (Dieus li mire!)  
Et si vuet estre mon doulz mire.  
Là fui en grant dévotion;  
Et c'estoit mon entention  
Que j'y féïsse ma nuefvaine;  
Mais j'y fui près d'une quinzaine,

---

(1) Il semble qu'il devrait y avoir :

Tous les jours dit nouvel feroie....

*Dit ou vers.*



Pour .i. accident qui me vint.  
 Car de là partir me convint  
 Au commandement d'un feigneur,  
 Qu'en France n'a point de greigneur,  
 Fors un; Dieus le gart où il maint, (1)  
 Et à grant joie le ramaint!  
 Mais ce ne me desplaïsoit mie, (2)  
 Car j'aloie véyr m'amie.  
 Si que là maintes fois penfay  
 Et mon veu ainfi commenfay.  
 Mais elle si bien l'entendi  
 Qu'à chascun fait me respondi :

## BALADE.

De mon vrai cuer jamais ne partira  
 L'impression de vo douce figure;  
 Car vostre ymage empreinte si l'i ha,  
 Qu'il n'est cyfel ne liqueur ne rature,  
 N'au monde n'a si subtil créature  
 Qui l'en péust effacier ne oster,  
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

Mon Dieu terrien est & fu & fera,  
 Tant comme en moy fera vie & nature;  
 Et, après mort, mon ame l'amera  
 Pour sa biauté qui en envoïseure  
 Nourist mon cuer de si douce pasture  
 Que ne la puet guerpir n'entroublir,  
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

---

(1) Il entend sans doute par le premier, Charles, Dauphin, & par le second, le Roy Jean, qui venoit de retourner en Angleterre (1362).

(2) Il devoit partir de cet endroit, pour rejoindre le Dauphin, cinq jours après avoir accompli sa neuvaïne; &, ajoute-t-il, " je n'étois pas fâché de demeurer cinq jours de plus dans la ville où étoit ma dame. "

Et, avec ce, elle me garira  
 De tous les maus qu'Amours fueffre & endure;  
 Et toutes fois que mes cuers la verra,  
 M'esperance fera ferme & féure.  
 Qu'estes si bonne & si sage & si pure,  
 Que ne vorriés ne daigneriés fausser,  
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

## LA DAME.

## CHANSON BALADÉE.

Cils a bien fole pensée  
 Qui me cuide à ce mener  
 Que celui où suis donnée  
 Laisse, pour un autre amer.  
 Ne ne porroit avenir  
     Que guerpier  
 Le péusse nullement;  
 Ne qu'en moi péust venir  
     Le plaisir  
 D'autre amer; car vraiment  
 En s'amour fui si fermée  
 Et mise, sans deffever,  
 Que pour créature née  
 Ne le porroie oublier.  
 Cils a bien fole pensée, &c.

Mi penfer, mi souvenir,  
     Mi desir,  
 Et m'amour entierement  
 Sont en li, sans departir;  
     Qu'avenir  
 Nè puis à joie autrement.  
 Et sans li riens ne m'agrée,  
 Sans li tout dous m'est amer,  
 D'autre ne quier estre amée,  
 Fors de lui qu'aim sans fausser.  
 Cils a bien fole pensée, &c.

Nient plus qu'on porroit tarir  
 Et tenir  
 La mer fans nul mouvement,  
 Ne porroit-on repentir  
 N'alentir  
 Mon cuer d'amer loiaument  
 Cil qui deffeur tous m'agrée.  
 J'en doi bien Amours loer,  
 Quant je sui enamourée  
 Du meilleur qu'on puiſt trouver.  
 Cils a bien fole penſée, &c.

## L'AMANT.

## RONDEL.

Belle, voſtre dous ymage,  
 Que j'aim amoureufement,  
 M'a mis en vo dous ſervage;  
 Souvent contre mon courage  
 Me fait vivre liement,  
 Belle, voſtre dous ymage,  
 Que j'aim amoureufement.

Car quant je li fais hommage,  
 Elle rit ſi doucement  
 Que tous mes maus affouage.  
 Belle, voſtre dous ymage,  
 Que j'aim amoureufement,  
 M'a mis en vo dous ſervage.

## LA DAME.

## RONDEL.

Amis pour ce l'envoiai-ge  
 A vous que j'aim loyaument  
 De cuer, fans penſer folaige,  
 Pour abaiffier le hauſſaig

De Desir qui vous esprent.  
 Amis pour ce l'envoiai-ge  
 A vous que j'aim loialement.

Et s'il fait en vous outraige,  
 Souffrés debonnairement,  
 Et baïsés son dous vifaige.  
 Amis pour ce l'envoiai-ge,  
 A vous qui j'aim loiaulment  
 De cuer, sans penfer folaige.

### L'AMANT.

RONDEL. ET Y A CHANT.

Se mes cuers art, & li vostres estaint,  
 Dame, jamais ne puis à joie ataindre,  
 Car li desir qui à mort m'a ataint,  
 Se mes cuers art, & li vostres estaint,  
 Bruyst mon cuer, & mon viaire taint,  
 Si que sans vous m'ardeur ne puet estaindre.  
 Se mes cuers art, & li vostres estaint,  
 Dame jamais ne puis à joie ataindre.

### LA DAME.

RONDEL. ET Y A CHANT.

L'amour de vous qui en mon cuer remaint,  
 Tres-dous amis, jamais ne puet estaindre,  
 Car sans cesser, en ma pensée maint  
 L'amour de vous qui en mon cuer remaint.  
 De nulle riens n'est qui tant mon cuer taint,  
 Si croist adès, ne jamais jour n'iert meindre,  
 L'amour de vous qui en mon cuer remaint,  
 Tres-dous amis, jamais ne puet estaindre.

Après les choses dessus dites,  
 Tant les grandes com les petites,

Ma dame m'escript doucement  
Qu'elle defiroit durement  
Que je par devers li alaisse,  
Et que ma neufvaine laissasse :  
Mais ce pas ne me commandoit.  
Toute voie elle me mandoit,  
Et je tenoie vraiment  
Sa parole à commandement.  
Si me parti & m'en alay,  
Et fis tant que véue l'ay.  
Mais ainsois que je la véisse  
Ne que parole li déisse,  
Se Dieus me doinst benéysson,  
Je n'os onques si grant frisson,  
Si grant paour, ne si grant doubte.  
Car la char me fremissoit toute,  
Et la cause je ne savoie,  
Fors tant que véoir la devoie.  
Si appellay mon secretaire  
Et li descouvri mon affaire,  
Coment fort estoie entrepris  
Et du mal amoureux espris.  
Si dist que je me confortasse,  
Et que de riens ne me doubtaffe ;  
Qu'elle ne me morderoit pas :  
S'i m'en aloie pas à pas.  
Mais mon cuer & mon corps ensemble  
Trembloient plus que fueille en tremble  
Je ne met pas icy sa lettre,  
Que ce feroit trop long à mettre  
De si petitettes lettrelles,  
Jàsoit ce qu'elles soient belles ;  
Qu'à li tous les jours envoioic,

Et elle à moi. Que vous diroie?  
 Dont cy mettre enhardir ne m'os,  
 Car il n'i avoit que .ij. mos;  
 Et pour ce feulement m'en tais,  
 Car d'autre chose fui entais. (1)  
 Si fis en alant ces .ii. choses  
 Qui en ce livre font enclofes.

## L'AMANT.

## RONDEL.

Vos pensées me font commandement,  
 Si feray ce que vos cuers me commande;  
 Quant j'oy & voy vostre dous mandement,  
 Vos pensées me font commandement.

S'amours me doinst joie & amendement  
 De vous, à qui mon vrai cuer recommande!  
 Vos pensées me font commandement  
 Si feray ce que vos cuers me commande.

## LA DAME.

## RONDEL.

Amis, venés vers moy féurement,  
 Car il n'est riens où tant mes fins cuers tende;  
 Véus ferés tres-amoureuusement;  
 Amis, venez vers moy féurement.

Et ce vous jur & promet loyaulment  
 Que pour vos maus faut que joye vous rende.  
 Amis, venés vers moy féurement,  
 Car il n'est riens où tant mes fins cuers tende.

---

(1) *Être entais*, avoir en tâche, être chargé.

## L'AMANT.

## CHANSON BALADÉE.

Douce, plaissant & debonnaire,  
Onques ne vi vo dous viaire,  
Ne de vo gent corps la biauté;  
Mais je vous jur en loiauté  
Que sur tout vous aim, sans meffaïre.

Certes & je fais mon déu,  
Car j'ay moult bien apercéu  
Que de mort m'avez respité  
Franchement sans avoir tréu.  
Qu'à ce faire a Amours méu  
Vo gentil cuer plain de pité.  
Si ne doi pas estre contraire  
A faire ce qui vous doit plaire  
A tous jours mais; qu'en verité,  
Mon cuer avés & m'amisté  
Sans partir, en vo dous repaire.  
Douce, plaissant & debonnaire, &c.

Ne m'avez pas descongnéu,  
Ains m'avez tres-bien cognéu,  
Par vostre grant humilité,  
En lit de mort où j'ay géu.  
Belle quant il vous a pléu,  
Que vous m'avés refuscité;  
Si que je ne m'en doi pas taire.  
Ains doi par tout dire & retraire  
Le grant bien qu'en vous ay trouvé,  
La douceur, le bien, l'onneisté  
Qui en vo cuer maint & repaire.  
Douce plaissant & debonnaire, &c.

Et se fortune m'a néu,  
Et fait dou pis qu'elle a péu,

Vostre douceur l'a formonté,  
 Qui m'a de joie repéu,  
 Et sa puiffance ha descréu,  
 Et son orgueil suppedité.  
 Pour ç'avez mon cuer sans retraire.  
 Qu'Amours, qui tout vaint & tout maire,  
 Le vous ha franchement donné;  
 Se li vostre le prent en gré  
 Onques ne vi si douce paire.  
 Douce plaissant & debonnaire,  
 Onques ne vi vo dous viaire.

## LA DAME.

## CHANSON BALADÉE.

Dès que premiers oÿ retraire  
 De vous, dous amis debonnaire,  
 La valeur & la grant bonté,  
 Mon cuer fu si en vous enté  
 Qu'onques puis ne l'en pos retraire.

Jâsoit ce qu'onques congnéu  
 Ne vous eusse ne véu,  
 Vous fist Amours mon cuer donner;  
 Et si, n'eusse pas créu  
 Que tout mon temps eusse péu,  
 Sans voir, nul homme tant amer.  
 Mais bonne Amour le me fist faire,  
 Et le renon de vostre affaire,  
 Qui a mon cuer entalenté  
 Si fort, que j'ay en volenté  
 De vous amer sans riens meffaire.  
 Dès que premiers oÿ retraire, &c.

Mais plusieurs fois ymaginay  
 En mon cuer, & determinay  
 Que je penroie un homme estrange,



Et de nous .ii. feroie change,  
Et le menroie devant elle  
Telement & à tel cantele  
Qu'on diroit : « Vescy vostre ami, »  
Pour véoir s'elle aroit de mi  
Congnoissance, & qu'elle diroit,  
Ne quel semblant elle feroit.  
Et celle méisme pensée  
Estoit en son cuer enfermée,  
Si com elle l'a congneu  
Depuis ce que je l'ay véu.  
Mais ne fu pas fait ensement,  
Et ce fu le mieus vraiment.  
Briefment je vins en sa presence :  
Et quant je vi sa contenance,  
Sa maniere, son bel acueil,  
Son dous vis & son riant oeil,  
Et sa coulour blanche & vermeille,  
Et son gent corps qui à merveille  
Estoit lons & droit & traitis,  
Envoisiés, cointes & faitis,  
Et j'oÿ sa douce parole  
Qui n'estoit estrange ne fole,  
Ainfois me dist : « Mon dous ami,  
« Venez avant, parlés à mi;  
« Vous soiez li tres-bien venus!  
« Longuement vous estes tenus  
« De moi visiter & véoir.  
« Venez ça delez moi féoir. »  
Et si me prist de sa main blanche  
Trop plus que la noif sur la branche.  
Et quant elle me salua  
Par nom d'ami, mes cuers mua

Si tres-fort que je ne favoie  
Parler à li, ne où j'estoie.  
Et si sentoie une froidure  
Entremellée d'une ardure  
Qui faisoit fremir & fuer  
Mon corps, & ma couleur muer.  
Mais la franche & la debonnaire  
Vit & congnut bien mon affaire,  
Et de moy couvrir se pena;  
Et en un verger me mena  
Qui estoit biaux, cointes & gens;  
Et me mena loing de fes gens,  
Et me dist : « Dous amis parfaits,  
« Prenez, & par dis & par fais,  
« Moi & le mien, & quanque j'ay.  
« Je ne ressemble pas le jay  
« Qui n'a que plumes & paroles;  
« N'en moy n'a nulles paraboles.  
« Tenés ma foi, je vous promet  
« Que tout mon cuer & m'onneur met  
« En vostre main, or les gardés,  
« Dous amis, & me regardés. »

Lors mist sa main dessueur son pis,  
Et dist : « Je ne vaurrai jà pis,  
« De dire ce que dire vueil :  
« Et si vueil acomplir mon vueil.  
« Vesci mon cuer, se je povoie,  
« Par ma foy je le metteroie  
« En vostre main pour l'emporter.  
« Or vous vueilliez dont conforter,  
« Et ne merencoliés mie,  
« Car je suis vostre vraie amie;

« Et de faire vostre plaisir,  
« En tous biens, ay tres-grant desir.  
« Et fachiés, amis, celle amour  
« Qui fait en nos .ij. cuers demour,  
« Venue est de Dieu proprement;  
« Car vous savez certainement  
« Qu'onques-mais nous ne nous véifmes,  
« Ne paroles ne nous déifmes.  
« Et si fay bien que vous m'amés,  
« Et si estes amis clamés;  
« Et puisque Dieus l'a volu faire,  
« Il ne puet qu'à bonne fin traire. »

Après ce, je li respondi  
Si bas qu'à peine m'entendi,  
Car la parole me trembloit  
Et tous li corps, ce me sembloit :  
« Tres-belle, vous estes ma dame,  
« Et je suis vos amis, par m'ame. »  
Mais, en ce disant, la liqueur  
Qui estoit par dedens mon cuer,  
Me degouta parmi les yeus  
Dessus ma face, en plusieurs lieux;  
Car mes cuers estoit si estrains  
Et de sa biauté si constrains,  
Que je plouroie tendrement.  
Et lors me dist moult doucement :  
« Mes dous amis, mes fins cuers dous,  
« Dites-moy, pourquoy plourés-vous?  
« Pourquoy faites-vous tel semblant,  
« Et avés le cuer si tremblant?  
« Amis, soiez asséurés  
« Que le mal que vous endurés

« Pour moy, hautement meriray, (1)

« Et doucement vous gariray. »

Je ne la pos remercier,

Mais fa main prins, fans detrier,

Et moult humblement la baifay ;

Dont un petit me rapaifay.

Et quant un po fui rapaifiés,

Et d'à li parler plus aifiés,

Je prins congié & me parti ;

Mais ce fu en si dur parti

Que je cuiday au departir

Que li cuers me déuſt partir.

Si repris un po ma maniere, (2)

Et m'en alay par l'uis d'arrière,

Par quoy on ne s'aperceûſt

Qu'en moy dueil ou tristesce fuſt.

Mais de ſa cointe veſteûre

Me tais ; dont je fais meſprefure,

Qu'abit onques ne vi ſi cointe,

Ne dame en ſon habit ſi jointe.

Pour ce un petit en parleray,

Ne jà le voir n'en celeray.

D'afur fin ot un chaperon (3)

Qui fu ſemés tout environ

De vers & jolis papegaus,

Eſlevés, & tous parigaus ;

Mais chaſcuns à ſon col fermée

---

(1) Récompenserai.

(2) Ma contenance.

(3) Les dames nobles du quatorzième ſiècle portoient, dit M. Viollet-Leduc, le chaperon en manière d'aumuffe, ou autour du cou. Voyez la figure donnée dans le *Dictionnaire du Mobilier*, t. III, p. 134.

Avoit une escherpe azurée,  
Et toute droite la blanche ele;  
Et leur contenance estoit tele,  
Que li uns devant li regarde  
L'autre d'arrier, qui fait la garde.  
Ainsi comme dame doit estre  
Sur garde, à destre & à fenestre.  
Là doit-elle bien regarder  
S'elle vult bien s'onneur garder.  
Vestie ot une fourquanie (1)  
Toute pareille & bien taillie,  
Fourrée d'une blanche hermine  
Bonne affés pour une roïne;  
Mais la douce, courtoise & franche  
Vesti ot une cote blanche,  
D'une escarlate riche & belle (2)  
Qui fu, ce croy, faite à Bruffelle.  
Et si tenoit une herminette  
Trop gracieuse & trop doucette,  
A une chainnette d'or fin;  
Et un anel d'or en la fin,  
A lettres d'esmail qui luisoient,  
Et qui, *gardés-moy bien*, disoient.  
Tu qui scés jugier des coulours,  
Et des amoureuses dolours,  
Dois savoir la seignifiance  
Et de son habit l'ordenance.  
Plus rien diray à ceste fie,  
Car bien scez que ce signifie.

---

(1) Plus tard : fouquenelle. Vêtement de dessus.

(2) Vous voyez que le sens d'*écarlate* n'entraînoit pas l'idée de couleur rouge. Il en étoit de même du mot *pourpre*.

Mais elle ot de .xv. à .xx. ans,  
Dont je la prise mieus .xx. tans.  
Plus ne di de la grant richesse  
De son habit, de sa noblesse,  
Car bien dire ne le feroie,  
Pour ce qu'espoir j'en mentiroie. (1)

Et s'aucuns voloit mespriser  
Ma douce dame, ou mains priser,  
Pour ce qu'elle ainssi m'appella,  
Ou se assez largement parla, (2)  
C'est son bien, s'onneur & son los,  
C'est ce dont je la pris & los ;  
C'est douceur, c'est humilité  
Et franchise, & douce pité,  
(Quant uns amans est en ce point,)  
De remettre son cuer à point.  
Car se .x. mois devant li fuisse, (3)  
Jà semblant fait ne li eüsse  
De grace ou s'amour requérir,  
Car ne li ofasse querir ;  
Ne nulz homs n'i pèust noter  
Riens qui en fèist à oster :  
Qu'onques-mais ne m'avoit véu,  
Si que s'amour m'a pourvéu.  
Et, ma douce dame jolie,  
Ce n'est pas trop grant villenie,  
S'en ce livre riens mettre n'ose

---

(1) *Espoir*, peut-être.

(2) *Largement*, librement.

(3) Ainssi, il y avoit dix mois qu'il avoit reçu le premier message : apparemment vers la fin de l'année 1361.

Qu'ainfi comme il est, & sans glofe.  
Car contre son commandement  
Feroie du faire autrement :  
Et, puisqu'il li plaist, il m'agrée,  
S'obéiray à sa pensée.

Mais quant je vins à mon hostel,  
Assaut en ma vie n'os tel ;  
Car Honte me vint assaillir (1)  
Dont je cuidai bien, sans faillir,  
Qu'elle me déust estrangler.  
Onques-mais ourse ne sangler  
Ne beste, tant fust foursenée,  
Ne vi venir si aïrée.  
Et quant elle vint contre mi,  
Par Dieu tout li sans m'i fremi ;  
Car moult haut dist : « Certes, amis,  
« De folie t'ies entremis,  
« Qui vués la plus tres-belle amer  
« Qui, deçà mer ne delà mer,  
« Soit congnée ne trouvée.  
« Tu dois bien haïr la journée  
« Que premierement la véis,  
« Ne que delez li t'afféis ;  
« Car vraiment tu n'ies pas dignes .  
« Par dis ne par fais ne par signes,  
« Seulement de li deschauffier.  
« Et si t'ies volu avancier

---

(1) On va voir ici que Machaut, en s'étendant sur ce que lui représentent tour à tour *Honte* & *Espérance*, ne songe à intéresser que sa maîtresse. Ce débat de la Honte & de l'Espérance nous paraîtra un peu long, quoiqu'il soit ici bien à sa place.

“ Tant, que dit li as que tu l’aimes ;  
“ Et aussi ta dame la clames.  
“ Par ma foi ! c’est grant ribaudie,  
“ Grant outrage & fourfenerie,  
“ De si faite chose entreprendre.  
“ Qui t’eüst tantost mené pendre,  
“ Il n’eüst perdu que la corde ;  
“ Qu’à ce toute raison s’acorde  
“ Que bien t’en déusses garder,  
“ Quant dignes n’ies dou regarder,  
“ Ne de penser qu’elle t’amast,  
“ Comment qu’elle ami te clamast.  
“ Et comment ne te souvient-il  
“ Qu’elle dou tres-mortel peril  
“ Où tu estoies te getta,  
“ Par les lettres qu’elle ditta ;  
“ Et qu’elle t’a resuscité  
“ .II. fois par grant humilité,  
“ Et te getta hors d’orphené,  
“ Et t’a rendu joie & fanté  
“ Et ton amoureux sentement  
“ Qu’avoies perdu longuement.  
“ Et si t’a fait cointe & gaillart ;  
“ Et tu estoies un paillart  
“ Et ies, car cuer as nice & rude,  
“ Plain du pechié d’ingratitude,  
“ Et chetif, dolereus & las,  
“ Quant remerciée ne l’as  
“ Des grans honneurs & des bienfais  
“ Qui par elle t’ont esté fais.  
“ Se tu avoies la vaillance  
“ D’Ector le fort, & la science  
“ De Salomon, & la largesce



« D'Alixandre, & la grant richesce  
 « De Noiron, & la grant biauté  
 « D'Abfalon, & la loiauté  
 « Du roy David qui fu loiaus,  
 « Et la proefce de Ayaus, (1)  
 « Et jonefce à ta volenté,  
 « Et de toute grace plenté,  
 « Ne porroies-tu deffervir,  
 « Toute ta vie, par servir,  
 « Tant que tu péusses souffire  
 « A tel dame amer, à voir dire.  
 « Et en riens n'as recongnéu  
 « Les biens dont elle t'a péu.  
 « Cuide-tu qu'il ne l'en souveingne,  
 « Et que pour coquart ne te taingne?  
 « Certes si fait, & ne t'en doubte,  
 « Qu'honneur & vaillance fctet toute. »

Et quant je fui bien heraudés, (2)  
 Si com joué éusse aus dés  
 M'onneur & toute ma chevance,  
 Et j'eus bien oÿ ceste dance,  
 Envers li me vols escufer.  
 Mais elle n'en fist que ruser ;  
 N'onques oÿr ne me deingna,  
 Et plus de cent fois se feingna  
 De la honte & dou grant meffait  
 Que j'avoie à ma dame fait.

Après Honte, Espoirs m'apella,

---

(1) Ajax.

(2) Nous difons dans le même sens : *bien drappé*, bien blafonné.

Et dist : « Dous amis, es-tu là ?  
« As-tu esté bien laidengiés,  
« Et de joie bien estrangiés,  
« Pour la plus belle du pays ?  
« Et pour ce qu'es trop esbahis, (1)  
« Toutes les fois que tu la vois.  
« Car tu n'as maniere ne vois  
« Don't tu puiffes à li parler.  
« Dous amis, laisse tout aler  
« Si fais parlars, & ne t'en chaille.  
« Conforte-toi, vaille que vaille :  
« Ta dame est sage & prevenient,  
« Et si t'a bien dit, cy devant,  
« Que tu dois estre tous féurs  
« Qu'elle t'aime, & c'est tes éurs  
« Qu'elle, pour riens ne le diroit  
« S'il n'estoit, & n'en mentiroit ;  
« Si que, dous amis, ne t'esmaie,  
« Se tu as l'amoureuse plaie.  
« Elle te voit parmi le cuer,  
« Si ne dois penser, à nul fuer,  
« Qu'elle jamais laisser te doie ;  
« Car tu es fiens & elle est toie.  
« Et si, li as bien oï dire  
« Qu'elle vuet estre ton dous mire,  
« Et que jamais ne te laira ;  
« Et certes, jà n'en mentira.  
  
« Cuide-tu, se Dieus te doint joie,  
« Que bonne dame se resjoie,

---

(1) Et c'est parce que tu es trop interdit.

“ Quant elle oit un bon advocas  
“ Qui bien scet proposer son cas,  
“ Et qui soutilment li parole,  
“ Et bien scet polir sa parole;  
“ Et qui par droit li vuet prouver  
“ Qu’il doit en li merci trouver?  
“ Certes nennil, ains li anuie  
“ Plus tost que ne fait longue pluie.  
“ Car quant une dame de pris,  
“ Qui a d’amer le cuer espris,  
“ Voit telles gens, petit les prise,  
“ Et tout leur affaire desprise.  
“ Mais onques si bien ne dittas, (1)  
“ Com à briés mos tes maus dit as.  
“ Car malades fait mauvaïse euvre,  
“ Qui à son mire ses maus cuevre;  
“ Et tu li as ton mal ouvert  
“ A un feul mot, & descouvert.  
“ Si, ne te dois pas esmaier  
“ Qu’elle te doie delaier,  
“ Et que briefment ne te conforte.  
“ Or soies lies; & te deporte.

“ J’ay grant despit de celle garce: (2)  
“ Pléust or à Dieu que fust arse!  
“ Elle est chetive, nice & fole:  
“ Et vraiment elle m’afole,  
“ Qui les amans ainssi reprueve  
“ De tout ce qu’Amours leur apprueve.

---

(1) N’écritis, ne dictas lettres.

(2) De Honte, qui avoit parlé la première.

“ Elle ne scet nés qu’une beste ;  
“ Onques ne fu à bonne feste.  
“ Et s’elle y est, en un congnet  
“ Se boute adés, des gens longnet,  
“ Et s’ahonte quant on la voit.  
“ Et encor plus : s’elle fa voit  
“ Une tres-bonne compaignie,  
“ Qui fust de joie acompaignie,  
“ Ou qu’Amours, amie ou amis,  
“ Se fussent aucun bien promis,  
“ Certes elle l’empescheroit,  
“ Et le milleur en osteroit  
“ S’elle pooit ; qu’elle n’a cure  
“ De chose qui ne foit obscure ;  
“ N’elle ne vuet pas qu’on la voie  
“ En lit, ou en chambre, ou en voie ;  
“ A son pooir toufdis se muce :  
“ Se desous les glaces de Puce (1)  
“ Estoit noïe & craventée,  
“ Des amans feroit tost plourée.  
“ Car honteus, en jour de sa vie,  
“ Ne couars n’ara belle amie ;  
“ Et Fortune aïde aus hardis,  
“ Et grieve les acouardis.

“ Si qu’amis dous, conforte-toy  
“ Et ne cure de son chastoy ;  
“ Que vraiment c’est grant folie,  
“ Qui s’en donne merencolie.  
“ Ta dame te remandera,

---

(1) De Prusse, où Machaut étoit allé.

« Certaine en fuis, & si fera  
« Tant, que de li te loeras,  
« Et à s'amour jà ne faurras.  
« C'est le confort que je t'apporte. »

Mais j'oÿ hurter à la porte,  
Tout ainfi com elle voloît  
Finer ce dont elle parloit,  
Et vi que c'iert mes secretaïres;  
S'en amenda moult mes affaires.  
Et quant il me vit, à moy vint,  
Car de moy moult bien li souvint,  
Et dist : « je vous diray nouvelles  
« Qui vous feront bonnes & belles.  
« Vo dame de par moy vous mande;  
« Et m'a dit que je vous attande,  
« Et que tout droit à li vous maine.  
« Car il a bien une semaine,  
« Voire .i. mois, qu'elle ne vous vit,  
« Et li femble, ce le m'a dit.  
« Levés-vous & venés à li. »

Mais en l'eure os le vis pali.  
Car il me vint une fréour  
Qui estoit fille de Paour.  
Toutevoie je me levay,  
- Et mon vis & mes mains lavay;  
Car j'estoie tous estourdis;  
Tous pesans & tous alourdis.  
Si qu'ensemble nous en alafmes  
Et de plusieurs choses parlafmes,  
Tant que je vins où elle estoit.  
Mais là TRES-BELLE pas n'estoit.

Ains se fëoit toute feulette,  
Fors, sans plus, d'une pucellette  
Qui aloit cueillant des florettes,  
Marguerites & violettes.  
Car elle estoit en son vergier,  
Où j'entray sans faire dangier.  
Tres-humblement la saluay,  
Mais au saluer tout muay.  
Lors elle me prist par la main,  
Et dit : « Amis, par saint Germain,  
« Grief m'estoit que je vous véisse  
« Et qu'aucune chose aprenisse  
« De vos choses & de vos fais  
« Qui font à ma loenge fais. »  
Et je, forment la resguardoie,  
Mais nulle chose ne disoie :  
Lors prist doucement à chanter  
Et dist ainsi en son chanter :

Amis, amés de cuer d'amie,  
Amés comme loiaus amis.

Je li respondi, sans demeure,  
Ce Rondel que je fis en l'eure :

RONDEL.

Douce dame, quant je vous voy,  
Mes cuers ne scet que devenir;  
Ne je ne fay que faire doy,  
Douce dame quant je vous voy.  
Car Honte & Paour sont en moy,  
Qui me font trembler & fremir;  
Douce dame quant je vous voy  
Mes cuers ne scet que devenir.

Et la belle me respondi  
Tantost, que plus n'i atendi :

Tres-dous amis, quant je vous voy  
Vous faites mon cuer resjoïr,  
Nulle douleur ne maint en moy,  
Tres-dous amis, quant je vous voy.  
Ne il n'est tristece n'anoy,  
Ne meschief qui me puïst venir,  
Tres-dous amis, quant je vous voy,  
Vous faites mon cuer resjoïr.

Lors me pria que je préïsse  
Matere en moy dont je fëïsse  
Chose de bonne ramembrance;  
Si fis ainsi, en sa presence :

## BALADE.

Le bien de vous qui en biauté florist,  
Dame, me fait amer de fine amour;  
Vostre biauté, qui toufdis embelïst,  
De dous espoir me donne la favour.  
Vostre douçour adoucïst ma dolour,  
Vos maniere m'enfeingne & me chastoie,  
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Vos dous parlers me foustient & nourïst  
En flun de joie & de toute douçour,  
Vostre sage maintien si m'enrichïst,  
Qui me contraint à haïr deshonneur.  
Vos gentils cuers me fait plus de tenroure  
Qu'en .c. mil ans deffervir ne porroie,  
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Ainsi vos bien à cent doubles merïst,  
Sans defferte, mon amoureux labour,  
Et sans rouver; qu'en moy n'a fait ne dit,  
Grace, povoir, fens, bonté ne valour,

Pour recevoir de ces biens le menour ;  
Mais vos dous ris maint m'en donne & envoie,  
Et vos regards maintient mon cuer en joie.

Quant j'eus ma balade finée,  
Ma douce dame desirée  
Dist : « c'est bien fait, se Dieus me gart. »  
Adont, par son tres-dous regart,  
Me commanda qu'elle l'éust,  
Par quoy sa bouche la léust.  
Car en cas qu'elle la liroit,  
Assiez mieus l'en entenderoit.  
Et je le fis moult volentiers  
Et de cuer ; mais, endementiers  
Que mes escrivains l'escrifoit,  
Ma douce dame la lisoit,



Si qu'elle en fôt une partie,  
Ains que de là fust départie.  
Là nous seïsmes coste à coste.



Mais j'avoie un trop cruel hofte  
En Désir qui ne se partoît  
De mon cuer, ainçois le partoît ;  
Car je véoie, vis à vis,  
Son gentil corps fait à devis,  
Son dous œil, fa riant bouchette,  
Plus que cérise vermillette.  
Si me sembloit qu'elle déist :  
« Baifiés-moy. » Dieus ! qui ce féist,  
Il n'est paradis qui le vaille.  
S'avoie en moi une bataille  
D'ardant desir & de pensée  
Qui fu de Paour engendrée,  
Et fu fille de Couardie.  
Là Honte ne s'oublia mie,  
Ains y vint, malgré Bon-espoir  
Qui s'estoit oubliés, espoir.  
Si sentoie en moy une ardure  
Entremellée de froidure,  
Et pleine de tele matiere  
Qu'elle art fans feu & fans fumiere.

Il avoit là un cerifier,  
Q'on doit moult loer & prifier,  
Qu'il estoit rons comme une pome ;  
Et si avoit moult belle come, (1)  
Et estoit de si bel afaire  
Com Nature le favoit faire.  
Si que d'illueques nous levafmes,  
Et deffous ombroier alafmes ;  
Et sur l'erbe vert nous féifmes.

---

(1) Feuillage, chevelure.

Là, maintes paroles déismes  
Que je ne vueil pas raconter,  
Car trop long feroit à conter;  
Mais sur mon giron s'enclina  
La belle, qui douceur fine a.  
Et quant elle y fu enclinée,  
Ma joie fu renouvelée.  
Je ne fay pas s'elle y dormi,  
Mais un po sommilla sur mi.  
Mes secretares qui fu là  
Se mist en estant, & ala (1)  
Cueillir une verde fueillette,  
Et la mist deffus sa bouchette :  
Et me dist : « Baifiés cette fueille. »  
Adont Amours, vueille'ou ne vueille,  
Me fist en riant abaissier  
Pour ceste fueillette baissier.  
Mais je n'i osoie touchier,  
Comment que l'euſſe moult chier.  
Lors Desirs le me commandoit,  
Qu'à nulle riens plus ne tendoit;  
Et disoit que je me hastaisse,  
Et que la fueillette baissasse :  
Mais cils tira la fueille à li,  
Dont j'eus le viaire pali;  
Car un petit fui paoureux  
Par force du mal amoureux.  
Nonpourquant à sa douce bouche  
Fis lors une amoureuse touche ;  
Car je y touchay un petiot,

---

(1) Se leva.

Certes, onques plus fait n'i ot :  
Mais un petit me repentî,  
Pour ce que quant elle senti  
Mon outrage & mon hardement,  
Elle me dist moult doucement :  
« Amis, moult estes outrageus ;  
« Ne favés-vous nuls autres jeus ? »  
Mais la belle prist à sourire  
De sa tres-belle bouche, au dire ;  
Et ce me fist ymaginer,  
Et certainement esperer  
Que ce pas ne li desplaïsoit,  
Pour ce qu'elle ainsi se taisoit.  
Toutevoies, je m'avisay,  
Et tant la chieri & prisay  
Que je li dis : « Ma chiere dame,  
« S'il y a chose où il ait blame,  
« Ne se je vous ay riens meffait,  
« Pour Dieu, corrigiés le meffait,  
« Et de fin cuer le vous amende.  
« Ma bele, or recevés l'amende ;  
« Car fine amour le me fist faire,  
« Par conseil de mon secretaire ;  
« Et grans desirs m'i contraingnoit,  
« Qu'à ce en riens ne se faingnoit.  
« Et certes tant le desiroie  
« Que astenir ne m'en pooie : »  
Si qu'ainsi m'escufay sans fable.  
Et elle l'ot si agréable,  
Qu'onques-puis nul mot ne m'en dit,  
En fait, en penfer ou en dit,  
Par quoy en riens je percéusse  
Qu'en sa bonne grace ne fusse.

Là demouray .viii. jours entiers, (1)  
Que mes chemins & mes sentiers,  
Mes alées & mon estude,  
(Comment qu'elle soit nice & rude),  
Estoient tuit à li véoir;  
Et j'en faisoie mon pooir,  
Si que, plusieurs fois, la véoie  
Et aussi souvent y failloie.  
Mais elle m'avoit en couvent  
Qu'elle me verroit si souvent  
Com bonnement elle porroit,  
Et non pas quant elle vorroit.  
Mais tant com fu là mes sejours,  
Je la véoie tous les jours  
En ce vergier cointe & joli  
Où elle estoit, & moy o li.  
Si que la plaïfence amoureuse  
M'estoit toufdis plus gracieuse;  
Car je venoie au matinet  
En un doulz plaïfant jardinet,  
Et là l'atendoie en lisant  
Mon livre, & mes heures disant;  
Et quant vers moy estoit venue,  
Elle paioit sa bienvenue  
De Rondel ou de Chançonnette,  
Ou d'autre chose nouvelette :  
Car si tres-doucement chantoit  
Que ses dous chanter m'enchantoit.

Un jour delez li me féoie,

---

(1) Péronne l'avoit empêché de finir sa neuvaine. Il n'étoit resté en *moustier* ou chapelle que sept jours.

Et moult parfondement musoie;  
Et la tres-belle s'en perçut.  
Oiez comme elle me deçut :  
Arrier se traist tout bellement,  
Et s'en ala isnellement  
Faire un moult joly chapelet  
Qui me sembla trop doucelet :  
Car il estoit de nois muguettes,  
De rofes & de violettes.  
Et quant elle l'ot trait à chief,  
Mettre le vint dessus mon chief;  
Et si me fist une ceinture  
La plus belle qu'onques Nature  
Féist puis qu'elle fust créée,  
Ne depuis qu'Eve fut fourmée.  
Ce fu de ses deulz brasselés,  
Lons & traitis, plus blans que lès,  
Et parmi mon col les posa. (1)  
Et un petit se reposa;  
Et me dist : « Mes amis tres-dous,  
« Dites moy, à quoy pensez vous? »  
Je respondi : « Ma douce amour,  
« J'ay fait pour vous une clamour,  
« Laquele volentiers arés,  
« Et s'il vous plaist vous la farés. »  
Lors dou ditter moult me pria  
Et je li dis; ainsi y a.

---

(1) La ceinture de notre Machaut valoit bien le collier d'Hernani :

Mais tu l'as le plus doux, le plus beau des colliers,  
Les deux bras d'une femme....

d'autant mieux qu'une femme peut faire de ses bras plus aisément une ceinture qu'un collier.

## BALADE.

Le plus grant bien qui me viengne d'amer,  
Et qui plus fait aligier mon martire,  
C'est de mes maus complaindre & doloufer,  
Et de mon cuer qui pour les siens fouspire.

Autrement ne fay mercy  
Rouver, à vous que j'aim trop mieus que my;  
Mais bien poés véoir à mon samblant,  
Qu'assez rueve qui se va complaignant.

Car je n'ay pas hardement de rouver,  
Pour ce que po suis dignes, à voir dire,  
Dou deffervir, & si doy moult doubter,  
Et moy garder que ne m'oie escondire :

Car s'il advenoit ainfy,  
Vous ociriés vostre loial amy,  
Tres-douce dame; & vous savés bien tant  
Qu'assez rueve qui se va complaignant.

Si m'en aten à vous, dame fans per,  
Qui tant valez : Et favez que souffire  
Ne porroit tous li mondes, pour loer  
Assez vos biens, ne vo biauté descrire.

Et se vos cuers n'a oÿ  
Moy complaindre des maus dont je languy,  
Vueillés m'oÿr, rien plus ne vous demant,  
Qu'assez rueve qui se va complaignant.

Voirs est que je me complaingnoie  
Devant li souvent, & plaingnoie.  
Dont doucement me reprenoit  
Toutes les fois qu'il m'avenoit,  
Et disoit : « Vous vous estes plains,  
« Dous amis; dont viennent cils plains?  
« Par ma foi je vous garioie

“ Tout maintenant, se je favoie.  
“ Vous ne me devez riens celer,  
“ Et je vous doy tout reveler.  
“ Et quant je vous voy à malaïse,  
“ Amis, je ne porroie estre aïse;  
“ Car vostre douleur est la moïe.  
“ Certes tous li cuers me larmoïe,  
“ Quant je vous voy si fort complaindre.  
“ Amis, ne vous vueilliez plus plaindre,  
“ Et me dites vo maladie;  
“ Et se je puis elle iert garie.  
“ Vous m'appellés vostre maïstresse,  
“ Et vo souveraine déesse,  
“ Et rien ne me volés rouver!  
“ Vueilliez favoir, par esprouver,  
“ L'amour qui en mon cuer demeure,  
“ Et vous verrés & sans demeure  
“ Que dessus toute créature  
“ Vous aim d'amour léal & pure. ”

Quant je l'oÿ si plainement  
Parler & si ouvertement,  
Sa douceur fist mon cuer si tendre  
Que ne me pos onques deffendre  
Qu'il ne me faillist larmoier,  
Et l'iave du cuer avoier (1)  
A l'ueil, dont je la regardoïe  
Piteusement; mais toutevoie,  
Je fui ainssi une grant piece;  
Si respondi, au chief de piece, (2)

---

(1) *Envoyer.*

(2) Synonyme de notre : *au bout du compte.*

Et gettay un moult grant fouspir :  
“ Douce dame, se je fouspir,  
“ Vous n’en devés avoir merveille,  
“ Car vraiment je m’esmerveille  
“ Comment amans est si hardis  
“ Qu’il ose, par fais & par dis,  
“ A fa dame riens demander,  
“ Voire s’il le puet amender.  
“ Car demander est villonnie,  
“ Et loange est courtoisie ; (1)  
“ Ne je ne fuis mie tailliés  
“ Que vous me donnés ne bailliés  
“ Le mendre des biens amoureux.  
“ S’ai plus chier estre doloireus,  
“ Et mon temps ester sans joïr,  
“ Que rouver & refus oïr.  
“ Ce n’est pas bon de trop enquerre,  
“ Ne de grant pais foy mettre en guerre ;  
“ Pour ce me tais & me tairay,  
“ Et Franchise ouvrer en lairay,  
“ Et Bonne amour qui scet comment  
“ Mes cuers est tous en son commant.  
“ Car li biens d’Amours font parti  
“ Non pas par moi, non pas par ti,  
“ Ains font departi par Franchise,  
“ Ainsi comme Amour le devise.  
“ Et vraiment plus chier aroie  
“ Un bien, se dignes en estoie,  
“ Qui me fust donnés franchement  
“ De cuer, & amoureuxment,

---

(1) Loange semble avoir ici le sens de récompense.



“ Que toute joie ne feroie  
“ D’amour, se je la demandoie.

“ Et vous estes subtil & faige,  
“ Si véés bien, à mon visage,  
“ Mon fait, mon estat, & ma guise,  
“ Et qu’en moy n’a point de faintise.  
“ Si n’est mestier que je vous die  
“ Mon meschief ne ma maladie,  
“ Car moult bien par cuer le savez,  
“ Et aussi par escript l’avez.  
“ Et se vous m’amez tenrement  
“ Si com vous dites vraiment,  
“ Vos fais aus dis seront ounis,  
“ Ou autrement je fui honnis,  
“ Ne ne lairés pas de legier  
“ Que ne me doiés allegier.  
“ Et se je vous merci rouvoie, (1)  
“ Il puet estre que j’y faudroie;  
“ Et certes je feroie mors.  
“ S’aim mieus endurer les remors  
“ Dont couvertement tous m’effil, (2)  
“ Que moy mettre en si grant effil.  
“ Si me vaut mieus ainsi attendre,  
“ Que rompre mon arçon au tendre. (3)  
“ Vous me dites que vous m’amez,  
“ Et vo dous ami me clamez,  
“ C’est le mieus qui de vous me veingne,  
“ Et c’est la guise d’Alemaingne,

---

(1) Si je vous demandois le don d’amoureuse merci.

(2) Je me ronge en secret.

(3) Que rompre l’arc en le tendant.

“ Qu'on garist la gent par paroles. (1)  
“ On l'apprent par tout aus escoles.  
“ Et je reçois en patience  
“ Quanqu'il vient de vo conscience.  
“ Il a en vo riche trefor  
“ .C. mille biens, & plus encor,  
“ Qui ne porroient estre mendre  
“ Pour chose qu'on en sceust prendre.  
“ Ne tant donner en sceussies  
“ Qu'adès plus riche ne fuissies.  
“ C'est la plante de tout le monde,  
“ C'est la manne & la mer profonde  
“ Où l'on ne treuve fons ne rive :  
“ Cils est bien fols qui en estrive ;  
“ Qui plus en prent plus en y vient.  
“ Ainsi de vo trefor avient,  
“ Qu'il accroist tousdis en richesse,  
“ Quant on en fait plus grant largesse.  
“ Et se vous en estes avere,  
“ Tres-belle, foy que doy Saint Pere,  
“ Bien vous en porrez repentir ;  
“ Car je vous di & sans mentir,  
“ Toutes choses ont leur faison.  
“ Je n'i met nulle autre raison,  
“ Car vous n'estes pas au raprendre ;  
“ Si que bien me poez entendre.  
“ Mais une chose trop m'argue,  
“ Qu'entre gent, partout, & en rue,  
“ Quant vous dites : “ venés à mi, ”  
“ Vous m'appellez vo dous ami,

---

(1) Par la vertu de certaines paroles.

« Et volez bien que chascuns sache  
« Que vous m'amez; dont je me cache,  
« Quant enfement parler vous voy,  
« Que de vo voie me desvoy. (1)  
« Uns biens d'amours couvertelement  
« Donnés, vault .c. ouvertement.  
« Je vueil cy finer mon sermon,  
« Que trop longuement vous sermon;  
« Et s'ay bien prouvé par mon plaint,  
« *Qu'assez rueve qui se complaint.* »

Ainsi parlames longuement,

Et elle respondi briefment :

« Amis, j'oy bien vostre complainte,  
« Et vostre dolereuse plainte;  
« Et que n'avez pas hardement  
« De requerir couardement  
« La chose que plus desirez,  
« Dont profondement souspirez;  
« Et que vous sentez la morsure  
« D'ardant desir qui est moult fure;(2)  
« Et que ne soie avere ou chiche  
« De mon tresor puissant & riche  
« Que, par donner ne par promettre,  
« Ne puet amenrir ne remettre:  
« Et de ce que, devant la gent,  
« Vous appelle mon ami gent :  
« Par quoy vo conclusion preuve  
« Que qui se complaint assez reuve.  
« Si qu'amis, je responderay  
« Et tel response vous feray :

---

(1) Car je m'écarte de votre voie.

(2) Acide, aigre.

“ Que volez-vous que je vous die ?  
“ Jà couars n'ara belle amie.  
“ Ne ce n'est pas par mon deffaut,  
“ Amis, qu'en vous joie deffaut.  
“ Que volez-vous que je vous face ?  
“ Je vous regarde face à face,  
“ Je vous chante, je vous foulace, (1)  
“ Ami vous claim en toute place :  
“ Je vous aim sur tout, c'est la somme ;  
“ N'en monde n'a si vaillant homme  
“ Que je volfisse avoir changié,  
“ Amis, pour vous donner congié.  
“ De mon tresor que tant priés,  
“ Qui ne porroit estre priés, (2)  
“ Amis, je le vous abandoing,  
“ Prenés-le, tout je le vous doing. ”

Et je li respondi tantost :  
“ Qui tout me donne, tout me r'ost. ” (3)

#### LA DAME.

“ Et de ce qu'amy vous appelle  
“ Devant la gent, cest à cautelle ; (4)  
“ Que je puisse à vous mieus parler,

---

(1) Je chante vos vers, je vous console.

(2) “ Quant à mon trésor, c'est-à-dire mon honneur, que vous dites être sans prix, je vous en fais l'abandon. ” Il faut avouer que la jeune fille ne pouvoit mieux dire ni faire, pour encourager son amoureux tranfi.

(3) Tout me reprend.

(4) Par précaution.

« Et vers vous venir & aler.  
« C'est le meilleur, bien le favez.  
« Pour en ce cas, tort en avez,  
« Amis, se vous en avez honte.  
« Ou, dites que je vous ahonte,  
« D'or en avant je m'en tairay,  
« Et l'amer de tous poins lairay.  
« Nonpourquant, je vueil bien qu'on voie  
« Nos amours, par rue & par voie;  
« Car puis quil n'i ha que tout bien,  
« Il me plaist, & si le vueil bien. »

Et adont, je devins homs teus  
Qu'onques-mais ne fui si honteus,  
Qu'à li ne favoie respondre;  
Et me voloie aler repondre. (1)  
Mais la belle qui commande ha  
Sur moi, tantost me commanda  
Que je fusse liés & joieus,  
Et, en l'eure, toute joie eus.  
Car la belle me reparti (2)  
D'un bien qui en .ij. se parti;  
Dont j'emportay une partie,  
Et de l'autre fu repartie.  
Congié pris, & puis j'avalay  
Tous les degrés & m'en alay,  
Gais & jolis & envoifiez,  
Et de mes maus tous apaisiez.  
Si m'en alay bouter en cage, (3)  
Pour faire mon pelerinage :

---

(1) Me cacher. — (2) Me fit part. — (3) M'enfermer.

Mais nonpourquant le partement  
De nous m'anuioit durement;  
Car tous mes cuers li demouroit  
Qui la fervoit & aouroit.  
Si fis ce rondel en chemin,  
Et li tramis en parchemin :

## RONDEL.

Sans cuer, dolens, de vous departiray,  
Et fans avoir joie jufqu'au retour;  
Puis que mon cuer du vofre à partir ay, (1)  
Sans cuer, dolens, de vous departiray.

Mais je ne fay de quele part iray,  
Pour ce que, plains de dolour & de plour,  
Sans cuer, dolens, de vous departiray,  
Et fans avoir joie jufqu'au retour.

## LA DAME.

## RONDEL.

Sans cuer de moy pas ne vous partirez,  
Ainfois arés le cuer de vofre amie,  
Quant en vous iert par tout où vous ferez ; (2)  
Sans cuer de moy pas ne vous partirez.

Certaine fuis que bien le garderez  
Et li voftres me fera compagnie.  
Sans cuer de moy pas ne vous partirez,  
Ainfois arés le cuer de vofre amie.

Là, fait .ix. jours ma demeure ay ; (3)

---

(1) J'ai mon cœur à séparer du vôtre.

(2) Quand ce cœur sera partout où vous ferez.

(3) J'ai accompli ma neuvaine.

Et ainfi com j'y demouray,  
Ma dame ne s'oublia mie;  
Ains mist fus une chevauchie  
De dames & de damoifelles  
Cointes, gentes, juenes & belles,  
Pour moy véoir & vifeter,  
Et de merencolie geter.  
Mais onques-mais ne vi pour voir  
En ma vie fi fort plouvoir.  
Si vinrent tout droit à l'église  
Qui n'estoit pas de terre glife,  
Ainfois estoit de pierre dure,  
A grans pilers, à grant volture.  
Lors vint mon secretaire à moy  
Et dist : « Sire, par Saint Eloy,  
« Vez-la vo dame, ce m'est vis,  
« A ce gent corps, à ce cler vis. »  
Et je ne me fis pas prier  
D'aler vers li sans detrier.  
Si vi tantost que c'estoit celle  
Cui je mis à non Toute-belle.  
Mais illec petit sejourna,  
Car en l'eure s'en retourna,  
Pour l'amour de ses compagnettes,  
Qui estoient sur espinettes, (1)  
Pour doubtaunce de leurs maris,  
Qui ont tousdis les cuers marris,  
Quant elles font en compagnie,  
Où l'on meine joieuse vie;  
Voire s'il le puelent favoir. (2)

(1) Sur les épines.

(2) *Voire* dans le sens de *mais*.

Mais elles ont trop po savoir,  
Se ne se scevent confillier,  
Pour leurs maris entortillier.

Or ne parlons plus de ceste oeuvre,  
Chascuns & chascune bien oeuvre.  
La belle, gracieuse & douce,  
Qui mes maus amoureux adouce,  
Oÿ la messe toute entiere;  
Et je l'escoutay par derriere.  
Mais trop richement m'echéy, (1)  
Que quant on dist : *Agnus dei*,  
Foy que je doy à saint Crapais, (2)  
Doucement me donna la pais,  
Entre .ij. pilers du moustier. (3)  
Et j'en avoie bien mestier,  
Car mes cuers amoureux estoit  
Troublés, quant si tost se partoit.  
En soupirant la convoiay :  
Et quant bien fait mon convoi ay,  
Dedens ma chambre m'en revins,  
Penre pain, sel & chars & vins,  
Entre moi & mon secretaire,  
Qui avoit le mal saint Aquaire. (4)  
Quant elle se partoit ainsi,  
En tel haste & en tel souffi,

---

(1) M'échut, m'arriva.

(2) S. Caprais ou Capraïse, abbé de Lérins.

(3) Le *Pax Dei*, plaque ou patène que l'on baïsoit à la messe. Ici les lèvres de Péroque furent apparemment le *Pax Dei*.

(4) On donnoit autrefois ce nom à l'épilepsie que saint Acaire, évêque de Noyon, guérissoit; mais ici je crois qu'il faut entendre que le secrétaire mouroit de faim.



Je bus petit, & mains menjay,  
Et à la table adès fonjay  
Comment ma dame estoit venue,  
Pour faire si courte venue;  
Qu'assez mieus vaulsist sa demeure,  
Que venir & r'aler en l'eure.

Je repris ma devotion;  
Mais plus estoit m'intention  
A penser à ma vravelette, (1)  
(C'est à dire à ma damelette,)  
Qu'elle n'estoit n'à faint n'à fainte.  
Si avoie pensée mainte  
Qu'amans n'est unques affévis, (2)  
N'affasiés à son devis;  
Et s'avient po souvent, sans faille,  
Qu'aucune chose ne li faille.  
S'avoit en mon cuer grant rumour,  
Que feroie de ceste amour  
Où ainfi me fuis embatus.  
Pour c'estoie tous abatus,  
Que la voy à trop grant dangier; (3)  
Et ce faisoit joie estrangier  
De moy, si que je ne savoie  
Comment maintenir me devoie.  
Si appellay mon secretaire,  
Et li fis ceste lettre faire;

---

(1) A ma demoiselle, *puellula*. Diminutif du mot allemand *fräulein*, fraulette ou *vraulette*.

(2) Affouvi.

(3) J'étois tout abattu, parce que je la voyois avec trop de difficulté.

Et fi, li ay par li tramis  
Ce Rondel qu'en la lettre a mis : (1)

## RONDEL.

Toute-belle, vous m'avez vifeté  
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy ;  
De tres-bon cuer & par vraie amité,  
Toute-belle vous m'avez vifeté.  
Et avec ce éu avez pité,  
Pour conforter mon cuer taint & nercy.  
Toute-belle, vous m'avez vifeté  
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy.

XI. — *Mon tres-dous cuer, (2) je vous prie pour Dieu que vous me vueilliez tenir pour excusé, se je n'ay envoié vers vous, puis que vous partistes de moy; car Dieus scet que ce n'est pas par deffaut d'amour ne de bonne volenté; mais, par m'ame, je ne l'ay peu amender, pour certaine chose que mi & mon secretaire vous dirons; &, especiaument, il ne me semble mie bon que j'envoie si souvent par devers vous, pour les paroles, (3) & pour ce qu'on ne se puet trop garder. Quanque j'en di & fais, je ne le fais que pour le milleur & pour bonneur; comment que je vous desire plus à véoir que toutes les créatures du monde. Et, mon tres-dous cuer, vous ne devez mie penser que ce que j'en fais, le faice pour vous eslongnier; car des meschiés & de toutes les peines qui en l'amoureuse vie sont, sans estre escondis, (4) c'est li plus grans que demourer loing de ce qu'on aime. Et quant on ne puet veoir, oïr ne sentir ce que on*

(1) Que le secrétaire enferma dans la lettre.

(2) Remarquez qu'a partir des gages d'amour donnés & reçus, Machaut ne l'appelle plus sa *tres-chiere & souveraine dame*, mais seulement *mon tres-dous cuer*.

(3) Var. *Paraboles*, bavardages.

(4) Sauf le malheur d'être éconduit.

*aime plus & desirer que toutes les choses que Nature porroit ne saroit faire; & si ne puet-on souvent envoyer vers li, c'est merveilles que li cuers ne part, ne comment uns cuers amoureux puet souffrir ne endurer tele douleur: &, par especial, quant Desirs l'alume & esprent, & le contraint à desirer ce qu'il ne puet veoir ne avoir. Mais, Douce plaissance, Douce esperance, Douce pensée & tres-Dous souvenirs le norrist & soustient. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, se ce n'estoit vostre douce ymage qui me fait plus de biens qui toutes les choses qui sont en ce monde, riens conforter jamais ne resjoÿr ne me porroit, fors seulement morir: car Desirs me meinne trop dure vie, ne je ne suis en lieu n'en place qu'il ne me soit tousjours à l'euil & au cuer; si que se je vous voloie laisser ou oublier, dont Dieus me gart, par m'ame, il ne me lairoit. Si devés estre assuree de moy, de mon cuer & de m'amour. Et, par ycelui dieu qui me fist, il ne porroit avenir que je vous oubliasse, nés que je porroie monter aus nues sans eschiele. Et je m'en fie en vostre bonté. Si, met m'ame, mon cuer, ma vie & quanque j'ay en vostre ordenance. Et, mon dous cuer, la souveraineté se taist & unité<sup>(1)</sup> parole, pour ce que vous dites que vostre fait est li miens, & li miens est li vostres. A Dieu, ma tres-douce amour, qui vous doint joie, pais, & paradis, & volenté de moy amer ainsi comme je vous pense à servir.*

*Vostre tres-loial ami.*

Si n'atendi pas longuement,  
Ains me respondi proprement,  
De tel metre, & de tele rime  
Com li rondeaus que j'ay fait rime.

---

(1) *Unite* ou *unité*, c'est-à-dire union, égalité de pensées.

## RONDEL.

Tres-dous amis, j'ay bonne volenté  
 De vous donner joie & pais, & mercy,  
 Et d'acroistre vo bien & vo fanté,  
 Tres-dous amis, j'ay bonne volenté.

Car dedens vous ay mon fin cuer enté,  
 Pour ce que voy qu'il me vuet amer cy.  
 Tres-dous amis, j'ay bonne volenté  
 De vous donner joie & pais, & mercy.

Quant mes secretares revint,  
 Salus m'aporta plus de vint,  
 Voire, par Dieu, plus de cent mille :  
 Et je favoie moult bien qu'il le  
 Me disoit veritablement,  
 Que faire n'osast autrement.  
 Et m'aporta ce rondelet  
 Qu'elle avoit fait tout nouvelet,  
 Et l'avoit en sa lettre enclos.  
 Je le vi bien, quant la desclos.

XII. — *Mon cuer, & mon tres-dous ami, je vous pri tant doucement que je puis, qu'il ne vous vueil desplaire se je ne vous ay escript; car en verité je n'ay pas espace de vous escrire si souvent comme je vorroie. Et de ce que vous m'avez escript qu'il ne me vueille desplaire se je n'ay eu nouvelles de vous, sachiés que je ne cuide pas que vous péüssiés faire chose qui me péüst desplaire; car je say, & croy certainement que tout quanque vous faites, vous le faites en bonne amour & en bonne foy. Mon dous cuer, j'ay bien véu que vostre nuefvaine ne sera ce prochain dimenche assevie : &, celui jour, il convient partir, ma suer & moy, pour aler à .iiii. lieues long; & suis certaine qu'il sera avant le lundi au soir ou le mardi au matin que nous re-*

ournions. (1) Si vous pri que vous vous vueilliés esbattre avec les compagnons qui vous desirront à véoir, & vous feront grant chiere, jusques nous soiens retournées; & penre le temps ainsi comme il venra : car je pense que le temps me anuiera bien autant comme il fera vous. Et eschivassé volontiers ceste alée, se je osassé ne péusse bonnement; mais j'ay esperance que un de nos jours, que nous arons à ma retournée, si en vaurra bien .IIII. de ceus que nous arons perdus, à la peine & bonne diligence que je y metteray. Si vous pri, mon dous cuer, que vous vous vueilliés conforter, & tenir vostre cuer en joie, & penser que tuit mi desir & toutes mes pensées sont pareilles aus vostres, quant à vostre fait. Et, mon dous ami, ne vueilliés penser ne ymaginer que je vous puisse laisser ne oublier, car se Dieus me doint joie de vous que j'aime plus que tout le monde, quant je vous lairay, vous verrés toutes les rivières du monde retourner amont, & ne porroit avenir que je vous oubliassé pour chose qui péust avenir, nés que porroie faire .1. nouviau monde de nient. Si que, mes dous amis, je vous pri que vous ostés de vostre cuer toute melencolie, car je ne porroie avoir bien ne joie, tant que je vous sceusse à meschief. Je pri Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de tout ce que vostres cuers aime.

Vostre loial amie.

Sa lettre bien confideray,  
Et lors contre moy esperay (2)  
Pluseurs choses à moy contraires;  
(Et aussi fist mes secretares,)(3)  
Qu'elle en aloit hors de son estre,

(1) Que lundi ou mardi matin viendra avant notre retour.

(2) *Esperay*, j'attendis, je prévis.

(3) Il sembleroit que le secrétaire eût mis son dévolu sur la suivante de Peronnelle.

Le droit jour que j'y devoie estre.  
 Et la belle bien le favoit,  
 Nonpourquant, partir se devoit.  
 Si, devins melencolieus,  
 Triftes, penfis & enuieus; (1)  
 Et recommençay fans delay  
 Mon veu, que je point ne delay; (2)  
 Mais le fis de triste matiere,  
 Toute contraire à la premiere.

## RONDEL.

Long font mi jour & longues font mes nuis,  
 Et quanque voy me desplaist & anoie,  
 Quant ce ne voy que trop me fait d'anuis;  
 Long font mi jour & longues font mes nuis.  
 C'estes vous, belle; Amours & tu me nuis, (3)  
 Quant en larmes mes dolens cuers se noie;  
 Long font mi jour & longues font mes nuis,  
 Et quanque voy me desplaist & anoie.

## LA DAME.

## RONDEL.

Amis, bien voy que tu pers tous deduis,  
 Pour ce qu'il faut que face ceste voie;  
 Dolente suis quant fi po te deduis.  
 Amis, bien voy que tu pers tous deduis.  
 Mais au retour, se Dieus plaist & je puis,  
 Je te donray pais, & folas & joie.  
 Amis, bien voy que tu pers tous deduis,  
 Pour ce qu'il faut que face ceste voie.

---

(1) Chargé d'ennuis.

(2) Le vœu qu'il avoit fait de composer une neuvaine de vers.

(3) C'est vous, belle, l'amour & vous, qui me nuisez.

## L'AMANT.

## RONDEL.

Belle, quant vous m'arés mort,  
Perdut arés vostre ami;  
Moult aray piteuse mort,  
Belle, quant vous m'arés mort.  
Se vos cuers n'en ha remort,  
Helas! bien puis dire : ay mi!  
Belle, quant vous m'arés mort,  
Perdut arés vostre ami.

## LA DAME.

## RONDEL.

Amis, se Dieus me confort,  
Vous arés le cuer de mi,  
Qui feur tous vous aime fort;  
Amis, se Dieus me confort.  
Or laiffiés tout desconfort,  
Car vous l'avés sans demi;  
Amis, se Dieus me confort,  
Vous arés le cuer de mi.

## L'AMANT.

## RONDEL.

Puis que languir fera ma destinée,  
Mes cuers ne puet si doucement languir,  
Com par vous, belle, où font tuit mi desir;  
Ce m'iert honneur & bonne renommée,  
Puis que languir fera ma destinée.  
Et se je muir ainsi, tres-belle née,  
Pour vostre amour je feray vray martir.

Et ce fera mon millour, sans mentir,  
 Puis que languir fera ma destinée.  
 Mes cuers ne puet si doucement languir  
 Com par vous, belle, où font tuit mi desir.

Si que ces Rondelés ay mis  
 En ceste lettre, & li tramis.

XIII. — *Mon dous cuer & ma tres-douce amour, j'ay bien vëu ce que vous m'avës escript ; si vous plaïse savoir que se vous ne fuissies en ce pays, je n'i fuïsse pas venus, jusques à un grant temps, pour riens qui avenist ; &, à present, je n'ay riens à faire en ce pays fors vous veoir. Helas ! & vous vous en volës partir quant je y doi venir, qui m'est trop dure chose. Et aussi, Monseigneur m'a mandé par ses lettres que, ma .IX<sup>me</sup>. faite, je voïse par devers lui. Mon dous cuer, si m'est & sera trop dure chose de vostre allée, car .i. jour de vostre demeure me fera uns ans, & se vous povez bonnement demourer, à vostre bonneur, riens ne me porroit tant plaïre ; car, mon dous cuer, vous savez comment il me convient briefement partir, & si ne vous puis mie souvent veoir à ma volenté. Et se vos dous cuers s'acorde à vos douces paroles, vous vous penriës bien près de demourer ; (1) & aussi, s'il vous souvenoit bien de vostre borgne vallet. (2) Je vous pri doucement que vous me vueilliës rescrire vostre bonne volenté ainsois que vous partés, & toutevoie je vueil tout ce que vous volés. A Dieu mon dous cuer & ma tres-douce amour !*

*Vostre tres-loial ami.*

Je li envoyay cest escript :

(1) Sans doute : *vous prendriez bien à cœur....* ou « vous sauriez bien prendre le temps de.... »

(2) Il entend, je crois, parler de lui-même, apparemment comme l'appeloit en badinant la demoiselle.



Et elle tantost me rescript,  
 En la maniere & en la fourme  
 Que ceste lettre m'en enfourme.  
 Et ce rondelet m'envoia  
 Que dedens sa lettre ploia,  
 Et respont à celui desseure  
 Qu'en present fis, & en po d'eure.

## RONDEL.

Vostre langueur fera par moy fanée,  
 Tres-dous amis, que j'aim sans repentir,  
 Se moy laissez & Amours convenir;  
 Je le vous jur, comme amie & amée,  
 Vostre langueur fera par moy fanée.  
 Si me devez tenir pour excusée,  
 Car il me faut malgré mien obéyr;  
 Mais je tenray convent au revenir. (1)  
 Vostre langueur fera par moy fanée,  
 Tres-dous amis, que j'aim sans repentir,  
 Se moy laissez & Amours convenir.

XIV. — *Mon dous cuer & mon dous ami, j'ay receu vos lettres, enqueles vous me faites savoir vostre bon estat, dont j'ay moult grant joie plus que de chose qui me puiſt avenir : & se vous saviez bien la bonne volenté que j'ay de faire chose qui vous plaise, vous ne m'escririés que je méiſſe peine à le faire; que, par ma foy, j'ay si grant pensée & si bonne volenté que je ne cuide mie que nulle créature le puiſt avoir plus grant. Et ſoiés certains que à mon retour je y mettray & cuer & corps & une partie de mon bonheur, (laquele je m'aten que vous garderés bien), à faire de quanque je saray qui vous porra donner joie & confort. Et se vous dites que vous reſſongnez le parte-*

---

(1) *Convent*, chose convenue, engagement.

*ment, je ne cuide mie que vous le reſſongniez plus de moy; car j'en ay tant de penſées, que en l'heure qu'il m'en ſouvient, je ne puis bien avoir, & ſoubaite bien ſouvent que je peuſſe eſtre voſtre chapelain ou voſtre clerc, pour tousjours eſtre en voſtre compagnie. A dieu mon tres-dous cuer, qui vous doint ſanté & pais & joie de quanque vous deſirés.*

*Voſtre loyal amie.*

Ainſi ma dame s'en ala,  
Et, la journée, je vins là,  
Dont elle s'eſtoit departie.  
S'os des griés penſers ma partie;  
Car j'atendi .ii. jours ou trois,  
Melencolieus & deſtrois.  
Et de ce pas ne me merveil,  
Car ſon dous vis blanc & vermeil,  
M'avoit là ſeulement mené :  
Car je n'avoie à homme né  
Riens à faire n'a marchander,  
Fors, ſans plus, pour moy eſchauder  
Au feu qui eſprent maint muſart;  
Et qui plus en eſt près, plus art.  
Ne penſés pas que je vous die  
Que j'en rien tiengne à muſardie,  
Se j'aim ma douce dame gente;  
Car ce ne fu onques m'entente :  
N'onques mais ſi grant bien ne fis  
Ne tele honeur, j'en ſuis tous fis,  
Com de li amer entreprendre, (1)  
Si que nuls ne m'en doit reprendre.

---

(1) Comme d'entreprendre de l'aimer.

Finalement, elle revint,  
Mais j'eus des penfers plus de vint,  
Par quel voie, ne par quel tour  
Je verroie son cointe atour.  
Car vers li envoyer n'osoie,  
Et auffi je ne congnoissoie  
En son hostel homme ne fame  
Qui scéust l'amoureuse flame  
Dont mes cuers est bruys & tains,  
Et mors, s'il n'est par elle estains.  
Si me mis à une fenestre  
Véant à destre & à fenestre;  
Et pris forment à colier,  
S'elle me vorroit envoyer,  
Celeément aucun message,  
Ou clerc, ou femme, ou prestre, ou page.  
Si fui longuement en ce point,  
Que de message ne vi point.  
Lors appellay mon secretaire,  
Et li dis : « Je ne me puis taire;  
« Je croy que je soie en oubli  
« De la belle qu'onques n'oubli.  
« Pren dou papier, je vueil escrire. »  
Et il le fist sans contredire,  
Si qu'en souspirant court & brief,  
Je li fis escrire ce brief.  
Mes secretares li porta  
Et assés tost me raporta  
Que la Tres-belle m'atendoit  
Et qu'elle par li me mandoit  
Que plus illec ne demourasse,  
Et d'aler vers li me hastasse.  
Car elle estoit toute seulette

Fors fans plus une pucelette ;  
 Et que moult volentiers véu  
 Avoit mes lettres & léu ;  
 Et dist qu'elle prist à fourire  
 De cuer & doucement à lire :

XV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-voie par devers vous, comme cils qui ba si grant desir de vous veoir, que cuers ne le porroit penser ne bouche dire. Et vous porrés savoir que je vous ay attendu .iiii. jours en tel estat comme Dieus scet, & en tel martire : si vous suppli humblement & pour Dieu, que vous vueilliés penser comment je vous puisse veoir, ou moy mort. Et quant à la bonne volenté que vous avès de faire chose qui me doie plaire & donner confort, je ne vous en say ne puis mercier aussi comme je le vorroie faire ; car je n'en suis mie dignes. Et quant à vostre bonneur<sup>(1)</sup> que j'aim plus .c. fois que ma vie, jà Dieus ne me doinst tant vivre que par moy ne par mon fait, elle soit en peril en tout ou en partie : car, par Dieu, je l'aim & ameray & garderay, tant comme je vivray ; ne je n'aray pensée du contraire. Et, par la foi que je vous doy, que j'aime .c. fois mieus que moy n'autrui, j'amerioie mieuz mort premiere & seconde, que faire ne dire chose dont elle fu empirée ne amenrie. Mon tres-dous cuer, je suis à hostel où je fui l'autre fois ; mais, pour Dieu, mon tres-dous cuer, vueilliés penser comment je me partiray de vous & qu'il n'i ait que vous & moy, se vous poez bonnement : car, par m'ame, le partir de vous me sera si dur que j'ay tres-grant doubte que je ne le puisse endurer. Si que s'il y avoit estranges gens, chascuns se porroit percevoir de ma maniere & je ne le vorroie pour riens qui peust avenir. Hélas ! mon dous cuer, vous m'escrifiés que pour moy veoir souvent vous vorriés estre en petit estat avec*

---

(1) Par honneur, ils entendent toujours, bon renom, réputation.

*moy ; mais par Dieu il n'est si petite chose au monde, que je ne  
vossisse faire entour vous, tous les jours de ma vie, pour vous  
veoir & oïr à mon gré. A Dieu, mon dous cuer, qui me doint  
joie de vous & de vostre bonneur, & de quanque vostres cuers  
aime.*

*Vostre vray & loial ami.*

Lors alay vers ma dame chiere,  
A cuer riant, à lie chiere ;  
Et par Dieu paoureusement  
Y aloie & couardement.  
Ne savoie pour quoy c'estoit,  
Fors qu'Amours le m'amonnestoit.  
Si fis ce rondel en alant,  
Pour s'amour, & tout en parlant.

Trembler, fremir & muer me convient,  
Si que ne fay souvent que devenir :  
Toutes les fois que de vous me souvient,  
Trembler, fremir & muer me convient.

Douce dame je ne fay dont ce vient,  
Mais, par ma foi, neis d'un seul souvenir.  
Trembler, fremir & muer me convient,  
Si que ne fay souvent que devenir.

Quant je fui venus devant elle,  
Tantost me prist la Bonne & belle,  
Et m'affëi dalez fa coste,  
Et mon secretaire d'encoste,  
Qui de moy partir se voloit ;  
Dont li cuers forment me doloit.  
Car il avoit un gros afaire,  
Qu'il li convenoit à chief traire.  
Quant elle vit qu'il me laissa,  
Un petit vers li s'abaissa,

Et li dist moult doucetterment :  
« S'il pooit estre bonnement,  
« Dous amis, se Dieus me sequeure,  
« Moult me plairoit vostre demeure.  
« Car il a tel, bien près de mi,  
« Qui en dira souvent : « eimi ! »  
Il respondi : « faire l'estuet,  
« Car autrement estre ne puet :  
« Mais tost revenray, se Dieu plaist,  
« Car là ne feray pas long plait. »

Il s'en ala, je demouray,  
Et les tres-dous biens favouray  
De son uel, de son douz viaire,  
Qui doit à tous dessus tous plaire,  
En garissant les dolereus  
Qui sont plein de mauls amoureux.  
Donné me furent à plenté,  
Et de si bonne volenté,  
Si bien, si bel, si largement,  
Et si tres-amoureuusement,  
Que mieus souhaidier ne déusse.  
Et, certainement, se je fusse  
Le plus parfais de tout le monde,  
Et se tout l'or qui y habonde  
Fust miens, en deniers tous contans,  
Devoie-je estre bien contens.  
Et s'aucuns dit que je me vante,  
Je n'en donne le vent qui vente,  
Car les biens que je favouroie  
Venoient dou trefor de joie  
En qui tout li bien sont compris.  
S'en di ce que j'en ay compris.

Son bel acueil enhardissoit  
Mon cuer, qui pour li gemissoit;  
Sa douceur fine adoucissoit  
Mes tres-dous maus & garissoit;  
Son ueil fur moi resplendissoit  
Et doucement me nourrissoit;  
Son doulz parler m'affagissoit;  
Par le bien que de li issait;  
Sa bonté me benéissoit;  
Son noble cuer m'anoblissoit;  
Sa franchise m'affranchissoit,  
S'umilité m'affervissoit,  
Ne riens nulle n'amenrissoit  
Son trésor, pour bien qui cy soit. (1)

Si qu'on n'en doit pas faire espergne :  
Qu'il n'a si estrange en Auvergne,  
S'il fust lés ma dame presens  
Qui héu n'eust de ses presens,  
Et enrichis de sa largesse.  
Si que je di que c'est richesse  
Qui mouteplie & adès croist,  
Ne pour donner pas ne descroist.  
Doit-on bien dont tel dame amer  
Qui puet garir les maus d'amer,  
Et fait cesser toute dolour,  
Sans penser vice ne folour?  
Et cils qui mal y penseroit,  
Traîtres & mauvais feroit;  
Qu'au monde n'a tel mesprison  
Ne si mortele traïson  
Com d'estre privés anemis.

---

(1) *Son trésor*. Son honneur.

Or dira : « Je fuis vos amis, »  
Et par ce, la vorra traÿr!  
Hé Dieus! qu'on doit tels gens haÿr,  
Qui pensent tele deshonnour,  
En signe de paix & d'onnour!  
On devroit telz gens à chevaus  
Traïner par mons & par vaus.  
Une dame tant fort vaillant,  
A dire voir, n'a plus vaillant  
Que s'onneur, & s'elle la pert(1)  
Chascuns dira tout en apert :  
« Vés-là celle qui se fourfist. »  
Or regardés dont quel profit  
On puet avoir de tels gens sievre :  
Ou monde n'a serpent ne wivre,  
Dont on n'eust grigneur mestier  
Que de gens de si vil mestier.  
N'en monde n'a si grant signeur  
Qu'on prise rien, s'il n'a honneur.  
Pléust à Dieu qui à droit juge  
Que je fuïsse de tel gent juge  
Qui pensent teles villenies ;  
Mais ils perderoient les vies  
Et morroient de mort honteuse  
Dure, diverse, & angousseuse ;  
Et perdroient corps & avoir,  
Sans jamais bien ne joie avoir.

Comment ha uns homs hardement

---

(1) On voit que cette longue tirade est faite pour être attentivement lue de la dame & pour la maintenir en sécurité contre l'indiscrétion de celui auquel elle ne refuse rien.



De penser si tres-faussement  
Qu'un feroit, & l'autre diroit,  
Et sa dame ainsi traïroit!  
Li uns Jhesucrist li jura (1)  
Qu'il l'amera tant com durra,  
Li autres li fiancera  
Que sans retollir siens fera, (2)  
Et ce, tout pour li decevoir!  
Qu'elle ne faura percevoir  
Sa traïfon, sa mauvaisté  
Et sa mortel inimisté.  
Hé Dieus! quel foy; hé Dieus! quel homme!  
On le devroit geter en Somme,  
Ou deffoubs le pont à Soiffons,  
Pour faire viande aus poissons.  
Que demande-on ces famelettes? (3)  
Elles font si tres-doucelettes,  
Si plaifans & si amoureuses,  
Si amiables si piteuses,  
Que riens ne scevent refuser;  
Si ne les doit-on pas rufer,  
Decevoir, honnir ne trichier,  
Ains les doit-on avoir si chier  
Com on doit avoir sa main destre.  
Endroit de moy, je vueil tels estre  
Qu'elles feront de moi chieries,  
Sans penser maus ne tricheries;  
Et tous mes jours les ferviray

---

(1) L'un lui jura par Jésus-Christ.

(2) *Sans retollir*, sans garder droit de reprendre. Expression juridique qui revient souvent ici.

(3) Que demande-t-on à ces foibles femmes....

Et leur loenge adés diray.  
Et feray chose qui leur plaïse  
A mon pooir, cui qu'il desplaïse,  
Sans falaire & fans guerredon.  
Ne jà n'en quier requerre don,  
En l'onneur de la gracieuse  
Que j'aim de pensée amoureuse.

Taire me vueil d'or en avant,  
De ce qu'ay parlé cy devant;  
Car bien say que tele matiere  
Li mauvais ne l'ont mie chiere,  
Pour ce qu'il vuelent leur malice  
Celer, sil puelent, & leur vice.

Or vous diray ce qui m'avint,  
Et à quel chief cest amour vint;  
Car ma douce dame le vuet;  
Quant il lui plaïst, faire l'estuet.

Je fui là .iii. jours & .iii. nuis,  
Les jours liés, les nuis plains d'anuis;  
Que Defirs par nuit me toloit  
Le dormir, Amours le voloït.  
Si me tournoie & retournoie  
En mon lit ou pas ne dormoie.  
Mais Pité de jour garissoit  
Ce qu'Amours de nuit honniffoit;  
Car des biens de quoy je vous conte,  
Estoit péu, malgré Honte,  
Tous les jours, une fois ou deus;  
Car je n'estoie pas honteus  
Du prendre ne du recevoir;

Et je faisoie mon devoir,  
Quant Largeſſe les preſentoit,  
Et Bonne-amour s'i aſſentoit.  
Et ma douce dame jolie  
Eſtoit du donner toute lie ;  
Car tout eſtoit à ſa loenge :  
N'en ce monde n'a ſi eſtrange,  
S'il la véiſt, qui n'en héuſt,  
Et qu'elle ne l'en repéuſt.  
Et quant je de fin cuer l'amoie,  
Sur tout ce je me delitoie.  
Nuls homs n'en doit avoir merveille,  
Car ſeconde n'a ne pareille,  
Ne quanqu'on puet de bon nommer,  
Dire, ymaginer ne ſommer.  
Mais il n'eſt choſe qui ne fine,  
Ne qui ne viengne à ſon termine :  
Il me convint de li partir,  
Lors fui-je certes droit martir.  
Là commenſai-je à larmoier,  
Et ma léefce à deſvoier,  
La triſteſce en mon cuer trouvay.  
Là certainement eſprouvay  
Qu'il n'eſt ſi dure departie  
Comme c'eſt d'ami & d'amie.  
Là pris de la belle congié  
Einſi com j'éuſſe ſongié.  
Car, certes, pas bien ne ſavoie  
Que je faisoie ne diſoie.  
Elle diſt : « A Dieu, dous amis!  
« Je tenray ce que j'ay promis;  
« Car bonne & léal vous ſeray,  
« Et de fin cuer vous ameray.

« Revenés tost, je vous en pri,  
 « Et n'oubliés pas mon depri.  
 « Car c'iert mal fait se vous tenés  
 « Que vous par ci ne revenés. »  
 Je li dis : « Par ci revenray,  
 « Et loial convent vous tenray. »  
 De là me parti tout en l'eure,  
 A cuer qui fort souspire & pleure;  
 Mais ainfois que je me partisse,  
 Ne qu'à cheval monter volfisse,  
 Ceste lettre li envoiay  
 Qu'escriis de ma main, & ploiyay. (1)

XVI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere amour, j'ay grant doubtaunce que vous ne tenez mains de mi, de ce que, quant je suis en vostre présence, je n'ay sens, maniere ne advis, & suis comme uns homs perdus. Et, par la foy que je doy à vous que j'aim .c. mille fois mieus que mi, toutes les fois que je vous voy, je n'ay vertu qui ne m'oublie. Car il me convient suer sans chaleur, & trembler sans froideur. Et quant je ne vous puis véoir, & il me souvient & souvenra de la tres-douce & sade nourriture dont vos nobles cuers m'a franchement & doucement repeu & par plusieurs fois & sans demander, Desirs si me point & assault par telle maniere, qu'il convient que j'aie le cuer si estreint que la liqueur en descent parmi mes yeus. Et par m'ame, s'Esperance n'estoit qui me conforte sur toutes choses, je n'ay pas corps pour telz cops endurer ne soustenir. Et aussi vostre douce ymage me conforte & me confortera sur toutes choses, & ce que je pense, qu'onques si gentil corps, ne si nobles cuers ne fu, qui n'i eust franchise & pitié. Et, mon*

---

(1) Il écrit lui-même parce qu'il n'a pas avec lui son secrétaire.

*tres-dous cuer, je me part de vous, & ne say quant je vous porray veoir ; ne je n'ay pas bien personne pour envoier devers vous, ainsi comme je soloie ; & si ne laisse personne qui me doie ne puiſt recommander ne ramentevoir à vous ; si que se vraie amour & vostre bonté ne m'i ramentoivent, je suis perdue & mors : car uuls si grans meschiés ne me porroit avenir, comme se je fusse de vous entroubliés. Si que il m'en convient du tout laisser convenir vous & loial Amour & vostre bonté, & vivre en esperance, en attendant la bonne journée que je puisse vers vous retourner. Et ce sera quant je porray, & non mie quant je vorray. Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je prie Dieu qu'il vous doint pais, joie, & santé ; & grace que nous nous puissions briefment à joie reveoir.*

*Vostre tres-loial ami.*

Je me parti le lendemain ;  
 Mais je me levay si tres-main  
 Com je vi le jour ajourner ;  
 Qu'après congié, le sejourner  
 Ne m'estoit pas moult honnourable,  
 N'à ma plaifance profitable,  
 Pour ce que ne péusse vir  
 Ma douce dame, n'assevir  
 Mes yeux de li bien regarder.  
 Pour ce m'en alay sans tarder  
 En une moult belle contrée,  
 Douce & bonne & bien atempree,  
 Et où n'estoie pas hays :  
 Car li drois fires du pays<sup>(1)</sup>  
 Me fist grant honneur & grant feste,  
 Et toute compagnie honneste

---

(1) Charles, dauphin, duc de Normandie. (Voy. p. 71, v. 1529.)

Voloit; & on là me tenoit<sup>(1)</sup>  
Trop plus qu'à moy n'appartenoit.  
De chevaliers, de damoifiaus,  
D'aler aus chiens & aus oïfiaus,  
Ne convenroit-il pas parler :  
Tous les jours y pooie aler  
Avec mon figneur fouverain,  
Que j'aim fur tous, par saint Verain ! <sup>(2)</sup>  
Car moult de biaux dons me donna,  
Et le sien moult m'abandonna.  
Mais se j'éusse l'abondance  
De tous les biens qui font en France,  
Ne fuisse-je pas assevis  
Ne faoulés à mon devis,  
Quant véoir ne pooie celle  
Qui est de tous les biens ancelle.

Là demouray près de quinfaine,  
Mais au meins, chascune semaine,  
J'envoioie vers Toute-belle  
Pour favoir aucune nouvelle  
De son estat, de sa fanté  
Et de sa bonne volenté.<sup>(3)</sup>  
Car souvent de li me doubtoie,  
Et souvent m'en asséuroie,  
Enfi com mes entendemens  
Faifoit ses divers jugemens.  
Si que pour mieus ramentevoir

---

(1) *Voloit*. On chassoit au vol : « On tenoit de moi plus de compte qu'à moi n'appartenoit, sans parler de chevaliers, de damoiseaux, de chasse aux chiens & aux oiseaux. »

(2) Saint Véran, évêque de Lyon au dixième siècle.

(3) De ses bonnes dispositions pour moi, dont je n'étois pas bien sûr.

Et aussi pour mieus percevoir  
S'elle m'estoit ferme & s'euve,  
Li envoiaï ceste escripture;  
Car j'ayoie dou mal assez,  
Et tant qu'estoie tous lassez  
Dou porter & dou soustenir;  
Si ne me pooie tenir  
Que devers elle n'envoiasse,  
Et mon estat ne li monstrasse.

XVII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-voie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel je desire plus à savoir que nulle riens née, ne que de créature qui vive : & du mien, s'il vous en plaist à savoir, j'estoie en estat que bons amoureux doit estre, & aussi comme vous me commandastes au partir, & je le vous promis. Je ne partiroie pour riens de ce pays sans vous véoir; mais, mon dous cuer, quant ce sera, je ne vous porray véoir s'il ne vient de vous, & se vous ne querés lieu & temps, espace & loisir de mi véoir : car de vous vient m'amoureuse douleur, &, pour ce, faut que mes confors en viengne. Et pour Dieu, mon tres-dous cuer, veuillez faire que uns jours vaille quatre, quant je seray vers vous; car je n'i porray mie demourer tant comme je vorroie, Dieus le scet; & ce me sera le partir si dur que, par m'ame, je ne say comment je le porray porter ne endurer, ne comment je m'en conforteray : & c'est une chose que je ressoingne trop. Si, vous prie pour Dieu, que tant comme je seray près de vous, vous mettés peine de mi conforter pour le temps à venir : car, par Dieu, il n'est biens ne joie ne confors qui me péust venir, s'il ne venoit de vous; n'onques mais dame ne fu tant aimée ne si loiaument desirée comme je vous aim & desir, sans partir ne muer; en ceste pel mourray. Ma tres-douce amour, je vous verray briefment, se Dieu plaist, & seray en l'ostel ou je fui les autres fois.*

*Si, me recommande à vostre grace, car vous savés que je ne vous puis bonnement véoir ne parler à vous, s'il ne vient de vous. Et, mon dous cuer, je n'ay mie si bien personne pour envoier à vous, comme j'avoie, puis ne vous vi-je. Si vous prie pour Dieu, que à ceste fois vous me monstrés l'amour que vous dites que vous avez à mi, par quoy je me porte gais, chantans & envoiés, jolis & tres-fins loyaus amis. Mais, pour Dieu, ne faites chose pour ma plaissance dont on puist parler; car, par ycelui dieu qui me fist, j'ameroie mieus morir ou que jamais je ne vous vèisse, dont Dieus me gart! car s'il advenoit, je seroie bien mors. Et, mon tres-dous cuer, je demourray .iii. jours ou quatre là où vous estes. Si me porrés des biens faire assés s'il vous plaît; & pléust à Dieu que jamais ne m'en partisse tant comme vous y ferés. Et, mon tres dous cuer, uns biens d'amours donnés & receus amoureusement & secretement vaut. c.; & uns jours bien employés vault .i. an, & est remedes & confort contre la mort, contre Desir & contre Fortune. Je n'en di plus, mais vous savés bien qu'assez rueve qui se complaint. Je ne vous érvoie rien de Rondelet, car il ha tant de gent à ceste court, & de noise, & tant m'i annoie que je y puis po faire de nouvel. Toutefois, je fais adès en vostre livre<sup>(1)</sup> ce que je puis. Mon dous cuer rescrivez-moy vostre bon estat & vostre bonne volenté par ce message. Je prie Dieu qu'il vous doinst pais & honneur, santé & joie de quanque vostre cuer aime.*

*Vostre tres-loial ami.*

Quant elle ot véu mon escript,  
 La Tres-belle ainsi me rescript  
 Par mon message, & sans attendre.  
 Or vueilliés bien sa lettre entendre :

---

(1) Le *Voir-dit*, qu'il composoit, on le voit, à mesure des événements.



XVIII. — *Mon cuer, m'amour & quanque je desir; j'ay bien vëu ce que vous m'avës escript; si feray de tres-bon cuer songneusement & diligemment le contenu de vos lettres; car, par icellui Dieu qui me fist, il ne m'est mie advis que je pëussë mesprendre, ne que il me pëust mal venir de faire chose qui vous plëust, ne de chose que vous me loissës(1) ou consellissës. Et ne vous doubtës en rien; que se tous li mondes me looit ou consilloit une chose & le contraire vous plaisoit, vostre douce volentë seroit assëvie & laisseroit la volentë de tous les autres. Si devës estre bien assëur de moy & de mon amour, car je vous say si bon & si loyal en tous cas, & aussi que vous amez tant moy, mon bien, ma pais & mon bonheur, que vous ne me vorriës, ne sariës ne daigneriës consillier chose qui ne fust à mon bonheur, plus que créature qui vive. Si suis bien tenue à faire vos bons plaisirs, & si, les feray à mon pövoir, & vous ameray sur toute créature humaine tres-loiaument, tous les jours de ma vie, & plus encores, se plus vivre pooie. Et, mon tres-dous amis de mon cuer, vous dites que vous ressongniës le partir de moy, & que ce vous sera moult dure chose; mais soiez certains que je croy que il me sera plus dur que à vous; car, en l'ame de moy, c'est la chose du monde de quoy je ressongne le plus, & à quoy je pense le plus, après vous. Mais, se Dieu plaist, vous & moy y pourverrons de tele maniere que nuls ne s'en percevera. Et, mon dous cuer, nous nous en devons conforter; car c'est chose qu'il convient faire, n'onques ne fu autrement. Si devons penre le temps ainsi comme Dieus le nous envoie. A Dieu, mon dous cuer, qui vous doinst joie de quanque vostres cuers aime & desire.*

*Vostre tres-loial amie.*

---

(1) Ou *louassiez*. Le verbe *louer* se prenoit ordinairement à peu près comme synonyme de *donner avis, conseil*.

Je reçus ceste lettre cy  
Droit en la ville de Crécy.(1)  
Là fu le duc de Normendie,  
Mon droit Seigneur, quoy que nuls die.(2)  
Car fais fuis de sa nourriture,(3)  
Et fuis sa droite créature.  
Et quant je les os pourvéu,  
Et .iij. fois ou .iiij. léu,  
Je ne péusse fouhaidier  
Riens qui tant me péust aidier  
A ma maladie amoureuse.  
Car ma dame m'estoit piteuse,  
Et me promettoit franchement  
Joie, pais & alligement,  
Par vraie & juste experience :  
Si que je n'avoie grevence  
Ne riens nulle qui me fust dure ;  
Ains vivoie en plaïfance pure,  
Pour ce que par amours l'amoie.  
Et, en ce plaïfir, je pensoie  
A sa grant biauté souveraine,  
Qu'ele est trop plus belle qu'Elaine ;  
Et encor plus à sa bonté  
Dont je vous ay assez compté.  
Si faïsoie conclusion,  
Selon ma simple opinion,  
Qu'on doit prifier les choses belles,

---

(1) Apparemment Crécy en Brie, à deux lieues de Meaux.

(2) *Nuls*, c'est-à-dire ceux de la faction du roi de Navarre. — Cette lettre fut écrite près d'un an avant le 8 avril 1364, date de la mort du roi Jean.

(3) Je crois que par ces mots « de sa nourriture », il entend « de sa maison ».

Seulement plus pour le bien d'elles,  
Qu'on ne fait pour nulle autre chose  
Qui soit, dehors ou ens, enclose.

En monde n'a si bel destrier,  
Soiés fus, le piet en l'estrier,  
Et le ferez des esperons,  
(Au mains nous ainsi l'esperons,)   
Que s'il ha mauvaise maniere,  
Que s'il vuet reculer arriere,  
Ou s'il se couche ou s'il se cabre  
Ainsi com cils qui fait la cabre, (1)  
Ou s'il fiert & regibe, ou mort,  
N'avant n'iroit .I. pas, pour mort, (2)  
Qu'on ne die : il est trop mauvais,  
Donnés-le aus mefeaus de Biauvais. (3)

Ne il n'est chevaliers tant biaux,  
Ne qui tant face de cembiaux,  
Tant soit jolis ou biaux ou cointes,  
Et de toutes dames acointes,  
Que s'il s'en fuit d'une bataille  
Où il est, tels qu'adès s'en aille,  
Qu'on le doie amer ne prifier;  
Ains le doit chascuns desprifier.  
Et s'il est aucuns qui le prise,  
En li prisant il se desprise;  
Car on se doit de telz gens taire  
S'on ne vult leurs deffaus retraire.

---

(1) La chèvre. En latin : *capra*; en espagnol : *cabra*. *Cabri* se dit encore en Champagne.

(2) Et n'avanceroit d'un pas en dépit du mors. — (3) Aux lépreux.

Car c'est leur mestier, c'est leur ordre : (1)  
Si ne se doivent pas amordre  
A eulz absenter ne fuyr,  
N'en ce nuls ne les doit fuyr. (2)

En monde n'a si belle dame  
Que s'elle se jette en diffame,  
Tant qu'en perde sa renommée  
Par son deffaut, que mains amée  
N'en soit, & souvent mains prisiée,  
Et qu'on ne la hée & maudie,  
L'eure & le jour qu'elle fu née,  
Quant elle s'est ainsi portée;  
Et qu'honneur tousdis ne la fuie,  
Plus que chas ne fait iaue ou pluie;  
Au mains, tant comme elle fera  
En l'estat qu'honneur deffera.

Pour ce, di veritablement  
Que li sage communement  
Aiment les gens pour leur bonté,  
Assez plus que pour leur biauté.  
Car grant biauté est une grace  
Des menres que nature face.  
Dont se je l'aim & belle & bonne,  
(Et chascuns bons ce nom li donne,)

---

(1) C'est leur office, le devoir de l'ordre de chevalerie de bien combattre.

(2) Machaut parloit aussi librement, six ou sept ans après la funeste bataille de Poitiers (19 septembre 1356). « Plusieurs des batailles de la « partie du roi de France, tant chevaliers comme escuiers, s'enfuirent « vilainement & honteusement; & dient aucuns que pour ce fu l'ost du « Roi desconfit. » (*Grandes Chroniques de France*, t. VI, p. 33.)

On ne me doit mie reprendre,  
Se de fin cuer l'aim sans mesprendre.  
Et j'en acquier & los & pris,  
Si je l'aim, fer & loe & pris.  
Mais se j'amoie une chetive,  
On me devroit dessus la rive  
Getter en une iae parfonde,  
Ou escerveler d'une fonde.  
Et se chetive la favoie,  
Par ma foy, jà ne l'ameroie.  
Si doy bien estre sus ma garde,  
Et fort penser, que si me garde  
Qu'envers li ne pense ne face  
Chose qui son honneur efface :  
Car en cas que je le feroie  
Envers Amour me mefferoie,  
Et tout le bien que j'ay de li  
Seroit mort & enseveli.

Moult desiroie le retour  
Vers ma dame au plaissant atour,  
Si ne faisoie qu'espier.  
Penser, muſer & colier,  
Comment par gré me departisse,  
Par coy tost ma dame véisse.  
En la fin j'alay congié prendre ;  
Mais Monſeigneur me fiſt attendre  
Contre mon gré, .iii. jours ou quatre,  
Pour ſolacier & pour eſbattre.  
Et puis par ſon gré me parti,  
Et de ſes biens me reparti,  
Ainſi com ci-devant dit l'ay.  
Et lors me parti ſans delay

Et m'en alay la droite adresse  
Devers m'amour & ma déesse.  
Si vins en sa douce presence,  
Navrés d'une amoureuse lance :  
Mais la belle qui touffdis rit  
Moult doucement, mes maus garit.  
Je me tais de mon acointance,  
Et de ma simple contenance;  
Car j'estoie adès à mes unes. (1)  
Mais se je venisse de Tunes,  
La gracieuse, que Dieus gart,  
De bel acueil, de dous regart  
Ne me partist plus largement.  
Après m'appella fagement  
Et, ce vous di, tout à un cop,  
Qu'elle n'en fist ne po ne trop;  
Car si fagement s'i porta  
Que de tous bons los emporta.  
A dont à li petit parlay  
Qu'aveuc les autres m'en alay.  
Quant il fu temps de departir,  
Moult bas me dist : « Celle part tir, (2)  
« Dous amis, que véoir vous puisse.  
« Faites qu'en ce vergier vous truïsse  
« Après souper, pour nous déduire,  
« Quant li folaus laira le luire. »  
Et je ne m'i oubliay pas,  
Ainfois y vins plus que le pas;  
Mais elle y estoit jà venue,  
S'ot grant joie de ma venue,

---

(1) *A mes unes*, toujours de même. Le sens est incertain.

(2) Tire, dirige-toi de ce côté où, &c.

Et lors me dist en fousfiant :  
« Se vous estiés le roy Priant  
« Si, vous faites-vous bien attendre. »  
Et je respondi, sans attendre,  
A mains jointes & à genous :  
« Douce dame, faites que nous  
« Dementions amoureuse vie;  
« Et qui scet bon mot si le die :  
« Ves-me cy, je le vous amende. »  
Et la belle reçut l'amende.  
Là parlames de nos amours,  
Des griés, des peines, des clamours  
Que Desirs fait aus vrais amans,  
Et aus dames qui sont amans;  
Comment il vient lance sur fautre  
Assembler à l'un & à l'autre ;  
Comme il les assaut & detaille  
De sa lance dont li fers taille;  
Comment il les navre & deffent,  
S'Esperance ne les deffent.  
Mais moult souvent le pris emporte  
Desirs, quant Esperance forte  
N'est contre li, pour bien combattre.  
Lors convient sa baniere abatre,  
Et douce Esperance estre en fuite,  
Pour ce que scet trop po de luite.  
Là est li amans entre piés;  
Car autressi com uns trepiés (1)  
De quoy on fait moult grant essart,

---

(1) Un trépied de cuisine. Les *queux* s'en servoient fréquemment pour frapper, affommer ; comme dans le *Lai d'Havelok* : « ad trepez & ad chauderons. » (Éd. de F. Michel.)

Est tous les jours en feu & s'art ;  
Et quant il advient qu'on l'en oste  
On le gette en un coing d'encoſte ;  
Mais quant li fus en est estains,  
Il est noirs & bruys & tains.  
Ainsi est-il des amoureux  
Qui font plains de maus favoureux :  
Et quant leur deffenſe est petite,  
Defirs les affaut & deſpite,  
Et les fait à martire offrir.  
Si, n'ont confort fors de souffrir.

Quant nous eufmes devisé  
De nos amours, je m'avisé  
Que li feroie une requeste  
Qui me ſembloit aſſez honneſte.  
Si li di : « Belle, bonne & ſage,  
« Vous devés un pelerinage,  
« Ce m'a-on dit, à Saint-Denis.  
« Bien feroit or mes maus fenis,  
« Se le vous plaifoit apaier,  
« Mais que fuſſe voſtre eſcuier :  
« Une heure vault une ſemaine,  
« Et un bon jour, quant Dieus l'amaine,  
« Vault bien .iij. mois, n'en doubtez mie.  
« Si que, ma belle douce amie,  
« Je vous pri que vous le paiez,  
« Et que ce pas ne deſlaiez. »  
Et elle reſpondi en l'eure :  
« Dous amis, ſe Dieus me ſequeure,  
« De ce faire pas ne recroy :  
« Et vous ſavez aſſez, ce croy,  
« Que je ne ſuis pas mienne dame ;



« Mais nous irons à Sainte-Jame (1)  
« Ou à Saint-Denis, se je puis,  
« Moy & ma fuer & vous; & puis  
« Nous venrons icy fejourner,  
« Quant Dieus nous laira retourner. »  
Moult doucement l'en merciay,  
Et d'elles hafter li priay;  
Si qu'elle tint un parlement,  
Li & fa fuer secretement :  
Et manderent une voisine  
Qu'elle appellerent leur cousine.  
Le jour après nous en alames,  
Son pelerinage païames.

Mais la belle, par saint Lieffroy,  
Voult chevauchier mon palefroy; (2)  
Dont fi fort l'aim & ameray  
Que jamais ne le venderay.  
Ce fu droit le jour que l'en dit  
La bénédiccion du Lendit; (3)  
Mais onques fi jollement,  
Ne fi tres-envoiement,  
Ne vi aler hommes ne fames,  
Comme faisoient ces .iiii. dames.  
Et d'autre part je m'efforçoie

---

(1) Il y a une Sainte-Jamme dans l'Ile de France; une autre en Champagne, à douze ou quinze lieues de Conflans au midi, & d'Unchère au nord. Il s'agit apparemment de la Sainte-Jamme ou Jemme de l'Ile de France.

(2) Mon propre cheval.

(3) Cette bénédiction se célébroit le 12 juin, lendemain de la fête de saint Barnabé. On s'accorde aujourd'hui à dire que ce mot *Lendit* ou *Landit* répond à *indictum*, & se prenoit dans le sens de *foire* régulièrement indiquée, fixée.

D'estre liés, ce que je pooie.  
Mais chascune avoit un chappel  
Floreté d'or, ainsi l'appel,  
De roses doubles & vermeilles,  
Qui bien lor féoit à merveilles.  
Mais pour ce qu'il en fust memoire,  
Ainsi alâmes par la foire,  
Où moult de choses marchandames,  
Mais onques riens n'i achetames;  
Car certainement nos pensées  
Estoient ailleurs ordenées;  
C'estoit à son pelerinage  
Qu'elle voloit d'umblé courage  
Paier & tres-devotement.  
Et je, pour s'amour, vraiment,  
Et pour sa contemplation,  
Y avoie devotion.  
Si le païames fans targier;  
Et puis nous venimes mengier  
A une ville qu'on appelle  
Par tout à Paris La Chapelle.  
Mais il y avoit si grant nombre  
De gent, qu'il n'y avoit pas d'ombre (1)  
Qu'on y péust bien hebergier  
Le corps & le chien d'un bergier.  
Nonpourquant nous fumes si aise,  
Que, foy que je doy saint Nicaïse,  
Il a passé plus de sept ans  
Que ne fui si bien de sept tans.  
Après mangier, l'oste païames;  
Et puis d'ilueques nous levames.

---

(1) C'est-à-dire : ombre d'espoir.

Mais onques si bonne journée  
Ne fu pour amant adjournée.  
Car ma dame dist : « J'ay fommeil  
« Si grant, que toute m'en merveil,  
« Et trop volentiers dormiroie,  
« S'une chambre & un lit avoie. »  
Il avoit là un fergent d'armes,  
Qui avoit beu jusques aus larmes  
D'un trop bon vin de Saint-Pourfain ; (1)  
Chascuns le tefmoingne pour fain,  
Mais il le faisoit chanceler,  
Si qu'il ne s'en pooit celer.  
Li fergens dit : « Par Saint Guillain !  
« Il ha près de ci un villain  
« Qui demeure au bout de la ville :  
« Il ne penroit ne crois ne pile ;  
« Et s'a une belle chambrette  
« A .ii. lis, qui est affés nette,  
« Où bien ferez & à couvert :  
« Et si ara de l'erbe vert. (2)  
« Venés-ent, je vous y menray,  
« Et le chemin vous apenray. »  
Ma dame li dist : « Je l'acort. »  
Si fufmes tuit en cest acort.  
Devant ala & nous après,  
Qui le fiviens affés de près.

---

(1) Petite ville d'Auvergne sur la Sioule, à cinq ou six lieues de Gannat. Ses vins, autrefois si recherchés, conservent encore une certaine réputation. Saint Pourçain vivoit en Auvergne au fixième siècle.

(2) Remarquez cette herbe verte dont les chambres étoient jonchées ; & ce vilain, assez aisé pour avoir une belle chambre à deux lits qu'il offre aux étrangers, sans exiger de falaire.

Quant elles furent là venues,  
Au chaut du soleil esméues,  
.II. lis trouverent tout à point.  
Lors sa sereur n'attendit point,  
Ains se coucha en un des lis,  
Acouveté de fleurs de lis.(1)  
Ma dame en l'autre se coucha,  
Et .II. fois ou .III. me hucha;  
Aussi faisoit sa compaignette  
Qui avoit à non Guillemette :  
« Venés couchier entre nous deus,  
« Et ne faites pas le honteus.  
« Vesci tout à point vostre place. »  
Je respondi : « Jà Dieu ne place  
« Que j'y voise : més hors seray,  
« Et là je vous attenderay,  
« Et vous esveilleray à Nonne,  
« Si tost com j'orray qu'on la sonne. »  
Adont ma dame jura fort  
Que j'iroie, & quant vint au fort,  
De li m'aprochay en rusant,  
Et tousdis en moy escusant,  
Que ç' à moy pas n'appartenoit :  
Mais par la main si me tenoit  
Qu'elles m'i tirerent à force.  
Et lors je criay : « On m'efforce! »  
Mais Dieus scet que de là gesir  
Estoit mon plus tres-grant desir,  
N'autres pasteiz ne desiroie,  
D'autre avaine ne hennissoie.(2)

---

(1) *Acouveté*, parsemé. Variante : « à couverte » coutepointe.

(2) Je ne hennissois pas pour une autre avoine. Ce vers rappelle le

Li fergens qui l'uis nous ouvry, (1)  
De .ii. mantelés nous couvry,  
Et la fenestre cloÿ toute,  
Et puis l'uis; si qu'on n'y vit goutte.  
Et là ma dame s'endormy,  
Toufdis l'un de ses bras sur my.  
Là fui longuement delès elle,  
Plus simplement qu'une pucelle;  
Car je n'osoie mot fonner,  
Ne touchier, ne araisonner,  
Pour ce qu'elle estoit endormie.  
Là vi-je d'amour la maistrie :  
Car j'estoie comme une souche  
Delez ma dame, en ceste couche,  
Ne ne m'osoie remuer,  
Nient plus s'on me vofist tuer.  
Et toutevoie, à la parfin,  
Ma dame que j'aim de cuer fin,  
Qui là dormi & sommeilla,  
Moult doucетtement s'esveilla,  
Et moult bassetement touffy,  
Et dist : « Amis, estes-vous cy ?  
« Acolés-moy seurement. »  
Et je le fis couardement,  
Mais moult le me dist à bas ton.  
Pour ce l'acolay à taston,  
Car nulle goutte n'i véoie :  
Mais certainement bien favoie  
Que ce n'estoit pas sa compaignie.  
S'estoie com cils qui se baigne

---

fabliau : *De la femme qui demandoit pour Morel sa pouryende avoir.* (Recueil de Méon.)

(1) Qui nous avoit ouvert la porte du logis.

En flun de paradis terrestre;  
Car de tout le bien qui puet estre  
Par honneur, estoie assevis  
Et saoulés, à mon devis  
Sans plus, pour la grant habundance  
Que j'avoie de souffisance.  
Car tout ce qu'elle me disoit,  
Trop hautement me souffisoit;  
Et tout le bien que je sentoie  
A goust de merci favouroie,  
Sans penser mal ne tricherie;  
Car trop estoit de moy chérie.  
Pour ce vueil un po parler ci  
Quel chose ce est de merci.

L'un aime, crient & fert sa dame,  
Sans penser ne desirer blame,  
Sans plus, pour venir à vaillance;  
Et se met souvent en balance  
De tost valoir ou tost morir,  
Sans demander autre merir;  
Et va cerchant les guerres dures  
Et les lointaines aventures.  
Souvent ha fain & po d'argent,  
Et moult souvent passe par gent  
Qui trop plus tost li osterioient  
Le sien que rien ne li donnoient;  
Et moult souvent tout perdroit  
Puis qu'il ne se deffenderoit.

Li autres ne vuet que jouster :  
Mais encor y vueil adjouster  
Danfer, chanter & caroler.

L'autre baïfier & acoler  
Vuet fa dame, & plus ne li quiert;  
Bien li souffist quand ce acquiert.  
Li autres delès li feroit  
Cent ans, que jà n'i penferoit;  
N'il ne li oferoit requerre,  
Pour tout le bien qui est sur terre :  
Non, par Dieu, faire .i. feul semblant;  
Ainfois ara le cuer tremblant,  
Et ce li souffit que la voie,  
Et que dalès li s'esbanoie.  
Et quant à chascun d'eus souffist  
Sans desirer autre profit,  
Je di que vraie souffifance  
D'amours est mercy, sans doubtaunce.

Ainsi fui doucement péus  
Des tres-dous biens qui font déus  
A ceus qui aiment loyaument,  
Par souffifance seulement;  
Car se ce ne fust souffifance,  
Moult petite estoit la pitance.  
Mais bien n'i ha qui soit petit,  
Puis qu'on le prent par appetit,  
Et qu'on le donne liement  
De bon cuer & jolient.

Quant temps fu, d'ilec nous levames,  
Et pluseurs compagnons trouvames,  
Qui en chantant nous esveillierent,  
Qu'onques le jour ne sommillierent.  
Puis alames jouer aus boules,  
Pour vin, pour chappons & pour poules,

Pour poulés, & pour lappereaus,  
 Et pour frommages fautereaus;  
 A dire est, frommages de Brie. (1)  
 Si que toute la compaignie  
 Par accort foupames ensemble  
 En un vergier, qui bien ressemble  
 De douceur le biau paradis  
 Qu'Eve & Adans eurent jadis.  
 Car tant estoit vert & flory  
 Que, qui feroit ou pilori,  
 Dou véoir se esjoïroit,  
 Et fa honte en oublieroit.  
 Là foupames bien & attrait;  
 Et là ma douce dame a trait  
 Maint trait à moi, pour moy attraire,  
 Qui estoie fiens, fans retraire;  
 Car elle scet bien qu'elle m'a,  
 Dès que fon ami me clama.  
 Là fumes fervi de dous lais,

---

(1) *A dire est*. C'est-à-dire. — *Sautereaus*, qu'on ne trouve pas dans les glosaires, avoit le sens de *messier*, moissonneur. Voyez Du Cange, au mot *Saltarius*. Fromages fautereaus sont donc fromages de moisson, nommés encore fromages de *gain*; ce dernier mot ayant le sens d'*automne* &, par extension, de *moisson*. De là *gagner*, pour *moissonner*, & notre *regain*, seconde moisson. Ce furent donc des fromages de Brie que l'abbé de Saint-Denis avoit envoyés à saint Louis: « L'abbé de S. Denis « en France, » disent les *Grandes Chroniques*, « fu en moult grant paine « & en moult grant pensée quel present il envoieiroit au Roy en la terre « d'Oultremer. Si lui fu loé qu'il luy envoiaist *fourmages de gain*; que « c'estoit une viande de quoy les barons de France avoient grant souf- « fraite. L'abbé crut le conseil; si envoia deux moines à Aiguemorte pour « avoir une nef, laquelle il firent emplir de chapons & poules & de « fourmages de gain & de pois de Vermandois.... De leur venue fu le « Roy moult lie & toute sa compaignie. » (A l'année 1252.)

Dans mon édition des *Grandes Chroniques* je n'avois pas bien entendu cette acception des mots *fourmages de gain*.



D'entremés, & de virelais, (1)  
 Qu'on claime chanfons baladées,  
 Bien oÿes, bien escoutées,  
 Et de tout le fait de musique,  
 Tres-bien & tres-proprement; si, que  
 On ne favoit auquel entendre.  
 Là pooit-on assés aprendre;  
 Car chascuns faisoit son effort  
 De chanter bien, & bel & fort.  
 Là jusques près du jour veillames,  
 Et puis les dames convoiames  
 Chascune dedens sa maison,  
 A torches, & ce fu raison.  
 Amours pas là ne m'essaia, (2)  
 Ainçois largement me paia,  
 Si com bien faire le favoit,  
 Le bon jour qu'elle me devoit :  
 Et à celle, que j'en mercy,  
 Embla Souffifance mercy,  
 Sans plus, par penser doucement  
 A honnourable esbatement. (3)

Là demouray .vii. jours en route,  
 A grant deduit, moy & ma route; (4)  
 Et dalès ma dame dinay,

(1) *Entremets* a bien ici le sens d'*intermèdes*; jeux entre les deux services de table. — Les virelais n'ont jamais été confondus avec les chanfons baladées; il faut donc à mon avis entendre ici : « chanfons qu'on claime baladées. »

(2) Ne me soumit pas à une nouvelle épreuve.

(3) C'est-à-dire, je crois : La satisfaction que je ressentais m'empêcha de réclamer ou d'obtenir entière merci, & d'aller au delà de douces pensées & d'honnêtes ébats.

(4) Ma compagnie.

Où petit prins pain & vin ay ;  
 Qu'en li véoir me delitoie,  
 Et de cela me faouloie.  
 Car nous estions priveément,  
 Si qu'il n'i avoit seulement  
 Fors la belle, moy & sa fuer  
 Qui ne la laissast à nul fuer.  
 Mais ma dame qui commande ha  
 Seur moy, me dist & commanda  
 Qu'aucune chose li déisse,  
 Ou que de nouvel la féisse ;  
 Si fis cecy nouvellement  
 A son tres-dous commandement.

## BALADE.

Gent corps, faitis, cointe, apert & joly,  
 Juene, gentil, paré de noble atour,  
 Simple, plaissant, de bonté enrichy,  
 Et de biauté née en fine douçour ;  
 Mon cuer ha si conquis par sa douçour  
 Le dous regart de vo viaire cler  
 Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

S'ay droit, que j'ay si noblement choify,  
 Que se je fusse à choïs d'amer la flour  
 De ce monde, s'eusse-je failly  
 En mieus choisir qu'en vous, dame d'onnour.  
 S'en remercy vous & loyal Amour  
 Qui tient mon cuer en si plaissant penser ;  
 Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Tres-douce dame, & puisqu'il est ainfy  
 Que je vous aim, sans penser deshonnour,  
 Et qu'en tous lieux avés le cuer de my  
 Qui mercy prie humblement nuit & jour ;  
 Je vous depri, par vois plaine de plour,  
 Que vous vueilliés favoir, par esprouver,  
 Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Et elle fist ce rondelet  
Qui ne me semble mie let,  
Car il n'i ha rien que reprendre;  
Mais elle le fist sans attendre,  
Et si volt que je l'emportasse  
Ainfois que de là m'en alasse.

## RONDEL.

Autre de vous jamais ne quier amer,  
Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour;  
Car à mon gré je ne puis mieus trouver.  
Autre de vous jamais ne quier amer.  
Et si fay bien, sans le plus esprouver,  
Que vostre cuer fait en moy son demour.  
Autre de vous jamais ne quier amer,  
Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour.

Finablement li termes vint  
Que de li partir me convint;  
Si prins congie moult humblement,  
Acompaigniés petitement  
De Sens, de Maniere & d'Avis.  
Mais elle vit bien à mon vis  
Qu'en l'esperit bleciés estoie,  
Quant ainsi ma coulour muoie.  
Car j'estoie descoulourés,  
Tristes, dolans & esplourés;  
Pour ce que j'estoie certains  
Que de li feroie lointains  
Longuement, contre mon voloir;  
Et ce me faisoit trop doloir.  
Mais la Tres-belle & bonne & sage,  
Au gentil corps, au franc courage,  
Me prinft doucement par la main,

Et dist : « Vous revenrés demain,  
« Qu'au matinet me leveray  
« Et à Dieu vous commanderay,  
« Et non pas cy, devant la gent. »  
Je respondi com son fergent :  
« Ma dame, à Dieu ! puis qu'il vous plait. »  
Je m'en alay sans autre plait,  
Mais je fis son commandement ;  
Car j'y vins si songneusement  
Que la belle encor se gifoit.  
Et l'esveillay, ce me disoit, (1)  
A l'ouvrir d'une fenestrelle  
Qu'à fenestre estoit delès elle.  
Si tiray un po la courtine  
De cendal, à couleur sanguine.  
Mais elle n'estoit pas seulette,  
Qu'o li estoit la pucellette  
Qui, el vergier vert & feuilli,  
Les fleurs dou chapelet cueilli.  
Moult coiettement la huchay,  
Et petit de li m'approchay,  
En sa grant biauté regardant,  
S'onneur & son estat gardant,  
Qu'autrement faire ne l'osoie,  
Pour son courrous que je doubtoie.  
Mais la belle ne dormoit mie,  
Ainsois par sa grant courtoisie,  
Par devers moy se retourna.  
N'elle prins nul autre atour ha, (2)

---

(1) Je l'éveillai en ouvrant la fenêtre, comme elle me dit.

(2) Et ne prit-elle aucun autre atour. Il n'y a pas ici d'obscurité, ni surtout dans le vers suivant. Cependant la miniature les représente tous

Fors que les uevres de nature;  
Tant belle, qu'onques créature  
Ne pot estre à li comparée;  
Tant en fu richement parée.  
Lors par mon droit nom m'apella  
Et dist : « Amis estes-vous là ? »  
Je dis : « Oïl, ma douce amour ;  
« Mais j'ay grant doubte & grant cremour,  
« Pour vostre pais, qu'aucuns ne veingne. »  
Et elle dist que riens ne creingne,  
Car nuls n'y vient s'on ne l'apelle.  
Ainsi m'afféura la belle.  
Quant je vi sa coulour vermeille,  
Et sa biauté qui n'a pareille,  
Son dous vis, sa riant bouchette,  
Douce plaissant & vermillette,  
Et sa gorge polie & tendre,  
Je m'agenouillay sans attendre  
Et encommençay ma priere,  
A Venus, par ceste maniere :

« Venus, je t'ay tousjours servi,  
« Depuis que ton ymage vi ;  
« Et dès lors que parler oï  
« De ta puissance ;  
« Et pour ç' humblement te depri,  
« Que vueilles oïr mon depri,  
« Et que tendes sans nul detri  
« A m'aligence.  
« Car je voy ci en ma presence

“ La biauté, la douce semblance  
“ Qui mon cuer ha navré fans lance,  
“ Et l’a ravi;  
“ Et pooir n’ay que je m’avance  
“ De li touchier, car j’ay doubtaunce  
“ De son courrous; ce point & lance  
“ Le cuer de mi.

“ Tu ies ma dame & ma déesse,  
“ Tu ies celle qui mon cuer blesse,  
“ Et le garis par ta noblesse  
“ Si doucement,  
“ Qu’il n’i ha doulour ne destresse  
“ Fors deduit, plaifance & léesse.  
“ De ce es souveraine maistresse  
“ Certainement.  
“ Tu joins .ii. cuers si proprement  
“ Qu’il n’ont qu’un seul entendement,  
“ Un bien, un mal, un sentement,  
“ Une tristesse :  
“ Or me donne dont hardement,  
“ Qu’à ce tres-dous viaire gent  
“ Preingne pais au departement;  
“ S’aray richesse.

“ Et en cas que ne le feras,  
“ Tu m’as fait, si me defferas,  
“ Et à la mort me metteras;  
“ C’est, fans mentir.  
“ Mes cuers est desconfis & mas,  
“ Et tu scés moult bien que tu m’as;  
“ Si dois estre mes advocas,  
“ Et soubstenir

« Ma pais, ma joie & mon desir.  
« Et si dois ma santé querir,  
« Et moy bonnement enhardir;  
« Voire en ce cas.  
« Mais se tu me vues deguerpir,  
« Et à ce grant besoing faillir,  
« A Dieu tout ! je vueil ci morir,  
« Sans nul respas. »

Quant j'os ma priere finée,  
Venus ne s'est pas oubliée,  
N'elle aussi pas ne s'oublia;  
Car moult bien souvenu li a  
De mon fait & de la requeste.  
Si fu tost la déesse preste,  
Car tout en l'eure est descendue,  
Couverte d'une oscure nue,  
Pleine de manne & de fin baume  
Qui la chambre encense & embaume.  
Et là fist miracles ouvertes,  
Si clerement & si appertes  
Que de joie fui raemplis,  
Et mes desirs fu acomplis :  
Si bien que plus ne demandoie  
Ne riens plus je ne desiroie.  
Et quant cils miracles fu fais,  
Je li di : « Déesse tu fais  
« Miracles si appertement  
« Qu'on le puet véoir clairement.  
« Dont je te ren grace & loange  
« Sans flaterie & sans lofange. »

Toutevoie tant vous en di :

Quant la déesse descendi,  
Li cuers me fremy & trembla,  
Et de ma dame il me sembla  
Que un petitet fu esmeue,  
Et troublée de sa venue.  
Si, qu'ainsi, de la nue obscure



Éufmes ciel & couverture,  
Et tous .ij. en fumes couvert  
Si qu'il n'i ot rien descouvert.  
Et ce durement me fëoit,  
Qu'adont riens goute n'i véoit.  
Et si dura longuement  
Tant que j'eus fait presentement,



Ains que Venus s'en fust alée,  
Ceste chançon qu'est baladée :

## CHANSON BALADÉE.

Onques si bonne journée  
Ne fu adjournée,  
Com quant je me départi  
De ma dame desirée  
A qui j'ay donnée  
M'amour, & le cuer de mi.

Car là manne descendi  
Et Douceur aussi,  
Par quoi m'ame faoulée  
Fu dou fruit de Dous ottri,  
Que Pité cueilli  
En sa face coulourée.  
Là fu bien l'onnnour gardée  
De la renommée  
De son cointe corps joli ;  
Qu'onques villeine pensée  
Ne fu engendrée,  
Ne née entre moy & li.  
Onques si bonne journée, &c.

Souffifance m'enrichi  
Et Plaifance si,  
Qu'onques créature née  
N'ot le cuer si assevi,  
N'à mains de soufci,  
Ne joie si affinée.  
Car la déesse honnnourée  
Qui fait l'assemblée  
D'amours, d'amie & d'ami,  
Coppa le chief de s'espée  
Qui est bien tempérée,  
A Dangier, mon anemi.  
Onques si bonne journée, &c.

Ma dame l'enfeveli  
 Et Amours, par fi  
 Que sa mort fust tost plourée.  
 N'onques Honneur ne souffri  
 (Dont je l'en merci)  
 Que messe li fu chantée.  
 Sa charongne traînée  
 \* Fu sans demourée  
 En un lieu dont on dit : fi !  
 S'en fu ma joie doublée,  
 Quant Honneur l'entrée  
 Ot dou trefor de merci.  
 Onques si bonne journée, &c. (1)

Après, Venus s'esvanuy,  
 Et en sa nue s'en fuy.  
 Je demouray tous esbahis,  
 Et aussi com tous estahis : (2)  
 Et ma dame estoit esbahie,  
 Et un petitet estahie.  
 Adont doucement l'aparlai,  
 Et par ceste guise parlai :  
 « Douce fuer & douce compaingne,  
 « Je ne cuit que jamais aveingne  
 « A .ii. amans n'à créature,  
 « Nulle si plaissant aventure,  
 « Si douce n'à tant d'onnefté,  
 « Comme ceste-ci a esté.

---

(1) On pourra sourire de cette façon de laisser entendre tout ce qui dut se passer entre le poète & sa jeune amie ; & cette invocation à Vénus, déesse de volupté, qui intervient sans donner prise à Danger, c'est-à-dire aux refus de la belle. Mais au moins conviendra-t-on qu'on ne pouvoit raconter d'une manière plus délicate une conversation de ce genre. On peut, à la rigueur, admettre que les exigences de Machaut furent satisfaites, sans anticipation sur les droits d'un futur époux.

(2) Extasié, en extase. Ce mot n'est pas dans les Glossaires.

“ Avez-vous bien appercéu  
“ La déesse que j’ay véu,  
“ Sa grant biauté, sa contenance,  
“ Son sens, son pooir, sa vaillance :  
“ Comment elle vous aombra  
“ De sa nue qui douce ombre ha ;  
“ Comment elle nous a servi ?  
“ Et si ne l’ay pas desservi,  
“ Car nel porroie desservir  
“ Jusques à mil ans pour servir. ”  
Elle me dist : “ Tres-dous amis,  
“ En nos cuers la déesse a mis  
“ Amours qui tousdis croistera,  
“ Ne jamais ne s’en partira.  
“ Bien ay véu sa descendue,  
“ Et son alée & sa venue :  
“ Or amez fort & loialement,  
“ Car je vous promet bonnement  
“ Que mon cuer avez si ravi  
“ Que le bien amer vous renvi ;  
“ Ne jamais en jour de ma vie  
“ Je n’aray d’autre amer envie. ”  
Je di : “ Belle, Dieus le vous mire !  
“ Trop plus vous aim que ne say dire,  
“ Et jamais ne vous fausseray ;  
“ Mais vrais & loiaus vous feray. ”

Adont la belle m’acola,  
Et mis son bras à mon col ha,  
Et je de .ii. bras l’acolay,  
Et mis son autre à mon col ay :  
Si attingny une clavette  
D’or, & de main de maistre faite,

Et dist : « Ceste clef porterez,  
« Amis, & bien la garderez,  
« Car c'est la clef de mon tresor.  
« Je vous en fais seigneur des or,  
« Et deffeur tous en serez mestre.  
« Et si l'aim plus que mon œil destre,  
« Car c'est m'onneur, c'est ma richesse,  
« Et ce dont puis faire largesse.  
« Par vos dis ne me puet descroistre,  
« Ainfois ne fait toufdis qu'acroistre. (1)  
La clef pris, & li affermay  
Dou bien garder, car moult l'amay.  
Puis, pris un anel en mon doy,  
Et li donnay, faire le doy.  
Lors en fouspirant congié pris  
De ma douce dame de pris;  
Car pour le soleil qui venoit,  
De là partir me convenoit.

---

(1) « Mon bon renom, ma *richesse* ne peuvent diminuer par vos vers ». — Assurément, cette clef, dont Machaut reçoit le don, est l'honneur, le bon renom de celle qui vient de lui abandonner son plus cher trésor. Dès ce moment, Machaut en avoit la clef, c'est-à-dire pouvoit en faire un bon ou mauvais usage, par sa discrétion ou son indiscrétion. Il peut sembler inutile de réfuter l'opinion de M. Prosper Tarbé, qui voit dans le don de cette clef la preuve d'un expédient matrimonial auquel les maris italiens ont eu, dit-on, quelquefois recours, mais dont un seul fou, le client d'un avocat nommé Freidel, eut jamais en France l'idée de faire l'épreuve. Quoi qu'il en soit, pouvoit-on supposer qu'une jeune fille de dix-huit ans, libre de ses actions comme on a vu, ait eu volontairement recours à un pareil moyen de rendre sa vertu inattaquable; ou qu'on lui eût laissé la liberté d'user de cet expédient, quand & comme elle l'entendrait, & de se dessaisir de ce droit en faveur d'un autre dont l'absence pouvoit se prolonger indéfiniment? Cela est absurde; cela fait venir, bien mal à propos, de vilaines pensées, & nous pouvons assurer que ni Machaut ni la demoiselle ne soupçonnèrent qu'on pût jamais prendre le change sur le véritable sens de cette clef de l'honneur, confiée à la garde d'un amant.

Si m'en alay les faus menus,  
Tant qu'en mon hostel fuis venus.

Et se j'ay dit ou trop ou pau,  
Pas ne mespren; car, par saint Pau,  
Ma dame vult qu'ainfi le face,  
Sus peine de perdre sa grace.  
Et bien vuet que chascuns le fache,  
Puis qu'il n'i ha vice ne tache :  
Et se le contraire y hëuft  
Elle bien taire s'en scëuft,  
Et au celer bien li aidaisse;  
Car par ma foy bien le celaisse. (1)  
Jà vous ay ceste chose ditte,  
Mais ne m'en chaut se c'est reditte.

Je montay fur ma haguénée,  
Et chevauchay la matinée;  
Ne de chevauchier ne finay  
Tant que je vins où je disnay.  
Mais le disner ne pos attendre,  
Ains me convint en l'eure prendre  
Mon escriptoire pour escrire  
Les lettres que cy orrez lire.  
Et si, fu dedens enfermée  
La chanfon ci devant nommée,  
Et li tramis sans detrier;  
Qu'à moy grevoit le detrier.

XIX. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-*

---

(1) On ne voit pas bien ce qu'elle auroit voulu tenir secret, après ce qu'elle vouloit qui fût découvert.

voie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel vueille  
 Nostre Seigneur tousjours faire si bon comme je le desire de tout  
 mon cuer, & comme vous meismes le vorriés ! & par m'ame je  
 ne puis attendre d'envoier à vous ; & du mien plaise-vous sa-  
 voir que je fusse en tres-bon point, se je vous péusse veoir tousdis.  
 Mais quant je suis & seray loing de vous, & il me souvient  
 de la tres-douce pasture & sade nourreture dont vous m'avés si  
 doucement nourry & repéu, & se j'ay & aray po de joie & de  
 léesce, nuls ne s'en doit mervillier. Toutevoie, je me conforte  
 en ce que onques encor ne fu qui encores ne soit, se Dieus plaist.  
 Et, mon tres-dous cuer, je fui nices & rudes, au départir de  
 vous : si, le me vueillez pardonner quant je ne vous sceus mer-  
 cier ; pour ce que, en l'ame de mi, je estoie si pris & si souspris,  
 que je ne savois qu'il m'estoit advenu, pour le grant miracle que  
 la Déesse fist en nostre présence. Et toutes les fois que je y pense,  
 je en suis tous esbabis, & aussi de vostre grant humilité. Car se  
 je estoie li plus biaux, li plus sages & li plus parfais du monde,  
 si m'a Dieus & vous bien pourveu ; ne je ne suis mie dignes de  
 desservir le plus petit des biens que vous m'avés fait : & je prie  
 à Dieu qu'il me doint, avant la mort, que en jour de ma vie,  
 je ne face ne die chose qui vous doie desplaire. Si vous prie, pour  
 Dieu, mon dous cuer, qu'il vous souveingne de moy ; car par  
 m'ame je ne vous vorroie ne porroie oublier ; & se je le voloie,  
 Desirs ne me lairoit ; car, par Dieu, onques je ne vous desiray  
 tant à véoir des .c. pars comme je fais & seray ; & il y ba  
 bien cause. Et ce sera quant Dieu plaira & je porray, & non  
 pas quant je vorray, Dieus le scet. A dieu mon tres-dous cuer,  
 qui vous doint joie & bonheur & santé.

*Vostre tres-loial amy.*

Mais elle ne fu perisseuse  
 De rescrire, ne mal songneuse,  
 Ains me rescript par le message

Ce qu'est escript en ceste page;  
 Et le rondel qu'elle avoit fait ✓  
 Au miracle cy devant fait.

XX. — *Mon tres-dous cuer & mon vray amy, j'ay receu vos lettres & ce que vous m'avez envoié; de quoy je vous merci tant & de cuer comme je puis plus; & par especial de la bonne diligence que vous avés eue de moy faire savoir vostre bon estat; car c'estoit le plus grant desir que je eusse (après celli que j'ay de vous revoir) que de savoir que vous fussiés en bon point. Et ay eu plus de bien & de joie au jour & à l'eure que je receus vos lettres que je n'avoie eu puis que vous partistes. Et pour un desir que j'avoie de vous veoir, avant que je vous eusse veu, je en ay ad present .c. mil, & à bon droit. Car je n'avoie mie encores congneu le bien, l'onneur & la douceur que j'ay depuis trouvé en vous. Si vous jure, en l'ame de moy, qu'il n'est eue en quelque estat que je soie que il ne me soit avis que je vous voie devant moy, & que il ne me souviengne de vostre maniere & de tous vos dis & vos fais. Et, par especial, de la journée de la beneyçon du Lendit, & de l'eure que vous partistes de moy & je vous baillay ma clavette d'or : si la vueilliés bien garder, car c'est mon trefor plus grant. Si n'os onques-mais .ii. si bons jours à mon gré. Si ne cuide mie quil peust avenir chose par quoy je vous peusse oublier; car il n'est riens de quoy il me souviengne tant, nes Dieu prier. (1) On me dist, quant vous partistes, que on vous avoit veu partir, & que vous me mandiés que vous n'aviés veu nullui, & aviés dit que ce avoit esté pour ce que vous ne m'aviés pöint veu. Et j'entendi bien tantost que c'estoit à dire; je le savoie bien : car tout en tel estat que vous me laissastés, sans prendre nulle autre chose, je alay après vous & vous regarday, jusques vous fusses hors : & en verité il ne fu puis*

---

(1) Même de prier Dieu.

*jours, à celle droite beure par especial, que il ne me souvenist de vous. Je vous envoie un rondel qui fu fais le jour & l'eure que le virelay fut fais que vous m'avez envoié, & à l'eure que li miracles fu fais. A Dieu mon dous cuer, qui me doinst tel joie de vous comme mon cuer desire & de moy à vous aussi.*

*Vostre loial amie.*

RONDEL.

Merveille fu quant mon cuer ne parti,  
Quant de moy vi mon dous amis partir,  
Car tel dolour onques-mais ne senti.  
Merveille fu quant mon cuer ne parti.  
Tant com je po de resgart le sievi,  
Mais en po d'eure ne le pos plus véyr.  
Merveille fu quant mon cuer ne parti,  
Quant de moy vi mon dous ami partir.

Quant j'oÿ fa rescription,  
Se l'ymage Pymalion,  
Polixena la troÿenne,  
Deyamira, & belle Heleine,  
La belle Roÿne d'Irlande<sup>(1)</sup>  
Me priaissent, en ceste lande,  
Que je par amours les amasse,  
Certes toutes les refusasse;  
Car j'estoie en si tres-bon hait  
Que ce n'estoit que droit fouhait.  
Si m'en alay, jolis & gais;  
Et passay les guéz & les gais<sup>(2)</sup>

---

(1) Dame dont Meliadus, dans le roman dont il est le héros, devint éperdument amoureux.

(2) Gais ou guets, aguets.



De l'Archevêstre & des Bretons, (1)  
Que ne prisoie .ii. boutons.  
Tant que je vins en une plaine (2)  
De tous biens & de bon air plaine;  
Et là une dame encontray  
Qui, de Tornu jusqu'à Courtray,  
Non, de Paris jusqu'à Tarente,  
N'avoit si belle ne si gente.  
Et si estoit acompagnie  
De belle & bonne compagnie.  
Et quant la belle m'approcha,  
De près par mon nom me hucha;  
Et getta sa main à ma bride,  
Dont j'os grant paour & grant hide,  
Car elle dist : « Vous estes pris,  
« Et vous menray en mon pourpris. »  
Les autres venoient de ren ;  
Si respondi lors : « Je me ren.  
« Qui estes-vous, qui me prenez ?  
« — Venez aveuques moy, venez ! »  
Dist elle, « vous le farez bien,  
« Mais à present n'en farez rien. »  
Si m'enmena tout en parlant,  
Et je li disoie, en alant,  
Devant tous & en audience :  
« Vous m'avez pris sans deffiance. »  
Si me dist : « Ne vous y fiés;  
« Qui meffait, il est deffiés. (3)

---

(1) Arnaud de Cervoles, un des plus redoutés capitaines de la Grande-Compagnie. (Voyez plus haut, p. 68.)

(2) Ici nouvel épisode allégorique dont l'agrément dut être surtout bien senti par la dame. — *Tornu*, Tournus.

(3) Celui qui est surpris mal faisant est tout défié.

“ Et vous m’avez griefment meffait.

“ S’en corrigeray le meffait. ”

Après, aussi com par courrous,

Me dist *tu*, & laissa le *vous*.

“ Ne t’ay-je pas reconforté,

“ Et joie de loing apporté ;

“ Et donné déduis & léesce

“ Et fait joie de ta tristefce ?

“ Et ay esté tes champions

“ En toutes tribulations :

“ Quant Honte te vint affaillir,

“ Tes cuers estoit au defaillir ;

“ Ne ploïay-je pour toy mon gage ?

“ N’onques n’i ot nul autre ostage

“ Fors moy, qui en fis la bataille

“ A mon espée qui bien taille,

“ Et la rendi plus desconfite (1)

“ Que ce qu’elle fust enfoubite.

“ Toutes fois que Desirs t’assaut,

“ Je me met ou premier assaut,

“ Ne pas ne fuis la derreniere,

“ Ains porte par tout la baniere.

“ Ne Desirs n’a tant de puissance

“ Qu’il te puisse faire grevance.

“ A tous besoins me treuves preste,

“ Sans appeller & sans requeste ;

“ Dont je di que la bonté double.

“ Et tu ne me prises un double, (2)

“ Ne tu n’as encor de moy dit

“ Rien d’especial en ton dit,

---

(1) *La rendi*, rendis la honte.... — *enfoubite*, subjuguée.

(2) Petite pièce de monnaie, comme un *double tournois*.

“ Ne rendu graces ne loenge. ”  
“ Tu le scés bien, di le voir, ment-ge? ”  
Je li dis : “ Par sainte Yfabel,  
“ Ma dame, vous parlés moult bel,  
“ Et puet-estre que dites voir ;  
“ Mais je vorroie bien favoir  
“ Vostre nom ; si, m’escuferoie  
“ Par devers vous, se je pooie. ”  
Elle dist : “ J’ay nom Esperance :  
“ Voi-ci Mesure & Attemprance,  
“ Bon-avis & Confort-d’ami,  
“ Qui sont tousdis avecques mi,  
“ Et qui t’ont fait maint biau servise,  
“ Non par devoir, mais par franchise. ”

Je li fis lors la reverence,  
Et les autres, en sa présence,  
Moult humblement ; & m’acusay ;  
Qu’onques de rien ne m’escusay,  
Pour ce qu’Esperance avoit droit  
Et je le tort, en tout endroit.  
Et si la merciay moult fort  
De sa grace & de son confort,  
Qui m’avoit nourri & refait ;  
Et des biens qu’elle m’avoit fait.  
Lors Bon-avis prinst la parole,  
Qui bien & sagement parole,  
Attempreément, par mesure ;  
Et dist : “ Dame, se mespresure  
“ Vous a fait, il le vous amende ;  
“ Car en meffait ne gist qu’amende.  
“ Prenez-la, je le vous conseil,  
“ Et ce me semble bon conseil. ”

Ainsi dist chascuns & chascune,  
Si que j'eus la bonne fortune  
Qu'Esperance dist : « Je l'ottroy ;  
« Venés avant entre vous troy,  
« Dalès Avis, qui tauxera (1)  
« Quele amende il nous en fera. »  
Confort-d'ami dist doucement :  
« Ma dame, je los vraiment,  
« Que vous le mettés à renson,  
« Et qu'il en paie une chanfon,  
« Rondel, balade ou virelay. »  
Et elle dist : « Je vueil un lay  
« Apellé : le *Lay d'Esperance*,  
« Et par ce li feray quittance :  
« Si se partira franchement  
« Sans plus avoir d'empeschement. »

Lors di-je : « Dame, à ce traitié  
« Que vous avés fait & traitié,  
« Moult volentiers je me consens ;  
« Mais, je n'ay mie si bon sens,  
« Com pour faire si bon ouvraige.  
« Mais tant bonne & sage vous say-je  
« Que, s'aucune chose y deffaut,  
« Vous supplierez mon deffaut. »  
Si, requis terme competant,  
Je l'os ; si m'en parti atant.  
Mais je fui depuis sus ma garde,  
Et dis à mon vallet : « Regarde  
« Environ toy fongneusement ;

---

(1) Autour de Bon-avis qui taxera l'amende.

« Car on va mal féurement,  
« Tu le vois bien, en ceste marche. (1)  
« Et fier cheval des esperons,  
« Par quoy plus tost nous en alons.  
« Je te le di pour le milleur.  
« En ce paÿs font tuit pillieur,  
« Qui prennent les gens & detiennent  
« Et roben; ne fay dont il viennent,  
« Et s'en tuent, car en leur ombre (2)  
« Chascuns à mal faire s'aombre.  
« Di-je chascuns? je ment, sans faille,  
« Car il n'est regle qui ne faille;  
« Mais plusieurs avec eus se mettent,  
« Qui de leurs euvres s'entremettent. »  
S'avoie .iiii. contre sept; (3)  
Tant que je vins à mon recept.  
Et quant je vins en ma chambrette  
Qui estoit belle & gente & nette,  
Petit doubtay la pillerie  
De ces pilleurs, que Dieus maudie!  
Car, là fui fermes & fieurs,  
Sans plus doubter leurs mesieurs.  
Et à moy acquitter pensay  
Si qu'ainfi mon lay commensay.  
Quant il fu fais, je le tramis  
Si com je l'avoie promis;  
Et tout ainfi comme dit ay  
Vers Esperance m'acquitay.

---

(1) On court grand risque sur ce chemin.

(2) Et ils en tuent; car sous leur couvert, &c.

(3) Nous étions quatre « contre sept ». Apparemment qu'ils voyoient non loin d'eux.

LAY ET Y A CHANT. (1)

## I

Longuement me fui tenus  
 De faire lais;  
 Car d'amours estoie nus.  
 Mais, deformais,  
 Feray chans & virelais;  
 J'y fuis tenus :  
 Qu'en amours me fuis rendus  
 A tousjours-mais.

S'un petit ay esté mus,  
 Je n'en puis mais;  
 Car pris fuis & retenus  
 Et au cuer trais,  
 Tout en un lieu, de .ii. trais  
 D'uns yeus fendus (2)  
 Vairs, poingnans, fès & agus,  
 Rians & gais.

## II

Car ma dame que Dieus gart  
 Pour un dous riant regart,  
 D'ardant Desir fist un dart,

(1) Guillaume de Machaut passoit pour avoir excellé dans la composition des lais, dont les règles étoient des plus difficiles à observer. Il y a donc un certain intérêt à voir un de ceux qu'il croyoit apparemment avoir le mieux fait. En voici les règles d'après Eustache Deschamps :  
 « Il y faut avoir douze couples, chascune partie en deux, qui font vingt-  
 « quatre. Et est la couple aucune fois de huit vers, qui font seize; au-  
 « cune fois de neuf, qui font dix-huit, aucune fois de dix qui font vingt,  
 « aucune fois de douze qui font vingt-quatre de vers entiers ou de vers  
 « coppez. Et convient que la taille de chacune couple à deux paragra-  
 « phes soit d'une rime différente, d'une double couple à l'autre, excepté  
 « que la dernière couple de douze qui font vingt-quatre soit de pareille  
 « rime & d'autant de vers sans redite comme la première. » Nous allons  
 voir que Machaut a très-exactement observé ces règles compliquées.

(2) Comme s'il y avoit « d'une paire d'yeux. »

Et un d'Esperance:  
 Mais mort m'éust, fans doubtaunce,  
 Defirs, & fans deffiance,  
 S'Espoirs où j'ay ma fiance  
 Ne fust de ma part.

Car quant je senti l'espart  
 Dou regart qui mon cuer art,  
 Ne perdi, à tiers n'à quart,  
 Sens & contenance,  
 Mais tout : maniere & poiffance.  
 Lors me fist penre plaifance  
 En ma jolie souffrance  
 Espoirs, par son art.

### III

Mais ce durement m'efmaie,  
 Que ne fay  
 Se ceste amoureuse plaie  
 Qu'au cuer ay  
 Vient d'Amours ou de Cuer vray.  
 Car Dous regars maint cuer plaie,  
 Qu'ailleurs, dame ami ha gay. (1)  
 S'en morray  
 S'ainfi m'est; mais d'amour vraie  
 L'ameray.

De voloir que m'en retraie  
 Jà n'aray, (2)  
 Pour dolour que mes cuers traie;  
 Ains feray  
 Vrais, & de cuer ferviray  
 Ma dame plaifant & gaie.  
 Et quant mes jours fineray  
 Sans delay

---

(1) Car maint regard blesse, quand l'amant heureux est ailleurs.

(2) Jamais n'aurai de volonté qui m'en retire.

Mon cuer, que s'amour deplaie,  
Li lairay.

## IV

Ne favoie  
Quant fui pris,  
Se j'estoie  
Mors, ou vis;  
N'entendoie  
Gieu ne ris,  
Ains sambloie  
Homs ravis;  
Ne queroie  
Paradis,  
N'autre joie,  
N'autre pris;  
Ne sentoie  
Riens, tandis  
Que véoie  
Son cler vis  
Qui m'a de s'amour espris.

Toute voie  
Je repris,  
En la coie,  
Mon avis;  
A qui proie,  
Com fougis,  
Qu'elle m'oie.  
Car envis  
Garioie,  
S'escondis  
Me trouvoie  
A toufdis :  
Faut que foie  
Ses amis.  
Or foit moie,



Ne devis  
Plus, si feroie affevis.

## V

Ne fay se je dor ou veil,  
Quant son riant uel,  
Son gent corps qui n'a pareil,  
Et son dous accueil  
Voy & son cointe appareil,  
Simple, sans orgueil;  
Et son vis blanc & vermeil  
Plus que fucille en brueil,  
A qui d'amer me conseil; (1)  
Dont maint plaissant mal recueil.

Son chief d'or samble au soleil,  
Et s'a bel entr'ueil;  
Pour ç'avoir autre conseil  
Jà ne quier ne vueil;  
Ainfois du tout m'appareil  
A faire son vueil,  
Et à li servir m'esveil;  
Qu'en li tel bien cueil  
Dont je me feingne & merveil;  
Car tous vices en despueil.

## VI

Ne fait-il bon tel dame amer  
Et defirer  
Et honnourer,  
Où homs trouver  
Ne puer amer,  
Fors douceur fine à savourer?

---

(1) Auquel je prens conseil pour aimer.

Tres-noble destinée  
Ha cils qui si puet assener,  
Sans deffevrer :  
Qu'elle n'a per,  
Ains est nomper ;  
Et, fans doubter,  
On ne puet milleur regarder,  
Ne si tres-belle née.

Dont doi-je bien s'onneur garder  
Et, fans cesser ,  
Ymaginer  
A li porter  
Foy, fans fauffer,  
Et là tout mon sens appliquer,  
Sans villaine pensée.  
Mais mieus vorroie estre outre mer  
Sans retourner,  
Qu'entr'oublier  
Son dous vis cler,  
Ne que penfer  
Chose qui peult empirer  
Sa bonne renommée.

## VII

Certes, j'ay si grant deport,  
Quant je voy son noble port,  
Et quant, fans villain rapport,  
J'oy que chascuns son effort  
Fait de li prifier tres-fort ,  
Deffus toute créature ;  
Que je n'ay pensée oscure,  
Tristefce, mal, ne pointure,  
Ne chose qui me soit dure ;  
Ains ay une envoiféure  
Si tres-douce, & si tres-pure  
Qu'elle vault merci au fort.

En li véoir me deport,  
 En li servir me confort,  
 En li amer pren confort,  
 Et l'espoir qui me fait fort  
 Contre Desir, qui me mort;  
 Mais riens ne pris fa morsure.  
 Et s'on dit qu'elle m'est dure,  
 Ou qu'elle n'a de moy cure,  
 Ne m'en chaut, qu'en fa figure  
 Preng si douce norriture,  
 Que ne doubte rien que j'endure,  
 Mal d'amour ne desconfort.

## VIII

Et quant je puis vivre einfi,  
 Si liément & sans souffi,  
     Trop grant folour  
 Seroit de rouver s'amour  
     Ou fa merci.  
 Car je n'ay pas desservi  
     Si grant honnour,  
 Et si n'en fuis, par nul tour,  
     Dignes aussi.

Toft m'aroit dit : « Va deci ! »  
 Helas ! se ceavoie oï  
     De fa douçour,  
 Bien seroit la joie plour  
     Du cuer de mi;  
 Car il partiroit parmi.  
     Pour ce demour  
 En souffrance & en cremour,  
     Subjés à li.

## IX

Là font mis tuit mi plaisir,  
     Là m'ottroy,

Là porter foy  
Vueil bonnement.  
Là vueil amoureusement  
Vivre & morir :  
Là, me tir;  
Là, mi desir  
Sont, là m'employ :  
Là maint tous li cuers de moy  
Entierement,  
Doucement  
Et humblement,  
Pour li servir.

D'amer ne me puis tenir,  
Quant je voy  
Le maintien coy  
De son corps gent  
A qui je suis ligement  
Sans retollir,  
Sans partir,  
Sans repentir.  
Faire le doy  
Car .c. mille biens reçoï  
Contre un tourment :  
Autrement  
Certainement  
N'ay à souffrir.

## X

Si, n'est vie  
Si jolie  
Com de desirer amie,  
En espoir  
Qui chastie  
Et maistrïe  
Desir, si qu'il n'ait maistrïe  
Ne pooir,

Qu'il detrie  
 Vie lie,  
 Quant Espoirs ne l'amolie.  
 Pour ç' avoir,  
 Quoyqu'on die,  
 Sans partie,  
 Vueil d'Espoir la compagnie  
 Main & foir.

## XI

Car je fusse, longtemps a, mors,  
 S'il ne fust à martire,  
 Par l'ueil qui trait en mon corps  
 De Desir une vire, (1)  
 Qui jà n'en fera traite hors,  
 Se m'amour ne l'en tire,  
 Ou Bons espoirs qui m'a, dès lors,  
 Vistité com dous mire,  
 Et conforté mes desconfors  
 Doucement; Dieus li mire!

C'est mes chastiaus, c'est mes reffors,  
 C'est ce qui estaint m'ire;  
 C'est li avoires, c'est li trefors  
 Dont on ne puet mesdire;  
 C'est de ma vie li drois pors,  
 C'est ma joie à droit dire.  
 Tous li argens & tous li ors  
 De France & de l'Empire  
 Ne vault pas l'un de ses confors  
 Où Désespoir s'aïre.

## XII

Et quant ad ce suis venus  
 Qu'amis suis vrais,

---

(1) Une flèche. D'où l'ancien mot *vireton*.

Et d'Espoir bien pourvéus,  
 Un joli fais  
 Gracieus & plains de pais  
 M'est accréus,  
 Qui ne fera mis en fus  
 De mi, jamais.

Car se j'avoie affez plus  
 Que je ne fais,  
 Et s'eusse plus que nus  
 Pris, en tous fais,  
 Si fuis-je norris, refais,  
 Et pourvéus  
 Largement, & bien péus  
 De ses biens fais.

Quant j'eus fait le dit & le chant  
 De ce joli lay que je chant,  
 Moult souvent en la ramembrance  
 De ma dame & douce Espérance,  
 Je le fis escrire & noter,  
 Si bien qu'on n'i péust noter,  
 Fors tant sans plus qu'en bon espoir  
 Vivre & servir ma dame espoir.  
 Quant il fu fais, je le ploïay,  
 Et en ces lettres l'envoïay  
 A ma dame par un varlet  
 Qui pour autre chose n'alet;  
 Et li escriis comment j'estoie  
 Pris d'Espérance enmi ma voie.

XXI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere suer & ma tres-douce amour, onques je n'eus si grant desir de savoir & oïr bonnes nouvelles de vous & de vostre bon estat; & aussi que vous les oïssies de mi, comme j'ay eu en chemin & ay en-*

cores. Et, ma tres-douce amour, vous savés bien comment tous li pays est pleins & chargiés de gens d'armes & d'annemis & pilleurs sus les bonnes gens; si vous plaise à savoir, ma douce amour, que onques ne fui en si grant peril comme j'ay été, se ce ne fust li souvenirs & li dous pensers que j'ay eu & ay à vous: car yceuls me donnent & ont donné si grant vertu, que, mercy à Dieu & à vous, je suis eschapés des mauvais. Mais toutesfois, je n'ay sceu ne peu si bien eschiver ne guenchir le peril-leus pas, que je n'aie eu moult grant paour. Car quant je os passé auques les plus perilleus pas, & cuidoie estre & chevauchier plus seurement, je vins en une moult belle plaine, & pensoie à la grant biauté & à la parfaite bonté & bonnourable courtoisie qui en vous sont, & aussi aus grans biens que vous m'avés fais, desquels je ne suis pas dignes, ne ne les porroie ne ne saroie remunerer ne desservir. Je ne me donnay de garde, en regardant sus costé: & vi chevauchier une moult grant compagnie de moult nobles gens qui vinrent tout droit vers mi. Si que se os paour, nuls ne s'en doit mervillier; car, & devant tous vint une dame qui me dist: « Vous estes prins. » Et quant je m'aperceus que c'estoit une si noble dame, & aussi qu'il me souvint plus ardemment de vous, pour ce qu'elle estoit dame moult noble, je respondis moult humblement: « Dame je me  
« rens, » & li demanday qui elle estoit qui m'avoit pris. Et elle respondi que bien le saroie, & qu'elle m'avoit fait moult de services & de bontés, desqueles onques ne li avoie fait remuneration: mais, avant que jamais partisse de li, elle saroit bien comment ce seroit. Et finablement me dist qu'elle avoit à non *Esperance*, & adont fui moult confortés. Et lors vint chevauchant *Mesure* & *Attemprance*, avec l'autre compagnie qui moult noble estoit, & li dirent: « Dame, plaise-  
« vous à ordener de li telement qu'il puist estre acordés à vous. » Et lors, tint moult grant & long conseil, & avec sa gent fu ordené & par grace que, pour ce qu'elle m'avoit toute ma vie

donné & procuré moult d'onneurs & de biens, que, en restitution & renumeration d'iceuls, & aussi pour amende tauxée par li & par ses gens, de ce que en ce livre ne avoie riens fait d'especial chose qui feist à conter pour li, je fëisse un lay appelé Lay d'Esperance. Lequel lay, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je vous envoie enclos en ces présentes & vous prie, tant amoureuxment & de cuer comme je puis plus, qu'il vous plaise à le savoir, car il vient de vous, ne n'ay mestier d'Esperance se n'est pour vous. Et, ma tres-douce amour, puis qu'il est fais pour vous, il est raison que vous le sachiez premier que li autre. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint tel bien, tel bonheur & tele joie come je vorroie pour moy-meisme.

Vostre tres-léal ami.

Lors ma douce dame jolie,  
 Qui de ma léesce estoit lie,  
 Et de ce qu'estoie eschapés  
 Dou lieu où j'estoie attrapés,  
 Ne fist pas mon message attendre;  
 Ains le delivra fans attendre,  
 Ainsi com véoir le porrés  
 Quant ces lettres lire vorrés.

XXII. — Mon tres-dous cuer & mon tres-dous & mon tres-loial ami, j'ay bien veü, par vos amoreuses lettres, comment & queles aventures vous avés eu en chemin, & que vous estes en bon point & en santé; de quoy j'ay plus grant joie que de chose de ce monde. Et, mon tres-dous cuer, plaise-vous savoir que onques lettres ne vinrent si bien apoint comme les vostres darrenieres; car vraiment depuis que vous m'escrisistes l'autre fois, je ne fui sans pensement, souffi & paour, que vous n'eussies aucun empeschement. Mais quant je vis vos lettres, onques n'os joie qui si m'alast au cuer; car à paine me pos-je sous-



*tenir de joie, quant je les tins; tous li cuers m'esvanuy : de quoy moult de teles dames avoit avecques mi(1) qui se mervillierent que j'avoie : & toutesfois li cuers me revint, & m'en alay en ma chambre, disant que je m'aloie reposer un po. Et chascuns s'en ala, & me laissierent, car il cuidoiient que je fuïsse moult malade : & si estoie-je. Et fermay ma chambre, & leu vos douces lettres, & entendî bien tout le fait & sceu la verité de nos .ii. cuers qui jamais ne porront desjoindre; car je voy bien & enten que l'un porroit po vivre sans l'autre. Si eus, en lisant, moult de biens & moult de maus, mais je les soustien bien, & me sont moult dous. Si sachiés bien, mon dous cuer, que j'ay pris & veu le lay qui estoit enclos en vostre douce lettre, & vous promet que je le saray au plus tost que je porray, & ne chanteray autre chose jusques à tant que je sache le dit & le chant : Car c'est chose de dit & de chant qui onques plus me plaist. Mon tres-dous amis, Nostre seigneur vous doint bonne santé, pais & tele joie comme vostres cuers & li miens mieus le desirent.*

*Vostre leal amie.*

Mais je vous ay autre fois dit,  
 Si com il apert par mon dit,  
 Que cils qui sent l'amoureux point  
 N'est mie tousdis en un point :  
 Ainçois reçoit mainte pointure,  
 Une heure douce, l'autre fure.  
 Et Desirs qui a mis à mort  
 Maint amant, desiroit ma mort,  
 Et en tous lieux me couroit feure,  
 En tous estas, & à toute heure.  
 Si ne le pooie endurer,

---

(1) Il y avoit avec moi telles nombreuses dames qui, &c.

Car il ne me laissoit durer  
En eglise, n'à champ, n'à ville.  
Si me sembloit chose trop vile  
De vivre en tele pestilance ;  
Ne Dous penser, ne Esperance  
Ne pooient avoir victoire  
Encontre li, c'est chose voire ;  
Ainçois nous .III. desconfissoit,  
Dont souvent mes cuers gémissoit.  
Quant je vi la desconfiture,  
Je fis tantost ceste escripture  
Et si, l'envoia y à ma dame ;  
Car je n'avoie confort d'ame,  
Ne nuls ne favoit la douleur  
Qui faisoit palir ma coulour.  
Si qu'à plourer me confortoie,  
C'estoit tout le bien que j'avoie.

## XXIII.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Oy de ton ami la clamour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy comment je pour toi demour ;  
Fay tant qu'o toi soit mon demour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Oy du grand desir la rumour  
Qui fait en mon cuer son demour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Fay qu'avec toy face sejour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Fay que j'aie encor un bon jour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Oy de long comment pour toy plour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy comment pour toy je m'esplour.  
Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Tari le ruissel de mon plour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Estain de Defir la chalour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Amenuise sa grant rigour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Ajes pité de mon labour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Met en ton tres-dous cuer tenrour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy ma peine, voy mon labour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy comment pour t'amour labour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy ma tres-amere tristour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy mes meschiés, voy ma dolour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Confidere ma grant fréour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy que de mort fuis'en paour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Regarde comment je m'atour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy comment je pleur en destour,

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Pour ton cointe corps fait à tour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy qu'en toy sunt toufdis mi tour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Voy comment pour toy descoulour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,  
Ouvre le flun de ta doucour,  
S'arouse ma pale coulour.

*A Dieu mon tres-dous cuer, qui vous doint joie, pais &  
tout le bien que vostres cuers desire.*

*Vostre tres-loial amy.*

Lors ma dame, comme dolente,  
 De rescrire ne fu pas lente,  
 Car certainement bien appert  
 Par sa lettre tout en appert.

XXIV. — *Mon tres-dous cuer, & mon tres-dous amy, vous m'avez envoie vos lettres qui m'ont plus donne à faire & à estudier que lettres que vous m'envoyâtes onques mais. Sachies (1) que je me merveille moult pourquoy vous faites tels plains ne tels clamours, ne pourquoy vous menés si dure vie : car il m'est avis que vous n'avez pas trouvé en mi pour quoy vous le devés faire, ne n'est pas m'entention que vous li trouvés jamais ; combien que je soie certaine que li cuers vous fait moult mal de ce que vous estes si loing de moy ; & je le fay bien par moy-meisme : car, en verité, je ne vous porroie escrire le grant meschief que j'en ay. Mais je me reconforte en ce que, se Dieu plaist, je vous reverray briefment : & je vous prie tant comme je puis, & commande de tel pooir comme j'ay sur vous, que vous vueillies oster vostre cuer de tout plour & de tout anoy, se vous volés que le mien soit aise ; & penre bon reconfort en vous. Car je vous jur & promet par ma foy que je ne vous fis onques tant de bien ne de doucours, de .c. mille tans comme j'ay grant desir de vous en faire. Ne toute ma vie, vous ne me trouverés lassé de faire chose qui vous doie plaire. Si m'est avis que vous ne me devés point faire de dueil, ains devés estre en joie & en léefce. Et je vous prie que vous y soiez, se vous m'amés de riens. Et pour ce, je vous envoie ceste balade que j'ay puisie en la fontaine de larmes où mes cuers se baingne, quant je vous voy à tel meschief ; car par Dieu je ne porroie ne vorroie bien ne joie avoir, puis*

---

(1) Elle semble lui donner à entendre ainsi, qu'elle n'a pas trouvé trop ingénieuse cette façon de correspondre ; & nous sommes un peu de cet avis.

*que je vous feroie en douleur & en tristefce. Et, pour ce, ay fait ceste balade, — de cuer plourant en corps malade.*

*Vostre léal amie.*

Il n'est dolour, desconfort ne tristesse,  
Anuy, grieté ne pensée dolente, (1)  
Fierté, durté, pointure ne aspreffe,  
N'autre meschief d'amour, que je ne sente :

Et tant plaing, fouspir & plour,  
Que mes las cuers est tous noiés en plour.  
Mais tous les jours me va de mal en pis,  
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Car quant je voy que n'ay voie, n'adrefce  
A tost véoir vostre maniere gente,  
Et vo douceur qui de long mon cuer blefce,  
Que toudis m'est par pensée presente,

Je n'ay confort ne retour  
Fors à plourer, & à haïr le jour  
Que je vif tant; c'est mes plus grans delis,  
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Mais se je fuis loing de vous sans léesce,  
Ne pensés ja que d'amer me repente,  
Car Loiauté me doctrine & adrefce  
A vous amer en tres-loial entente.

Si que Cuer, Penfer, Amour,  
Voloir, Espoir & Desir sans retour  
Ay eslongié de tous & arrier mis,  
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Quant je vi qu'elle se plaignoit  
Pour m'amour, & qu'elle baignoit  
Son cuer en larmes amoureuses,

---

(1) Ou *grieveté*. Chose pénible.

Et que ses pensées joieuses  
Estoient toutes converties  
En droites grienges, o uerties, (1)  
Et que c'estoit tout par ma coulpe  
Qui vers li me grieve & encoulpe,  
Seulement pour mon escripture  
Qui pour sa pais estoit trop dure ;  
Moult durement me repenti,  
Quant pour ce qu'avoie senti  
D'ardant desir l'amoureux point,  
Li avoie escript en tel point.  
Qu'aussi bien le sentoit la belle  
Au cuer, par dessus la mamelle,  
Que moult de meschief li faisoit,  
Mais toutevoie s'en taisoit ;  
Elle souffroit en patience  
Pour ce qu'elle avoit esperence  
Qu'onques ne fu qu'encor ne foit. (2)  
Car cils qui tel dolour reçoit  
Ne se doit pas desespérer  
Pour Desir, ains doit esperer  
Que, comment que joie demeure,  
Encores venra la bonne heure  
Que de la tres-douce rousée  
De Mercy fera arroufée.  
Là pluiseurs fois sa lettre lui,  
Tous seuls qu'il n'i avoit nelui,  
Fors moy sans plus & son ymage,  
A cui j'amenday mon outraige,  
Mon meffait, & ma grant folie,

---

(1) Converties ou tournées en vrais chagrins.

(2) Qu'il n'estoit rien arrivé qui n'arrivât encore.

Pour ma douce dame jolie.  
Si que, fans faire long detri,  
Ceste lettre-ci li escri  
Moult humblement, en accusant  
Desir, & en moi escusant.

XXV. — *Mon tres-dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, je vous mercye tant humblement comme je puis, & non mie tant comme je doy, de vos douces & gracieuses escriptures qui m'ont tant conforté qu'il n'est tristesse ne douleur qui me puiſt venir. Si feray ce que vous me commandés à mon pooir ; & se je vous ay un po rudettement escript, ce fait Desir que j'ay plus creu que je ne deusse. Si, le me vueilliés pardonner. Des nouvelles de par de ça s'il vous plaist savoir, plusieurs grans signeurs scevent les amours de vous & de mi, & ont envoié par devers moy un chapellain qui est moult mes amis, & m'ont mandé que par li je leur envoie de vos choses & les responses que je vous ay fait ; especialement : Celle qui onques ne vous vit ; si ay obéy à leur commandement. Car je leur ay envoyé plusieurs de vos choses & des miennes, & ont volu savoir se il est verité que je aie vostre ymage, & je l'ay monſtré à leur message, bien & richement parée & mise haut au chevés de mon lit ; si que chascuns se merveille que ce puet estre. Et sachiez qu'il scevent comment vous m'avez resuscité, & rendu joie & santé sans ce que vous m'eussiez onques véu. Si tiennent si grand bien de vous, de vostre douceur & de vostre humilité, comme de dame dont il oÿſent onques parler. Si leur ay escript, à vostre loenge, le bien & la douceur qui y est & ce qu'il m'en semble, mon dous cuer. Et puisque il est ainsi que, ou royaume & en l'empire, nos amours ſont sceues & revelées, & especialement des meilleurs, bien seroit ores de male heure nés cils qui fausseroit de nous .II., car jamais n'aroit bonheur. Et, par m'ame, ma tres-douce suer, j'ay si grant fiance en vostre noble cuer & en vostre*

*tres-fine douceur, que je say certainement qu'il n'i porroit avoir que loyauté : si en suis tous seurs, & je m'en aten à vous de tous pouns. Et, quant à moy, il ne me semble mie que nes la mort peüst mon cuer oster ne departir de vous. Si en devés bien estre en vostre pais : & certes, ma tres-douce fuer, j'ay si grant joie & si grant plaissance en vostre bon renon & en vostre loenge qui ainfi s'espant par tout & espandera, se Dieus me donne vie, qu'il n'est douleur ne tristefce qui me peüst venir. Et m'est avis que tout le bien & la joie que je voy que li autre ont, soit douleur & tribulation contre la joie & le bien que j'ay, & il y ba bien cause; car se j'estoie li plus parfaiz en toute chose qui onques fust, si truis-je en vous assez de biens & de douceurs. Et, mon dous cuer, quant au noble & au riche tresor dont j'ay la clef, par Dieu je l'iray defferrer le plus tost que je porray, & seront au defferrer Foy & Loiauté, Droiture & Mesure. Et se Desirs voloit faire le maistre on ne li soufferroit mie, puisque vous & moy & Loiauté & bonne Esperance sommes alliés contre li.(1) Et, par ma foi, il est à moitié desconfis; ne je ne prise mais riens chose qu'il me puist faire, pour les douces & amiables lettres que vous m'avez escriptes. J'ay fait un Rondel que je vous envoie, & avez le chant par le premier que j'envoieray vers vous : & y est vostre nom, ainfi comme vous le verrez, par ceste cedula encluse en ces presentes. Et, mon dous cuer, s'il vous souvient de moy, par Dieu vous n'estes pas deceue, car je laisse tout autre souvenir & toutes autres pensées pour vous : & de ce que vous dites que vous vous fiez tant en moy que je ne porroie faire chose qui vous peüst desplaire, Dieus le vous*

---

(1) Il faut admettre ici que la jeune fille lui avoit dit : « Je vous confie le secret & la propriété de mon honneur. Vous pouvez en disposer à votre gré; j'ai l'assurance que vous garderez bien notre secret & n'abuserez pas des droits absolus que je vous donne. » De là la protestation que fait l'heureux dépositaire de garder mesure & loiauté, jusqu'à retenir Desir s'il vouloit trop faire le maître.



*mire, car par m'ame je m'en garderay bien, se Dieu plaißt. Mon tres-dous cuer, par m'ame, onques je n'oy dire de vous que bien & loyaulté & bonneur. Si ay toute doubte, toute souspeçon bouté hors de mon cuer, & tien que vostre belle & douce bouche ne daigneroit mentir. Si tenés fermement que je vif en joie & en revel plus que amans qui soit en pays où je demeure; & me suis remis à faire vostre livre, enquel vous serés loée & bonnourée de mon petit pooir, & toutes autres dames pour l'amour de vous. Et, ma tres-douce amour, les oreilles vous deveroient bien fort & souvent mengier; (1) car je ne suis en compagnie que on ne parole tousjours de vous, & en tel bien que tous cils qui vous ont vëu vous comperent à l'escharboucle, qui esclaircist les os-cures nuis, au saphir qui garit de tous maus, & à l'esmeraude qui fait tous cuers resjoir: & brief, chascuns vous tient comme la fleur des dames. Et, par icellui qui me fist, j'en ay tele joie que je ne le vous porroie dire n'escire, & tout ce saurés-vous bien par autre que par moy. Si ne donroie mie mes soubais, mes souvenirs & mes douces pensées pour l'avoir d'un tres-bien riche roiaume. Car quant je pense bien à vostre pure, fine & esmerée douceur qui est dedens mon cuer enfermée comme tres-sor en coffre, & enclavée comme pierre en or, il m'est souvent advis que je soie avec vous aussi doucement que je fui onques. Et, mon dous cuer, se je ne vous envoie de mes choses si souvent comme je soloie, je vous suppli humblement qu'il ne vous desplaise mie. Car se je avoie la teste de fer & le cuer d'acier & le corps d'aymant, ne porroie-je mie bien faire vostre livre & penser à faire autres choses, qu'il ne convint laisser l'un pour l'autre. Je vous suppli tant humblement comme je puis & de tout mon cuer que vous me vueilliez envoyer l'une des choses que vous mettés plus près de vostre cuer, par quoy je la puisse mettre si près du mien comme je porray. Et certes se vous la*

---

(1) Mengier, pour démanger. Nous difons aujourd'hui *tinter*.

*m'envoiez, je la tenray comme vraie & digne relique. Et vous estes si bonne & si sage que vous sarez bien que c'est à dire. Et aussi me vueilliez faire si bien de vostre suer que, quant je venray vers vous, nous puissions mener bonne vie sans dangier.*

*A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint le bien & la joie que vous desirés !*

*Vostre loial ami.*

Ma dame ainfi me resjoÿ,  
 Comme dessus avez oÿ,  
 Par son gracieus mandement  
 Et par son dous commandement,  
 Com celle en qui tout mon cuer maint.  
 Or pri Dieu que vers li me maint  
 Briefment, si feray assevis;  
 Car plus ne me faut, ce m'est vis.  
 Mais jà Dieus ne me laist tant vivre,  
 Ains me toille honneur & mon vivre,  
 Quant de li me departiray;  
 Car quant devers sa part iray  
 Ce n'iert mie à repentir.  
 Si puis bien dire, sans mentir,  
 Et s'en parole qui volra !  
 Mais certainement on verra  
 Tout clerement, je n'en doubte mie,  
 La fleur de lis croistre en l'ortie,  
 Et le fruit naistre en la racine,  
 Et fin basme porter espine,  
 Et en suzin germer la rose, (1)  
 Qui seroit moult estrange chose;  
 Aincois que queurre de tel laisse (2)

---

(1) *Succin*, substance bitumineuse; ambre jaune.

(2) Avant qu'on me voie aller, courir de tel pas, que....

Que je l'entroublie ne laisse.  
 Tous fiens fuis sans departement,  
 N'il ne porroit estre autrement.  
 Ainsi j'ay esperance qu'elle  
 Vuet moult bien quant ami m'appelle,  
 Et, de son bon, clame chascun  
 Ami, ne n'en aime adès qu'un.  
 Et sa responce le m'enseingne,  
 Avoir n'en quiers nulle autre enseingne.  
 Vés-là ci, je la vous liray,  
 Que jà mot n'i oublieray.

XXVI. — *Mon dous cuer, ma douce amour & mon tres-chier ami, plaise vous à savoir que, la merci Dieu & la vostre ! je suis en tres-bon point de corps & de cuer aussi ; car je le say en si plaisant & si dous demour, que il ne porroit nul mal avoir, tant que il soit par devers vous. Car, par Dieu, il i est à toute beure & sera toute ma vie. Et quant je m'avise que je l'ay si tres-bien bebergié que je porroie ne voldroie mieus, il n'est nuls maus que li corps puiست avoir. Et ainsi comme je say que li vostres cuers est tous par devers moy & que vous vous tenés seurs de m'amour, & que vous estes en joie & en revel, j'en ay tel joie que je ne le porroie dire ; car certes je ne porroie avoir joie ne aise tant comme je vous sentisse à meschief. Mon dous cuer, j'ay receu vos lettres enqueles vous me faites assavoir que plusieurs grans signeurs scevent les amours de vous & de moy, & que il vous ont mandé que vous leur envoie de vos choses & des moies. Si me plaist tres-bien que vous leur en aiés envoie, car je vueil bien que Dieu & tout le monde sache que je vous aime & ay plus chier que homme qui au jour de hui vive. Et si, me tien à mieus parée & à plus bonnourée de vostre amour, que de roi ne de prince qui soit en monde. Car, à mon gré, il n'a femme en monde mieus assenée d'ami que je suis ; de quoy je loe Dieu, Amour & Venus,*

tous les jours plus de cent fois, & si say certainement que je ne feray jà vers vous fausseté par quoy je doive avoir nul blasme. Et pour toutes ces causes ne me cbaut-il se nos amours sont descouvertes. Et ainsi vous savés bien que c'est pour le milleur. Et, mon dous cuer, vous m'escrivés que vous avés si grant joie de mon bon renon qu'il n'est mal qui vous puiſt venir. Et, par Dieu, mon dous cuer, si ay-je dou vostre, & je l'en doi bien avoir, car je croy qu'en tout le monde n'en a nul qui ait meilleur renommée de vous de tous les bons; & vous savés que ce fu le commencement de nos amours, lequel fu trop tart, à mon gré; car c'est le plus grand regret que j'aie que du bon temps que nous avons perdu: & n'ay riens que je ne vossiſſe avoir donné par quoy nous eussions plus tost commencie. Et, mon dous cuer, vous m'escriſiés que vous venrés briefment deſſermer le tresor dont vous avés la clef; & se ceuls que vous m'avez mandé qui seront au deſſermer y sont, la compagnie en vaudra mieus, & je pense bien que il y seront. Et ne cuide mie que se Desirs y vient, qu'il nous puiſt en riens grever; car celle noble compagnie l'aroit tost desconfit. J'ay veu le rondel que vous m'avez envoié, & y ay bien trouvé mon nom: & ay grant joie de ce que vous estes remis à faire nostre livre, car j'ay plus cbier que vous le faciés que autre chose, & me souffira, se vous m'envoîés, toutesfois que vous m'escrivés, .i. petit rondelet ou aucune chanson nouvelle. Car je n'en vueil nulles aprendre que des vostres; &, par ma foi, il ne me desplaist point se vous envoîés à autres qu'à moy; car chose qui vous plaist ne me porroit desplaire. Mais qu'il vous plaise que je les aie la premiere. Je ne vous envoie pas ce que vous m'avés mandé, pour ce qu'il m'est avis qu'il ne seroit pas bon de l'envoier par ce message; mais je le vous envoieray par vostre vallet, la premiere fois que vous le m'envoierés, avec vos paternostres(1) que je ne

---

(1) Les paternostres étoient un chapelet dont chaque grain répondoit à un Pater Noster qu'on devoit réciter; de là : dire ses patenôtres.

*puis envoier si tost comme je vossiffé. Mais je vous envoie la coeffe & le cuevrechief & le touret (1) que je avoie affublé le jour que je reçu vos lettres. Ma suer se recommande à vous, & n'aiez nulle doubte, car je trouveray assez chemin par quoy nous pourrons tout à loisir defferrer le tresor. H. Vostre amis, (2) ba esté à Paris, il se recommande à vous moult de fois; si a grand joie de vostre bien & du mien, & metteroit volentiers peine comment nous en eussions plus. Et, par Dieu, nous le devons amer, car c'est cils par quoy nos amours furent premiers commenciés. Et, mon dous cuer, je ne pense point de mal en ce que vous me mandés que je vous envoie &c; (3) car je say bien qu'il n'en y a point: & si, le vous enverray le plus tost que je porray. Par le Dieu en qui je croy, vous ne me troverés ja lassé de faire chose qui vous doie plaire. Je vous pri, recommandés-moy à mon frere & le vostre, (4) & li donnés ceste verge d'or; & li dites que je li prie que il la porte pour l'amour de moy. Mon cbier ami, je prie à Nostre seigneur que il vous doint tel bien & tele bonneur comme je vorroie.*

*Vostre loial amie.*

Véu avés le dous escript  
Que ma douce dame m'escript.  
Et aussi je l'ay bien véu,

(1) Le *touret*, & non *tourez* (comme l'écrivit M. Viollet-le-Duc), étoit, ainsi que l'a conjecturé le même historien du Costume, une partie de la coiffure des dames; je crois qu'elle servoit à retenir & envelopper les cheveux: de là *touret* de nez.

(2) C'est apparemment Henri, le même qui avoit porté la première lettre de Peronnelle. Machaut lui avoit longtemps avant adressé une curieuse pièce de vers sur les ennuis que lui causoit l'obligation de monter la garde sur les murs de Reims.

(3) Cet &c n'en dit-il pas plus qu'il n'est gros?

(4) Ces deux frères semblent bien désigner affectueusement la même personne, le frère de Machaut.

Ymaginé & concéu.  
Et certes quant bien l'ymagine,  
Je la compere à la roïne  
Qu'on appelloit Semiramis,  
Qui d'avoir fu riche & d'amis,  
Et roïne de Ninivée,  
Séant en marches de Caldée.  
Valerius Maximus conte  
Et si dit ainfi en son conte :  
    Semiramis fut une dame  
Qui vult honneur & haï blame,  
Et n'ot pas le cuer si entort  
Que à nul vofist faire tort;  
Et elle aussi ne voloit mie  
Que l'en li fëist villenie,  
N'à sa gent honte ne damage.  
Garder voloit son heritage,  
Et moult amoit ses bons amis,  
Mais fort haoit ses ennemis;  
Et trop plus amoit, sans doubtece,  
Misericorde que vengeance.  
Car elle estoit franche & piteuse,  
Et dou mal d'autrui dolereuse.  
Un jour advint qu'en son palais,  
Qui fu grans & biaux, non pas lais,  
Où il ot grant chevalerie,  
Et plusieurs gens de sa maisnie,  
Un message vint en grant haste,  
Qui disoit à tous : « Or me haste,  
« Parler m'estuet à la Roïne. »  
Encor estoit en sa courtine(1)

---

(1) Dans ses rideaux.

La roïne, qui s'atournoit :  
Et li més celle part tournoit,  
Et fist tant qu'il vint devant elle,  
Et puis li conta la nouvelle ;  
Et il jura, par saint Antoine, (1)  
Que la cité de Babiloine  
Estoit contre li revelée.  
La dame estoit eschevelée,  
Fors tant qu'une tresse tressie  
Avoit, & l'autre destressie.  
Mais en ce point où elle estoit,  
La dame tantoit se vestoit,  
Et s'en ala à grans eslais  
A sa gent, dedens son palais ;  
Et leur dit, com vaillant & sage,  
Sa desconvenue & l'outrage  
Que cils li avoit recité  
De Babiloine la cité ;  
Et que jamais n'aroit bon jour,  
N'en ville ne feroit sejour,  
N'a son cuer n'aroit grant léefce,  
Ne trefferoit son autre trefce,  
Tant que li feroit amendé.  
Et lors à ses grans os mandé,  
Et si bien les sot pourvéoir  
Que la ville vint asséoir ;  
Et là fist tant qu'en sa presence  
Vinrent tuit à obéissance.  
Ne fu ce fait tres-honnable ?  
S'Hector, le puissant combatable,  
L'eust fait, ne fut-ce grant chose ?

---

(1) Forme de ferment pour le moins douteuse.

Dont il avint, à la parclose,  
Que ceuls du paÿs, pour ceste ouevre,  
Firent une ymage de cuevre  
Qui d'une part estoit tressie,  
Et de l'autre part destressie  
A sa samblance, de tel taille  
Comme elle estoit à la bataille,  
En signe de ceste victoire;  
Par quoy il en fust grant memoire.

Or vueil ma dame comparer  
A Semiramis qui parer  
Ne volt son chief ne sa figure,  
Fors que des euvres de nature,  
Jusqu'atant que la villenie  
Qu'on li avoit fait fust vengie.  
Je suis la cité proprement, (1)  
Que siene suis entierement,  
De son droit & de son demainne;  
Et elle est de moy souveraine.  
Mais Desirs & Merencolie,  
Doubtance de perdre ma mie,  
Longue demeure, Longue attente  
Du véoir, Pensée dolente,  
Et ce que je n'ay congnoissance  
Où elle maint ne acointance,  
N'en ce monde n'a créature  
Qui li die ce que j'endure,  
Font souvent murmuration  
En mon cuer, & rebellion :  
Et si estaignent la lanterne

---

(1) Je suis à l'égard de ma dame ce que Babylone étoit à Sémiramis.



D'Espoir qui la cité gouverne.  
Dont il faut que li las s'enfuie  
Par nuit, dont durement m'anuie.  
Mais quant ma chiere dame entent  
Ceste nouvelle, pas n'attent  
Qu'on la prie de moy aidier,  
Car on ne feroit fouhaidier  
Comment de moy aidier s'apreste,  
Et comment la belle est tost preste.  
Car en quel estat qu'elle soit,  
Si tost com mes lettres resloit,  
Et entend la desconvenue  
Qu'en sa cité est advenue,  
N'oublie pas qu'elle n'aqueure,  
Et que tantost ne me sequeure  
Par la voie plus honnourable  
Qu'elle puet & plus convenable ;  
Et qu'Espérance ne remette  
En siege, & les autres demette.  
Si que tuit à destruction  
Sont mis & en subjection.  
Et pour l'ymage qui fu faite  
De Semiramis & pourtraite ;  
Enfement, les gens du pays,  
Ma dame liges & naÿs, (1)  
Féirent pourtraire une ymage  
Gente de taille & de corsage,  
De maniere & de contenance,  
Toute pareille à sa samblance.  
Et tant estoit belle à véoir  
Qu'à tous devoit plaire & féoir ;

---

(1) Les hommes liges-nés de ma dame.

Et pour sa grant biauté l'apelle  
Chascuns qui la voit : TOUTE-BELLE.

Mais trop fort me desconfortasse  
Se ce ne fust : & trop doubtaffe  
Desir, & ceste autre merdaille  
Qui ne font que noise & bataille,  
Et qui se vuelent reveler,  
Quant ne se puelent plus celer.  
Ceuls dou pays la me tramirent ;  
Or vous diray ceuls qui la firent :  
Ce furent Franchise, Pité,  
Fine douceur, Vraie amisté,  
Loyauté, Raïson & Mesure,  
Qui toutes y mirent leur cure ;  
Tres-dous Espoirs le m'aporta,  
Qui doucement me conforta,  
Et encor tousdis me conforte,  
Et de mon cuer garde la porte.  
Si que jamais n'i enterront  
N'à la cité mal ne feront :  
Et se Desirs y vult venir,  
Doucement le faut maintenir,  
Et qu'il n'apporte fu ne flamé  
Qui la cité brule & enflame ;  
Ne jamais n'i ara pensée  
Qui contre moy soit ordenée.  
Et se je suis trop longuement  
Loing de la belle vraiment,  
J'espoir qu'à joie la verray  
Nompas si tost com je vorray,  
Et à son ymage tousdis  
Trairay, comme à mon paradis.

Or est ma dame comparée  
A Semiramis qui, parée  
Ne volt estre, tant que vengeance  
Fust prise de l'outrecuidence  
Que si subgés avoient fait;  
S'en corrigea bien le meffait.  
Si est bien temps que je responde  
A la milleur qui soit en monde,  
C'est à ma dame, & à sa lettre  
Où l'on ne puet plus de bien mettre  
Ne de douceur qu'il en y ha;  
Et, pour ce, mon oeil la tria  
Com la plus monde & la plus pure  
De toute humaine créature.  
Si li respondi sans attendre  
Si com ci le porrés entendre.

XXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce suer, ma douce amour & quanque mes cuers aime. J'ay receu vos lettres, esqueles vous me faites savoir vostre bon estat, dont j'ay si tres-grant joie que plus ne puis. Car tant comme je vous sache en bon estat, il n'est nulz maus qui me puiſt venir. Et se je savoie le contraire, dont Dieus vous gart & moy aussi! certes je seroie perdus & mors. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous vous vueilliés bien garder; car li temps est trop perilleus, especiaument là où vous estes. Et, mon tres-dous cuer, se vous estes lie de ma pais, de ma joie & de mon bien, vous n'estes pas enginie; car vostre pais & vostre joie est la moie. Ne je ne mès nulle difference entre vous & moy que le bien de l'un ne soit le bien de l'autre. Et, mon dous cuer, vos douces lettres m'ont telement resjoÿ que, par ycelli Dieu qui me fist, toutes les fois que je les lis, les larmes me viennent aus yeus de droite fine joye: car c'est un val plein de joie, un flun de douceur, un ref-*

pit de mort que de les oïr; & je les ay leues plus de .xx. fois : & qui onques n'aroit amé, par ma foi s'il les ooit, il ameroit, s'il n'estoit trop rudes ou trop meschéans. Mon tres-dous cuer, vous m'avés fait garde & tresorier des .ii. plus nobles choses qui soient en tout le monde, c'est de vostre cuer & de vostre riche tresor. Et se Dieu plaist, j'en feray si bonne garde, que Dieus & vous & tous ceuls qui le faront s'en tenront bien apaïé : car je say bien que vous gardés mieus le mien cuer que je ne saroie faire le vostre. Et vous plaise savoir que quant je reçus vos lettres, li seigneur dont autre fois vous ay escript, envoierent vers moy pour avoir de vos choses & des miennes; & especialement pour véoir vostre ymage, comment & en quelle reverence je l'ay mise & l'onneure. Et je leur monstray, si en ont moult grant merveille, & m'ont bien mandé que vous estes la non pareille des dames. Et, mon dous cuer, vous m'avés mandé que vous loés Dieu, Amours & Venus de ce que vous estes si bien pourveue d'ami, & que vous ne volriés mie avoir le plus grant homme du monde à ami pour moy. Certes, ma douce amie de mon cuer, vous estes trop decéue : car, par m'ame, je ne suis mie dignes de vous regarder, ne de vous deschauffier. Si n'en devés pas loer amours; mais je la doi loer & mercier, quant elle m'a si bien assené, comme en vous qui estes la fleur des dames, & que estes si moie que vous dites que je ne porroie faire chose qui vous despléust, & que jamais vous ne serés lassée de faire chose qui me plaise. Dieus le vous mire, car je ne le porroie desservir ne je n'en suis pas dignes. Mon tres-dous cuer, je vous mercy trop cbierement de ce que vous m'avés envoié & envoierés; &, par m'ame, toutes les nuis je les couche sur mon cuer, & les baise plus de .c. fois le jour. Vostres livres se fait & est bien avanciés; car j'en fais tous les jours .c. vers, &, par m'ame, je ne me porroie tenir du faire, tant me plaist la matere, & pour ce que je say bien que vous le verriés tres-volentiers. Mais j'ay trop à faire à querir les lettres qui respon-

dent les unes aus autres. (1) Si vous pri qu'en toutes les lettres que vous m'envoierés d'ores-en-avant, il y ait date, sans nommer le lieu. Je fuïsse alés vers vous avec le porteur de ces lettres, se ce ne fust pour .II. raisons, lesquelles vous sarés bien cy après. Et, par Dieu, mon dous cuer, je iray deffermer ce precieus & gracieus tresor, le plus tost que je porray, car se Dieus me doinst joie de vous que j'aime plus que tout le monde, onques en ma vie je ne desiray tant chose, & en ay laissé le dormir plus de .XXX. fois puis .I. mois. Et, mon tres-dous cuer, vous estes courrecie de ce que nous avons si tart commencié : par Dieu aussi suis-je ; mais ves-cy le remede : menons si bonne vie que nous porrons, en lieu & en temps, que nous recompensons le temps que nous avons perdu ; & qu'on parle de nos amours jusques à cent ans cy après, en tout bien & en toute bonneur ; car s'il y avoit mal, vous le celeries à Dieu, se vous poviés. Mais il n'i ha que bien ne n'ara jà ; & on ne puet trop de bien faire. Et, pour ce, doit chascuns de nous .II. renvier le bien amer à son tour. (2) Recommendés-moy tres-humblement à vostre suer. Mon dous cuer, tous li cuers me rit de la joie que j'aten, & de ce que vous trouverés bien voie & loisir de deffermer ce riche tresor. Je vous envoie une balade qui fu faite au bout du mois que je me parti de vous. Et puis je commençai vostre livre. (3) Et ma tres-douce suer, je vous pri trop acertes, que vous &

(1) Aussi avoit-il un peu brouillé les premières qui, dans le manuscrit du duc de Berry, ont été écrites après le texte des vers. Une place leur avoit été réservée, sans doute par Machaut lui-même, qui aura chargé son secrétaire de les transcrire & mettre en ordre ; celui-ci ne l'a pas fait avec assez de soin. Aussi M. Prosper Tarbé, qui en a publié plusieurs d'une façon très-incomplète, n'en a-t-il pas retrouvé le fil.

(2) C'est-à-dire redoubler d'amour, tour à tour.

(3) Ainsi il commença son livre, comme il en étoit sans doute convenu avec sa dame, lors de leur première entrevue ; il le continua, à mesure de la matière que les lettres & les pèlerinages de Saint-Denis & de Reims lui fournirent.

*vostre suer promettés la voie à saint Nichaise de Reims, pour vous & pour ses enfans ; (1) & je vous promet par ma foy que je vous iray querre à la porte saint Anthoine, & .T. vostre frere venra avec moy. Mon tres-dous cuer, vous me faites veillier grant partie des nuis, & escrire grant partie des jours ; mais par m'ame, il ne me grieve riens ; ainsois y ay si grant plaisance que je ne puis entendre à autres choses, & pour amour de Toute-belle que vous devés bien congnoistre. A Dieu mon tres-dous cuer & ma tres-douce suer & ma tres-chiere dame, qui vous doint pais & santé & joie de quanque vostre cuers aime ! Escript le VIII<sup>e</sup>. jour d'aoust.*

*Vostre léal ami.*

BALADE.

Hui ha .i. mois que je me departi  
De celle en qui j'ay mis toute ma cure,  
Mais onques mais mes las cuers ne senti  
Nulle dolour à endurer si dure  
Com fu le departement ;  
Car je ne pos dire : « A Dieu vous commant, »  
Au departir de ma dame jolie ;  
Tant me fist mal de li la departie.

Car à peine que mes cuers ne parti,  
Tant fu chargiés de dolour & d'ardure,  
Quant je perçus que le maintien joli,  
Le dous regart & la noble figure,  
Et le dous viaire gent  
De ma dame laissoie ; & vraiment,  
En grant paour fui de perdre la vie,  
Tant me fist mal de li la departie.

---

(1) Ainsi la sœur étoit mariée & avoit plusieurs enfans. Ce devoit être une demoiselle de Conflans.

Et sans doubte onques puis je ne vi  
Riens qui pèust mettre en envoiëure  
Moy ne mon cuer; & c'est drois, que sans li  
Ne quier avoir nulle bonne aventure,

Ne joie, n'alligement;  
Car à li fuis donnés si ligement  
Que je ne fis onques puis chiere lie,  
Tant m'e fist mal de li la departie.

## LA DAME.

## BALADE.

Amis si parfaitement  
Suis à vous donnée.  
Que c'est sans departement  
Et sans deffevrée,  
Ne, tant com j'aray durée,  
Mes cuers ailleurs ne fera,  
Et s'il est autre qui bée  
A m'amour, il y faurra.

Car si amoureusement  
Suis enamorée  
De vo gracieus corps gent,  
Qui feur tous m'agrée,  
Que pour créature née  
Mes fins cuers ne vous laira,  
Et s'il est autres qui bée  
A m'amour, il y faurra.

Si qu'avés certainement  
Toute ma pensée,  
Et m'amour entierement  
Est en vous fermée;  
Ne pour longue demourée  
Mes cuers ne se changera;  
Et s'il est autres qui bée  
A m'amour, il y faurra.

Ceste balade que j'ay dite  
 Estoit dedens la lettre escripte  
 Qui s'ensieut, & me respondoit  
 Ainfi comme respondre on doit.

XXVIII. — *Mon dous cuer, frere, compains & vrais amis, j'ay receu vos lettres, & par mon frere .T. qui m'a dit qu'il ha longtemps qu'il ne vous vit en milleur estat que vous estes. Si en ay si grant joie que je ne porroie avoir greigneur de chose qui me péust advenir, se n'estoit de vous veoir, que je desir plus què nulle autre chose. Et, s'il vous plaist, vous me venrés veoir au lieu que le porteur de ces presentes vous dira, où je pense à estre, se Dieu plaist, dedens les octaves de la mi-aoust; car nous devons partir ce lundy prochain venant, ma suer & moy, pour y aler, pour doubte de la mortalité qui est trop grant où je suis; & le plus tost que je seray là, je le vous feray savoir. Si ne m'escrivés rien jusques à tant que vous orrés nouvelles de moy. Mon tres-dous cuer, je vous envoie ce que vous m'avés mandé, & vos paternostres. Et vous promet loyaument que je les ay portées, tout en l'estat que je les vous envoie, .ii. nuis & .iii. jours sans oster d'entour moy. Et depuis que li fremailles fu fais ai-je tous jours porté les paternostres en ycelle maniere que je les vous envoie; si vous pri que vous le vueilliés porter. Et je vous envoie unes autres petites, & un petit fremaillet pour vostre ymage, (1) & les ay ainsi portées longuement en l'environ de mon bras. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que il ne vous desplaise se je les vous ay envoiés si tart; car je ne le pus amender: & se j'ay nulle autre chose qui vous plaise, si le me mandés, & je le vous enverray de bon cuer; car, par ma foy, je n'ay rien qui ne soit vostre. Et se vous ne mettés diffe-*

---

(1) Pour suspendre au cou de son image. La mesure du bras de Péronne répondoit donc à celle du cou de l'image.



rence entre les biens de vous & de moy, que le bien de l'un ne soit le bien de l'autre, par ma foi, vous avés droit; car aussi n'i en mes-je point; & je tien certainement que tout le bien de vous est le mien, & le mien si est le vostre: ne je ne porroie estre mieus à mon gré. Et je vous jur, par ma foy, que l'amour que j'ay à vous est si grans que nul puet plus estre. Et si, m'est avis que elle croist encore tous les jours & s'i renvie le bien amer. (1) Et je suis certaine que si faites vous à vostre tour; si, ne sera pas legere chose à faire faillir le jeu qui souvent est renviez. J'ay eu les .IIII. balades que vous m'avés envoies, & en ay aprinse l'une, ainsi comme celle qui se fait fort de vous. Mais il me fait grant mal de vostre peine. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous ne prengniés pas tant de peine que vostre corps en vaille pis; car, par Dieu, il m'en seroit trop mal. Et il me souffiroit bien toutesfois que vous m'escrisiés, se vous m'envoies une petite chanson ou aucun rondel; mais qu'il fust notés: car je n'en vueil nuls chanter que des vostres; & si, m'en aporte-l'en bien souvent; mais je ne vueil mettre paine à les apenre, car il m'est avis que tout ce que les autres font ne vault rien à regarder ce qui vient de vous. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous m'en envoyiez mains, si les m'envoiez notées: &, s'il vous plaist, que vous m'envoiez le virelai que vous féysstes avant que vous m'eüssies veue, qui s'appelle L'ueil qui est le droit archer ou Plus belle que le biau jour, car il me semblent tres-bons. Et, mon dous cuer, vous m'avez escript que je vous faiz veiller grant partie des nuis & escrire grant partie des jours; &, par ma foy, aussi le me faictes vous, excepté ce que je n'escris mie tant que vous faictes. Maiz je pense tant à l'amour qui est entre vous & moy, que par le Dieu en qui je croy, je y pense plus que en nulle autre chose. Et avient souvent que suis l'espace d'un grant jour en ma chambre ou en aucun

---

(1) S'i renvie, s'y renchérit, s'y accroit.

lieu où je me destourne de la gent, pour ce qu'il ne me destourbent de penser à vous; & en sont aucune fois ma sœur & les gens de l'ostel bien esbaïs de ce que je me tiens si volentiers toute seule. Car je ne l'avoie pas accoustumé & je ne m'en puis tenir; tant me plaist de penser à vous. Mon dous cuer, ma sœur se recommande à vous assez de fois & vous desire moult à véoir. Elle vint à moy quant je faisoie ces lettres & me demanda se j'escrivoye à mon amy & je luy respondi que oïl; & elle me dist : « Recommandez moy à luy beaucoup de fois; car, par Dieu, je le vèisse volentiers. » Et je vous pri, mon dous cuer, que vous me recommandés à vostre frere & au mien; car par ma foi, c'est un des hommes du monde que je desire plus à véoir après vous. Mon dous cuer & mon dous ami, je pri à Nostre seigneur qu'il vous doinst bonheur, pais, santé & joie, de quanque vostre cuer aime; si, y partiroye. Escrip le diemenche devant la mi-aoust.

Vostre loyal amie.

Ceste balade encor enclose  
Fu en sa lettre, & si suppose  
Que de sa main escrit l'avoit,  
Ainsi com escrire favoit.

BALADE.

Puis que tant à languir ay,  
Pour vo longue demourée,  
Tres-dous amis, je prendray  
Grand confort en la pensée  
Que loyalement suis amée  
De vous, aussi vous affie;  
Car le bien amer renvie.

Et si tost com je verray,  
Amis, vostre retournée,

La dolour oublieray  
Que j'ay longuement portée.  
De tous maus feray fanée,  
Et diray à chiere lie  
Que le bien amer renvie.

Et auffi je gariray  
Doucement à recelée,  
La dolour qu'en vo cuer vray  
Est par Desir engendrée.  
Là fera joie doublée  
Et verrés un cuer d'amie  
Que le bien amer renvie.

Or avés-vous oÿ comment  
Celle qui m'a en son comment  
M'envoia lettres & joiaus,  
Et reliques & dis novviaux.  
Et certes je les aouroie,  
Et si richement les tenoie  
Comme ce fust mon dieu terrien.  
Briefment je n'amoie tant rien,  
Fors que ma dame feulement ;  
Et à toute heure vraiment  
Si près de mon cuer les mettoie  
Et de mon corps, com je pooie ;  
Car la douceur qui en issoit  
Si doucement me nourrissoit,  
Que c'iert ma plus grant nourreture,  
Qui venoit de plaifance pure.  
C'estoit ce qui me soubstenoit  
Et qui en vie me tenoit.  
C'estoit mon cuer, c'estoit ma joie,  
C'estoit quanque je desiroie ;  
Si que je puis comparifon

Faire, sanz nulle mesprison,  
De Hebe & de ma dame gente.

Hebe déesse de Jouvente  
Qui des cielz estoit boutilliere,  
Rajouenist, à la priere  
D'Ercules, le vieil Yolus,  
Dessus le mont de Tymolus;  
Filz fu Carliore le fage. (1)  
Si n'i avoit signeur ne page  
Qui ne se feingnast à merveille.  
De ce fait chascuns se merveille  
Et nés li dieu s'en mervilloient,  
Quant pour certain dire l'ooient.  
Si que li dieu, leurs viés parens,  
Pour estre jones & parans  
Souvent à Hebe presentoient,  
Et moult doucement li prioient  
Qu'il les voulsist rajovenir;  
Mais onques n'i porrent venir :  
Car la Déesse bien apprise  
Lors respondoit par bonne guise,  
Et disoit qu'elle n'avoit cure  
De tollir son droit à Nature.

Ainsi fait ma dame de mi :

(1) Ovid., *Metam.*, lib. IX, v. 400. — Machaut confond ici le rajeunissement des enfans de Calirrhoé avec celui d'Iola. On fait ordinairement Iola fils d'un Ipbiclus. *Tymolus*, comme l'écrivit Ovide :

*Deferuerè sui Nymphae vineta Tymoli*  
(*Met.*, lib. VI, v. 15),

pour *Tmolus*, célèbre montagne de Phrygie.

Car, foi que je doy faint Remi,  
Sa grant biauté me rajouenist,  
Car de mon cuer mille fois n'ist;  
Et, par ymagination,  
En voy toufdis l'impreflion;  
Dont j'en fais oeuvre de jonefce,  
Et s'ay toufdis en moy léefce,  
Et l'esperit juene & legier :  
Ce fait tous mes maus alegier;  
Comment que nuls ne puet faillir  
Qu'il puist vivre fans enviellir.  
Car à Nature chascuns paie  
Son droit, son tréu & fa paie;  
Et qui autrement le feroit  
Nature trop s'en plainderoit.  
Mais ma dame, de fa noblesse,  
Le fait comme mere & déesse  
Que j'aim, aour, criem & defir,  
Et en qui font tuit mi defir.

Longuement ainfi demouray,  
Que je ne gemi ne plouray;  
Car ainfi vivre me plaifoit  
Tant que riens ne me desplaifoit,  
Qui d'elle me péuft venir.  
S'en laiffoie Amours convenir;  
Pour ce que j'estoie assevis  
De toute joie à mon devis,  
Fors itant que pas ne véoie  
Ma douce dame fimple & coie,  
Et qu'elle s'estoit departie,  
Pour cause de l'épidimie,  
Dou lieu où fu fa demourée;

Ains ala en autre contrée.  
Et au lieu je ne cognoissoie  
Créature, se Dieus me voie,  
A qui rien déusse prier,  
N'en qui je m'osasse fier.  
Et s'on me dist que j'envoiasse  
Devers li, faire ne l'osasse,  
Car elle m'avoit deffendu,  
Se fa lettre avez entendu,  
Que vers li point ne traméisse  
Tant que nouvelles en oÿsse :  
Et ce fu .ii. mois tous entiers  
Et aveuc ce j'entrai en tiers. (1)  
Qu'onques de li n'oÿ nouvelle  
Si que je ne favoie s'elle  
Faisoit d'escire ce demour,  
Par ruse ou par deffaut d'amour.  
Lors me print trop à avoier,  
Quant vers li n'osoie envoier.

Adont, anemis qui ne dort,  
C'est Desirs qui m'a fait maint tort,  
Tenoit en sa main un tison,  
Et si s'en vint en traïfon.  
Et dedens mon cuer se bouta,  
Si que près le manoir tout ha  
A force ars, malgré moy par m'ame,  
Et mis tout à feu & à flame.  
Et Souvenirs qui conforté  
M'a cent fois & joie aporté,  
Qui tous biens faire me soloit,

---

(1) Au troisième mois, vers la mi-octobre 1363.

Toute ma joie me toloit.  
Car il m'aministroit pensées  
Diverses & defordenées,  
Qui estoient entortillies  
De courrous & merencolies.  
Et pour ice trop me doubtoie  
Que celle qu'aim, où que je soie,  
De si vrai cuer, tout en appert,  
En lieu de bleu ne vestit vert.  
Si qu'en ce penser où j'estoie  
Droitement d'anui somnilloie,  
Et en cest anui m'endormi,  
Qui ne fu pas trop bon pour mi.  
Qu'en dormant un songe sonjay,  
Et véu dedens mon songe ay,  
Qu'en aourant ma douce ymage,  
Son chief tournoit & son visage;  
Ne regarder ne me daignoit,  
Dont mes cuers trop fort se plaignoit :  
Et tout estoit de vert vestie,  
Qui nouvelleté signifie.  
Adont me souvint des ymages  
Qu'avoit fait Virgiles li fages,  
Qui aus Rommains le chief tournoient  
Quant leurs subjés se reveloient. (1)  
Comment qu'en moy subjection  
Fust sans nulle rebellion,  
Et qu'en rien n'avoie mespris

---

(1) Voyez les poèmes de *Cléomades*, le *Dolopathos*, & les *Fais merveilleux de Virgile*. — Le pauvre amoureux, n'ayant rien à raconter de nouveau sur ses amours, continue pourtant son poème, mais en se jetant dans des digressions que Peronnelle dut lire avec plus de profit que nous ne pouvons en recueillir.

Par devers ma dame de pris ;  
Si que se je fui à meschief,  
Quant je li vi tourner son chief,  
Et si vi qu'elle estoit parée  
De vert, fans couleur asurée,  
Nuls homs ne le me doit enquerre ;  
Qu'en l'air n'en la mer n'en la terre,  
N'ot onques-mais homs, en songant,  
Tel mal comme j'os, pour son gent  
Et tres-dous vis qui me véoit (1)  
Que mon ueil plus ne le véoit.  
Si me parti de sa présence,  
Plains de dolour & de pesence,  
Et, fans véoir sa douce face :  
Si m'embati en une place  
Où il ot dames, chevaliers,  
Damoiselles & escuiers,  
Un en y ot appert & cointe  
Qui fist sur une coutepointe  
De foie, bonne & belle & riche ;  
Bien croy qu'elle fu faite à liche : (2)  
Et plus haut des autres féoit.  
Mais trop bien sur son chef féoit  
Un chapellet de violettes,  
Fait & donné par amourettes.  
Si saluay la compagnie  
Qui si bien estoit enseingnie  
Qu'aveuc euls me firent féoir,  
Pour leur esbatement véoir.

---

(1) A cause de son gentil & dous visage qui défendoit à mes yeux de le voir.

(2) A lisse, de haute lisse.



Si m'affis & vi clerement  
Que c'estoit *le Roi qui ne ment.* (1)  
Là li firent obéissance  
Tuit & toutes, & reverence;  
Et j'aussi li fis brief & court.  
Chascuns d'eus ala à sa court :  
Là ot mainte belle demende  
Dont il n'est mestier que je rende  
Raïson, car long feroit à faire  
Dou dire, pour ce m'en vueil taire.  
Mais à mon tour atant alay,  
Et par tel guise au Roy parlay :

“ Rois, tu dois estre véritable,  
“ Justes, loiaus & charitables,  
“ Et bien amer tes bons amis,  
“ Et fort haïr tes anemis; (2)  
“ Car trop fait à blasmer li hons  
“ Qui est crueus comme lyons,  
“ En temps de pais à son ami;  
“ Et courtois à son anemi,  
“ Méesmement en temps de guerre :  
“ Qu'il ne puet en ce monde acquerre  
“ Riens dont son pueple tant le blasme,  
“ Comme de chéoir en tel blasme.

“ Belle chose est de vérité

---

(1) Espèce de jeu. Le poète, continuant à nous raconter son rêve, va faire un cours d'éducation royale. Nous sommes à la fin de 1363, quand le roi Jean, retournant en Angleterre, vient de remettre au dauphin, duc de Normandie, la régence du royaume.

(2) Double principe de politique que les rois de nos jours ont dû plus d'une fois regretter d'avoir oublié.

“ En bouche à roy, & grant vilté  
“ De roy qui ha bouche qui ment :  
“ S’il avoit les dens de ciment,  
“ Et en la bouche le lampas,  
“ Ne le compleinderoit-l’en pas ;  
“ Que feroit sages : car, fans doubte,  
“ Mentir estaint son honneur toute.  
“ Et c’est pechiés & decevance  
“ De dire contre ce qu’on pense.

“ Justice dois faire à toute ame :  
“ Et si la dois peser à drame,  
“ C’est-à-dire si léalment  
“ Qu’à tous soit faite également ;  
“ Qu’ire, faveur, pitié, n’amour,  
“ Haïne, grandeur & cremour  
“ Ne te doivent à ce mouvoir  
“ Que menfonge faces dou voir. (1)

“ Se tu vues honneur recouvrer,  
“ Tu ne te dois pas esprouver  
“ A la misere des chétis ; (2)  
“ Ains doit tes cuers estre ententis  
“ A soufmettre & donter la force  
“ De ton anemi, s’il t’esforce.  
“ Car nobles cuers ne se doit prendre  
“ A ce qui ne se puct deffendre.  
“ Mais s’un vaillant homme conquiert, (3)  
“ Honneur & loenge en acquiert ;

---

(1) Que de vérité tu fasses menfonge.

(2) Tu ne dois pas éprouver ta puissance contre les foibles.

(3) Mais si un noble cœur dompte & attire à foi un vaillant homme.

« Et en son cuer en ha grant gloire,  
 « Quant il ha si noble victoire.

« Tu dois estre plains de largeffe,  
 « Sans couardie & sans pereffe;  
 « Ce qu'as, donner à chiere lie,  
 « Promettre ce que tu n'as mie,  
 « Et ce qu'aquiers abandonner. (1)  
 « Ne te chaille d'affés donner. (2)  
 « As-tu paour d'avoir deffaut?  
 « Trop plus aras qu'il ne te faut,  
 « Se tu fais ce que je t'encorne.  
 « Fay pendre ton feel à la corne  
 « De cerf qui pent emmi ta fale, (3)  
 « Si qu'il n'i ait langue si male,  
 « Qui lettre ou or de toy n'emporte.  
 « Et si lai ouverte ta porte;  
 « Car largeffe ainfi le commande  
 « Pour ceus qui te feront demande.  
 « Mais garde-toi bien d'avarice,  
 « Qu'en cuer de roy est trop grant vice;  
 « Que pris, honneur, loenge & grace  
 « Et bonne renommée efface;  
 « Et si le fait tant diffamer  
 « Qu'à paines le puet nuls amer. (4)

(1) Et faire abandon de ce que tu as acquis.

(2) *Assez* a toujours le sens de *beaucoup*.

(3) Il y avoit alors dans la grand'salle du Palais un énorme massacre de cerf armé de ses cornes. Seroit-ce la tête du dragon que Godefroi de Bouillon avoit, dit-on, tué, & dont parle le poëte Astefan :

*Cujus pellis adhuc muro est affixa palati?*

(4) On fait que la sage économie du roi Charles V fut toujours taxée d'avarice par les gens de sa maison.

“ En tous cas les dames honneure  
“ De fait, de bouche & à toute heure :  
“ Aime Dieu & chevalerie,  
“ Conscience & honneste vie,  
“ Ainfi porras terre tenir  
“ Et les grans guerres soustenir.

“ Roys, bien fay que loiaument juges  
“ Et que tu hes tous mauvais juges ;  
“ Et pour ç’ as nom *rois qui ne mens*,  
“ Que tu fais loyaus jugemens.  
“ Bien fay que tu hes villonie  
“ Et aimes toute courtoisie.  
“ Armes, dames, honneur & joie :  
“ Pour c’ encor .ii. mos te diroie,  
“ S’il ne te devoit anuier.  
“ Tu n’as chevalier, n’escuier,  
“ Ne homme dont ne fois haïs,  
“ Se tu ne deffens ton pais,  
“ Et feye encor en aventure<sup>(1)</sup>  
“ Du perdre, qui est chose dure.  
“ Et s’aucuns t’aiment, ce font gent  
“ Qui ne t’aiment que pour argent.  
“ Car il n’ont de ton honneur cure  
“ Ne de toy, fors tant qu’argent dure.  
“ Et se tu les vues affevir,<sup>(2)</sup>  
“ Il ne te vorront point servir.  
“ Et, s’il te fervent, il feront  
“ Tel que jà bien ne te feront.  
“ Que vault le servir fans amour,

---

(1) *Seye*, & si tu es. *Var.* “ Et feyes. ” Et que tu fois encore.

(2) Et quand tu les auras affouvis.

“ Ne que vault terre, fans signour  
“ Qui ne la vuet mie deffendre,  
“ Quant il là voit pillier ou prendre?  
“ Molins oifeus, fours qui ne cuit,  
“ Il ne valent guères, ce cuit.  
“ Et se tu avoies, tres-or,  
“ De ce monde tout le trefor,  
“ Et cent fois le jour l’aourassies,  
“ Ne departir ne l’endurassies,  
“ Il ne te vaurroit une ortie;  
“ Et si, feroit ydolatrie.  
“ Car li trefor pas ne deffendent  
“ Les royaumes quant il contendent;  
“ Mais bons amis le font de fait.  
“ Sages est qui tel trefor fait.  
“ Qu’on dit : mieus vault amis en voie,  
“ Que ne font deniers en courroie.  
“ Ne te conseille par merdaille, (1)  
“ Qu’il ne valent rien en bataille;  
“ N’à garçons, car, se tu les crois,  
“ Je te jur sur toutes les crois  
“ Qui furent en Jherusalem,  
“ Il te mettront en si mal an  
“ Que tu n’i porras conseil mettre,  
“ Par cop d’espée ne par lettre.  
“ Mais tu ies sages & subtis,  
“ Grandes, courtois, nobles, gentis,  
“ Si que d’eus bien te garderas,  
“ Et aus bons te confilleras,  
“ Qui metteront corps & avoir  
“ Ad ce qu’honneur puisses avoir.

---

(1) Que la lie du monde (la merdaille) ne te conseille.

« Se tu fais ce que je t'enseingne,  
« Tu porteras d'onneur l'enseingne,  
« Et bons amis feras sans faille  
« De Mars, qui est dieu de bataille.

« Et se trop largement parole  
« Mon fonge, escuse ma parole.  
« Mais cils petitement besongne  
« Qui riens ne fait de sa besongne.  
« Et pour ce que j'y suis tenus  
« Diray pour coy j'y suis venus.

« Rois, je m'en vieng à toy complaindre  
« Des maus d'amour que me font taindre,  
« Et de Desir qui maint assaut  
« Me fait, & maint tour & maint saut.  
« Si te diray tout mon affaire  
« Et aussi quanque j'ay à faire :  
« J'aim une dame par amours  
« Sur toutes; or est mes demours  
« Loing d'elle, dont petit la voy,  
« Et po souvent vers li envoy.  
« N'il n'est personne qui li die  
« Mon amoureuse maladie,  
« Ne qui à li me ramentoive,  
« Pour mal que pour elle reçoive.  
« Ne je n'ose vers elle aller,  
« Car riens ne vaurroit mon aler;  
« Pour ce que je ne congnois ame  
« Où elle demeure, par m'ame;  
« N'elle ne doit vers moy venir.  
« Ne ce ne porroit advenir,  
« Qu'Argus o fes .c. yeus la garde,

“ Malebouche la fait couarde,  
“ Paour & Doubte de meffaïre.  
“ Et Fortune m’i est contraire :  
“ Car il ha près de .ix. semaines  
“ Que de li nouvelles certaines  
“ N’oÿ, dont je fuis en doubtaunce  
“ Qu’elle n’ait aucune grevance,  
“ Oû que son cuer ne soit ailleurs;  
“ Qu’elle trop en voit de milleurs.  
“ Toute-voie j’ay son ymage  
“ Pourtraite au vif en une page,  
“ Si bien, si bel, si vivement,  
“ Qu’on ne porroit plus proprement.  
“ N’a qu’un po que je l’aouroie  
“ Et mon service li paioie,  
“ Mais elle me tourna le chief,  
“ Dont je fui à trop grant meschief.  
“ Mais encore, pour mon mal eur,  
“ Sa robe qui estoit d’asur,  
“ Qui Loyauté signefloit,  
“ Et où mes cuers moult se fioit,  
“ Fu en couleur de vert changie,  
“ Qui nouvelleté signefie.  
“ Dont je fuis en si petit point  
“ Que mais de joie en moy n’a point,  
“ Qu’elle ne puet à moy venir;  
“ Et seulement par souvenir<sup>(1)</sup>  
“ Qui li empesche sa venue;  
“ Las! ce m’ocist, & me par-tue.

---

(1) Par la préoccupation de ce qui peut l’empêcher de venir. *Souvenir* a été pris plus haut dans le même sens.

“ Ainsy ay tous maus à toute heure  
“ Et si ne truis qui me sequeure.

“ Mais une chose trop m’anoie :  
“ Qu’on quiert tant à avoir monoie, (1)  
“ Qu’il me faut paier quarantiesme,  
“ Trentiesme, vintiesme, treiziesme,  
“ Et aussi trois fois le disiesme,  
“ Huitiesme, fifiesme, cinquiesme,  
“ Et encor parl’-on du deusiesme,  
“ Voire, par Dieu, & du centiesme;  
“ Les blez & les vins font faillis,  
“ Dont li pueples est mal baillis,  
“ Si que Dieus d’amont nous guerrie; (2)  
“ Et li Papes ne s’en feint mie.  
“ Li diables atise la guerre,  
“ Aussi fait li rois d’Engleterre.  
“ Or y revient la Grant-compagne (3)  
“ Qui va jusques en Alemaigne.  
“ Mais trop me pleing de l’Archevrestre,  
“ Et des Bretons qui font le mestre  
“ Si, que li país est pilliés,  
“ Tous gastés & tous effiliés.  
“ Avec ce, li leu nous menguent,  
“ Qui nous estranglent & nous tuent;  
“ Et s’est si grans mortalités  
“ En bours, en villes, & en cités,  
“ Et tout par tout le plat país,

---

(1) Le poète revient brusquement à un autre sujet politique.

(2) Le Dieu d’en haut, comme le déclare le Pape.

(3) La Grande Compagnie.



“ Que chascuns en est esbahis.  
“ N’ame n’oy qui ne prophetise  
“ Pis pour le pueple & pour l’eglise;  
“ Si que trop ferons accoupis,  
“ Quant chascuns dit : *Vous arés pis.*  
“ A cy dolour & meschéance,  
“ A cy meschief & pestilence,  
“ Et qui le porra endurer,  
“ Ne comment porra-on durer?  
“ Certes les dis plaies d’Egipte,  
“ Contre ce, fu chose petite;  
“ Car li egiptien esperoient  
“ Qu’après le mal bon temps aroient,  
“ Ainsî com fait l’omme sauvage,  
“ Quant il voit plouvoir ou boschage,  
“ Il espoire qu’il fera bel;  
“ Pour ce chante & est en revel.  
“ Mais nous vivons en esperance  
“ D’avoir adès plus de grevance,  
“ Et c’est la consummation  
“ Et fin de no destruction,  
“ Se Dieus de sa grace n’i euvre :  
“ Si m’aten à lui de ceste euvre.  
“ Car s’il a la chose bastie,  
“ D’omme ne puet estre garie,  
“ N’estre mise à point nullement,  
“ S’il ne vient de li proprement.

“ Mais toutes ces maléurtés  
“ Ces pestilences, ces durtés,  
“ Ne font à moy ne froit ne chaut :  
“ Car, par ma foi, il ne m’en chaut.  
“ Mais ce me fait pene & anoy

“ Que ne voy ma dame & n’oy, (1)  
“ Ne que nouvelles de li n’ay ;  
“ Et piece a que je ne finay  
“ De vivre & languir en attente  
“ Qu’à moy fust ou j’à li presente, (2)  
“ Ou que nouvelles en oÿffe  
“ Teles que je m’en resjoÿffe.

“ Et pour ce, Roy, je te depri  
“ Que vueilles oÿr mon depri,  
“ Et que de ton cuer les oreilles  
“ Ouevres, si que tu me conseilles. ”

Li rois ma parole entendî,  
N’onques un mot ne respondi,  
Tant que j’eus dit ma volenté  
De s’onneur, & de ma santé,  
Et toutes les conditions  
De mes grans tribulations.  
Et lors commença à fourire,  
Et en riant me print à dire,  
Sagement & de bel arroy,  
Ainsi com il affier à roy :

“ Amis, je t’ay moult bien oÿ,  
“ Et mon cuer as moult resjoÿ  
“ De tes courtois enseignemens ;  
“ Mais si lons est tes parlemens,

---

(1) Ces vers rappellent ceux qu’on a tant reprochés au grand Corneille :

“  
Quelque ravage affreux qu’étale ici la peste,  
L’absence aux vrais amans est encor plus funeste.

(2) Qu’elle recherchât ma présence ou moi la sienne. Vers détestable.

“ Que trop longue chose feroit  
“ Qui chascun mot repeteroit.  
“ Si me passeray pour brieté  
“ De m’onneur & de ta grieté ;  
“ Et me garderay de mesprendre :  
“ Si que n’i ara que reprendre,  
“ Se je puis & Dieus le m’ottroie.

“ Et de ce mal qui te maïstroie,  
“ Et qui t’a si mal atourné  
“ Pour l’ymage qui t’a tourné  
“ Son chief, & de sa vestéure  
“ De bleu qu’est muée en verdure,  
“ Qui signefie fausfeté ;  
“ Biaux amis, c’est grant niceté  
“ Dou penser ; car il le te semble,  
“ Tu dors & paroles ensemble, (1)  
“ Et si m’est avis que tu songes.  
“ On ne doit pas croire les songes ;  
“ Raïsons est que tu la véïsses,  
“ Ainsois que d’elle te plaingnïsses.  
“ Et s’en bon estat la trouvoies,  
“ De li plaindre ne deveroies ;  
“ Car amans qui se plaint à tort  
“ Ha cuer rude, nice & entort.  
“ Esveille-toy & la regarde ;  
“ Car t’amour n’est pas si mufarde  
“ Qu’elle jamais riens te déïst  
“ De quoy le contraire fëïst.  
“ Tu feroies plus esbahis  
“ Que cers ramés & estahis,

---

(1) Tu dors & tu parles en même temps, comme si tu étois éveillé.

« Et s'aroies paour & hide,  
« Que se tu véoies d'Ovide  
« Les diverses mutations  
« Faites en maintes regions.

« Jofephus nous dit & raconte, (1)  
« Que pour le pechiés & la honte  
« De ceus de Sodome & Gomorre,  
« Dieus les volt tous confondre en porre.  
« Par souffre ardant les confondi,  
« Et la terre environ fondi;  
« N'onques n'en pot eschaper ame,  
« Fors Loth, ses enfans & sa femme.  
« Car Dieus, qui tout fist & fourma,  
« A trois angles donné fourme ha  
« Tele qu'il sembloient homme estre.  
« Sages est qui fert si bon mestre :  
« Et les envoia à Abram,  
« Qui puis fu nommés Abraham :  
« Cils les reçut deffous le chaifne  
« Où il habitoit, car de fraifne  
« N'avoit ne maison ne palais,  
« Ne de pierre, ne biaux ne lais.  
« Les .iii. angles de li partirent,  
« Et Loth hors de Sodome mirent,  
« Aveuc sa femme & ses enfans,  
« Qui d'aler ne furent pas lens.  
« Mais li angle leur deffendirent,  
« Et de par Dieu moult bien leur dirent

---

(1) *De Antiquitatibus Judæor.*, lib. I, c. xviii. Machaut cite ici Jofèphe de préférence à la Bible, pour ne pas être accusé d'accorder la même autorité aux livres saints & aux *Metamorphoses* d'Ovide.

“ Qu’adès devant euls en alassent,  
“ Et darrier euls ne regardassent.  
“ La feme Loth mal se garda,  
“ Car darrier elle regarda,  
“ Et tantost elle fut muée  
“ En sel, c’est verité prouvée;  
“ Car en sa forme & sa figure  
“ Estoit de sel son estature.  
“ Josephus le tefmongne, & dit  
“ Qu’en ce point plusieurs fois la vit.

“ Aussi li Dieu les gens muoient  
“ En quelque forme qu’il voloient,  
“ Et les Déesfes ensement :  
“ Car on véoit appertement  
“ Les uns mués en forme d’arbre,  
“ Les autres en pierre de marbre.  
“ Perséus qui par l’air voloit  
“ Se muoit en ce qu’il voloit;  
“ Politetus le desprisoit,  
“ Et partout de li mesdisoit;  
“ Mais en pierre si le mua,  
“ Qu’onques puis ne se remua,  
“ Par le chief Gorgon qu’il gardoit : (1)  
“ Qu’ame ce chief ne regardoit  
“ Que en pierre ne fust muée,  
“ Tant fut soutive ne defrée.  
“ Ovides le dit en ses fables,  
“ En moralitez veritables.

---

(1) Le chief, la tête de Méduse la Gorgone, qu’aucune âme ne pouvoit regarder, &c. Voy. *Ovid. Metam.*, lib. V, vers 242.

“ Se tels mutations véoies,  
“ Certes moult t'en mervilleroies,  
“ Quant de joie ainfi te defrobe  
“ La mutation d'une robe.  
“ Il puet estre qu'as deffervi,  
“ (En ce que ta dame as servi,)  
“ La rage que tu li mès feure;  
“ Ou merancolie demeure  
“ En ton cuer, qui te fait penser  
“ Vers elle si villain penser;  
“ Ou que tu la fers faussement;  
“ Ou que ta bouche fausse ment.  
“ Si qu'amis, en vain te traveilles,  
“ Qui de ce à moy te conseilles.  
“ Puet-estre qu'elle n'a loisir  
“ D'escire à toy à son plaisir,  
“ Pour ce qu'elle est trop près tenue.  
“ Or maintiens-tu qu'elle te tue?

“ On voit & scet tout en appert,  
“ Que moult furent sage & appert  
“ Cil qui les sciences trouverent,  
“ Et aus peuples les lois donnerent.  
“ Lamech li mauvais fu bigames, (1)  
“ Et si ot tout premier .ii. femmes,  
“ Dont l'une avoit à non Ada,  
“ Et l'autre avoit à non Stella.  
“ Il engendra d'Ada Jabel,

---

(1) *Bigame*. C'est-à-dire : deux fois marié. Le mot *bigame* n'avait alors que cette acception. Les clercs, dont l'Eglise étoit censée l'épouse, étoient *bigames* s'ils se marioient en réalité. — Cette tirade est prise de Josèphe. *De Antiquitatib. Jud.*, lib. I, c. v.

„ Qui fu tantost après Abel, (1)  
 „ Et Tubal; cil .ii. furent frere,  
 „ Issu d'un pere & d'une mere.  
 „ Jabel trouva les panetieres  
 „ Que portent bergiers & bergieres,  
 „ Et la guise d'euls hesbergier,  
 „ Et tout ce qu'il faut à bergier;  
 „ Et premiers les bestes sevara,  
 „ Et selon leurs genres ouvra.  
 „ Tubal trouva l'art de musique,  
 „ Tubtaÿn trouva la fabrique; (2)  
 „ Mais Tubal au son des martiaus  
 „ Fist tons & fons & chans nouviaux,  
 „ Et notes, & les ordenances  
 „ De musique & les concordances.  
 „ Et s'aucuns y ont amendé,  
 „ Je ne leur ay pas commandé. (3)  
 „ Et Noéma trouva le tistre, (4)  
 „ Et le filer, car, à son titre,  
 „ On fait linges & draperies,  
 „ Et les belles toiles delies.  
 „ Chus, li fils Chan fils de Noé  
 „ Qui premiers en l'arche a noé,  
 „ Fust cils qui trouva la science  
 „ Que l'en appelle nigromance,  
 „ Et fist une ymage fondise,  
 „ Par tel maniere & par tel guise  
 „ Que l'ymage li respondoit

---

(1) Qui vint au monde après le temps d'Abel.

(2) C'est-à-dire, les instruments de fer (*fabrica*).

(3) Machaut semble être de ces „ aucuns „ qui auroient perfectionné l'art de musique, sans avoir attendu les encouragements du Roi.

(4) L'art de tisser.

« A tout ce qu'il li demandoit :  
« Et ce fut la premiere ymage  
« Qu'onques fu, ce dient li sages.  
« Phoronéus donna les lois  
« Tout premierement aus Grijois.  
« Quant Silivius Tullius  
« Gouverna après Justius, (1)  
« Il avoit .vii. sages à Romme, (2)  
« Vesci les nons, je les te nomme :  
    « Li premiers fu Tales nommés,  
    « De Milese fu feurnommés ;  
    « Et Pictatus de Mutteleine,  
    « Qui ot pour favoir moult de peine ;  
    « Li tiers estoit Solons Dathenes,  
    « Attrais de la cité d'Athenes ; (3)  
    « Et Sillum de Lacedomoine,  
    « Fu des marches de Babiloine ;  
    « Et Periander de Corinthe,  
    « Li .v<sup>me</sup>., en l'ordre quinte ;  
    « Li fizienes, Cléobolus  
    « D'Elyode, (4) & Byäus  
    « De Peine (5) fu attrais & nés,  
    « Homs nobles, vaillans & fenés.  
    « Li Sept sage furent nommé

---

(1) Il n'est pas aisé de se reconnoître dans ces deux noms de Justius & de Silivius Tullius. Phoronée passe pour avoir donné des lois aux Argiens. Le Roman des Sept sages les fait contemporains de Dioclétien.

(2) Ou plutôt en Grèce.

(3) Machaut, dans ces mauvais vers, prend le mot Athènes de la rime précédente pour un furnom de Solon, & dans la suivante pour la ville même.

(4) De Linfes, dans l'île de Rhodes.

(5) De Priene en Ionie.



« Ainsi com je le t'ay nommé.  
« Biaüs fu cils qui disoit  
« Que nulle rien siene n'estoit,  
« Puis que l'en li péüst oster.  
« Tu dois bien ce mot cy noter.  
« En ce temps fu Pictagoras  
« Dont, se de Romme yes, encor as  
« Les lois & les enseingnemens  
« Qu'il fist sur les .iiii. elemens.  
« Il vint des parties d'Auffrique,  
« Et trouva l'art d'arismetique,  
« Et la maniere de compter :  
« Pour ce ne te dois pas doubter  
« De dire leurs sens & leurs euvres.

« Dont il m'est vis que petit euvres,  
« Quant ainsi yes envelopés  
« D'amourettes & attrapés.  
« Certes longue chose feroit  
« A dire, qui la te diroit;  
« Mais se trestuit juré t'avoient  
« Que tres-bien te conseilleroient  
« De ceste dame qui t'assote.  
« Et si héusses Aristote,  
« Senecque, Virgile, Caton,  
« Salemon, Boesse, Platon,  
« Et aussi tous les advocas  
« Qui font en ce monde, en ce cas  
« Ne te feroient consillier;  
« Non, par Dieu, tuit mi consillier,  
« Dont vesçi la plus grant partie.  
« Dont mervillier ne te dois mie  
« Se renommée de moy court,

« Quant j'ay tel conseil à ma court. (1)  
 « Si te convient à ce venir  
 « Que laiffes Amours convenir.  
 « Se tu le fais, bien t'en venra,  
 « Et espoirs qu'il t'en mescherra; (2)  
 « Car pour un à qui bien en chiet,  
 « A .iiii. fouvent en meschiet. »

Et quant on li oy ce dire,  
 Chascune & chascuns prist à rire,  
 Dames, chevaliers, damoïfiaus....  
 Et si avoit un chien d'oïfiaus (3)  
 Qui prist si fort à abaier  
 Qu'il m'esveilla sanz délaier.

Et quant je fui bien esveilliez,  
 Bonnes gens, ne vous mervilliez  
 Se je fui esbahis forment,  
 Quant véu avoie, en dormant,  
 Les merveilles que dit vous ay.  
 Adonc durement gouloufay,  
 A fâvoir se ma douce ymage  
 Tourneroit vers moy son visage.  
 Si alumay de la chandelle,  
 Et vins à genous devant elle,  
 Et la regarday longuement.  
 Mais il me sembla vraiment  
 Que si doucement me rioit

---

(1) C'est-à-dire je crois : il ne faut pas s'étonner de mon bon renom, quand j'ai pour me conduire des conseillers tels qu'Aristote, &c.

(2) *Espoirs*, peut-être.

(3) Un chien de chasse pour les oiseaux.

Que mon cuer d'amer desfloït. (1)  
Si qu'adonques bien esprouvay  
Mon sens, quant ainfi la trouvay.  
Car clerement vi que mon songe  
N'avoit riens de vray fors menfonge.

Mais ains que je fusse levez,  
Uns vallés vint tous abrivez,  
Qui fort hurté à ma porte ha,  
Et une lettre m'apporta  
De ma tres-doulce dame chiere.  
Je la reçus à lie chiere,  
Et puis je la lus sans attendre,  
Si come vous porrez entendre :

XXIX. — *Mon cuer, m'amour & mon tres-dous amy, plaïse-vous savoir que je suis en bon point, la merci Nostre seigneur, qui ce vous otroit ! Et suis où vous savez, dès le xx<sup>e</sup> jour d'aoust. Et cuidoie que nous déussions tantost partir à aler ailleurs ; mais on nous dist qu'il y avoit grant foïson de gens d'armes & d'anemis tout à l'environ & n'y osoit nuls aler. Et pour ce, n'y avons-nous point esté encor : mais nous partîsmes environ .xvii. jours après que nous fusmes là venus, pour aler en Brie, pour véoir les maisons de mon frere que ma suer n'avoit onques-mès veues. (2) Et avons là demoré xv jours entiers, & ay esté à si grant ennuy que onques chose ne m'anuya tant. Et si avoie des esbatemens biau cop ; (3) car en tout le chemin on ne faisoit que*

---

(1) Qu'elle défloït mon cœur au combat amoureux.

(2) C'étoit apparemment la terre de Vielmaïsons en Brie, qui appartenait à la maison de Conflans. Un fils de Jean, beau-père de Peronnelle, l'aurait alors reçue de son père, à l'époque de son mariage.

(3) Des divertissements.

chanter & veoir dames & damoiselles & dames de religion. Mais quant je véoie plus d'esbatement & de joie, & plus me desplaisoit quant il me souvenoit que je ne vous pouvoie veoir. Et m'avint que j'estoie une nuit en une maison de mon frere, & fu la nuit de la veille de Sainte Crois; & m'estoie endormie en pensant à vous. Si me fu avis, en mon dormant, que je vous trouvoie couchié en une salle en un biau lit bien paré; & là m'estoit avis que vous gisiez forment malade; & avoit une bonne femme vieille encoste vous qui vous gardoit, ce m'est avis. Sitost come je commençay à aprouchier de vostre lit, je commençay à plorer & à vous baisier bien fort, & me sembloit que vous me blasmez de ce que je vous avoie baisié devant celle femme; & je disoie qu'il ne m'en chaloit & que de vous bien faire ne porroie avoir blasme, & me sembloit que vous vous leviez tantost en tres-bon point & me disiez que je vous avoie gari: & de ce estoie moult lie, si come il me sembloit en mon dormant. Et toute la nuit fu avec vous en cest estat, dont je fu tout le jour en grant merencolie: car je doubtoie que vous n'eussiez eu aucune effoine; & me souvint de Morpheus. Et quant il me souvenoit que je vous avoie gari, j'en estoie un po plus lie, & tout le jour fui en male pensée. Si vous pry, mon dous cuer, que vous me vueilliez escrire si, celle journée, vous eustes nul ennuy & aussi de tout vostre estat que je desire moult à savoir: & que, par m'ame, il mest avis qu'il a bien un an que je n'oy nouvelles de vous. Et vous prie que vous me vueilliez envoyer de vos chansons, pour moy esbatre & mettre hors de merencolie. Et sommes là, ma suer & moy, aussi come .ii. prisonieres; ne je n'y cognois nulle personne dou monde, se n'est de mes gens. Si n'est nuls esbatemens que j'aie, se ce n'est de lire vostre livre & ce que vous m'avez envoié, & de penser à vous. Et se ne fust la pensée & le souvenir que j'ay de vous, je fusse trop à malaise. Mais, par Dieu en qui je croy, je y pense tant & à toutes heures que c'est tout mon confort, ne n'en puis oster ma pensée.

*Et s'il vous plaisoit à moy envoyer la copie de ce que vous avez fait de vostre livre, je vous en saroie moult bon gré : si feriez grant aumosne & me donriez grant esbatement ; & je le desire trop à véoir. Et s'il ne vous plaisoit, je ne le monstreroie à nul-luy. Mon tres-dous cuer, je vous prie qu'il ne vous desplaise se je ne vous ay plus tost escript ; car, par m'ame, je ne l'ay peu amender bonnement. Mes freres va pardevers le Roy; si, vous prie que vous le voiez & que vous lui faciés telle chiere & à ses gens aussi come vous savez quil est bon dou faire; (1) & s'il va en vostre maison ne li mōstrez pas vostre ymage; car il m'est avis qu'il ne seroit pas bon. Mais je vueil bien que vous li dictes, un po & non pas trop, que vous m'amez & pour ce que je chante volentiers, & que vous m'avez avant envoié de vos chansons, plusieurs foiz avant que vous me véissiez onques. Je ne vous ay riens escript par les gens de mon dit frere, pour cause que je le vous diray bien, quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose me tarde plus que ne fist onques nulle autre chose. Et il n'est pas de merveille, car je ne puis avoir, sans vous, nuls des biens du tresor dont vous avez la clef. (2)*

*Mon tres-dous cuer, je vous pry que, en tous estas que vous porrez, vous vous vueilliez conforter & esjoir, & ne pensez mie que j'à jour de ma vie je me doie repentir de vous amer, ne de faire quanque je saray qui vous doie plaire. Et certes je le doy bien faire, se onques femme le déust faire pour son amy; car je voy bien que en tous estas vous amez & gardez mon bonneur come la vostre meismes. Et, par Dieu, quant il me souvient de vous & de la journée que vous partistes de moy, & de l'onneur & dou bien que je trouvoy en vous, tous li cuers me resjoist. Mon tres-dous cuer, je pense qu'il sera avant grant piece que*

---

(1) En partant d'Unchères, son frère devoit passer par Reims pour se rendre à Paris, où étoit alors Charles V.

(2) C'est-à-dire nulle des joies du cœur.

nous partions du lieu où nous sommes; si vous prie que le plus souvent que vous pourrez vous me escrivez de vostre estat: & par ce message, tout comment il vous a esté depuis que je n'oï nouvelles de vous. Et ne doubtez mie à moy rescrire longuement, car, par Dieu, toutes les foiz que je reçoï lettres de vous c'est la premiere chose que je regarde se elles sont bien longues & s'il y a beaucoup de choses. Et quant je voy qu'elles sont petites, je suis trestoute courrecie. Si, ne doubtez mie que chose que vous m'envoïssiez me péüst ennuyer. Et si, me poez escrire tout à loisir; car ce message ne va pardevers vous pour autre chose que pour porter ces lettres. Mais il ne scet pas que je les vous envoie, car je les li ay faictes baillier par un mien bon ami en qui je me fie moult & qui a esté longtems avec moy; & l'ay ainsi fait, pour ce que je ne vueil mie que on saiche que je vous envoie messaige qui n'aille pour autre chose. Mon tres-dous ami, s'il avient chose que li païs soit seurs, tant que nous puissions aler où vous savez que nous yrons, & sitost come je seray là, soiez certains que je le vous feray savoir. Je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint joie de quanque vostre cuer aime. Escript le XVII jour de septembre. Mon tres-dous cuer & vray ami, je me recommande à vous, tant come li cuers de moy puet plus penser, come celle qui est toute vostre & qui plus regrette vostre compaignie que ne fist onques turtre son per.

Vostre loyal amie.

BALADE. (1)

Nuit & jour en tel travail  
Est le povre cuer de moy,  
Car onques tourment pareil  
Ne senti, si com je croy.

---

(1) Cette balade étoit enfermée dans la lettre.

*Car sanz cesser, en recoy,  
De celui cui sui amie  
Regrete la compaignie.  
Car je ne dors ne ne veil,  
Se n'est en pensant à soy,  
A son maintieng sanz orgueil,  
A son gracieux arroy :  
Et de son dous esbanoy,  
Souvent, à face mouillie,  
Regrete la compaignie.*

Je delivray son messagier  
Le lendemain après mengier ;  
Maiz de ma grant adversité  
Que j'ay ci-devant recité,  
Avoie geté une lettre  
Que je li voloie tramettre ;  
Si l'encloÿ en ces presentes.  
Dont j'os de pensées dolentes  
Plus d'un millier, se Dieus me gart ;  
Car ma dame au plaissant regart  
Un petit se coursa à my,  
Dont je dy plusieurs foiz : aimy !  
Et si, n'y avoit feel ne cire, (1)  
N'il n'avoit en moy courroux, n'ire,  
Quant je li mis ; mais bien vouloie  
Qu'elle scéust qu'esté avoie  
A meschief, pour l'amour de li ;  
Dont j'eus le cuer taint & pali,  
Qu'elle me rescript durement,  
Rudement & diversément :

---

(1) Il n'avoit scellé ni fermé cette lettre, comme pour laisser entendre à Peronne qu'elle n'y trouveroit pas sa dernière pensée. — Je n'avois plus de ressentiment quand je la joignis à l'autre.

Et bien l'avoie deffervy,  
 Quant ainfi l'avoie fervy.  
 Car pechié fis & negligence,  
 S'en souffroie la penitence.  
 Petit au lire s'arresta,  
 Pour ce qu'en un feu les geta.  
 Et l'envoy dessus vous enforme  
 Qui estoit de lettre de forme :

LONGUE DEMOVRÉE FAIT CHANGIER AMY.

XXX. — *Helas! mon dous cuer, je vous avoie plusieurs fois dit que je n'estoie pas digne de vous servir. Si avez fait pechié de moy si loier en vos laz qui jamais ne seray destiez. Et vous le savez bien & je m'y suis folement embatus. Mais, mon dous cuer, je cuidois bien faire. Mon dous cuer, vous m'avez mandé de bouche & par escript que je n'envoiasse point vers vous jusques vous envoieiez vers my, & j'ay obéi à vostre commandement qui m'a esté & est moult dure chose; pour ce que je ne savois mie la cause. Mais je pense que on vous ait blasmé ou dit aucune chose de my, ou que vous me vueilliez eslongier de vous. Car qui de po aime de po bet. Non mie que vous sceussiez haïr moy ne autrui; mais qui bien aime à tart oublie, & de pou pleure à qui la leppe pent. Et, par Dieu, je ne vous ay pas oublié, car j'ay fait pour amour de vous, depuis la Magdelaine, (1) ce que je ne cuidois mie faire en un an; ainsi come cils messaiges le vous dira, s'il vous plaist à oïr. Dont je ne dors n'vit ne jour se po non, que adès n'y labeure & qu'il ne me souveingne de vous. Mais puis que matere me fault il me convient laisser oeuvre. (2) Et ne pensez mie que on le m'ait dit; car experience*

(1) Le 22 juillet.

(2) C'est apparemment à cause de ce défaut de matière qu'il a tant parlé du *Roi qui ne ment*, des *Sept sages*, &c.



le m'aprent ; & aussi, qui eslonge de lueil il eslonge dou cuer. Et pourroit estre que quant vous me manderez, je ne porray aler vers vous, pour les seigneurs qui sont en maison. Adieu, mon dous cuer, qui vous doit joie & pais plus que je n'en ay, & congnoissance de ce que vous me faictes.

De par vostre amy qui ne scet se voz cuers l'aime ou s'il le bet.

XXXI. — Mon tres-dous cuer, ma douce amour & ma souveraine dame, j'ay receu vos lettres la vigile S<sup>t</sup> Michiel, (1) esquelles vous me mandez vostre estat dont je vous mercy tant come je puis. Car, par m'ame, cestoit la chose de ce monde que mes cuers desiroit plus à savoir ; ne pour riens je n'eusse laissé que je n'eusse envoié devers vous & plusieurs fois, se ne fust ce que vous me mandastes par vos lettres darreinement & de bouche par Tb. que je n'envoiasse point à vous jusques atant que j'aroie eu nouvelles de vous ; dont j'ay esté à moult grant meschief. Car je pensoie bien qu'il y avoit certaine cause, &, pour ce, je m'en suis tenus. Et, mon dous cuer, de mon estat dont il vous plaist à savoir, je suis en bon point, la mercy nostre seigneur, & n'os mal, Dieu merci, depuis que je me parti de vous, fors de Desir qui me meine trop dure vie. Et, par Dieu, j'ay fait enqueste où vous estiez & à plusieurs, mais nuls n'en savoit dire le certain, dont j'ay eu maintes pensées diverses. Et quant à ce que jeus, revels ne esbatemens ne vous puevent plaire quant vous ne me poez veoir, hélas dolent ! & dont me venroit joie, quant je ne vous voy, tres-doulce, simple & coie ! Certes ce ne pourroit estre qu'elle me vinst d'ailleurs que de vous ; car vous avez fait la plaie qui ne puet estre garie sans vous. Et quant

---

(1) La lettre de Peronne ayant été écrite, comme on a vu, le 27 septembre, Machaut l'avoit reçue le lendemain, veille de la fête de saint Michel. Cette promptitude indique une assez foible distance entre Reims & le lieu où Peronne séjournoit.

à vostre songe de la vigille de Sainte Crois, vueilliez savoir & pour certain que .iiii. jours devant ou .v. après, je fui tellement blecié en l'esprit que je laissay de tous poins l'ouvrer en vostre livre, & avoie fine esperance en mon cuer que jamais n'y penseroie, pour ce que je n'ooie nouvelles de vous; & dis plusieurs fois à plusieurs de mes amis privez qui me demandoient que j'avoie, que vous m'aviez oublié. Et, par m'ame, je le cuidoie. Dont je juray moult tres-fort s'il estoit ainsi, que jamais n'ameroye autre ne ne me fieroie en femme. Dont, ainsi come par desesperance, je fiz unes lettres, encloses ès presentes, & autres choses avecques pour vous envoyer : mais je ne vorroie pour riens que je le vous eusse envoié adont (1). Et sachiez certainement que je songay environ la Sainte Crois que vostre ymage me tournoit la teste & ne me daignoit regarder, & estoit vestue de vert qui signifie nouvelleté; dont je fui en si tres-grant merencolie que nuls ne le pourroit penser. Et à mienuit fis alumer chandelles pour regarder se c'estoit vray, & quant je vy le contraire, je la baisay & prins à rire & dis : Morpheus se moquoit de my. Et m'endormy toute nuit en pensant à vous. Et, par m'ame, se vous aviez Morpheus loué dix mille mars d'or, si ne vous pourroit-il mieus servir qu'il vous sert : car, si tost come la chandelle est estainte, il saut en place & se figure en toutes manieres qui me peuvent & doivent plaire, comment que paour m'esveille aucune fois en disant : Longue demorée fait changier amy. Mon tres-dous cuer, vostre frere vint à moy le jour S<sup>t</sup> Michiel au matin, & me vint veoir tantost qu'il ot oï messe, & li fis toute l'onneur que je pos & fu par tout mon ostel où il ne partira, se je puis, nullement, que je ne li face aussi come au millieur seigneur & ami que j'aie en ce monde, & à sa gent aussi. Mon dous cuer, je saroie volentiers la cause que vous ne volez escrire par les gens de vostre frere, & pourquoy vous me mandastes que

---

(1) Envoyé quand je l'avois écrite, & sans y joindre celle-ci.

je n'envoiasse point à vous, jusques a tant que vous m'envoissiez le contraire. Si vous prie que vous le me vueilliez mander, car je ne pense à envoyer vers vous jusques atant que je le sache. Mon tres-dous cuer, par m'ame, je croy bien que vous me desirerez à veoir, mais je desire tant que je vous voie que, nés de penser-y, j'en laisse souvent toutes autres choses du monde. Helas! mon dous cuer, se vous ne poez avoir joie ne bien sans moy, ne nuls biens du tresor, belas! aussi n'en puis-je nuls avoir sans vous; si desire tant que l'eure vieigne, que je ne le feroie dire ne penser. Et, se Dieu plaist, elle venra, car il n'est chose qui ne veingne. Helas! mon dous cuer, vous me mandez que je soie liés & confortés de toutes choses; mais c'est trop fort à faire, quant je suis loing de vous. Et bien sçay, quant je ne vous puis après veoir, un seul jour m'est .i. an; & pensez que vous estes tout le bien, la joie & toute la douceur de ce monde, à mon avis, ne sans vous ne puis avoir bien ne joie ne douleur; c'est bien fort à faire que j'eusse ne joie n'envoiesse. Toutefois je fais de necessité vertu, & ressemble le menestrel qui chante en place & n'y a plus courrecié de lui. Et quant à vostre bonheur garder, je l'aime autant come je desire paradis; ne jà, jour de ma vie, ne penferay ne feray le contraire, pour chose qui aveingne. Mon tres-dous cuer, je voy bien que vous ressoignez à moy escrire, selon ce qu'il m'appert par lettres; & vraiment li cuers me dit qu'il y a aucune chose laquelle ne me volez mander, dont je suis bien esbabys, come dessus vous escriis. Et ce n'est mie sans cause, car vous me souliez escrire couvertement, & maintenant vous me faites envoyer vos lettres par estranges. Si ne sçay que penser, & ne pense envoyer à vous, jusques atant que je le sache. Mon dous cuer, j'ay fait le chant d'un rondelet où vostre noms est, & le vous enverray par le premier qui yra à vous. Je suis si enbesongnez de faire vostre livre que je ne puis à rien entendre. Et sachiez que je en fais autant .iii. fois come tient Morpheus; & quant à ce que vous me mandez que

*je vous en envoie copie, ce seroit longue chose à faire & si, seroie moult courreciez s'il estoit perduz au chemin. Si le vous porray envoyer par le chapellain de vostre frere. Et en ay plus fait depuis la Magdeleine que je ne cuidois faire en un an entier. Je vous envoie la laiette que vous me baillastes au partir de vous, & tout ce qui est dedens, car tout est mis par ordre dedens vostre livre. (1) Ma douce amour, je vous remercie de vos dignes & precieuses reliques, de vostre fermail, de vos pater-nostres & de vostre belle balade. Je vous enverray la pareille par le premier qui ira vers vous. Je vous envoie un rondel noté, dont je fis pieça le chant & le dit. Sy y ay fait nouvellement teneure & contreteneure. Si, le vueilliez savoir, (2) car il me semble bon. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint joie, pais, bonheur & santé, si come mes cuers le desire.*

*Vostre loial amy.*

Quant ma dame mes lettres vit,  
 Amours, qui maint cuers affevit  
 De grant joie & de grant doulour,  
 Mua tellement sa coulour  
 Qui estoit vermeille & rosine,  
 Qu'elle devint pale & terrine.  
 Si se geta seur une couche  
 Com celle qu'Amours au cuer touche,  
 Et qui durement se complaint.  
 Si, dit ainssi en son complaint : (3)

I. Dous amis, que t'ay-je meffait?

---

(1) Cette layette contenoit apparemment les vers & les lettres que la demoiselle avoit reçus de Machaut, & dont celui-ci avoit besoin pour joindre à son livre.

(2) Apprendre.

(3) Peronne va répondre au lai de son ami, par une complainte éga-

De cuer, de pensée & de fait  
 Ay touffdis ta volenté fait,  
     Sans deshonnour;  
 Car je t'aim de cuer si parfait,  
 Que tout me semble contrefait  
 Quant je te voy que Dieux parfait  
     En toute honnour.  
 Et tu fais teindre ma coulour,  
 Et tiens mon cuer en grant dolour,  
 En dueil, en tristesse & en plour.  
 Oy mes soufpirs, oy ma clamour,  
 Voy la peine, voy le labour  
     Qui mes cuers trait.

- II.     Tu dis que longue demourée  
 Fait changier amy & amée,  
 Mais quant tu m'as bien éprouvée,  
     Il m'est advis  
 Que pas ne m'as faulfe trouvée.  
 Qu'onques Jafon belle Medée,  
 Ne Dido de Cartage Enée,  
     N'aussi Byblis  
 Cadmus (1), né Helaine Paris,  
 N'amerent tant, foies-ent fis,  
 Com je t'aim. A Semiramis  
     M'as comparée,  
 Et dis qu'ailleurs mes cuers est mis :  
 Mais ainfois, mons & vaus unis  
 Seront, qu'à ce, tres-dous amis,  
     Aie pensée.

- III.    Tres-dous amis, quant ç'avenra  
 Que mes fins cuers te changera,  
 Li folaus jamais ne luira  
     Là-fus amont ;

---

lement composée de douze couplets, mais moins heureusement faite.  
 Encore se peut-il que Machaut l'ait retouchée.

(1) Ou plutôt : *Caunus*.

Ne lune nuit n'alumera,  
 N'estoile ne resplendira,  
 N'arbre en terre ne verdira,  
     Dont il est moult;  
 Car par tout tenebres feront,  
 Toutes yaves retourneront,  
 Li Signe se combateront,  
     Mer fechera,  
 Les pierres par l'air voleront,  
 Les .iiii. elemens fineront,  
 Et Nature par tout le mont  
     Toute faura.

- IV.     L'amour des déesses de mer  
 Conquist Ulyxes, par rouver  
 Et par courtoisement parler,  
     Et doucement;  
 Mais ne te puis asséurer,  
 Pour fiancier ne pour jurer,  
 Pour douceur ne pour toy amer  
     Tres-chierement!  
 Amis, tu m'aimes vraiment  
 Et dis que c'est tres-loiaument;  
 Mais c'est pour moy donner tourment  
     Et tout amer,  
 Quant tu me mescrois tellement :  
 S'en criem morir prochainement,  
 Se Venus ne fait autrement  
     Ton cuer muer.

- V.     A Venus en feray la plainte  
 Qui scet que ma douleur est tainte,  
 Et que j'ay plouré larme mainte  
     Par son defroy;  
 Car elle m'a, par sa contrainte,  
 Enyvvré d'amour & enceinte,  
 Si devrait oïr ma complainte  
     En bonne foy.  
 S'elle y pourvoit, à li m'ottroy,

Et s'elle en faut je la renoy.  
 Car je ne vueil croire ne croy  
     En faint n'en fainte  
 Qui me facent peine & annoy.  
 Que par droit mieus valoir en doy;  
 Et j'en vail pis, par saint Eloy,  
     Quant tant l'ay crainte.

VI.     Qu'en puis-je, se je me courresse?  
 Amours me point, Venus me blesse,  
 Et tu es pleins de grant rudesse,  
     Qui ne vues croire  
 Que je ne soie changerresse,  
 Et qu'ailleurs mon cuer ne s'adresse  
 Qu'en toy, dous amis, qui l'adresse  
     Yes de ma gloire.  
 Certes je n'ay mie memoire  
 Qu'onques venist biens de mescroire,  
 N'onques ne vi chanfon n'ystoire  
     Contre noblefce,  
 Qui vaulsist une feule poire.  
 Ce est pechié, c'est chose voire,  
 Mieus vauroit estre en fons de Loire  
     Qu'en tel tristefce.

VII.    Cephalus, qui corps ot legier,  
 Un jour aloit au bois chacier  
 A piet, en guise d'un archier,  
     O l'arc poly;  
 S'amie pour luy espier  
 En .i. buisson s'ala mucier,  
 Com celle qui d'autre acointier  
     Le mescréy;  
 Cephalus celle part traï  
 D'aventure, & l'en meschéy,  
 Qu'il l'ataint, dont elle mory  
     Sans atargier,  
 Fors tant qu'elle lui dist : « Amy,  
 « Dous amis, tu m'as morte cy,

“ Et si, t'amoie plus que my,  
 “ De cuer entier. ”

VIII.    Quant Cephalus vit le meschié,  
 Il a son arc en .ii. trenchié,  
 Et les faïettes depecié;  
       Tous les dieux jure  
 Qu'il s'ocirra pour ce pechié;  
 Moult a crié, moult a huchié.  
 Quant il a le corps aprochié,  
       N'est créature  
 Qui véist le mal qu'il endure,  
 Son brait, son plaint, sa grieté dure,  
 Et com ses .v. sens de nature  
       Sont empeschié,  
 Qui n'en plourast à larme fure.  
 Tant fut mis à desconfiture,  
 Que Neron de ceste aventure  
       Éust pitié.

IX.    Amis ce ne puet advenir,  
 Que je te péusse guerpir,  
 Nés que je pourroie advenir  
       Au ciel de terre; (1)  
 Car en toy font tuit mi desir,  
 Mi penfer & mi fouvenir.  
 Et pour cê que ton bien desir,  
       Te vueil requerre  
 Que faciens paix de ceste guerre.  
 Or apaise ton cuer qui erre,  
       Car sans mentir  
 Tes courrous le mien si fort ferre  
 Que mon bien & ma joie enferre  
 Plus fort que n'est trefors en ferre;  
       Dont trop soufpir.

X.    Pymalion de son ymage

---

(1) Plus que je ne pourrois de terre arriver au ciel.



Quant il l'ot pris à mariage  
Ot un fil cointe, appert & sage

Qu'on appelloit

Adonis, biaux fu de corfage  
Et de vis, pleins de vasselage,  
Mais trop volentiers en bosfage

Chacier aloit.

Venus qui chierement l'amoit,  
De ce trop fort le reprenoit  
Pour ce qu'un pou le mescréoit  
En son corage.

Mais cils riens faire n'en vouloit ;  
Car, à chacier tant li plaifoit,  
Qu'ocis en fu à grant desroit  
D'un porc sauvage.

- XI. Or use dont de mon conseil,  
Et fay ce que je te conseil ;  
Car tu vois bien que mon vis mueil  
Et ma poitrine,  
De larmes que moult parfont cueil :  
Oy les meschiés que je recueil,  
Regarde mon cuer & mon vueil,  
Et l'amour fine  
Qui en moy d'acroïstre ne fine.  
Dous amis, retien ma dottrine,  
Et mez en moy la medecine ;  
Enten mon dueil.  
Se tu le fais mes maus termine,  
Et me mainne à joieus termine.  
Se non, li maus ma vie fine,  
Tant fort me dueil.

- XII. Si qu'amis dous je te chastie :  
Se tu vues mener bone vie,  
Que ne foies en jalousie ;  
Car c'est la mort.  
Et se tu as dame ou amie,  
Amez-vous d'une amour unie

Sans hauffage, fans signourie,  
 Et fans descort.  
 Ainfi le fait qui aime fort;  
 Et qui ofte le desconfort  
 Et nourrist, en lieu de confort,  
 Merencolie,  
 Par ma foy je le tien pour mort;  
 Qu'Amours, pour un petit remort,  
 Ou pour un mot rude & entort,  
 Est anientie.

Ainfi sa complainte fin ha, (1)  
 N'onques puis elle ne fina,  
 Tant qu'elle ot ceste lettre escripte.  
 Et sa complainte dessus dicte  
 Fu dedens bien & bel enclose,  
 Sanz addicion & sanz glose.

XXXII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce amour, mon tres-dous amy, j'ay receu vos lettres, & sachiez que je me merveille moult de la petite fiance que vous avez à moy, qui cuidiez, pour ce que je vous ay un pochet (2) trop tardé à escrire, que je vous doie oublier & mettre en nonchaloir. Si suis moult deceue en ceste partie; car je ne pense pas tant de mal en vous come vous faiçtes en moy. Se vous ne m'escri siez ne véez jusques à un an, qui me seroit moult dure chose, si tien-je vostre cuer si bon & si estable, que vous ne m'oublieriez mie; & toute personne qui a bien & loiauté en luy le doit ainsi penser des autres. Et de ce que vous avez moult grant desir de savoir pourquoy je vous man-*

(1) On remarquera que Machaut écrit cette troisième personne de l'auxiliaire, tantôt *a*, tantôt *ha*. Il choisit ordinairement, dans une intention euphonique. D'ailleurs peut-être faut-il regretter qu'on ait proscrit *ha*; c'étoit un moyen de mieux distinguer à préposition de *a* verbe.

(2) Comme disent les Italiens : *un' pochetto*.

day par mon frere que vous ne m'escrisez point, jusques atant que vous orriez nouvelles de moy, sachiez que je le fis pour ce que je ne savoie de certain quel chemin nous tenrions, ne combien nous demorrions en chemin. Et j'avoie doubte que se vous envoiez vers moy, que vostre messaige ne faulst à moy trouver; & si cuidois de jour en jour aler ailleurs, & de là vous escrire de mon estat. Et de ce que vous estes esbabis de ce que je ne vous ay escript par les gens de mon frere, sachiez que je le fis pour ce que je vous vouloie envoyer messaige qui de vous m'apportast tantost certaines nouvelles; & se je vous eusse escript par eus je n'eusse pas si tost oy nouvelles. De ce que vous dites que je vous escript par gens estranges, je le fis tout à escient aussi, pour ce que les gens, là où nous sommes à hostel, sont simples gens & ne vous cognoissent; si y pourroient penser autre chose qu'il n'y a; & cils par qui je les fis bailler n'est pas estranges, car il est bien mes amis & me fieroie bien en luy de plus grant chose. Et soiez certains que je ne le fis pour autre chose du monde & ne doubtez mie; car onques en ma vie je ne trouvay personne qui me blamast de chose que je fèisse pour vous (1). Si, vous prie, tant acertes come je puis & si chier come vous avez le cuer, le corps & l'amour de moy, que vous n'aiez plus telles souspeçons seur moy: car, par m'ame, vous ne me poez plus courrecier ou monde que de moy mettre sus ce que je ne pensay onques. Car, puis que je vous acointay, je n'os pensèe de vous eslongier, ne ne cuide mie que je l'aie toute ma vie. Et se vous saviez bien les pensèes que j'ay de vous & à toutes heures, vous ne diriez mie que je vous eusse oublié. Car, se m'aïst Dieus, je ne suis en nul estat qu'il ne me semble adès que je vous voie devant moy. Si ne vourroie pour nulle chose que vous m'eussiez envoié les lettres qui estoient encloses dedens les autres, lors-

---

(1) C'est-à-dire : je ne connois personne qui, jusqu'à présent, ait pu soupçonner nos secrètes privautés.

qu'elles furent escriptes. Car je ne cuide mie que vous me fëissiez onques ne faciés jamais autant de bien come vous m'eussiez fait de mal. Et par Dieu encore, amasse-je mieus que vous vous en eussiez souffert (1). Car je les commençay à lire plus de .x. fois, & si ne les pouvoie parlire, tant avoie le cuer courrecié & les yeus plains de larmes. Si les ay arses & jetées au feu, afin que je ne les voie jamais : car elles me courresseroient toutes les fois que je les verroie. Si vous prie, mon tres-dous cuer, que vous vueilliez penser de loyauté autant en moy come je fais en vous ; car, par ma foy, du petit & povre sens que Dieus m'a donné, j'en ay fait à mon pover ce que j'en ay fait pour le meilleur. J'ay eu .i. rondel noté que vous m'avez envoié ; mais je l'avoie autrefois eu & le scay bien. (2) Si vous prie que vous me vueilliez envoier des autres, & se vous avez nuls des virelaiz que vous fëistes avant que vous m'eussiez veue, qui soient notez, si m'en vueilliez envoier, car je les ay en grant desir de savoir, & par especial L'ueil qui est le droit archier. J'ay trouvé en la laiette que vous m'avez envoié unes lettres closes qui aloient à vous. Si les ouvry pour ce que je ne savoie pourquoy vous les aviez envoies & trouway que c'estoit une balade que on vous envoioit. Si la vous r'envoie pour ce que je pense que vous ne la véistes onques, car elle est encores toute scellée. Mon tres-dous cuer, se il va vers vous des gens de par deçà, si leur faites bonne chiere, afin que quant vous venrez là où je suis, qu'il vous cognoissent mieus. Je vous prie que vous me vueilliez escrire le plus souvent que vous pourrez ; & tant come je seray là où je suis, si envoiez chiez le curé de Saint Pierre (3) à Bernart de Flourent son frere, tout ce que vous m'enverrez. Car il

---

(1) Que vous vous en fussiez abstenu.

(2) Il y a grande apparence que le rondeau dont elle parle avoit été fait pour une autre, & que Machaut le lui avoit envoyé, comme s'il eût été fait pour elle. Ce qu'elle semble finement lui laisser entendre.

(3) Apparemment une paroisse de la ville où elle séjournoit.

*m'est avis que c'est le meilleur, selon le pays là où on est. Ma  
suer se recommande à vous. Je vous pry que vous me recom-  
mandez à mon frere, le vostre. Mon tres-dous cuer, je prie à  
Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuers  
aime. Escript le .v<sup>e</sup>. jour de may.*

*Vostre loial amie.*

## BALADE.

Ne foiez en nul esmay,  
Amis n'en merencolie,  
Car tant come je vivray  
Vous feray loial amie.  
Car amours qui tout maistrise  
Veult que soie sanz partir  
Vostre jusques au mourir.

Si vous pri que tenir gay  
Vous vueilliez à chiere lie,  
Et croire que sans delay  
Sur moy avez feigneurie  
Tant com amans sur amie  
Puet avoir; que sans mentir  
Vostre suis jusqu'au mourir.

Et fitost que vous verray,  
Je vous promet & affie,  
Que tous vos maus gariray  
Et aussi feray garie.  
Que trop m'est tart que vous die,  
Mon dous cuer qu'aim & desir,  
Vostre suis jusqu'au mourir.

Quant de ma dame vi l'envoy,  
Je dis : Helas dolens! bien voy  
Que j'ay vers ma dame mespris,  
Et qu'en autre maniere a pris

Ma lettre que je ne l'enten.  
 Elle m'avoit dit, tres-anten, (1)  
 Que cuers qui vrais amans se claime  
 Ne doit pas courcier ce qu'il aime ;  
 Mesfait ay, si l'amenderay  
 Se je puis, & responderay  
 A sa complainte dolereuse  
 Qui me semble moult amoureuse.

## COMPLAINTÉ.

Dame en qui j'ay mis toute m'esperance,  
 Mon cuer, m'amour, mon desir, ma plaifance,  
 Tout mon penfer & toute ma fiance,  
 Se j'ay mespris, ce fu par ignorance :  
 Qu'onques nel fis de certaine science,  
 Ainfois le fist Amours qui mon cuer lance, (2)  
 Quant longtains suis de vo douce semblance,  
 Dont en mon cuer remaint la remembrance.  
 Or me commande,

Doulce dame, que je le vous amende ;  
 Vefcy mon cuer, prenez-le pour amande.  
 Car il convient que li las en .ii. fende,  
 Se vo grace pers, dont Dieus me deffende !  
 Or me gart Dieus que plus ne vous offende,  
 Et que jamais n'envoie à vous ne mande  
 Lettre ne riens qui à vo pais ne tende,  
 Où il convient que je pense & entende  
 Tant com vivray.

Car je vous aim, dame, de cuer si vray  
 Que mis en vous cuer & corps & vivre ay ;  
 Car c'est raifon que jamais bien n'auray,

---

(1) Bien avant cette année.

(2) Après ce vers, le msc. 158 donne celui-ci :

*Et point souvent de l'amoureuse lance.*

Et à martire & à douleur vivray,  
Moy & mon cuer, quant premier l'enyvray  
De vostre amour, & que le deffevray  
De moy pour vous; dont maint mal recevray,  
Et maint ennoy nuit & jour soufferray  
Et mainte peine.

Car vraiment Desirs trop fort se peine  
De moy grever quant vous m'estes longtaine.  
Et quant de moy vo dous cuer est prochaine,  
Si doucement me contraint & demaine  
Que je n'ay cuer ne corps ne nerf ne vaine  
Qui ne tremble, dont ma parole est vaine :  
Bien le savez, dame de grace pleine  
Et de biauté, mille foiz plus qu'Helaine.  
Helas, hélas !

Et quant je suis ainfi pris en vos laz,  
Se je vous pers je perdray tous folas,  
Et s'en mourray dolens, tristes & las.  
Maiz, mon dous cuer, certes je n'espoir pas  
Que voz dous cuer ne vueille mon trespas,  
Et qu'en tous lieux ne soit mes advocas ;  
Et que Pitié, assez plus que le pas,  
Ne viene à vous, s'elle fctet mon trespas.  
Car, à voir dire,

Trop bien vous puis comparer sanz mesdire  
A la mousche qui porte miel & cire.  
Le miel est dous & le fur à lui tire  
Et l'adoucist, homs nel puet contredire.  
Tout enfement, vo dous cuer, Dieus li mire !  
De tous mes maus est toufdis mon dous mire;  
Et en mon plour me fait liement rire,  
Pour ce qu'adès vers lui toudis le tire.  
Et, la cire art

Qui alume le monde, main & tart,  
Plus que ne fait du tonnoirre l'espart.

Ainsi vos noms qui en mains lieux s'espart,  
 Le bien de luy à plusieurs gens depart,  
 Et fait souvent .i. hardi d'un couart,  
 Et un sage home & raffis, d'un coquart,  
 Et les mauvais amender par son art,  
 A l'aide de vostre dous regart  
 Qui est sans blafme.

Ne fu vaillans Lancelos pour sa dame, (1)  
 Tristans, Paris & Percevaus qui ame  
 Ne congnoissoient de bien? oïl, par m'ame!  
 Telz xv.<sup>m</sup> en font mis soubz la lame,  
 Et xv.<sup>m</sup> vivans que pas ne blafme,  
 Qui n'eussent valu d'or une drame  
 Ou de poivre, se ce ne fust pour fame. (2)  
 Dont a cils bien cuer entort & esclame,  
 Et de pute aire,

Qui ne s'aplique à leur service faire.  
 Et pour ce à vous, tres-douce debonnaire,  
 Me suis donnés sanz partir ne retraire,  
 Pour vous servir tous mes jours sanz mesfaire,  
 Com à celle qui estes exemplaire  
 Des biens qu'on puet dire, penser & faire.  
 Or vueille Amours que je vous puisse plaire!  
 Qu'en vous est tout de moy faire & desfaire.  
 Hé! bonne & belle,

Pour vo biauté, chascuns hons vous appelle  
 Fleur d'humaine biauté & TOUTE BELLE,  
 Et en douceur douce com coulombelle,

(1) Vaillans, parce qu'ils avoient aimé. Les trois derniers exemples font mal choisis. Car Tristan étoit vaillant avant d'avoir aimé Iseult; Paris, pour avoir enlevé Héléne, n'en fut pas meilleur. Pour Perceval, qui d'abord ne distinguoit pas le bien du mal, les romanciers ne lui donnent pas de maîtresse en titre.

(2) Un dragme d'or ou même de poivre.



En loyauté loyal com teurterelle,  
En fine odeur printemps qui renouvelle,  
Et en coulour rose frefche & vermeille.  
Honneur vous tient par l'estrier de la selle,  
Sens vous conduit, raifon vous eft ancelle,  
N'estableté en vous pas ne chancelle;  
En ce difant tous li cuers me fautelle.  
Vous eftes telle

Qu'en vous maint joie, & deduis s'i revele :  
Pour ce fera Venus vo damoifelle,  
Et vous déeffe, & ferez plus haut qu'elle.  
Juno fera vofre riche pucelle,  
Auffi Pallas, vofre fage baiffelle,  
Sans fineté :  
Li Dieu feront fefte de la nouvelle,  
Qu'il vous fervent bonnement fans cautelle;  
Et quant tous biens avez foubz vofre aiffelle,  
Serez-vous donc à mon depri rebelle?  
Certes nennil, ains aray ma querelle,  
J'en fuis certains.

Quant Julius Cefar fu des Rommains  
En traïfon ocis, mors & estains,  
Moult fu des Dieus & des Déeffes plains,  
Pour la tres-grant valeur dont il fu plains,  
Deÿfiez fu de leurs propres mains.  
Et d'Ercules ne firent-il pas mains,  
Qui tant cercha mons, valées & plains,  
La mer profonde & les païs lointains;  
Et qui destruit Troies, li primerains,  
Qui fu des Dieus après fa mort prochains,  
Et à leur deftre.

Si que, dame, vous y devez bien estre,  
Car vous avez, à deftre & à fenestre,  
Honneur, raifon, & fens vofre bon maiftre,  
Et tous les biens que Nature fait naiftre.  
N'avec les Dieus n'a prestresse ne prestre

Qui scéuft rien amender en vostre estre :  
 Pour ce, suis ci vostres, par saint Sevestre,  
 Qu'avec les bués me povez faire paistre,  
 A vostre guise,

Si que, dame que chascun loe & prise,  
 Que j'aim & fers loyaument sanz faintise,  
 D'un cuer vous pri, qu'Amours art & atife,  
 Qu'en gré pregniez mon tres-petit servise.  
 Et se j'ay fait riens que vo cuer desprise,  
 Vueilliez-le moy pardonner par franchise;  
 Et je vous jur & promet par l'Eglise,  
 Qu'ainfois courroit parmy Damas Tamise,  
 Que ma pensée ailleurs qu'à vous soit mise.

Mais encor ne me puis-je taire :  
 Ainfois vous vueil dire & retraire  
 De Julius Cesar la fin.  
 Li Dieu furent de lui affin (1)  
 Si fort qu'une estoile en féirent,  
 Et en firmament l'afféirent,  
 Afez près de la Trefmontaine,  
 Qui est une estoile haultaine  
 Qui par nuit le monde enlumine  
 De sa clarté qu'est pure & fine.  
 A li reprennent leur avis  
 Li maronier, ce m'est avis.  
 Quier en l'istoire des Romains,  
 Là le verras, ne plus ne mains.  
 Li Dieu de vous aussi feront  
 Une estoile, & vous mettront  
 En firmament, dalès l'estoile  
 Qui a fait retourner maint voile ;  
 Si qu'à vous bon avis penra  
 Qui à bon port venir vorra.  
 Et, tout ainsi com le biau monde,

---

(1) *Affin*, unis de parenté.

Vo grant bonté, qu'est pure & monde,  
 Enlumine, enluminerez,  
 Quant des Dieus là mise ferez.  
 Ainfi ferez glorifiie,  
 Dame, après ceste mortel vie,  
 Et en grace du roy celestre  
 Qui fu, sur tous dieus, sire & maistre.

Vescy la responce de fait (1)  
 Que j'ay à sa complainte fait.  
 Mais nulle rime n'y ay prise  
 Qui soit à la sienne comprise;  
 Et si n'est mie de tel mettre.  
 Après li escriis ceste lettre :

XXXIII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour  
 & ma tres-chiere dame, j'ay bien veu ce que vous m'avez  
 escript; si ne vous devez point merveillier, ce m'est avis, de ce  
 que je vous ay envoié enclos en mes lettres : car vous savez bien  
 que cuer qui sent l'amoreus point n'est mie tousjours en .i. point,  
 ains a moult de diverses pensées & de sauvaiges ymaginacions.  
 Et li bon cuer ferme & loial monstrent comment il leur est,  
 sans nulle couverture. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, on-  
 ques m'entencion ne fu que je vous envoiaïssé les lettres scellées,  
 dont vous estes un po méue contre moy. Et, toutesvoies, je l'ay  
 fait par quoy vous scéussiez à quel meschief j'ay esté des lettres  
 & du mandement que vous me mandastes par Tb. (2) vostre  
 frere. Et, mon dous cuer, pour Dieu vueilliez me tenir pour  
 excusé & ne vueilliez penser nullement que je ne vous tiengne pour  
 bonne & pour léal : car, par m'ame, se je savoie le contraire,  
 je ne vous lairoie mie pour ce à amer, mais jamais n'aroie joie.*

(1) C'est-à-dire, les vers qui précèdent.

(2) Ce nom abrégé ne se trouve que dans le msc. 1584.

*Mais ainsi, (come autres fois vous ay escript,) ce que je ne suis mie digne de vous amer me donne trop de pointures & de pensées dont je n'eusse mestier. Toutesvoies je m'atens & fie en vostre bonté : car je n'ay nul autre fors moy & ma loyauté, qui m'aidera tousdis, se Dieu plaist, envers vous. Et se Dieus me doint joie, je vous aime tant, & prise tant l'onneur & la bonté de vous, qu'il ne me puet sembler que vous aiez pareille. Si ne saroie penser qu'il peust avoir nul mal en vous, & vous tiens bien pour excusée de tout ce que vous m'avez mandé. (1) Et aussi j'ay moult grant joie de ce que on ne vous dist onques chose de my par quoy je deusse laisser à envoyer vers vous ne vous vers moy. Et aussi, je pense certainement que tout ce que vous en avez fait & faites, c'est pour le meilleur. Et se vous dites que je vous mette sus chose que vous ne pensastes onques & que vous ne me pourriez oublier ne laisser, pardonnez-le moy s'il vous plaist; car, en l'ame de moy, en tout le siecle je n'ay pensée que à vous, ne je ne pourroie ne saroie amer ne desirer autre que vous; & ce est sans partir ne muer. Et, par Dieu, je me suis cent fois repentí des lettres que je vous envoiay. Et, mon tresdous cuer, je vous promet & jur loyaument que se jamais vous ne m'escriez ne n'envoiez vers moy, ne se jamais je ne vous véoie, (dont Dieus me gart!) jamais je ne vous escriray, diray ne commanderay chose dont vous doiez courrecier à mon pouvoir. Et, se Fortune ou li temps me sont contraire, je soufferray au mieus que je porray & si en lairay Amours convenir. Mon tresdous cuer, j'ay fait le rondel où vostre nom est, & le vous eusse envoié par ce messaige : mais par m'ame je ne l'oÿ onques (2) & n'ay mie acoustumé de bailler chose que je face, tant que je l'aye oÿ. Et soyez certaine que c'est une des bonnes choses que*

---

(1) Apparemment par le frère de la dame.

(2) *Je ne l'oÿ*. Il veut dire qu'il ne l'a pas encore fait chanter devant lui, pour le bien juger.

*je fêisse, passé a .vii. ans à mon gré. (1) Vous me mandez que je vous envoie noté L'ueil &c. Plaise vous savoir que j'ay esté si enbesognés de faire vostre livre & suis encores, & aussi des gens du Roy, & de monseigneur le duc de Bar qui a géu en ma maison, que je n'ay peu entendre à autre chose. Mais je vous enverray bien tost & par certain messaige ce qui est fait de vostre livre & vostre rondel aussi. Mais je vous pry, si cher que vous m'amez, que vous ne monstrez le livre que à gens qui soient trop bien de vostre cuer; & se il y a aucune chose à corriger, que vous y faites enseignes. Car il vous a pleu que je y mette tout nostre fait, si ne scay se je y met ou trop ou po : & sachiez vostre rondel s'il vous plaist; car je l'aime trop. Quant vous aurez vostre livre, si le gardez chierement, car je n'en ay nulle copie & je seroie courrecié s'il estoit perdu & se il n'estoit ou livre ou je met toutes mes choses. (2) Adieu mon dous cuer, qui vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime, & nous doint grace que nous nous puissions briefment veoir : si seront acompli tout mi desir. Escript le ix<sup>e</sup> jour d'octembre. (3)*

*Vostre loial amy.*

(1) C'est-à-dire, je suppose, depuis la mort de Jeanne, sa première amie.

(2) C'est-à-dire au Livre de mes œuvres complètes.

(3) La lettre de Peronne à laquelle celle-ci répond est datée du 5 mai. C'est apparemment une méprise. Pour celle-ci, le msc. 1584 porte « Decembre ». C'est apparemment une autre erreur. Encore devons-nous croire que la date est ici mal reproduite, & qu'il faudroit y substituer le 19 d'octobre. Le roi Jean étoit encore à Reims le 18, il y étoit accompagné du Dauphin duc de Normandie, & de Robert duc de Bar, qui prit hôtel chez Guillaume de Machaut. Il est vrai que l'année suivante, le 19 mai, Charles V vint se faire sacrer à Reims, & que le 9 mai de la lettre de Peronne pourroit s'accorder avec le 19 mai, jour du sacre. Mais la date du mois d'octobre répond seule à la date des lettres suivantes, où l'on voit que Charles, duc de Normandie, n'étoit pas encore roi.

Quant ma dame oÿ m'escufance,  
Elle ne fist mic doubtance  
Que tout ce ne fust verité  
Que j'ay cy devant recité.  
Si me pardonna bonnement  
Le mesfait, & dit doucement,  
Que se jamais la mescréoie,  
Si tost le pardon pas n'aroie;  
Qu'en amours jà bien ne fera  
Jalous, ne loyaus ne fera :  
Car toufdis tent à esprouver  
Ce qu'il ne voudroit pas trouver.  
Cy-après verrez l'escriture  
De ma dame plaissant & pure.

XXXIV. — *Mon tres-dous cuer & ma douce amour & mon loyal amy, j'ay bien veu ce que vous m'avez escript, que jamais vous ne serez en doubte ne ne penserez que je vous oublie. Et par ainsi, je vous pardoin ce que vous m'avez mesfait. Mais se vous y renebéez plus, je croy que je ne le vous pardonneray pas si legierement; que, par ma foy, je ne pense pas à faire chose à mon povoir de quoy vous doiez estre en doubte. Mais vous dites trop mal de ce que vous dites que vous n'estes pas dignes de moy amer, car, par ma foy, si estes à mon gré meilleur cent fois que je ne suis pour vous; & si me tieng de vous à mieus assenée que du plus grant seigneur du royaume de France. Je vous prie que vous m'envoiez vostre livre par ce messagier, & ne doubtez, car je le garderay bien. Et aussi, vous me poez seurement escrire par ce messaige. Si vous prie que vous li faciez bonne cbiere & je vous en sauray tres-grant gré. Je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint honneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le xxviii<sup>e</sup> jour d'octembre.*

*Vostre loial amie.*

Or avez-vous oï comment  
Celle qui m'a en son comiant  
Sera des déesses servie,  
Et en la fin glorifiée,  
Et faite estoile en firmament  
Des Dieus, pour luire clerement,  
Et pour le monde enluminer  
De son bien qu'on ne puet miner;  
Et comment joie me donna,  
Quant doucement me pardonna  
La villenie & le mesfait  
Qu'envers li avoie mesfait.  
Et se jà Dieus joie me doint  
D'elle, & mes pechiez me pardoint,  
Je ne voulfisse querre don  
Fors fa pais, pour tout guerredon.

Si me tins assez longuement,  
Que n'avoie pas l'aïsement  
D'envoyer vers sa douce face  
Qui toutes mes douleurs efface.  
Toutevoie j'y envoiay,  
Et ce livre moult fort loïay  
En bonne toile bien cirée,  
Que la lettre n'en fust gastée.  
Voire, ce que fait en avoie,  
Ce li tramis de ceste voie,  
Et un rondel que souvent chant,  
Dont je fis le dit & le chant.  
Et si, mis son droit nom par nombre  
Entierement, qui bien le nombre;  
Et une lettre bien escripte  
De vray sentement faite & ditte.

Si reçut tout à grant desduit  
 Et au lire moult se deduit.  
 Vescy la lettre, lifiez-la,  
 Pour ce que la Tres-belle l'a.

XXXV. — *Mon tres-dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, j'envoie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel Nostre Seigneur vueille tousjours faire si bon come vous voudriez & come je desire de tout mon cuer; car, par Dieu, c'est une des choses de ce monde que je plus desire que d'en oïr bonnes nouvelles & vous veoir aussi. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, plaise vous savoir que, la mercy nostre Seigneur, moy, mon frere & nous tous estions en bon point quant ces lettres furent escriptes. Et, mon tres-dous cuer, se je n'ay envoie par devers vous si tost come je déusse, si le me veuillez pardonner : car Dieus scet que ce n'a mie esté par deffault d'amour ne de bonne volenté. Car monseigneur le duc de Bar & plusieurs autres seigneurs ont esté en ma maison : si y avoit tant d'alans & de venans, & me couchoie si tart & me levoie si matin, que je ne l'ay peu amender; ne de jour n'y povoie entendre, ne à vostre livre aussi se po non, dont moult me poise : lequel je vous envoie par ce messaige, ce qui en est fait. Si vous prie si chierement come je puis & sçay, que vous le vueillez bien garder, & le me vueillez renvoyer, quant vous l'avez leu, par quoy je le puisse parfaire : car je seroie trop courrecié se tel peine & si grant come je y ay mise & entens à mettre estoit perdue. Ores vient le fort & les belles & subtives fictions dont je le pense à parfaire, (1) parquoy, vous & li autre le*

---

(1) Pour suppléer au peu de changement qui se fait dans la situation amoureuse, Machaut va raconter bien des choses que les lecteurs d'aujourd'hui connoissent mieux, il est vrai, que ne les connoissoit peut-être Mlle d'Armentières.



voiez volentiers, & qu'il en soit bon memoire à tousjours-mes. Et sachiez qu'il n'y fault mais à mettre que les lettres que vous m'avez envoïes & je à vous, puis que vous partistes. (1) Renvoyez-moy la lettre que je vous envoiay derreinnement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez escript & commandé plusieurs fois que je soie liez & joieus; &, si cbier come je vous aime, il ne vous plaist que je me pleingne de chose que j'endure pour vous. Si, vous plaise savoir que ce m'est trop dure chose à faire. Et aussi, vostre livre avera nom le Livre dou Voir dit; si, ne vueil ne ne doy mentir. Et, mon dous cuer, vescy pourquoy ce m'est trop dure chose. Je scay bien que je ne vous puis à piece (2) veoir; &, se je volois aler vers vous, je ne cognois homme ne femme au lieu où vous demorez. Et se j'envoie vers vous, il le me convient faire par gens estranges qu'onques ne vy; ne n'est créature qui me ramentoïve à vous; ne il n'appartient mie que vous veingniez à mi; & se je en devoie estre la tierce fois resuscités de mort, ne le porriez vous faire. (3) Et aussi vous savez bien que je ne scay faire que de sentement: (4) & comment pourray-je faire joieusement, & vivre dolereusement? Par m'ame, ce m'est fort à faire. Maiz je ressemble le menestrel qui chante telle foi en la place, & il n'y a plus dolent de lui. Et pour ce, il me semble que Amours & porter la baire cest aques tout un mestier.

(1) Dans le beau msc. in-folio qui avoit été donné au duc de Berri, les Lettres ont été ajoutées plus tard au texte courant: la main qui les a transcrites est toute différente. J'y reconnois un second exemplaire que Machaut faisoit exécuter en même temps que le n° 1584, & sur lequel il aura fait ajouter le texte de ces lettres. Ce superbe volume est généralement écrit avec moins de soin & d'exactitude que le n° 1584, constamment sous nos yeux.

(2) Plus tard on a dit: pièce.

(3) Il entend rappeler qu'elle l'avoit déjà deux fois resuscité, comme on a vu au début des Amours.

(4) Je ne fais dire que ce que je sens.

Trop font de peine & de haire,  
Amours & porter la haire.

*Or le faites, sil vous plaist, mon dous cuer, que au mains, par vostre grace, je me puisse plaindre & complaindre tous seuls; car, par m'ame, je ne m'ay à qui complaindre de mal ne de peine que je sueffre pour vous. Et aussi que, par vostre grace, je puisse faire du sentement qui me venra, soit de douleur soit de joie. Et, s'il le vous plaist à faire, j'en porteray plus legierement les cruautez de Fortune & mon amoureux mal; car cils est trop batus qui ne s'ose plaindre. Et, mon tres-dous cuer, encores y a pis : car ce riche tresor dont je porte la clef, j'en use ainsi come cils qui est rois, & nuls ne le scet que lui; si n'a nul bien de son royaume, & ressemble Tantale qui muert de soif & qui est en l'yaue jusques au menton, & ne puet boire; & le riche aver qui a tout le tresor du monde & n'y endure à touchier, ains a grant deffaut d'encoste. (1) Mais ce me grieve trop que Raïson m'a dit que Dangier (2) porte une clef de ce tresor avec moy, & que je ne le puis defferrer sans li; & aussi que Argus à tous ses .c. yeux ne fait que regarder & espier que nuls n'y atouche, (3) & s'il en vëoit aucune chose offer, il le diroit tantost à Malebouche, qui le chanteroit à note par tous les quarrefours dou país. Si n'y voy rien de bon pour mi, fors que Raïson s'accorde à Bonne amour. Mais c'est chose qui ne puet estre. Et, mon dous cuer, mes derreniers confors & refuges est tels que je scay bien que, quant il vous plaira & Dieu, avenra la bonne beure; que vous estes si bonne & si douce que Dangier n'osera groucier contre vostre douceur. Et si estes si saige que vous endormirez Argus, si qu'il ne verra nez*

---

(1) Il est près de son trésor & a grand dénûment.

(2) Résistance dans l'intérêt du bon renom, c'est-à-dire de l'honneur.

(3) Ne porte atteinte au trésor d'honneur.

que une taupe. Et par ce, Malebouche se taira. Si que, mon dous cuer, vous véez bien que ma mort & ma vie, mon deduit & ma joie, ma douleur & ma santé gist en voz mains & en vostre ordenance; & en povez ordener come de ce qui est vostre, sanz rien retenir. Mon tres-dous cuer, je vous envoie le chant du rondel où vostre noms est, & a convenu par force que je l'aie baillié ailleurs avant que à vous; car li estranges qui estoient à Reins ne m'en laissoient en pais. Et sachiez certainement que passè a .VII. ans, je ne fis si bonne chose ne si doulce à oïr; dont j'ay grant joie, quant je y ay si bien assené pour l'amour de vous. Et pour ce que vostres noms y est, si vous prie, si chier que vous m'amez, que vous le vueilliez savoir, se vous poez, & ne diêtes à nulluy comment vostres noms y est; car je n'en feroie plus de ceste maniere; & laissez muser les museurs. (1) Je vous fais faire aucune chose à Paris, laquelle je ne puis avoir si tost que je cuidois, pour la mortalité; (2) mais sitost come je l'aray je la vous enverray. Mon tres-dous cuer un chevalier vint à my n'a pas granment qui me pressoit trop fort que je vous escriisse, & ne m'apportoit vraies enseignes de vous; & pour ce

---

(1) Et laissez les oisifs chercher inutilement.

(2) "Eodem anno M. CCC. LXIII. in mense Julii & modicum ante, usque ad festum Sanctae Lucae, (18 octobr.) fuit tanta mortalitas hominum Parisius, & specialiter puerorum & juvenum, & plus virorum quam mulierum, quod erat mirabile dictu & stupendum valde. Senes enim in respectu juvenum obibant pauci; undè quando mors intrabat aliquod hospitium, primo moriebantur pueri parvi, deindè familia, ad extremum vero parentes vel alter eorum.... Et quod mirum est, hominès sani erant & jucundi; infrà biduum vel triduum moriebantur. Nec evaserunt mortem Religiosi, sacerdotes & curati.... Undè dicebatur tunc temporis, quod in multis parvis villulis, eo modo sicut Parisius, in tanto numero obierunt, quod in Argentolio specialiter, ubi ante mortalitatem erant mille septingenti ignes seu maneria, non remanserunt quinquaginta vel quadraginta...." (*Continuatio Guillelmi de Nangiaci*.) On remarquera cette ancienne population d'Argenteuil, aussi considérable qu'elle étoit encore au dix-huitième siècle, & supérieure à celle d'aujourd'hui.

*j'en tins pou de compte & li respondi estrangement. Si, ne vous en tenez pas mal apaïe, je vous en pry, car par m'ame ce fu cils qui me donna matere de escrire : Longue demorée fait changier amy, dont je vous ay prié merci, & fais encores tres-humblement. Ma tres-chiere suer, je pense à estre à ceste Tous-sains à Saint Quentin, & de là aler vers monseigneur le Duc, (1) & ne scay com longuement il me vorra tenir, quant je seray vers ly. Et ne vous tenez pas à malpaïe se je n'envoie si briefment vers vous; car de tout ce j'en feray à votre ordenance & selon ce que vous me manderez par ce messaige. Je vous envoïe la balade T. Païen, & la responce que je li fais, laquelle je fis en present; mais il fist devant, & prist toute la graisse du pot à son pooir, & la fis après: si en jugerez, sil vous plaist. Mais vraiment il avoit l'avantage de trop, & toutesvoies je y feray chant. Si, ne les bailliez à nullui, je vous en prie. Et, toutevoie me dist-il une fois que s'il n'eüst ailleurs à faire, je n'y fussè jamais venus à temps. Et onques mais ne le vous vos dire ne escrire pour eschiver vostre courrous & pour la fiance que j'ay en vostre bonté. A Dieu, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere suer qui vous doint le bien & l'onneur & la joie que je vorroie, & grace que nous nous puissiens briefment veoir. Et, mon dous cuer, se je vous escri (2) trop briefment, pardonnez-le moy. Escript le XVII<sup>e</sup> jour d'octembre.*

*Vostre loial amy.*

RONDEL. ET Y A CHANT.

Dis & sept, v, xiii, xiiii & xv, (3)

(1) Le duc de Normandie, depuis Charles V.

(2) Il semble qu'il faudroit ou qu'il eût fallu lire : « Se je ne vous ecris. »

(3) Ces cinq chiffres nous donnent dans l'ordre de l'alphabet R.E.N.O.P, & répondent, en doublant l'e & l'n, à Peronne. Machaut, pour laisser

M'a doucement de bien amer espris.  
 Pris a en moy une amoureuse prinse,  
 .x. & vii. v. xiii. xiiii. & xv.  
 Pour sa bonté que chascun loe & prinse  
 Et sa biauté qui feur toutes ont pris,  
 .x. & .vii. .v. xiii. xiv & xv,  
 M'a doucement de bien amer espris.

Ainsi envoiay à ma dame,  
 Que Dieus gart en corps & en ame !  
 Et briefment la responce orrez  
 Si la lirez quant vous vorrez.

## LA DAME.

XXXVI.— *Mon tres-dous cuer & mon loial amy, j'ay eu ce que vous m'avez envoyé par vostre vallet, & ne doubtez ; car je garderay bien vostre livre. Mon dous cuer, vous m'escrivez que vous ne me povez veoir jusques à longue piece, ne venir là où je suis ; & aussi neouldroie-je mie que vous y venissiez. Et de ce vous souffrez moult de peine, & j'en suis certaine ; & le say bien par moy-meismes, car je ne m'ay à qui complaindre, né que vous avez ; & c'est une chose qui trop nous fait de mal. Et aussi vous m'escrivez que par mon gré vous puissiez complaindre de voz douleurs à vous tout seul ; sachiez qu'il me plaist bien, mais que vous aiez en vous reconfort & bonne esperance ; & penser que tout autel sent-je come vous faites, ne jour de ma vie je ne vous obliray. Vous m'escrivez aussi qu'il vous grieve trop de ce que Raïsons vous dit que Dangier (1)*

---

deviner moins facilement le nom à ceux auxquels ce petit tour de force seroit montré, a omis de redoubler les deux lettres dont il avoit besoin. C'est une précaution qu'il abandonnera dans les derniers vers du poëme.

(1) Résistance.

porte la clef par deffeur vous, du tresor dont vous l'avez, & que sans li vous ne pourriez avoir nuls des biens qui y sont : maiz n'aiez de ce doute; car j'en cuide bien chévoir à l'aide de vous. Car je say l'amour que vous avez à my est .si loial & si bonnesté, que vous n'osterez jà des biens du tresor riens de quoy il amenriste, ne de quoy Dangier doive groncier. Et pour ce, je ne doute riens Argus, car se il avoit encor autant de yeus que il a, n'y verra-il jà chose de quoy Malebouche doie mesdire. Si ne doutez que quant il plaira à Dieu que je vous voie, que je les lieray si qu'il n'en y aura nuls qui ose groucier. Mon dous cuer, vous m'escrivez que vous serez à ceste Tousfains à Saint Quentin, & de là vers Monseigneur le Duc. Pourquoy je pense bien qu'il sera avant grant piece que je oye nouvelles de vous; & aussi ne pensé-je pas que je demeure ci longuement; mais pense à aler briefment aillours; & sitost come je y seray, je l'escribiray à mon frere, qui le vous fera savoir. Et aussi vous prie que vous li escrivez de vostre estat & li mandez qu'il le me face savoir. J'ay bien veu ce que vous m'avez escript de Thommas, & quant il plaira à Dieu que je vous voie, je vous diray tout ce qu'il en fu, & aussi le vous sara bien à dire H. J'ay receue unes lettres lesquelles vous envioiez audit Henri; mais je ne ly envoie ray mie, pour ce que je ne scay où il est, & si, croy mieus que j'en feray le messaige que autres. Je vous envoie la darreniere lettre que vous m'envoiastes, pour ce que vous le m'aviez mandé; mais je ne vous envoie pas vostre livre pour ce que je ne l'ay encores leu. Mais quant je l'aray leu, je le vous envoie ray. Mon tres-dous cuer, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostres cuers aime. Escript le jour Saint Symon & Saint Jude xxviii<sup>e</sup> jour d'octembre.

Vostre loial amie.

Bien avez véu l'escripture  
De ma dame plaissant & pure,

Qui est parfaite sans defaut  
De quanque à Bonne & belle faut.  
Si me semble qu'en sa réponse  
N'a pointure, espine ne ronse,  
Ne chose qui face à blasmer.  
Ainz est tout dous, sanz riens d'amer.  
Dont moult volentiers la véoie,  
Et au lire me delitoie,  
Pour ce qu'entre piez avoit mis  
Les plus grans de mes annemis, (1)  
Si qu'il ne feront jamais grongne  
De bien que ma dame me dongne.  
Car je les ressongnoie fort  
Pour ce qu'il estoient trop fort  
Et trop puissant encontre my,  
Dont j'ay plusieurs fois dit : aimy !  
Maiz Desir qui sanz dormir veille,  
N'en mon cuer onques ne sommeille,  
Me vint dire & ramentevoir  
Que je ne faisoie pas devoir,  
Et qu'il ne me lairoit durer  
Ains me feroit tant endurer  
Que soustenir ne le pourroie,  
Se tour ne voie ne queroie  
Comment ma douce amour véisse ;  
Car il me tenoit trop pour nisse,  
Si qu'en moy toudis accroissoit,  
Et Amours pas ne descroissoit ;  
Qu'Amour & Desir, ce me semble,  
D'une laisse courent ensemble :  
Et quant li desirs amenrit,

---

(1) Danger & Malebouche.



Cuers qui faussement aime en rit,  
Et cuers qui aime loyaument,  
En pleure; car certainement  
L'un ou l'autre convient acroistre,  
Entre les mondains & en cloistre.  
Et de tel piet & de tel dance  
Com li uns va, li autre dance.

Si me pris tous feuls à complaindre,  
Et de mon grant desir à plaindre,  
Si que profondement pensoie,  
Et en pensant ymaginoie  
A ceuls dont j'ay devant parlé,  
Ce font Piramus & Tisbé.  
Il furent enclos en .ii. tours,  
Si qu'il ne fu voie ne tours  
Qui leur oeil péust avoier  
Pour euls ensemble esbanoier.  
Trop leur desplaïsoit cils demours,  
Si que force & rage d'amours  
Dont il estoient yvre & plain  
Fist tant qu'il issirent ad plain,  
Pour euls desduire & solacier,  
Baïfier, acoler, embracier :  
Et en la fin en furent mort,  
Ensemble de piteuse mort.

Amours Leandon si laçoit(1)  
Qu'un bras de mer à no passoit,  
Pour véoir sa dame & s'amie,  
En la fin en perdi la vie.

---

(1) Enlaçoit Léandre.



Ne passa le pont de l'espée  
Lancelos, pour la bien amée  
Genievre qui estoit royne,  
Qui tant s'amerent d'amour fine  
Que leur amour, dont ce fu perte,  
En fu scéue & descouverte?(1)

Ne se fist porter en un sac  
Jadis li fils Pierre Toufac,(2)  
Par un ribaut qui, sur la greve,  
Portoit une affautrure en greve?  
Oïl, pour véoir vis à vis  
De fa douce dame le vis.  
Certes ce fut fait à Paris.

Ne passa haulte mer Paris,  
Pour véoir & ravir Helaine?  
Et de Vergi la Chastelaine,  
Ot moult de haire au chienet duire,(3)

---

(1) Voyez dans le quatrième volume de mes *Romans de la Table ronde*, ou dans le poème de *La Charette*, publié par M. Jonckbloet, cette aventure du Pont de l'épée, tranchant & mince en effet comme la lame d'une épée & que Lancelot parvint à franchir pour délivrer la reine Genièvre, &c.

(2) Les histoires contemporaines parlent beaucoup de Charles Toufac, échevin de Paris & grand partisan des idées d'Étienne Marcel & du roi de Navarre. Les *Grandes Chroniques* le nomment souvent parmi les plus violents ennemis du Dauphin. Le 15 juin 1358 il avoit « presché » aux halles de Paris en faveur du roi de Navarre. A six semaines de là, ce héros populaire fut saisi par les gens du peuple, traîné en place de Grève & décapité. Pierre étoit apparemment de la même famille. Nous regrettons que Machaut ne nous dise pas comment & pour qui cet amoureux tranfi s'étoit fait enfermer dans le sac d'un portefaix, afin de passer sans être reconnu devant la dame de ses pensées.

(3) *De haire*, ce mot, qu'on a rencontré déjà page 264, répond à *ennui*, embarras pénible. On dit encore dans un sens analogue en

Pour elle à son amy deduire,  
 Et pour lui véoir à loisir,  
 Doucement & à son plaisir;  
 Mais, finalement, elle en fu morte,  
 Et cil, de l'espée qu'il porte.

Aussi Paris en fu destruis,  
 Enfin com en escript le truis.

Li dieu qui par amours amoient,  
 Leurs formes en autres muoient,  
 Et si muoient leurs amies  
 Souvent en vaches ou en pies,  
 Ou ainsi come il leur plaisoit;  
 Chascuns à son vueil le faisoit.  
 Mais, quant devers elles estoient,  
 Leurs propres formes reprenoient,  
 Pour mener plus secretement  
 Leurs amours & plus fagement.

J'ay les oreilles & les temples  
 Toutes plaines de tels exemples  
 Pour ce di, & si n'en doubte mie,

Champagne : *Quel haria!* — La Châtelaine de Vergi, nièce du duc de Bourgogne, faisoit favoir au chevalier son ami qu'elle étoit seule, & qu'il pouvoit la venir voir,

De ci que un petit chiennet  
 Verroit par le vergier aller :  
 Et lors venist sans demorer.

Le Chevalier se trouva forcé de livrer au duc le secret de ses amours; la Châtelaine mourut de chagrin d'avoir perdu le *trésor* de son honneur, & le Chevalier ne voulut pas lui survivre. Voyez, dans Méon, le beau fabliau de la *Châtelaine de Vergi*. On a fait plus tard de cette dame, & bien à tort, l'amie du Chatelain de Couci.

Sans lober & sans tricherie,  
Que s'à un en voy bien chéoir,  
J'en voy à .xii. meschéoir.  
Dont qui puet au moien venir,  
C'est le plus seur à tenir;  
Car c'est uns grans perils, par m'ame,  
De trop ou po véir sa dame,  
Et aventure d'enchéir .  
En ce qu'on ne vorroit véir.  
Car le trop esmuet les paroles  
Des mesdisans, rudes & foles,  
Qui sont en amours neccessaire;  
Las! & si ne se pevent taire  
Pour le hanter qu'i fait l'amour.  
Et aucune fois lonc demour  
Engendre souvent & attrait  
Que dame d'amer se retrait.  
Or me gart Dieus de tel encontre!  
Car dire n'oseroie contre.

A toutes ces choses musoie,  
Et ès exemples me miroie,  
Que j'ay dit qui sont advenu,  
Et qu'on voit, souvent & menu.  
Mais riens n'y poroie trouver,  
Que pour bon péusse prouver,  
Afin que ma dame véisse.  
Si me pensay que j'escrissse,  
Et que devers elle envoiasse  
Pour essaier s'en li trouvasse  
Por qu'elle y péust conseil mettre.  
Si fis escrire ceste lettre;  
Mais n'oublaiy pas ces .ii. choses,

Qui furent en ma lettre enclofés; (1)  
 Et furent mifes par eſcript :  
 .T. fiſt devant, plus n'en eſcript;  
 Et le mieus & le plus qu'il pot,  
 Print toute la greſſe du pot,  
 Si qu'il ot aſſez l'avantage  
 De faire millour ſon potage.  
 Et je reſpondi par tel rime  
 Et par tel metre come il rime.  
 Et ſi ay fait les chans tous .IIII.  
 Pour elle deſduire & eſbattre :  
 Ne homs vivans tant fuſt amis  
 N'es avoit, quant je li tramis;  
 Car pour elle eſtoit jà li fais  
 De ces .II. diſ, lonc temps a, fais.  
 Or ay fait le chant ſi preſent;  
 Pour ce humblement li preſent.

## BALADE. ET Y A CHANT.

## THIBAUT.

Quant Theſéus, Hercules & Jaſon  
 Cerchierent tout, & terre & mer profonde,  
 Pour acroiſtre leur pris & leur renon,  
 Et pour véoir bien tout l'eſtat dou monde,  
     Moult furent digne d'onnour :  
 Mais, quant je voy de biauté l'umblé flour,  
 Aſſevis fuis de tout, ſi que par m'ame,  
 Je voy aſſez puis que je voy ma dame,

---

(1) La ballade de Thibaut Paien & la ſienne qui vont fuivre. On verra qu'elles ſont faites ſur les mêmes rimes & de la même meſure. C'étoit une lutte poétique dans laquelle Machaut avoit bien voulu laiſſer à ſon concurrent tout l'avantage, & la facilité, comme il dit, de « prendre toute la graiſſe du pot. » Quel étoit ce Thibaut Paien? L'auteur inédit des

Car en véant sa biauté, sa façon,  
 Et son maintieng qui de douceur seuronde,  
 J'y preng assez bien pour devenir bon,  
 Car le grant bien de li en moy redonde,  
     Par grace de fine amour,  
 Qui me contraint à haïr deshonnour  
 Et tout vice : si puis dire, par m'ame,  
 Je voy assez puis que je voy ma dame.

Véoir ne quier la dorée toïson,  
 Ne les Indes, ne de Rouge mer l'onde,  
 N'aus infernaus penre guerre ou tenfon,  
 Pour eslongier le regart de la blonde  
     Dont me vient joie & baudour,  
 Et dous penfer. Mais tieng pour le millour  
 Qu'à tout compter & bien pefer à drame,  
 Je voy assez puis que je voy ma dame.

## RESPONSE G. DE MACHAUT.

Ne quier véoir la biauté d'Abfalon,  
 Ne d'Ulixés le fens & la faconde,  
 Ne esprouver la force de Sanfon,  
 Ne regarder que Dalila le tonde.  
     Ne cure n'ay, par nul tour,  
 Des yeux Argus, ne de joie gringnour,  
 Car Plaifance ay & fans aide d'ame,  
 Je voy assez, puis que je voy ma dame.

De l'image que fist Pymalion  
 Elle n'avoit pareille ne seconde,  
 Mais la belle qui m'a en sa prison  
 c. mille fois est plus belle & plus monde(1).

C'est uns drois fluns de douçour  
 Qui puet assez garir toute doulour.

---

*Regles de la seconde rhetorique* ne le nomme pas parmi les poètes qui floriffoient en ce temps-là.

(1) *Monde*, pure.

Dont cils a tort qui de dire me blafme :  
Je voy assez puis que je voy ma dame.

Si ne me chaut du fens de Salemon,  
Ne que Phebus en termine ou responce,  
Ne que Venus s'en mesle, ne Menon  
Que Jupiter fist muer en aronde.

Car je dy quant je l'aour  
Aim & desir, fers & crain & honnour,  
Et que s'amour sur toute riens m'enflame :  
Je voy assez puis que je voy ma dame.

XXXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, j'ay receu vos lettres par mon vallet qui m'a dit de vostre bon estat, duquel j'ay plus grant joye que de chose en ce monde. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, j'estoie en bonne santé de corps, la mercy Nostre Seigneur qui ce vous ottoit, quant ce fu escript. Je ne suis pas alés à Saint Quentin, ne vers Monseigneur le Duc, pour aucuns ennemis qui sont en Beauvesis. Si le m'a-on desconfillié; pour laquelle chose je suis demourés. Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, vous ne m'avez mie escript de mon livre ne de mes .ii. balades jugié, (1) que je vous ay envoié, dont je fis l'emprise pour vous, comment que je ordenasse que li autres fèist premiers. Et m'est avis que vous n'avez escript plus briefment que vous n'avez acoustumé. Si ne say se vous avez loisir ou se vous le faites pour ce que je vous escrive plus briefment. Mais c'est une chose que je feroie à malaise; car quant je commence, je n'y puis faire fin. Mon dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, je vous pri que vous gardez bien mon livre, & que vous le monstrez à meins de gens que vous pourrez. Et*

---

(1) C'est-à-dire, je crois : du Jugié, du concours jugé. Peronne avoit dû entendre parler de ce jugement, & Machaut s'étonne qu'elle ne lui en ait encore rien dit.

*s'il y a aucune chose qui vous desplaïse, ou qui vous semble qui ne soit mie bien, si y faites un signet & je l'osteray & amenderay à mon pouvoir. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je croy que li uns des grans biens & la millour fortune qu'Amours & Fortune donnent aux amoureux est d'amer près de luy; & li plus grans meschiés est amer long, & je m'en scay bien à quoy tenir, & je croy que aussi faïctes-vous. Car se ce ne fust, je ne vossisse plus soubaidier en ce monde fors vivre pour vous veoir à mon gré & vous servir. Si pense tant comment on y porroit mettre remede que c'est une des plus grans pensées que j'aye. Mais je n'y voy tour s'il ne vient de vous. Et, mon tres-dous cuer, vous savez comment Piramus & Tysbé, que on avoit enfermé en divers lieux pour ce que il ne se vëissent, quirent voie par quoy ils se péussent veoir; comment Leandon passoit un bras de mer à no pour aler veoir sa dame, que autrement n'y pooit aler; & comment la Chastellaine de Vergi quist voie pour aler veoir son amy, & comment Lancelot passa le pont de l'espée. Et tout ce faisoient pour l'amour des dames. Et, mon tres-dous cuer, comment que je ne soie mie si bon come il furent, il n'est chose en ce monde que mes corps péust souffrir que je n'entrepréisse à faire à vostre commandement, & par quoy je vous péusse veoir. Car vostre parfaïcte biauté & vostre fine douceur qui attrait moy & mon cuer aussi come l'aymant attrait le fer, traïroient moy & mon cuer à eus si doucement, que riens ne me porroit grever, que je féisse à vostre dous commandement. Et vous estes si sage & si savez bien tant, que Assez rueve qui se va complaignant; car je n'y saroie mettre conseil se il ne vient de vous. Mon tres-dous cuer, je vous envoie les .II. balades que vous avez véues autrefois qui furent faites pour vous, par escript. Si vous suppli humblement que vous les vueilliez savoir : car je y ay fait les chans à IIII, & les ay plusieurs fois oïs, & me plaisent moult bien. A Dieu, mon dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, qui vous doint*

*parfaite joie de ce que vostre cuer aime, & bonne vie & longue; & nous doint temps & lieu que nous nous puissions briefment veoir. Escript le III<sup>e</sup> jour de novembre.*

*Vostre loial amy.*

Après ceste lettre presente,  
Ne fist une moult longue attente  
Ma dame bonne & belle & sage;  
Ainfois delivra mon message  
Si brief, que ce fu la journée  
Que ma lettre lui fu donnée.  
Et m'envoia ce rondelet  
Avec un tres-bel anelet :

Tant com je feray vivant  
Vous feray loial amie,  
Loing de vous & en present,  
Tant com je feray vivant.  
De ce ne soiez doubtant,  
Amis, que je vous assie,  
Tant com je feray vivant  
Vous feray loial amie.

BALADE.

Se par Fortune, la lasse & la desvée,  
Qui onques n'est estable ne séure,  
Mes dous amis fait longue demourée,  
Et m'est loingtains par aucune aventure,  
N'est pas raïson que l'en foie plus dure,  
Ne que le doie oublier ne guerpier.  
Car cuers donnez ne se doit retollir.

Certaine suis que toute sa pensée,  
Tout son desir est, & toute sa cure,



Comment il puist faire brief retournée,  
 Et que, par ce, souvent grief peine endure.  
 Dont se je fais mon devoir, par droiture,  
 Je le doy bien pour excusé tenir,  
 Car cuers donnez ne se puet retollir.

Je suis de li en tous lieux honourée,  
 Et par son bien mon honneur croist & dure;  
 Or soit certains, tant com j'aray durée,  
 Je l'ameray de loial amour pure.  
 Ne je ne croy qu'ou monde ait créature  
 Qui m'amour puist de lui faire partir,  
 Car cuers donnez ne se puet retollir.

XXXVIII. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce amour & mon tres-chier amy, j'ay receu vos lettres & ay moult grant joie de ce que vous n'estes pas alez là où vous m'aviez escript; car j'avoie grant doubte que n'eussiez anoy en chemin. Je ne vous escriis riens à l'autre fois de vostre livre que vous m'avez envoyé, pour ce que je ne l'avoie mie leu. Mais je l'ay leu depuis .ii. fois. Si me semble quil est moult tres-bons; & quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose sera briefment, se Dieu plaist, je vous diray aucune chose dont il amendera. Les .ii. balades que vous m'avez envoïes sont si bonnes que on n'y saroit trouver que redire. Mais ce n'est pas comparïson, car ce que vous faiçtes me plaist trop mieus à mon gré que ce que li autre font. Et aussi suis-je certaine que aussi fait-il aux autres. Vous m'avez escript qu'il n'est douleur si grant come d'amer long de li, & par ma foy je le sçay bien, car je ne cuide mie qu'il soit créature ou monde qui en puist avoir plus de peine que j'endure. Et, mon dous cuer, pour ce que je say bien que vous l'avez autele come j'ay, vous promet-je à y mettre tel remede que nous nous verrons briefment à grant joie. Et pour ceste cause seulement, je seray où vous savez, dedens .viii. jours, sans faulte. Et si tost come je seray là, vous orrez telles nou-*

velles qui bien vous plairont. Car onques tous ceus & celles que vous m'avez escript (1) ne mirent si grant peine come je y pense à mettre. Et, par Dieu, c'est le plus grant desir que j'aie en ce monde. Mon tres-dous cuer, se je vous escri briefment, je vous prie qu'il ne vous vueille desplaire; car se vous saviez bien où je suis & les gens où j'ay à faire, vous me tenriez bien pour excusée. Mon tres-dous cuer, je prie à Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Et, mon tres-dous cuer, je vous envoie .i. rondel & une balade que j'ay faicte pour l'amour de vous, & .i. anel que vous porterez pour l'amour de moy s'il vous plaist, & je vous en pry. Escript le .v<sup>e</sup>. jour de novembre.

*Vostre loial amie.*

Longuement pas ne demoura  
 Que ma dame fon demour a  
 Mué en un autre manoir,  
 Pour fon esbatement avoir, (2)  
 Ou cuer d'une tres-bonne ville.  
 Et si vous jur par l'Evangille  
 Qu'elle m'escript qu'elle y aloit,  
 Pour ce que véoir me vouloit  
 Plus souvent & mieus à son gré.  
 Si le receus en moult bon gré,  
 Qu'elle mandoit que j'y alasse,  
 Et mon secretaire menasse  
 Priveément, à po de gent,  
 Pour véoir fon corps bel & gent.  
 Et que pas n'éusse doubtaunce;

---

(1) C'est-à-dire Pirame, Léandon, la Chastelaine de Vergy, &c.

(2) Mfc. 1584 :

Plus long que ne soloit manoir.

Qu'elle avoit fait telle ordenance  
Qu'Argus estoit bien endormis  
Et Dangiers, mes fors anemis;  
Et que Malebouche groucier  
N'oseroit, pour nous courrecier;  
N'elle n'aroit jamais envie,  
Se nous meniens joieuse vie;  
Et qu'elle avoit mis en prison  
Plus fort qu'onques ne fu pris hom,  
Ceuls qui nous pooient grever;  
Et en déüst Raïson crever.  
Vous le verrez par son escript,  
Car vesçy ce qu'elle m'escript.

XXXIX. — *Mon tres-dous cuer, ma douce amour & mon tres-chier amy, plaise-vous savoir que je suis où vous savez, en tres-bon point, la mercy Nostre Seigneur qui ce vous ottroit! Et sachiez que quant il vous plaira à y venir, vous y trouverez telle joie & tele douceur que vous porriez penser & soubaidier. Car j'ay emprisonné Dangier & Malebouche & si ay endormi Argus en telle maniere quil n'y a celluy qui vous péüst grever de riens. Et, mon tres-dous cuer, combien que je vous desire à veoir plus que nulle chose terrienne, je vous pry que vous ne vous metez point en chemin de venir, se n'est à l'aise de vostre corps. Car les chemins ne sont pas bien sœurs & je n'aroie jamais bien ne joie, se vous vous metiez en chemin & vous aviez mal. Et, mon dous amy, quant ce sera que vous venrez, je vous pry que vous prenez vostre hostel en l'ostel que vous savez, car il me semble que c'est le milleur; & voudroie bien, se il povoit estre, que vostre secretaire venist avec vous, ou celui de voz gens en qui vous vous fiez le plus; & venez si secretement que nuls ne sache riens de vostre venue, jusques à tant que j'aie parlé à vous. Et, à mon pover, le tresor sera deffermé avant ce qu'il*

soit nulle nouvelle de vostre venue. Et si tost come vous serez descenduz en l'ostel dessus dit, si envoieez par devers moy en l'ostel de ma mere aucun de vos gens, & par celui m'escririez vostre venue. Et s'il trouvoit en l'ostel de ma mere aucune personne qui li demandast dont il venoit, qu'il déist qu'il venist de ma suer, & qu'il m'apporte lettres de par elle. Mon tres-dous cuer, je vous pry que vous m'escririez vostre estat par ce messaige, & quant vous venrez par devers my, afin que je puisse mieus estre avisée de mon fait. Car je vous promet loialement que la plus grant cause pourquoy je suis venue où je suis, si est pour ce que je vous y pourray veoir plus à loisir que ailleurs. Je ne vous envoie point vostre livre, pour ce que, se Dieus plaist, je le vous bailleray. Une de mes compaignes & amies qui s'appelle la Colombelle, se recommande à vous moult de fois; & je vous promet que c'est une femme qui vous puet faire assez de bien : maiz je ne lui ay encores riens descouvert de vostre affaire, ne ne feray jusques atant quil sera poins. H. (1) est hors du país, & ne puet venir quant à present, pour certaine cause : si ay ouvertes les lettres que vous li envoieez. Et si tost come il revenra qui sera briefment se Dieu plaist, je l'envoieray vers vous, pour vous amener. Je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le .xiii<sup>e</sup>. jour de novembre.

*Vostre tres-leal amie.*

---

(1) Il semble bien que cet Henry, le grand & ancien ami de Machaut, soit un frère de Peronne, ou du moins un fils de Jean de Conflans, son beau-père. Dans une lettre précédente, Peronne parle des lettres de Machaut adressées à son frère, qu'elle auroit gardées pour les lui remettre plus tard. C'est H. qui auroit été l'intermédiaire des relations, & l'on comprend alors comment Peronne, entendant les éloges que son frère ne cessait de faire de Guillaume, s'étoit éprise d'amour pour lui.

Mon secretaire envoiay querre,  
Qui estoit en estrange terre,  
A .III. journées loing de my.  
Si n'arresta jour ne demy  
Jusqu'atant qu'à moy fust venus;  
Car il desiroit plus que nuls  
A savoir que je li vouloie,  
Qui en tel haste le mandoie.  
Ce fu droit ou mois de novembre  
.xxviii. jours, bien m'en remembre;  
Et si vous ay bien en convent  
C'onques ne vi faire tel vent :  
Car les tieules par l'air voloient,  
Ou les cheminées chéoiënt,  
Et si chéi plusieurs maisons.  
Onques tel vent ne vy mais homs.  
On n'osoit aler ne venir,  
N'on ne se povoit soustenir;  
Car si horriblement venta  
Que li vens maintes fois jetta  
Plusieurs gens plus loing, par saint Pierre,  
De .c. pas ou d'un get de pierre.  
Lui venu, je li descouvri  
Tout mon affaire, & li ouvry  
Ces lettres, si les prist à lire.  
En la fin me préist à dire :  
« Vraiment, ves-ci un escript  
« Qui est mout doucement escript,  
« Et de cuer d'amours anobly;  
« Qui pas ne vous met en oubly.  
« Or resgardons que nous ferons. »  
Je respondi : « Nous monterons ;  
« Car aler vers elle me faut,

“ Si qu’il n’y ait point de defaut ;  
“ Qu’assez mieus morir aimeroie  
“ Que delaisfasse ceste voie. ”

Quant il m’oÿ, il prist à rire,  
Et me dit en riant : “ Biau sire,  
“ Vous n’avez mestier de conseil ;  
“ Alez-y je le vous conseil :  
“ Car, foy que doy sainte Marie,  
“ Avecques vous n’iray-je mie. ”  
Je li dis : “ Pour quoy, dous amis ?  
“ Vous véez que ma dame a mis  
“ En sa lettre qu’o moy vous meine ?  
“ Car sans vous perderay ma peine. ”  
Et il dist : “ Je le vous diray,  
“ Ne jà ne vous en mentiray.

“ Sire, je dis premierement  
“ Que je vous aim si bonnement,  
“ Que volentiers, se je favoie,  
“ En tous cas vous conseilleroie.  
“ Mais je voy en ceste besoingne  
“ Pluseurs choses que je ressoingne,  
“ Et que moult devez ressoingnier,  
“ Et tous ceuls qui ont à soingnier  
“ De vos biens & de vo personne.  
“ Et cil qui le conseil vous donne  
“ D’aler-y si hastivement,  
“ Il vous conseille folement.  
“ Or m’escoutez, vefcy pour quoy :  
“ Se vostre dame au maintieng coy,  
“ A de vous vir affection,  
“ Onques ne fu s’intention

“ Que vous vous metez en peris,  
“ Oû pluseurs ont esté peris.  
“ Les anemis de toutes pars  
“ Sont parmy le païs espars,  
“ Qui font grans & petis ounis; (1)  
“ Cui il tiennent il est hounis.  
“ Trop font faus & mauvais leur tour;  
“ S’il vous tiennent en une tour  
“ .III. jours ou .IIII. durement,  
“ Vous ferez mors certainement;  
“ Car vous estes un tenres homs : (2)  
“ Pour ce l’aler n’est pas raïsons,  
“ Ne vo dame mais n’aroit joie  
“ S’il vous meschéoit en la voie.  
“ Ne véez-vous comment il vente?  
“ Gens, maisons & clochiers cravente;  
“ N’on n’ose venir ne aler,  
“ Pour les tieules qu’on voit voler,  
“ Pour le vent qui ainfi les souffle  
“ Par son fort & merveilleux souffle.  
“ Il a des ans plus de .L.,  
“ Voire, par Dieu, plus de .LX.,  
“ Que li temps ne fu si divers.  
“ Et se commence li yvers,  
“ Glaces, neiges & grans froidures,  
“ Qui vous feront à souffrir dures.  
“ N’i a si dur ne si juene homme  
“ Qui ne les doubte, c’est la somme.  
“ Or vous voulez mettre au chemin!  
“ Honnis foie s’o vous chemin.

---

(1) Pour lesquels grands & petits font tout un.

(2) Un homme de complexion délicate.

« Encor y a une grant doubte,  
« Souvent vous prent ou pié la goute,  
« Si que, fire, s'elle venoit,  
« Et en vostre pié vous prenoit,  
« S'en un povre lieu demouriez,  
« Par m'ame, fire, vous morriez.  
« Et que diroit vostres bons freres,  
« Qui vous est fils, fires & pere,  
« Qui si doucement vous norrit, (1)  
« Que chascuns hons de joie en rit;  
« Et aussi tuit vostre autre amy?  
« Il feroient my annemy,  
« Et diroient : il nous a mort  
« No chier amy, & mis à mort.  
« S'en feroie deshounourez,  
« Mains prifiez & mains honorez,  
« Et maudis en plusieurs païs,  
« Et de .xx<sup>m</sup>. hommes haïs.  
« Or me gart Dieus que je n'encharge  
« Si grant fardel ne si grant charge,  
« Com d'aler en vo compaignie,  
« Voire en peril de vostre vie!  
« Qu'en autre cas ne vous faurroie, (2)  
« Nés qu'Hector fist à ceus de Troie.

« Mais se Circé l'enchanteresse

---

(1) Guillaume étoit donc bien moins âgé que ce frère qui l'avoit élevé.

(2) Rien de plus à propos jusqu'ici que le discours du secrétaire; mais il faut que pour l'amusement & l'instruction de Peronne, Machaut ait coufu à ces premières remontrances les histoires qu'on va lire, & qui amèneront l'intervention du duc de Normandie. Ces histoires, tout à fait hors de propos, sonnoient bien apparemment à l'oreille de la jeune Peronnelle, qui n'avoit pas lu sans doute le charmant livre des *Metamorphoses*.



“ Qui d’enchantement fu déesse  
“ Et fist muer Piquus en pique,  
“ Qui de son bec les arbres pique ;  
“ Et aussi mua les messages  
“ De Ulixés en pors sauvages ;  
“ Et la rivière envenima  
“ Pour Scilla, que Glaucus ama  
“ Qui estoit un dieu de la mer,  
“ Et elle ne le volt amer ;  
“ Dont elle fu envenimée  
“ Sans raison & deshonorée,  
“ Et ses corps de chiens enragiez  
“ En plus de .c. lieux domagiez ;  
“ Ne vous pourroit-elle conduire  
“ Tant scéust bien ses charmes duire,  
“ Que ne vous en repentissiez,  
“ Et en grant peril ne fussiez  
“ De corps, de membre ou de chevance,  
“ Ou d’avoir aucune grevance.

“ Ne say se vous savez l’estoire  
“ De Piquus ; mais c’est chose voire, (1)  
“ Que Piquus fu roy de Laurente,  
“ Et si fu de façon si gente  
“ Si biaux, si cointes, si jolis,  
“ Si gens, si apers, si polis,  
“ Et plain de si tres-bon affaire  
“ Com nature le favoit faire :  
“ Et fu li plus vaillans, sanz faille,  
“ De la troïenne bataille ;  
“ De hardement, de vasselage,

---

(1) Voyez *Metamorph.*, lib. XIV, v. 320-434. Machaut n’a pas toujours bien entendu le texte latin, comme il est aisé de s’en convaincre.

“ Voire selon son juene age,  
“ Car ans n’avoit pas plus de .xx. :  
“ Or vous diray-je qu’il avint.  
“ Maintes dames le convoiterent,  
“ Et son amour li demanderent ;  
“ Nimphes de bois & de rivières  
“ Lui en firent maintes prières ;  
“ Més onques n’en volt nulle amer,  
“ Ne dames n’amies clamer,  
“ Fors une seule qu’il amoit  
“ Qui son dous amy le clamoit.  
“ Circé, dame d’enchanterie,  
“ Le pria de sa druerie,  
“ Mais onques ne la volt oïr,  
“ Ne fes paroles conjoïr ;  
“ Dont la déesse se coursa,  
“ Si que Piquus mué pour ce a  
“ En un oïsel de lait plumage  
“ Qu’on treuve souvent en boscage.  
“ Mais la franche & noble roïne  
“ Que Piquus amoit d’amour fine,  
“ Et elle l’amoit & cremoit  
“ Et son droit seigneur le clamoit,  
“ Ce fu la belle Canéus  
“ Dont li chans fu si congnéus  
“ Que ceus qui bien la congnoissoient  
“ Déesse de chant l’appelloient.  
“ (Caneus, c’est chant en grégois,  
“ Ce dient nobles & bourgeois).  
“ Caneus si tres-bien chantoit  
“ Que les montaignes enchantoit,  
“ Et les roches faisoit mouvoir  
“ Par son tres-dous chanter, pour voir.

“ Les chefnes, les cedres, les pins,  
“ Les amendeliers, les sapins,  
“ Et tous les arbres s’enclinoient,  
“ Quant son tres-dous chanter ooient;  
“ Et venoient à li faire ombre,  
“ Quant elle a chaleur qui l’encombre.  
“ Retourner faisoit les rivières;  
“ Les bestes sauvages & fieres  
“ Faisoit à son chant arrester,  
“ Ne n’y pavoient contrestier;  
“ Les nymphes des bois & des champs  
“ Souvent danfoient à ses chans,  
“ Et en biers li juene enfançon (1)  
“ Entendoient à sa chançon.

“ Mais de Circé l’enchantement,  
“ Ne de Piquus le hardement,  
“ Ne de Canéus le chanter,  
“ Ne porroient si enchanter  
“ Le vent, le froit & les compaignes  
“ Qui font au bois & aux champaignes,  
“ Que vous menassent là féur,  
“ Sans avoir aucun mal éur.

“ Se vous estiez or sur la roche  
“ Dou jaïant qui les nés arroche  
“ Des grans pierres & des grans cros;  
“ Tant est fors, orgueilleus & gros,  
“ Que les nefes perist & affonde  
“ Dedens la haulte mer parfonde,

---

(1) *En biers* : dans leurs berceaux.

“ Et quanqu’il attaint il cravante,  
“ Pour paistre sa gueule sanglante :  
“ Quant les hommes prent, il les tue,  
“ Puis les deveure & les mengue,  
“ Si que li sans aval degoute  
“ Parmy sa barbe goute à goute :  
“ Trop est plains de desloyauté  
“ De traïson, de cruauté :  
“ A paine riens ne li eschape,  
“ Trop est chetis cil qu’il attrape;  
“ Car riens ne li puet eschaper  
“ Qu’il puiſt tenir & attraper.  
“ S’a crine loque & diverse (1)  
“ Pingne des gros dens d’une herſe ;  
“ Un ſeul oeil a enmy le front  
“ Grant & gros, horrible & parfont,  
“ Com feu rouge eſt ſoubz la paupiere,  
“ A plus dou tour dune paviere ;  
“ Si forcil ſont de tel façon  
“ Comme la pel d’un hericon.  
“ Ou crues de ſon nez ſe j’eſtoie  
“ Tous armés, bien y muceroie.  
“ La barbe eſt au corps afferans,  
“ Qui reſſemble dens de cerens, (2)  
“ Qu’elle eſt poingnant & rude & groſſe.  
“ Sa bouche reſſemble une foſſe,  
“ Puant com charoigne des mors  
“ Qu’il a mengié, ocis & mors.  
“ Quant aſſis eſt deſſus ſa roche  
“ Un pin tient dont ſes beſtes croche ;

---

(1) *Loque*. Ce mot doit répondre à *orde*, ou gluante.

(2) *Cerens*, ou ferres, ſcie.

“ Mais il n'est pas en tout couvert,  
“ Ainsois est tout à descouvert;  
“ N'il n'a maisons, chambres ne sales,  
“ Fors cavernes ordes & sales,  
“ Esquelles li maufés se boute,  
“ Quant faoulée est sa panse gloute.  
“ A fenestre a un aviron  
“ Lonc de .c. piez ou environ,  
“ Et gros à l'avenant, sans faille,  
“ Dont il retourne son aumaille.  
“ Et quant il voit le soleil luire,  
“ Et li maufés se vuet deduire,  
“ En sa main prent une flahute  
“ De .c. roseaus dont il flahute.  
“ Mais quant il la vuet fort sonner,  
“ Mer & terre fait ressonner,  
“ Entour lui .III. lieues ou .IIII.  
“ Ainssi se scet li bers esbatre.  
“ Mais, loing & près, tous ceus qui l'oient  
“ De son encontre se desvoient.  
“ Par amours amoit Galatée  
“ Qui le haoit plus que riens née,  
“ Pour sa façon vile & horrible  
“ Qui estoit hideuse & terrible;  
“ Et pour son dous amy Acis,  
“ Que li mauvais avoit ocis  
“ En traïson & par boidie,  
“ Par fureur & par jalousie.  
“ Car une roche li rua  
“ Si qu'il le destruit & tua.  
“ Aussi eüst-il Galatée,  
“ S'il péüst, honnie & tuée;  
“ Mais Galatée s'enfuy

« En un crot, dont bien li chéy (1).  
« On l'apelloit Poliphemus.  
« Jupiter menace & Venus;  
« Et dit qu'il les estrangera,  
« Ne jamais ne les aimera,  
« Quant par amours le font amer,  
« Et si n'y puet trouver qu'amer.

« Galatée nous fait un conte  
« De li, cui Dieus doint male honte !  
« Et dist qu'il estoit uns devins  
« Qui favoit les secrez divins;  
« Thelephus estoit appelez :  
« Les chans des oisiaus revelez  
« Et l'abay des chiens li estoient.  
« Si qu'il favoit quanqu'il disoient.  
« Au jaiant vint & si li dit :  
« Garde ton oeil & croy mon dit :  
« Car Ulixés le t'emblera,  
« Ne riens ne t'en deffendra.  
« Li anemis, (que Dieus maudie!)  
« Tenoit son dit à moquerie,  
« Mais Ulixés le li embla,  
« Dont depuis la roche trembla;  
« Que quant il ot son oeil perdu,  
« Il ot le cuer si esperdu,  
« Que li anemis s'estendi  
« Si, qu'en .ii. la roche fendi.  
« Il va hulant com beste mue,  
« Il brait, il crie, il huche, il mue;  
« Mais assez puet braire pour voir,

---

(1) *Crot*, grotte.

“ Que son oeil ne puet-il r'avoir.  
“ Ulixés menace forment,  
“ Qui embla son oeil en dormant ;  
“ Et aussi font si compaignon (1)  
“ Qui estoient mauvais gaignon ;  
“ Mais jamais ne le reverront,  
“ Menacent tant com il vourront.  
“ Achimenides qui le vit  
“ Difoit comment il se chevit,  
“ Quant de son oeil fu defferez ;  
“ Jamais diable ne verrez  
“ Si forsené, si enragié,  
“ De son oeil qu'on a arragié.  
“ Ne portoit perches ne bastons,  
“ Ainsois s'en aloit à tastons,  
“ Querant les voies & les fentes,  
“ A ses ordes mains & sanglantes.  
“ Souvent aux roches se hurtoit,  
“ Dont li fans de lui degoutoit.  
“ Lors maudioit dieus & déesses,  
“ Autez, moustiers, prestres, prestresses,  
“ Et menassoit tous ceus de Gresse.  
“ Mais jamais ne lui feront presse ;  
“ Car jamais ne l'aprocheront  
“ Ne plus près de lui ne feront.  
“ Achimenides le sivoit ;  
“ S'il se dresseoit, il s'enfuoit,  
“ Car se près de lui demorast,  
“ Li mauvez tost le devorast.  
“ Ulixés fu de grant courage  
“ Qui osa bastir tel ouvrage.

---

(1) Les compaignons de Polyphème.

“ Encor raconte Galatée  
“ Qui dou jaient fu tant amée,  
“ Ainfois que il fust deffinglez  
“ De son feul oeil & avuglez.  
“ Souventes fois estoit assis  
“ Sur un perron gros & massis,  
“ Et quant deduire se vouloit  
“ De sa flahute flajoloit,  
“ Et de ses .c. rofiaus ensemble,  
“ Si que tous li païs en tremble.  
“ Ce sembloit à ceus qui l’ooient  
“ Que plus que foudre le doubtoient :  
“ Si qui li maufez chante & note  
“ En son flaiol ne fay quel note,  
“ Mais il fist le chant & le dit  
“ Si com Galatée le dit. (1)

“ Oÿ avez jusqu’à la fin  
“ Comment li jaïans, de cuer fin,  
“ Ama la belle Galatée,  
“ Et sa maniere forsenée,  
“ Sa traïson, sa cruauté,  
“ Et sa tres-grant desloiauté.  
“ Et comment cils est mal venuz  
“ Qui est de ses gros poins tenuz :  
“ Mais je vous promet & vous jur  
“ Qu’il ne vous menroit pas si dur,  
“ S’il vous tenoit entre ses mains,

---

(1) Ici Guillaume de Machaut avoit traduit assez exactement la longue chançon de Polyphème que, dans Ovide, Galathée vient répéter à Glaucus. (*Metam.*, lib. XIII, v. 790-870.) Si la place ne nous fait pas défaut, nous la donnerons dans l’Appendice.



« Com li pilleur, dont il est mains  
« En ce païs, & d'anemis  
« Que dyable nous ont tramis.  
« Auffi li frois, li vens qui vente,  
« Qui plus efrache qu'il ne plante,  
« Car il fait les arbres tumer,  
« Et plungier les coques de mer, (1)  
« Vous aroit mort en moult po d'eure.  
« Et pour ce, conseil la demeure; (2)  
« Si que, fire, vous demorrez :  
« Et, tout le mieus que vous porrez,  
« Unes lettres li escrirez,  
« Et en vos lettres li direz  
« Vostre effoinne & vostre escufance;  
« Et elle est telle fans doubtaunce  
« Que jà ne vous en blasmera,  
« Ne mains ne vous en aimera.  
« Et auffy je li escripray,  
« Et en ma lettre li diray  
« La cause de vostre demeure.  
« Or escrifons à la bonne heure,  
« Et fi, tenez vo cuer en joie,  
« Car c'est le meilleur que j'y voie. »

Quant il ot finé sa parole,  
Que je tins pour nice & pour fole,  
Je dis : « Amis, par saint Symon,  
« Vous m'avez fait un long sermon,  
« Afin que ma dame ne voie ;

---

(1) Les bâtimens, les navires.

(2) Je conseille de demeurer.

« Mais vous paierez la lamproie ; (1)  
« Car vous n'estes pas advouez, (2)  
« Ne confillier ne me povez  
« Tel conseil, qu'il n'y ait deffaut ;  
« Quant vous savez bien qu'il me faut  
« Aler au dous commandement  
« De celle que j'aim loyaument. »

Ainsi fumes en grant debat,  
Que chascuns de nous se debat  
En soustenant s'entention.  
Mais n'y ot pas conclusion ;  
Pour ce qu'uns fires s'embaty  
En ma chambre, qui abaty  
Nos paroles & nos debas,  
Qui vint coiiettement, & bas  
Dist : « Dieus gart ceste compaignie  
« De courrous & de villonnie,  
« Et li doint pais, honneur & joie,  
« Telle com d'amour la vorroie ! »  
Si qu'en l'eure nous nous levames  
Et humblement le saluames,  
Et li féismes reverence  
De cuer & de nostre puissance.  
Si me mena par la main destre  
Acouter sur une fenestre,  
Et sur un couissin s'acouta,  
Et de chief en chief me conta  
Comment il avoit escouté

---

(1) Apparemment pour « vous paierez une gratification ». Je ne crois pas que ce proverbe ait encore été recueilli.

(2) Avoué, approuvé.

Tout ce que nous avions conté  
Entre moy & mon secretaire;  
Et qu'il véoit moult bien l'affaire,  
Le desir qu'avoie & l'envie  
De véoir ma dame jolie;  
Et qu'il le me pense à deffendre,  
Se véoir le vueil & entendre.  
Et je qui l'amay & doubtay  
Moult diligemment l'escoutay,

Lors dist : « Amis, se je favoie  
« Vostre grant bien, je le vourroie  
« Croistre, eslever & effaucier,  
« Et vostre dommage abaissier;  
« Car certes vous avez en my  
« Un tres-vray & loial amy.  
« Et, pour ce, vous vueil deviser,  
« Seulement pour vous adviser,  
« Comment li ancien entailloient  
« L'image d'Amour, ou paignoient.

Il faisoient un jouvencel  
« D'entailleüre ou de pincel,  
« Si bel de corps ou de viaire  
« Com main de subtil le puet faire.  
« Son chief avoit tout descouvert,  
« Fors que d'un chapelet tout vert (1)  
« Qui estoit moult bel & moult gent.  
« Lettres avoit d'or ou d'argent  
« En front, disant par amisté :  
« *Et en yver & en esté.*

---

(1) Une couronne, un bandeau.

« Nient plus deffus fon chief n'avoit.  
 « Et le costé fendu avoit,  
 « Si qu'on véoit apertement  
 « Son cuer, fans nul empeschement.  
 « Et si l'enfeingnoit de son doy,  
 « Où il avoit, dire le doy,  
 « En escript : *De près & de loing.*  
 « Bien le fay pour ce le tesmoing.  
 « Une cote avoit ceste ymage,  
 « Plus vert que fueille de boschage,  
 « A lettre d'or fin entaillie,  
 « Qui difoit : *A mort & à vie.*  
 « Et si n'avoit foler ne chaufse,  
 « Ainsois estoit toute deschaufse.  
 « Or vous dirai-je fans attendre,  
 « S'un petit me volez entendre,  
 « Ce que l'image signefie : (1)

« Li chapiaus dit qu'à chiere lie  
 « Doit chascuns toudis son amy  
 « Aidier contre son anemy,  
 « Et en tous cas qu'il a à faire :  
 « Et doit estre parez dou faire. (2)  
 « Et si n'est si biau parement  
 « Com de loyauté vraiment :  
 « Et li chapiaus monstre léefce,  
 « Qui en cuer est moult grant richesce.

---

(1) Dans la miniature du msc. 1584, l'Amour indique de son doigt la place du cœur. Sa tunique est verdâtre; les trois bandes posées, l'une sur la tête, l'autre sur le cœur, la troisième sur la frange inférieure de la robe, portent les mots : *Hyems & estas — Longe & propè — Mors & vita.* Quoi que notre poète en dise, ce n'est pas ainsi que les anciens figuroient l'Amour.

(2) *Parez*, prêt, préparé.

“ Ce qu'elle a descouvert le chief,  
“ Signefie que pour meschief,  
“ Pour mal ne pour adverfité,  
“ Pour bien ne pour prosperité,  
“ N'ara jà la face enclinée;  
“ Ains va partout teste levée  
“ Amoureusement, fans dangier,  
“ Pour son amy toudis aidier.  
“ Ainfi le font li vray amy  
“ Qui n'ont cuer lent né endormy,  
“ Mais champion & advocas  
“ Sont pour leur amy, en tous cas.

“ L'escripture qui estoit mise  
“ En son front, enseigne & devise  
“ Qu'à parfaite amour rien ne chaut,  
“ D'iver, d'esté, de froit, de chaut;  
“ Ne elle ne se varie point,  
“ Ainfois est toudis en un point,  
“ Ferme, loial, vifte & ounie.  
“ Car qui bien aime à tart oublie.  
“ Et quand m'arez bien entendu,  
“ Ce qu'elle a le costé fendu,  
“ Si qu'on voit son cuer plainement,  
“ Enseigne qu'on doit clerement  
“ Véoir l'amy parmi le cuer,  
“ Et que riens ne face, à nul-fuer,  
“ Qu'Amours n'i soit ferme & entiere,  
“ Et qu'Amours porte la baniere;  
“ Qu'avoir ne doit, en amour pure,  
“ Ne feintise ne couverture.

“ La cote de vert qu'elle porte

« Monstre qu'Amours n'est onques morte  
« Ne seche, ains est toudis nouvelle  
« Et verte, ainsi comme lentelle (1)  
« Qui en yver sa verdeur cuevre,  
« Et en temps d'esté la descuevre.  
« Ainsi l'amour qui est couverte  
« Doit estre au besoing descouverte.

« La lettre dit que sans remort  
« Dure Amours à vie & à mort.  
« Ce que dou doy son cuer enseigne  
« Dit quil est voirs, comment qu'il preigne;  
« Et la lettre qui est entour  
« Dist, qu'en presence & en destour,  
« Soit près, soit loing, amis fera  
« Qui parfaitement aimera.

« Mais je suis à dire tenus  
« Pourquoi elle a les piez tous nus.  
« Vescy pourquoi : son chief, sa face  
« Sont descouvert en toute place,  
« A celle fin que chascuns voie  
« Qu'en chambre n'en fale n'en voie,  
« N'a chief ne cuer qui soit couvert.  
« Pour ce font li pié descouvert.  
« Aussi, que chaussé ne fouler  
« Ne doit attendre pour aler  
« Vers son amy, se besoingnier  
« A de li, ne riens ressoingnier,  
« Ronce, pierre, groe, n'espine.  
« Telle est Amour qu'est vraie & fine,

---

(1) *Lentille*, plante légumineuse bien connue.

« Qui n'est couverte ne celée  
« A champs n'à ville n'en alée.

« Or vous ay devisé l'image  
« D'Amour & comment li plus fage  
« Anciennement la figuroient  
« Et les causes qu'il y mettoient.  
« Tels vous fui-je, je le vous jur,  
« Amis, & pas ne m'en parjur :  
« Et pour ç', amis, je vous vueil dire  
« Quel chemin vous devez eslire,  
« Se mon conseil croire volez.  
« Mais vous estes si affolez,  
« Et entrepris de ceste dame  
« Que je me doubt & croy, par m'ame,  
« Que j'y gasteray mon langage.  
« Mais ce n'iert pas si grand dommage.  
« Car soit qu'il vous plaïse ou desplaïse,  
« N'est pas raison que je m'en taïse,  
« Et que ne face mon devoir.  
« Pour ce, vous en diray le voir :

« Amis, par Dieu, c'est chose voire,  
« Qu'il a plus d'un asne à la foire.  
« Car vo dame a plusieurs acointes,  
« Juenes, jolis, appers & cointes,  
« Qui la vont viseter souvent.  
« Et encor vous ay-je en convent  
« Que par tout vos lettres flajolle  
« Et monstre, nés à la carole.  
« Dont ce n'est qu'une moquerie,  
« Et po y a qui ne s'en rie.  
« Par tout de vostre amour se vante ;

« Certainnement, li vens qui vente  
« N'est pas de tous si congnés  
« Comme on dit qu'estes decés.  
« Et cuidiez-vous qu'elle vous aime,  
« Pour ce que son amy vous clame?  
« Aussi amy clamerait-elle  
« Le plus estrange de Castelle,  
« Et li ferait chiere d'amie  
« S'il venoit en sa compaignie.  
« Car elle est aperte & courtoise,  
« Et scet bien qu'Amours vault & poise.  
« Je ne di pas qu'elle l'amast,  
« Pour y tant qu'amy le clamast;  
« Car mainte dame amy clamé  
« A maint, sans estre d'elle amé.  
« Je ne parole pas en blasme,  
« Car elle est bonne & preude femme,  
« Sage, honneste, cointe & aperte;  
« Et n'est ombrage ne couverte. (1)  
« Mais je le di pour vous, amis,  
« Qu'Amours en vostre cuer a mis  
« Une amour qui n'en puet partir,  
« Et qui vous fait vivre martir :  
« Et folement vo temps usez,  
« Qu'engluez estes & rusez;  
« Et soiez certains qu'on s'en moque.  
« Et pour ç', amis chiers, je vous lo que  
« Vous laissiez ceste amour ester,  
« Et plus n'y vueilliez arrester.  
« Si qu', amis, créez mon conseil,  
« Qu'en bonne foy le vous conseil. »

---

(1) *Ombrage*, adjectif. Cachée.



Quant il ot dit tout son plaisir  
Longuement & à grant loisir,  
Je ne fui mie moult hastis  
De répondre; car amatis  
Estoit mon sens & mon memoire  
Plus assez qu'on ne porroit croire.  
Car tuit li membre me trembloient,  
Et my oeil tenrement plouroient.  
Si que ne savoie que dire,  
Tant avoie de dueil & d'ire.  
Aussi m'avoit uns miens amis,  
Qu'avoie vers elle tramis,  
Escript, piece a, que la laissasse  
Et que d'elle mon cuer ostasse,  
Sans querre effoingne n'eslongne;  
Car ce n'estoit pas ma besongne.  
Si qu'à ces .ii. choses pensoie,  
Et ensemble les assembloie;  
Et me sembloit bien voir semblable  
Que de personne si notable  
Com dou signeur qui là estoit,  
Qui si mes grans amis estoit,  
Et com l'autre, que je créusse,  
De quanque faire à voir péusse,  
Autant com moy; & au seurplus  
Il m'amoit, ce croy, encor plus  
Que li fires qui me blasmoit  
De ce que mes cuers trop amoit.  
Que ce n'estoit truffe ne songe,  
Fable, contrueve ne menfonge,  
Ains falloit de necessité  
Qu'il en déissent verité,  
Ou qu'aucune chose en scéussent :

Car autrement il se téussent.  
Si, fui bleciez en l'esperit,  
Si qu'en mon cuer joie en perit,  
Et prins si grant merencolie  
C'onques puis ne fis chiere lie.

Toutefvoies, finalement  
Je dis : « Sire, certainement,  
« Vous m'avez dit une nouvelle  
« Qui ma grant douleur renouvelle ;  
« Secretement la porteray,  
« Et petit semblant en feray,  
« Jusqu'à tant que soie enformez  
« S'il est voirs ce que dit m'avez. (1)  
« Sire, comment que bien vous croie,  
« Et que seurs & certains soie  
« Que vous ne le diriez jamais,  
« Se ce n'estoit verité ; mais  
« Il est bon que je face à point  
« Ce que j'en feray, & par point.  
« Car mauvaise haste n'est preus,  
« N'onques n'en vint honneur ne preus. »  
Il dist : « N'en voulez-vous plus faire ? »  
Et je dis : « Oïl, car retraire  
« M'en vueil, se je puis nullement,  
« Mais n'iert pas si soudainement.  
« Car les mutacions soudaines  
« Sont perilleuses & grevaines.  
« Par franchise & par amisté  
« M'a .ii. fois de mort respité ;  
« S'aroie cuer villain & rude,

---

(1) *Var.* Mieux de ce dont vous m'enfourmés.

« Et plain de grant ingratitude,  
« Se j'oubloie les biens fais  
« Qu'elle m'a par maintes fois fais.  
« Avec ce, je li ay promis  
« Que toudis feray ses amis,  
« Et qu'autre jamais n'ameray;  
« Si qu'ainfi sans amour feray,  
« Que li, n'autre ne vueil amer.  
« Si que je me porray clamer  
« Des hommes le plus dolereus  
« Et le plus tres-maléureus :  
« Qu'onques-mais ne fui sans Amour,  
« Qu'elle en moy ne féist demour. (1)  
« Et s'aray perdu ma science;  
« Car mais ne feray, sans doubtaunce,  
« Balade, rondel, virelay,  
« Biau dit, biau chant n'amoureux lay.  
« Ne mais, après ceste retraite,  
« Mes cuers n'ara joie parfaite;  
« Ains fera merencolieus,  
« Tristes, pensis, & envieus  
« De morir sanz remission.  
« Or vous ay dit m'entencion. »

Quant il m'oÿ ainfi parler,  
Il dit : « Plus ne m'en vueil mesler.  
« Bien favoie que je perdoie  
« Mon langage, se j'en parloie. »  
Il but, & puis il s'en parti,  
Et me laissa en ce parti.

---

(1) *Qu'elle*, que l'Amour.

Mes secretares bien l'oÿ,  
Et me dist : « Sire vous loe y (1)  
« Bon conseil ? dites-m'en la voire,  
« Foy que vous devez saint Gringoire. »  
A ce mot ne li vos respondre ;  
Et il prist un petit à grondre,  
Puis dist : « Sire, bien m'en doubtoie,  
« Mais dire ne le vous osoie ;  
« Car je doubtoie vos courrous,  
« Et que li festus ne fust rous (2)  
« Entre nous .ii. sans renouer ;  
« Si que jamais ne quier vouer  
« A femme, ne moy oubligier ;  
« Car on les pert trop de legier. »

Et quant j'entendi ceste note  
Que mes secretares me note,  
En mon cuer si fort la notay  
Qu'onques puis je ne l'en ostay.  
Après des jours plus de .xl.  
Ou environ, que je ne mente,  
Uns miens amis especiaus  
Qui m'estoit certains & loiaus,  
Me dist : « il est uns advocas  
« Qui scet trop mieus monstrier son cas  
« Que vous ne faites vraiment :  
« Car il le scet si proprement,  
« Biaux dous amis, que mis ferez  
« Avec les pechiez oubliez. »

Après environ .iii. sepmaines,

---

(1) Vous donne-t-il.

(2) Et que la paille ne fût rompue.

Chevauchay par mons & par plaines,  
Pour vifeter un mien signeur,  
Mille fois de l'autre gringneur. (1)  
Quant il me vit, il prist à rire;  
Et puis me commança à dire :  
« Amis, vous batez les buiffons  
« Dont autres ont les oifillons. »  
Mais il le dist en audience,  
Devant tous, & en ma prefence.  
Quant ainfi me vi salués,  
Si esperdus & fi mués  
Fui, qu'onques mot ne respondi ;  
Si que un petiot attendi,  
Et puis après le saluay.  
Mais maniere fi fort muay  
Au saluer, que ne favoie,  
Se Dieus me gart, que je disoie.

Ainfi chascuns me rapportoit  
Chose qui mon cuer enortoît  
D'oublier ma dame de pris,  
Que j'aim, criem, fers, & loe & pris.  
Nés, en alant parmi la rue,  
Chascuns un escrabot m'en rue, (2)  
En disant, & par moquerie :  
« Je voy tel qui a bel amie. »  
Ainfi chascuns me rigoloit,  
Pour ce que ma dame voloit

---

(1) Apparemment le duc de Normandie. L'autre pouvoit être un baron de Champagne.

(2) *Escrabot* ou *escarbot*, escargot. Cette expression proverbiale, *faire l'escarbot* ou *ruer un escrabot*, répond à notre « faire les cornes ».

Que nos amours fussent chantées  
Par les rues, & flajolées;  
Et que chascuns appercéust  
Qu'elle m'amoit & le scéust.  
Et c'estoit chose assez commune  
Et à chascun & à chascune.  
Si vous diray ce que je fis,  
Bien croy que ce fu mes profis.

Ce fu droit en mois de novembre,  
Qu'on fait feu en fale & en chambre,  
Si demouray en ma maison,  
Jusqu'à la nouvelle saison;  
Qu'onques vers elle n'envoiaï,  
Ne lettre escripte ne ploiaï,  
Pour li envoyer ne tramettre;  
Qu'ailleurs voloie mon temps mettre.  
Là demouray mainte journée,  
Qu'ainfois qu'elle fut adjournée,  
Estoie faous de plourer.  
Si ne vos depuis aurer  
La belle image, ainfois l'ostay  
De mon chevés & la boutay  
Et mis en un petit coffret,  
Qui dedens un plus grant coffre est.  
Là est encore & y fera,  
N'a piece-mais n'en partira; (1)  
Ains la tenray en ma prison  
Fermée, pour la mesprison  
Que ma dame a fait envers my,

---

(1) On voit ici qu'il écrivoit jour par jour; car il ne tardera guère à décoffrer sa chère image.







Quant elle a fait nouvel amy.  
Lors pour allegier ma douleur,  
Qui taint & palit ma colour,  
Je fis ceste balade-ci  
A cuer taint & malade, fi  
Plein d'amoureuse maladie,  
Que meure en est la melodie. (1)

Se pour ce muir qu'Amours ay bien servi,  
Il fait mauvais servir si fait signour,  
Car je n'ay pas mort d'amour desservi  
Pour li amer de tres-loial amour.  
Mais je voy bien que finé font mi jour,  
Quant je cognois & voy tout en apert  
Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Helas! dame, je vous ay tant chieri  
En desirant de mercy la douçour,  
Que je n'ay mais fens ne pover en mi;  
Tant m'ont miné mi soupir & mi plour.  
Et m'esperance est morte sans retour,  
Quant Souvenir me monstre à descouvert  
Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Pour ce maudi les yeus dont je vous vi,  
L'eure, le jour & le tres-cointe atour,  
Et la biauté qui ont mon cuer ravi,  
Et le plaisir enyvéré de folour.  
Et si maudi Fortune & son faus tour,  
Et Loyauté qui sueffre & à souffert  
Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Ne demoura pas longuement,

---

(1) Meure fsemble avoir le sens musical de *en mineur*.

C'uns messages, foudainement  
 Vint à moy droit enmy la rue,  
 Et dist : « Vo dame vous salue,  
 « Et vous envoie ceste lettre,  
 « Où l'en ne puet oster ne mettre  
 « Mot ne fillabe sans mesprendre :  
 « Or la vueilliez lire & entendre.  
 « Quant il m'ot dit tout son salu,  
 J'ouvri la lettre & fi la lu :

XL. — *Tres-chiers & tres-dous amis, j'envoie pardevers vous pour le tres-grant & parfait desir que j'ay de oïr aucunes bonnes nouvelles de vous, lesquelles Nostre Sires, par sa grace, me doint oïr telles come mes cuers le desire; car je n'en oï nulles depuis la Chandeleur. Et si, vous ay depuis escript & daireinement par vostre secretaire; & si li dis plusieurs choses de bouche lesquelles il vous devoit dire; & si me promist qu'il feroit tant pardevers vous que j'en aroie briefment responce. Mais vous n'en avez riens daigné faire; dont il me semble pour certain que vous m'avez de tous poins guerpie & mise en nonchaloir, & que vous n'avez mais nulle amour à moy. Si avez tort & faites mal & pechié; car je pri à Dieu que jamais ne me doint bonneur & joie de chose que je li requiere, se onques, n'en dis n'en fais n'en pensée, je fis riens vers vous pourquoy me déussiez ainsi laisser, ne mettre mon cuer en si grant destresse come il est pour vous. Si le povez bien savoir, & si ne vous en chaut, ne il n'est nul remede que vous y vueilliez mettre. Et par Dieu, mon dous cuer, mes cuers ne fu onques vers vous ytels. Car je n'os onques bien ne joie tant come je scéusse vostre cuer à meschief, & que tantost que je le savois, je ne méisse peine de vous conforter à mon pooir. Et je croy que vous savez bien le grant meschief que mes cuers a pour vous, & si, ne vous en chaut de riens : dont j'ay plus grant merveille que je*

*n'eusse de tous les homes du monde. Car je croy quil ne fu onques nuls homs qui tant ait gardée & amée la pais, (1) le bien & l'onneur de toutes femmes, come vous avez tousjours fait. Et meesmement de celles que vous ne vèistes onques & qui onques ne vous amerent ne bien ne vous firent. Et moy qui vous aime plus chierement que tous les hommes qui sont aujourd'hui en vie, & plus que autre femme ne vous ama onques, je suis par vous en si grant douleur & en si grant angoisse de cuer que je ne croy mie que cuers humains péust croire la .x<sup>e</sup>. partie de ce que j'endure. Et il n'est mie de merveille : car je suis en aventure, se vous n'y metez briefment conseil, de perdre honneur & toute joie. Vous savez que les amours de vous & de moy ont esté sceues de plusieurs bonnes personnes ; que, se il savoient que elles fussent departies, il cuideroient que je vous eusse fait fausseté, ou que vous eussiez trouvé en moy aucune mauvaissié ou folie, pourquoy vous l'eussiez fait. Et certes s'il estoit ainsi, je me tenroie la plus deshonourée qui soit au monde, ne jamais n'aroie bien ne parfaite joie. Et pour ce, mon tres-chier & dous amy, je vous suppli si humblement & si chierement que le cuer triste & dolent de vostre vraie & léale amie puet plus penfer, come celui en qui gist tout mon bien, toute mon honneur (2) & toute ma joie, que vostre dous cuer qui a tousjours esté si dous & si humble vers toutes femmes, ne vueille pas estre si crueus vers moy qu'il vueille que je reçoive tant de mal. Mais vueille vostre tres-grant douceur humilier à moy oster du grant meschief où je suis & moy donner confort & joie. Et sachiez certainement qu'elle ne me puet jamais venir de nulle part s'elle ne vient de vous. Car s'il est ainsi que vous m'ayez de tous poins guerpie, & sans ce que je l'aye deservi, & vostre*

---

(1) C'est-à-dire : « ait tant aimé & gardé son engagement. »

(2) On comprend aisément la crainte qu'elle a de perdre le trésor de son honneur, mis depuis longtemps à la discrétion de son ami.

cuer soit si crueus envers moy que je n'y puisse trouver confort ne amour, je suis celle qui me doy plaindre de vous plus que nulle femme ne fist onques de son amy, & plus que ne fist Medée de Jason. Et si, vous promet loiaument & jure, seur tous les sacremens que nuls crestiens puet jurer; car se il est einsi que Amours que j'ay si longuement & si loiaument servi & en qui j'ay mis cuer, pensée & amour, me tolt la riens ou monde que j'aime plus cbierement, dont elle m'avoit promis bien & parfaite joie, je la renye, & renunce de tous poins à li & à son service. Ne jamais sa serve ne seray, n'en telle subjeccion, ne moy ne nulle autre femme que j'en puisse destourner. Ne jamais bien ne plaisir ne feray à nul homme que je saiche qui aime par amours moy ne autre femme seur qui j'aye pooir; ainsois leur feray tout l'anuy & tout le destourbier que je pourray, & tout, en despit d'Amours qui tant de mauls me fait. Mais s'il vous plaist, mon tres-dous amy, vous poez bien tost amender ce courrous. Car se vous me voulez tenir pour bonne & vraie & loial amie, tele come je suis & seray toute ma vie, & que vous ne vueilliez nuls croire de chose que on die contre moy, & aussi que vous me vueilliez estre bons & loiaus amis, ainsy come autrefois avez esté, sachiez certainement que onques Amours ne fu autant ne si loiaument servie ne honorée, come elle sera encores de moy, pour l'amour de vous. Si vous pry & supply si humblement & si cbierement come je puis & en tout guerredon, que vous me vueilliez escrire par ce messaige en telle maniere que je puisse estre confortée. Car vous poez savoir certainement qu'il est du tout en vous de mon bien, de mon bonheur & de toute ma joie. A Dieu, mon tres-dous cuer, à qui je prie de bon cuer & léal, & à sa douce vierge mere, qu'il vous doint bonheur & joie de quanque vostre cuer aime; & qu'il vous mette en volentiè de faire chose dont je soie resjoie. Escript le .xiii<sup>e</sup>. jour de novembre.

Vostre léal amie.

Or avez oï & véu  
 Les lettres, s'il vous a pléu,  
 De ma dame; & comment feure  
 Me couroit chascuns à toute heure, (1)  
 Pour l'amour que j'avoie a ly;  
 Et comment pas ne m'abely,  
 Ainsois trop fort me desplaïsoit  
 Tous les jours ce qu'on m'en disoit;  
 Et com son ymage aourée  
 Mis dedens ma prison fermée,  
 Qui mort n'y avoit desservi.  
 Las! & je l'avoie servi  
 Tellement que je me cuidois  
 Sauver en ce que j'en faisoie!  
 Toutevoie je m'avisay,  
 Et moult y pensay & visay,  
 Qu'unes lettres li escriroie,  
 Et que riens ne li manderoie  
 De ce qu'on dit tout en appert,  
 Qu'elle vest, en lieu de bleu, vert.  
 Vescy de la lettre la fourme  
 Qui mot-à-mot vous en enfourme : (2)

XLI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere suer & ma tres-vraie amour, j'ay bien véu ce que vous m'avez escript; si, vous merci moult chierement de vostre bon estat que vous m'avez fait savoir; car, par m'ame, c'est la plus grant joie que je puisse avoir que d'en oïr bonnes nouvelles, apres vous veoir, que je desire sur toutes les choses du monde. Et, mon tres-dous*

(1) Et comment, chacun me poursuivoit, me relançoit.

(2) On va voir qu'il affecte de ne répondre qu'à l'avant-dernière lettre de Peronnelle.

cuer, quant à ce que vous me mandez que vous estes où vous savez & que je vous puis aler veoir quant il me plaira, & aussi de l'ordenance que vous en avez fait, qui moult me plaist, (car, par ce, voy-je clerement que vous avez vray cuer & bonne volenté par devers moy), je vous en merci tant humblement come je puis, & non mie tant come je doy. Si ay mandé mon secretaire, & me traitray pardevers vous le plus tost que je pourray, la saint Andrieu passée, ou plus tost se je puis; car li conseil se remuent aucunes fois. Et n'y menray que trois de mes vallés avec mon secretaire, se avoir le puis. Mon tres-dous cuer, je savois bien que vous aviez pooir d'endormir Argus & d'emprisonner Dangier & Malebouche; &, par m'ame, j'ay grant joie de ce qu'il sont en ce point. Si, vous prie chierement que jusques à tant que je vous aray vëue, il ne se partent de cest estat; &, sitost come je seray partie de vous, qu'il soient delivre & facent leur office de vous garder encontre tous. Et, mon tres-dous cuer, ne vous doubtez que quant je seray venus à vous, qui sera bien tost, se Dieu plaist & je puis, je seray saigement & secretement ce que vous m'avez mandé; & dou seurplus m'atendray à vostre noble cuer. Recommandez-moy tres-humblement, s'il vous plaist, à la Colombelle; car je la destre moult à veoir pour l'amour de vous. Et sachiez que là où vous estes, je n'y cognois personne fors vous; si convient bien, quant je y seray, que je vive à vostre ordenance. Recommandez-moy à H., quant vous le verrez. Et certes, se il me povoit venir querre je seroie bonmorez & si seroit moult la pais de mon frere; qu'il ne puet avoir bien ne joie tant come je soie hors. Je vous avois fait faire aucune chose à Paris; mais on m'a dit que li orfevres est mors: si croy que je aray perdu ma besongne & mon or. Mon tres-dous cuer, vous m'escrivez moult ouvertement, & avez tousjours escript; si ne scay s'il est bon que je mette vos lettres en mon livre tout ainsi come elles sont. Si m'en vueilliez mander vostre volenté. A Dieu, mon tres-dous cuer qui vous doint bon-

*neur & joie de quanque vostre cuer aime, & nous doint grace  
que nous nous puissions veoir à bonheur, à joie & à santé, &  
briefment. Escript le .xiii<sup>e</sup>. jour de novembre.*

*Vostre tres-loial amy.*

Ainsi à ma dame rescri,  
Que je ne fis plainte ne cri  
De chose qu'on m'eüst conté ;  
Ne pour gaingnier une conté,  
Non vrayement, pour nul avoir,  
Ne li eüsse fait savoir ;  
Car trop courrecier la péusse,  
Se signifié li eüsse.  
Et si l'eüsse fait plourer :  
Et messages trop demourer  
Ne puet, ne tart hurter à porte,  
Qui maïses nouvelles apporte.  
Si me couchay dedens mon lit,  
Tous nus, sans joie & sans delit,  
En pensant à ceste aventure  
Qui trop m'estoit pesant & dure.  
Si mendormi à moult grant peine ;  
Car presque toute la semaine  
Plus plouré avoie & gemy  
.c. fois que n'avoie dormy.  
Si songay ce que vous orrez,  
Ne fay se croire le pourrez.

En mon songe m'estoit avis  
Que je véoie vis-à-vis,  
L'image ma dame honorée  
Qui estoit toute eschevelée,

Et qui plouroit moult tendrement,  
Et fouspiroit parfondement;  
Et qui effuioit de sa crine  
Ses yeux, sa face & sa poitrine;  
Et disoit : « Lasse ! emprisonnée,  
« Et en .ii. coffres enfermée  
« Sanz departir, sire, m'avez,  
« Et nulle cause n'y savez.  
« S'on vous a donné à entendre  
« Qu'ailleurs vostre dame vuet tendre,  
« Amy, qu'en va, qu'en puis-je mais ?  
« Li fai-je faire ? nennil. Mais  
« Vous créez trop legierement ;  
« Si, vous en venra tellement  
« Que briefment vous en mescherra ;  
« Et tous li mondes le verra.  
« Car vous en perderez vo dame  
« Qui vous aime de cuer & d'ame.  
« Or supposons qu'elle soit fausse  
« Envers vous, & qu'elle vous fausse ;  
« Le doi-je pour ce comparer ?  
« Helas ! vous me soliez parer  
« De chanfonnettes amoureuses,  
« D'or & de pierres precieuses,  
« Et de dras d'or d'outre la mer ;  
« Or voulez delaisier l'amer !  
« Convient-il que je-le compere ?  
« Ce n'est pas raison, par Saint Pere :  
« Car riens n'ay, s'il y a meffait,  
« Mespris, ne mesdit, ne meffait.  
« Et, certes, elle n'y a courpe :  
« Si, fait grant pechié qui l'encourpe.  
« Il n'est d'elle plus vray amant,



« Ainfi le croy, se Dieus m'amant.  
« Faites li favoir, fans mufer ;  
« Et s'elle se puet escufer,  
« Si foie hors de la villonnie.  
« Et si, doit-on oïr partie,  
« Car bons juges jà ne fera  
« Qui partie n'escouterà.  
« Et vous la voulez condampner  
« Et de vostre grace planer,  
« Pour .III. ou pour .IIII. paroles  
« Qui font menfonges & frivoles  
« Plus que serpens envenimées,  
« Et de mesdifans controuvées !  
« C'est grans pechiés de si tost croire,  
« Et plus grans dou dire. Une histoire  
« Vous en vueil dire & raconter  
« Se vous me voulez escouter. (1) »

Li Corbiaus jadis plume blanche  
Avoit plus que la noif fur branche,  
Ne que coulon, gante, ne cine,  
Ne que la fleur de l'aube-espine.  
Brief en li n'avoit riens de lait,  
Car il estoit plus blans que lait.  
Phebus l'amoit moult chierement,  
Et y prenoit esbatement  
Plus qu'en son arfon n'en fa harpe,  
Dont il s'esbat souvent & harpe.  
Or vous diray comment ç'avint  
Que sa blancheur noire devint.

---

(1) *Ovidii Metamorphos.*, lib. II, vers 542-632.

En Theffale ot une pucelle  
 Qui estoit avenant & belle,  
 Et de grace la plus loée  
 Qui fust en toute la contrée;  
 Née en la cité de Laurice<sup>(1)</sup>  
 Fu, si n'estoit rude ne nice;  
 Ains estoit cointe, aperte & sage,  
 Et estraite de haut lignage.  
 Coronis ot nom la meschine.  
 Phebus l'en amoit d'amour fine,  
 Si fermement & de tel cuer  
 Qu'il ne l'oubliait à nul-fuer.  
 Mais elle amoit un damoisel  
 Plus que Phebus son blanc oyfel.  
 Brief riens tant n'amoit autre chose :  
 Bien y parut à la parclose;  
 Car li Corbiaus les vit ensemble,  
 Joins par nature, ce me semble, <sup>(2)</sup>  
 Que chascuns prenoit son desduit,  
 Si com nature les y duit.  
 Quant li Courbiaus vit l'avoutire,  
 Il les commença à maudire,  
 Et si jura grant fairement  
 Qu'il yroit dire isnellement  
 A Phebus la grant lecherie  
 Qu'il a véu en son amie.  
 De ses ailes l'air accola,  
 Et fans plus dire s'envola  
 Pour dire à Phebus la nouvelle

---

(1) Larissæa Coronis.

(2)

Sed ales  
 Sensit adulterium Phœbeius....  
 (Vers 544.)

Du damoifel & de la belle,  
Comment il les avoit trouvé  
Presentement en fait prouvé.  
La Corneille qui l'encontra  
Pris son vol en son encontre a,  
Moult enquist où voler vouloit  
Qui si hastivement voloit?  
Li Corbiaus tantost li respont  
Et de chief en chief li espont  
De Coronis tout l'avoutire,  
Et dit qu'à Phebus le va dire,  
Car pas ne vuet celer la honte  
De son signeur, qu'il ne li conte.

Quant la Corneille l'entendi  
Elle dist : « Corbiaus, tant t'en di,  
« Se me croies, tu n'iras pas ;  
« Arreste & vole par compas,  
« Et enten ce que je diray,  
« Car jà de mot n'en mentiray.  
« Tous voirs ne sont pas biaux à dire :  
« Cuides-tu que Phebus, ton fire,  
« Ne soit dolens & à meschief  
« Et qu'il n'ait bien mal en son chief,  
« Quant tu li diras villennie  
« De Coronis qui est s'amie?  
« Cuides-tu qu'il t'en sache gré,  
« Et t'en mette en plus hault degré?  
« Nennil voir, ainfois t'en harra,  
« Et jamais bien ne te vorra.  
« Et l'image qui parle a dit (1)

---

(1) L'image, le portrait de Peronnelle. Machaut est bien hardi de

“ Cy deffus, un notable dit :  
 “ Que tart ne puet hurter à porte,  
 “ Qui malvaïses nouvelles apporte.  
 “ Souvent meschiet de dire voir,  
 “ Et tu pues clerement favoir  
 “ Que grant mal t'en puet advenir,  
 “ Je m'en fay bien à quoy tenir.  
 “ Car je fui maïstresse, jadis,  
 “ En la maison de Palladis;  
 “ Et y estoie à grant honnour.  
 “ Or en fuis hors à deshonneur,  
 “ Et tout pour dire verité (1).  
 “ Ne fu-ce grant iniquité?  
 “ Efcoute, & retien mon chasty,  
 “ Et voy comment je te chasty;  
 “ Car noblement laïst sa folie  
 “ Cils qui par autrui se chastie.  
 “ Or te diray ce qui m'avint :  
 “ Il a jà des ans plus de .xx.  
 “ Je fui jadis dame & maïstresse  
 “ De l'ostel Pallas la déesse.  
 “ Mon service tant li plaïsoit  
 “ Que meilleur chiere me faïsoit  
 “ Qu'à nuls qui fust en sa maison.  
 “ Se favoir vues pour quel raison  
 “ Je fui banie de sa court,  
 “ Je le te diray brief & court :  
 “ Vulcans li vieus & li despis

---

faire parler la corneille de ce qu'il vient de faire dire à cette *image* l'instant d'avant.

(1)

“ *Acta Deae refero : pro quo mihi gratia talis*

“ *Redditur, ut dicar tutela pulsa Minervae. „*

(Vers 562.)

« (Que malegoute fiere ou pis!)  
« Qui forge foudres & tempestes,  
« Par jours ouvrables & par festes,  
« Et, pour malfaire seulement,  
« Ama Pallas si ardamment  
« Qu'il la requist de puterie;  
« Mais el ne s'i accorda mie.  
« Ains volt garder son pucelage  
« Comme bonne & vaillant & sage.  
« Vulcans long temps la pourfui,  
« Et elle tousjours le fui.  
« Li anemis & li maufez  
« Fu une fois si eschaufez  
« Que son germe en terre espan-di;  
« La terre s'ouvry & fendi,  
« Et de ce la Terre conçut  
« Un enfant que Pallas reçut. (1)  
« Eurithonus fu appellés,  
« Maiz mauvairement fu celés;  
« Car jà l'accusay comme fole  
« Par ma jengle & par ma parole.  
« Or te diray de l'enfancon :  
« Trop ot merveilleuse façon ;  
« Car Nature qui le forma  
« Le fist tel que double forme a.  
« Pallas le mist dedens un coffre,  
« Et puis jura par saint Onoffre,  
« Qu'elle verroit que ce feroit,

---

(1) Il est à remarquer qu'Ovide ne dit rien des circonstances de la naissance d'Eresichon, qu'il se contente d'appeler *Prolem sine matre creatam*. C'est apparemment dans Hygin (fable 166) que Machaut étoit allé déterrer cette ridicule légende mythologique.

“ Et que bien garder le feroit :  
“ Et ne voloit pas qu'on scéust  
“ Que la terre enfanté l'éust.  
“ A .III. feurs Cioperiennes, (1)  
“ Qu'elles tenoit pour toutes fiennes,  
“ En Athenes bailla la garde;  
“ Et deffendi qu'on ne regarde  
“ Dedens le coffre nullement :  
“ Qu'elle veult que celcément  
“ Soit nourrie la créature  
“ Qui est née contre nature.  
“ Et c'est voirs qu'elle fu sans mere,  
“ Née de la femence au pere.  
“ Pandrafos fut la fuer premiere,  
“ L'autre Hercé, & la darreniere  
“ Aglaros estoit appelée :  
“ Mais elle fu mal avisée,  
“ Qu'à force le coffret ouvry,  
“ Et tout le fecret descouvry.  
“ Dessus une chaisne m'espluchòie,  
“ Et de haut en bas regardoie,  
“ Si que je vi tout le covine,  
“ Comment Aglaros la meschine  
“ Ouvri le coffre pour savoir  
“ Ce qu'il pooit dedens avoir ;  
“ Et le vi tout certainement  
“ Mieus qu'elle, ou aussi proprement.  
“ Et vi qu'il ot piez de serpent  
“ Dont par le coffre aloit rampant.  
“ Aussi vi-je fa double fourme,

(1)

“ Virginibusque tribus gemino de Cecrope natis. „  
(*Metam.*, II, vers 555.)

“ Qu’Aglaros, deffus une fourme,  
“ Le coffre ouvry & defferma :  
“ Ne fay se depuis le ferma.  
“ En l’eure de là m’en volay  
“ Et devers Pallas m’en alay,  
“ Pour garguillier & reveler  
“ De mot-à-mot, fans rien celer,  
“ Par qui le coffre estoit ouvert  
“ Et tout le fecret descouvert.  
“ J’en cuiday avoir tel falaire  
“ Qu’elle me déuft grant bien faire ;  
“ Ne fay qui ce me pourchaffa,  
“ Mais tout en l’eure m’enchaffa,  
“ Et me bani fans rappeler ;  
“ Ne puis n’ofay vers elle aler.  
“ Mais la chose qui plus m’est dure  
“ En ceste dolente aventure,  
“ C’est ce qu’elle a mis la Suette (1),  
“ Qui n’est belle, gente ne nette,  
“ Ains est orde, vils & becue,  
“ Et fa face est toute quocue, (2)  
“ En lieu de moy ; & tout gouverne,  
“ En l’ostel & en la taverne,  
“ L’orde efraille, l’orde garce :  
“ Pléuft à Dieu qu’elle fust arse !  
“ Elle ne vole que par nuit,  
“ Chascuns la het, chascuns la fuit ;  
“ Il n’est oisiaus qui bien li vueille  
“ Et qui ne s’en pleingne & s’en dueille ;  
“ Et si coucha avec son pere.

---

(1) La chouette.

(2) Couverte, chaperonnée. Même racine que *cuculus*, coule, cuculle.

« Et maintenant Pallas s'en pere. (1)  
 « J'en ay tel dueil & tel envie  
 « Que certes j'en perdray la vie.  
 « Or pues-tu bien apercevoir  
 « Ce qu'il m'avint pour dire voir.  
 « Si que, Corbiaus, je te conseil  
 « Que tu uses de mon conseil,  
 « Et te souvieigne que l'on dit :  
 « Tant grate chievre que mal git. »

Li Corbiaus dit que non fera,  
 Et que jamais ne cessera,  
 Tant qu'à Phebus ait recité  
 De Coronis la verité.  
 Il fiert de l'elle & si s'en vole.  
 N'a pas esté à bonne escole;  
 Car il avient souvent contraire  
 De parler, quant on se doit taire.  
 Si qu'il en ara telle paie  
 Comme raison aus gengleurs paie,  
 Au moins à ceus qui ont à faire  
 A gens qui font de bon affaire.

De fes elles l'air accolant,  
 Sen va li Corbiaus en volant,  
 Sans voie & sans chemin ferré ;

---

(1) S'en accompagne, ou s'en pare. Voici les beaux vers d'Ovide qui les fait dire à la Corneille (vers 590) :

« *Diro facta volucris*  
 « *Crimine Nyctimene, nostro successit honori.*  
 « *Au, quae per totum res est notissima Lesbos,*  
 « *Non audita tibi, patrium temerasse cubile*  
 « *Nyctimenen? avis illa quidem : sed, conscia culpae,*  
 « *Conspectum lucemque fugit, tenebrisque pudorem*  
 « *Celat & a cunctis expellitur aethere toto. »*



Tant a cerchié, tant a erré  
Qu'il est venus droit en Tessale.  
Phebus estoit en une sale  
D'or, d'argent & de pierrerie  
Bien & richement entaillie.  
Du son qui de sa harpe issait  
Moult doucement retentissoit  
La sale & tous li lieux d'entour;  
N'il n'y avoit chambre ne tour  
Dont on ne le püst oïr.  
Li blans Corbiaus à resjoïr  
Se prist moult fort, quant il l'entent :  
Grant chiere & grant salaire attent;  
Mais il faurra à son entente.  
Il ressemble au cisne qui chante  
Et resjoïst contre sa mort,  
Car cils est trop fols qui s'amort  
A dire chose qui desplaïse  
A son seigneur, quant il est aïse.  
Et vraiment trop parler nuit.  
N'onques, ne de foïr ne de nuit,  
Ne fu janglerie en saison.  
Quant li Corbiaus vit la maison  
De Phebus, l'air fent & depart,  
Et tost s'en vole celle part.  
Phebus le vit, si li commande  
Que raison li die & li rende  
Dont il vient, car moult longuement  
A pris hors son esbatement.  
Li Corbiaus en l'eure li conte  
L'outrage, le lait & la honte  
De Coronis & l'avanture;  
Encore lui dist-il : « Biau sire,

« Par tous les fairemens qu'on fait,  
« Je les vi en present mesfait;  
« A vous le di j'y fui tenus,  
« Et pour ce fui-je cy venus. »

Quant Phebus oy la nouvelle  
Du Corbel, qui dist que la belle  
Qu'il aime de fin cuer entier  
Le laist pour un autre acointier,  
De son chief chéy sa coronne,  
Et sa harpe qui souef sonne  
De ses mains chéy à ses piez.  
S'il fust ferus de .ii. espiez  
Parmy le corps, il ne fust mie  
Plus dolens qu'il est pour s'amie,  
De ce qu'on li a raporté  
Que vers li a fait fausseté.  
Mais, ce n'est pas necessité  
Que quanqu'on dit soit verité;  
N'en ce qu'on dit n'a pas le quart  
De verité, se Dieus me gart.  
Phebus trop forment se tourmente,  
Trop se complaint, trop se demente,  
Trop a de mal & de dolour;  
En sa rage & en sa furour,  
D'aventure la belle vit.  
Or orrez comme il se chevit :  
L'arc prist, la fiesche mist en coche,  
Et si roidement la descoche  
Qu'à Coronis l'a traite ou pis,  
Pour ce qu'elle fu acoupis.  
Coronis chiet toute estendue,  
Li cuers li fault & la véue

Li trouble en chief & de la plaie,  
 Li sans jusqu'à la terre raie.  
 En morant dist : « Lasse dolente !  
 « Bien voy que la mort m'est presente ;  
 « Et si n'ay pas mort desservi,  
 « S'en vo gré ne vous ay servi.  
 « Amis, mais vous vous hastez trop,  
 « Car .ii. en tuez à .i. cop.  
 « Au moins entendez ma complainte :  
 « Je suis de vous grosse & enseinte,  
 « Et li enfes n'a rien meffait,  
 « Dous amis, que vous m'avez fait. »  
 Après ce mot, l'ame rendi.  
 Quant Phebus la belle entendî  
 Et qu'il vit qu'elle est toute morte,  
 Trop mortelment se desconforte ;  
 Trop fu courciés, trop fu dolens,  
 Il maudist tous oisiaus volans,  
 Especialment le Corbel  
 Qui dessus tous avoit corps bel.  
 Il maudist l'arc & la faiette,  
 Et la main dont il l'avoit traite. (1)  
 Le corps fist aromatiser  
 D'oingnement qu'on doit moult prifier,  
 Fait par maniere si foutive  
 Qu'elle semble encor toute vive.  
 Ou temple Venus la déesse  
 Fu là mise, à moult grant richesce,  
 Mais il la fist ouvrir & fendre

(1)

« Odit avem per quam crimen causamque dolendi  
 « Scire coactus erat; necnon arcumque, manumque  
 « Odit, cumque manu temeraria, tela, sagittas. »

(Vers 614.)

Avant toute euvre, & l'enfant prendre,  
Qui fu puis de moult grant renon :  
Esculapius ot à non,  
Et si sceust plus de surgerie  
Que nul homme qui fust en vie.  
Car il faisoit les mors revivre,  
Si com je le truis en mon livre.

Li Corbiaus attendoit merite  
De la nouvelle qu'il a dite ;  
Moult le desire, moult li tarde.  
Phebus le vit & le regarde  
Et dit : « En signe de memoire,  
« Sera ta blanche plume noire,  
« Et tuit li corbel qui l'ont blanche  
« L'aront plus noire que n'est anche,  
« A tousjours perpetuellement ;  
« Ne fera jamais autrement,  
« Pour ta mauvaïse janglerie  
« Qui m'a tolu ma druerie  
« De la plus belle de ce monde.  
« Et puet estre qu'elle estoit monde  
« De ce fait, & que menti m'as.  
« Dont dolens fuis tristes & mas.  
« Jamais ne feras que jangler ;  
« Maus aigles te puiſt eſtrangler !  
« Va-t'en ! de ma court es banis,  
« Se plus y viens, tu es honnis. »  
Ainsi fu li Corbiaus paieiz :  
Si s'envola tous esmaiez,  
Et devint lerres ; c'est la fomme.  
Et si, le scevent bien maint homme,  
Qu'en tous les leus où il repaire,

Il ne fait que jangler & braire.  
« Sire, m'avez-vous entendu? (1)  
« Vous ay-je bien raison rendu  
« Du Corbel & de la Corneille?  
« Se Dieus me gart, trop me merveille  
« Comment vous créez telles bourdes.  
« Avoir devez oreilles fourdes,  
« Envers tous ceus qui vous apportent  
« Telles paroles & enortent;  
« Et c'est pechié contre noblesce,  
« De croire chose qui tant blesce  
« Qu'on en pert l'onnour & la vie,  
« Et l'amour de sa douce amie.  
« Se vous les voulez croire ainfi,  
« Vo dame ocirez de souffry,  
« Et puis vous en repentirez,  
« Et .c. foiz encor maudirez  
« La journée & ceus qui le dirent,  
« Et les oreilles qui l'oïrent,  
« Le lieu le damage & la perte;  
« Qu'evident fera & apperte,  
« Si com Phebus. Mais c'est à tart;  
« Si que, pour Dieu, aiés regart  
« A Phebus qui se repenti  
« De Coronis qui li menti;  
« Car sa foy l'y avoit plevie  
« Qu'autre n'ameroit en sa vie.  
« Pluft à Dieu que ceuls qui ce font,  
« Et qui amour ainfi deffont  
« Par faus & par mauvais rappors,  
« Devenissent sauvages pors;

---

(1) Ici l'Image reprend ses exhortations.

“ Ou qu’il fussent muez en arbre,  
 “ Ou en noire pierre de marbre :  
 “ Si changeroient blanc en noir,  
 “ Ainfi com cils qui du manoir  
 “ Phebus fu bannis sans rappel,  
 “ Sur perdre la teste ou la pel. (1)

“ Sire, tant vous ay fermonné,  
 “ Que veez bien que raison hé;  
 “ Si dois estre deprisonnée,  
 “ Et en m’onneur restituée,  
 “ Et rassise aussi haultement  
 “ Com je fouloie; ou autrement,  
 “ Par devant Venus en appelle :  
 “ Là debateray la querelle  
 “ Vo dame, & vous feray demande, (2)  
 “ Car elle n’a qui la deffende. ”

A ce mot, la gaite corna, (3)  
 Et li vachiers, qui de corne a  
 Son cor qui sonne hault & bruit,  
 Si m’esveillèrent de leur bruit.  
 Et quant je fui bien esveillés,  
 Si fui moult fort esmerveillés,  
 Et s’os le sanc tout esméu  
 De ce que j’avoie véu;  
 Qu’onques mais, n’en paroy, n’en page,  
 N’avoie oï parler image.

(1) A peine de perdre....

(2) Je soutiendrai la cause de votre dame, & ferai demanderesse.

(3) La gaite, ou sentinelle, corna le retour du jour, ainsi que le bouvier menant ses bêtes à la pâture.

Que di-je ? elle ne parla mie,  
Car Morphéus, par grant maistrerie,  
Prift de l'image la figure,  
Et à mon lit, de nuit obscure  
Où je songeoie moult forment,  
Vint & me dist, en mon dormant,  
La requeste & la complainte  
De l'image qui estoit painte.  
Qui ne scet qui est Morphéus,  
Dont longuement me suis téus,  
Life *L'amoureuse fontaine*, (1)  
Si le fara à po de peine.

Ainsi pensoie & repensoie :  
Et, en la pensée où j'estoie,  
Je pensay que j'avoie tort,  
Et que cils fait mal & se tort  
Qui met créature en prison  
Où il n'a nulle mesprison.  
Si m'esveillay & m'affleuray,  
Et puis mes coffres deffermay  
Où l'image estoit enfermée  
Qui TOUTE-BELLE estoit nommée.  
Je di : « Ma belle, estes-vous ci ?  
« Je vous requier & pri merci,  
« De ce qu'emprisonné vous ay. »  
Moult courtoisement la levay,  
Et la remis de ma main destre  
En lieu où elle soloit estre,  
Et aussi honorablement.

---

(1) Le Livre de Morpheus ou de la Fontaine amoureuse.

Et puis je penfay longuement,  
Et avoie moult grant merveille  
Du Corbel & de la Corneille  
Que Phebus & Pallas haïrent,  
Pour ce que verité leur dirent.  
Et quant leur parler recorday,  
De Morphéus bien m'accorday,  
Que cils est fols qui fait meffage  
Dont on a courrous ou damage,  
Especiaument en amours.  
Car nuls n'est si parfaits en mours,  
S'il est poins d'amoureuse lance,  
Qu'il n'ait courrous ou desplaisance,  
S'en li rapporte de sa dame  
Chose qui puiſt tourner à blaſme.  
Si ne vous devez merveillier,  
Se penſer, muſer & veillier,  
Plourer, ſouſpirer & gemir  
Me convenoit, & pou dormir,  
Quant on me rapportoit nouvelle  
Qu'avoie perdu Toute-belle.  
Par icellui Dieu qui me fiſt,  
Cuer avoie ſi deſconfiſt,  
Et ſi fort ſe deſconfortoit,  
Qu'à pou qu'en .ii. pars ne partoit.  
Lors maudi Amours & Fortune  
Qui ſi mortelment me fortune,  
Et ſi m'avoit promis en don  
Plus de cent fois, en .i. randon,  
Que jamais ne m'oblieroit  
Toute-belle, & ne changeroit.  
Mais pas ne m'a tenu convent,  
Car ſa convenance eſt tout vent;



S'il est voirs ce qu'on m'en a dit.  
Autrement ne di-je en mon dit.

Et toutevoie, doit Confort  
Querir cils qui a desconfort.  
Si que, pour moy defanuier,  
Pris un livret à manier  
Qu'on appelle Fulgencius, (1)  
Si trouvay Titus-Lyvius  
Qui de Fortune descrifoit  
L'image, & ainfi disoit :

Jadis les matrones de Romme  
De leurs testes, sans conseil d'omme,  
Un temple à Romme edifierent,  
Et en l'onneur le dedierent  
De la déesse de fortune.  
Son image au gré de chascune  
Firent en fourme & en semblance  
De femme, pour son inconstance :  
Car c'est chose assez veritable,  
Que trop est femme variable.  
L'image que ci vous devis  
Fu belle de corps & de vis :  
Deux petis cercles à sa destre  
Avoit, & .ii. à sa fenestre;  
Et un grant qui environnoit  
Les .iiii. petis & tenoit.

---

(1) *Fulgentii Fabii Planciadis Mithologiarum libri III, ad Catum præbyterum*. Mais il n'y a rien de pareil dans les Mythologies de Fulgence, & je n'ai pas découvert où Machaut avoit trouvé ce qu'il va mettre sur le compte de Fulgence & de Tite-Live.

En premier cercle avoit escript, (1)  
D'or fin en latin, cest escript :

#### FORTUNE.

« J'afflue & me depars sans bonne (2),  
« Tels est li geus où je me donne. »

En fecont cercle escript estoit  
Un mot qui grant glose portoit :

Chierie suis, tant com je dure,  
Et à la mort, amere & dure. (3)

Au tiers cercle avoit .i. notable  
Qu'on ne doit pas tenir à fable :

La pensée avugle & enorte  
Que d'amer son dieu se deport, (4)  
Et c'est tout que dois Dieu amer,  
Qui forma ciel & terre & mer.

En quart cercle un escript avoit  
Dont chascuns garder se devoit :

Je chante & m'esbat faulusement,  
Ma chanfon deçoit, fausse & ment. (5)

(1) Les manuscrits reproduisent l'image ici décrite de la déesse Fortune. Autour du grand cercle on lit : *Affluo, discedo, talis ludus cui me do.*

(2) Sans bornes.

(3) *Vivens sum cara; dum mors accedit amara.*

(4) C'est-à-dire : J'aveugle la pensée & je l'exhorte à cesser d'aimer son dieu. *Excæco mentem, ne diligat omnipotentem.*

(5) *Ludo, compsallo, deludens carmine fallo.*

Le quint cercle qui environne  
L'image, abat ceptre & coronne,  
Et met tout à destruccion.  
Cy a dure conclusion,  
Voire à ceus qui ne la desprisent,  
Ainfois l'aiment, sievent & prisent.  
Et vescy la droite escripture  
Que Tytus Livius figure :

Penſe & regarde qui je fui,  
Quant tu le ſaras hé-m' & fui. (1)

Ainſi vi l'image deſcripte  
De Fortune, qui trop deſpite  
Het, honniſt, deſtruit & deçoit  
Tous ceus qu'en ſa garde reçoit.  
Si que longuement y penſay :  
Et tout ceuls en mon cuer tenſay  
Qui m'orent d'amer eſméu  
La belle qui m'a decéu ;  
Si que ma joie en ſera morte,  
S'il eſt voirs ce qu'on m'en raporte.

Et, par ma foy, j'en ſuis en doubte.  
S'appliquay ma penſée toute  
A comparer ma dame chiere  
A Fortune & à ſa maniere,  
Et la comparay, par tel guiſe,  
Com je ci-après le devife.

---

(1) Quand tu le ſauras, hais-moi & ſuis. *Quid fui dicerne, cum ſcieris me fuge, ſperne.*

*La responce au premier cercle.*

Quant je amay premierement  
 Ma dame à qui fuis ligement,  
 Si doucement me fot atraire  
 Qu'onques puis ne m'en po retraire.  
 Mais je ne fay par quel attrait  
 Son cuer de moy fi tost retrait,  
 Qu'en attraiant se retraioit,  
 Quant parmi le cuer me traioit  
 Son dous regart qui trop m'esprist.  
 Quant onques de s'amour m'esprist.  
 Si qu'à Fortune comparer  
 La puis proprement, & parer  
 Son cuer, fon corps & fes atours,  
 Aus jeus de Fortune & fes tours.  
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit;  
 Aultrement, ne di-je en mon dit. (1)

*(Responce au secont cercle.)(2)*

Helas! je l'avoie si chier!  
 Et tant l'amoie sans trichier,  
 Qu'en verité je ne savoie  
 Se je la looie ou véoie.  
 C'estoit mon cuer, c'estoit m'amour,  
 C'estoit mon amoureuse amour.  
 C'estoit mon desir, ma plaifance,  
 Ma joie & toute m'esperance.  
 Aimy! aimy! aimy! aimy!  
 Or est s'amour morte pour my,  
 Et sa grace est esvanuie,  
 Et sa doulceur en fiel change,

---

(1) Autrement je ne dis rien de pareil.

(2) Les réponses au second cercle & au troisième sont omises dans le msc. 1584. Tout cela est d'un goût détestable. *Quandoque dormitat....*

Qui m'a esté nourrice & mere.  
 Or m'est com mort fure & amere.  
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit,  
 Autrement, ne di-je en mon dit.

*(Responſe au tiers cercle.)*

Chieri ſi amoureusement  
 L'ay, & ſervi ſi humblement,  
 Qu'en li ma droite entencion  
 Et mon imaginacion,  
 Mon cuer, mon plaſir, ma penſée,  
 Eſtoit en li ſans defevrée.  
 Car ſa grant biauté m'excitoit,  
 Et ſa douceur m'amoneſtoit  
 D'entroublir mon créatour,  
 Pour ſon gent corps à cointe atour.  
 N'au monde n'avoit créature  
 Fors lui de quoy j'eüſſe cure;  
 Quant en amours or m'a traï,  
 Et, ſans nulle cauſe, haï !  
 S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit,  
 Autrement, ne di-je en mon dit.

*(Reſponſe au quart cercle.)*

Plus douce que vois de feraine,  
 De toute melodie plaine  
 Eſt ſa vois; car quant elle chante  
 Mon cuer endort, mon corps enchante,  
 Ainſi com Fortune enchantoit  
 Ses ſubgiez quant elle chantoit,  
 Et les decevoit au fauſſet,  
 Pour ce que malvaiſe & fauſſe eſt.  
 Ce tour m'a fait ma dame gente,  
 Qui reſſemble le vent qui vente  
 Qui legierement va & vient,  
 Et ſi ne ſcet-on qu'il devient.

Ainsi fa grace donne & tolt,  
Et legierement la retolt;  
S'il est voirs ce qu'on m'en a dit,  
Autrement, ne di-je en mon dit.

*(Responſe au quint cercle.)*

Quant, premiers, ma dame acointay,  
Et véu ſon atour cointe ay,  
Ne regarday commencement  
Ne fin; dont je fis ſolement :  
Car on dit que ſagement ouevre  
Cils qui voit la fin de ſon ouevre.  
Si que ſolement m'eſgarday,  
Dont certains ſuis qu'encor aray  
Affez de meſchief & d'angoiſſe.  
Fortune veult qu'on la congnoiſſe,  
Et s'on la congnoiſt qu'on la ſuie  
Plus que li chas ne fait la pluie.  
Las & j'ay ma dame ſievi  
Que je déuſſe avoir fui;  
Dont je me tieng pour decéu,  
Que je ne l'ay mieus congneu.  
S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit  
Autrement, ne di-je en mon dit.

Or eſt ma dame comparée  
A Fortune la forſenée,  
Car bien pevent aler enſemble;  
Pour ce qu'à Fortune reſſemble,  
En cas de variableté  
Où il n'a point d'eſtableté.  
Car vraiment elle ſe mue  
Si com fait eſpreviers en mue.  
Mais elle mue ſon courage  
Et li eſpreviers ſon plumage,  
Et ſi ſcet bien aler au change,  
Car ſouvent varie & ſe change.

S'il est voirs ce qu'on m'en a dit ;  
Autrement, ne di-je en mon dit.

Et fur ce vous diray un conte  
Que j'oÿ conter à un conte  
Qui m'est fires & grans amis,  
Et qui toute s'entente a mis  
En l'esbatement des faucons;  
Pour ce que il fctet plus que homs,  
Et trop plus qu'autre s'i deduit.  
Là sont presque tuit si deduit. (1)  
Quant ses faucons s'en va au change,  
Il le reclame & le laidange;  
Il crie, il huche, il huie, il brait,  
Tant que li faucons oit son brait.  
Aussi font tuit si fauconnier  
Qui font du déduit parfonnier;  
Et quant li faucons les entent,  
Aucune fois gaires n'atent,  
S'il est de tres-bonne nature,  
Qu'il ne revienigne à sa droiture.  
Si se radresse & se r'avoie,  
Et se met à la droite voie.  
Lors le traite amiablement  
Li Contes, & tres-doucement  
Il le conjoit, l'aplanie,  
Et li fait chiere si tres-lie.  
Que li faucons bien apperçoit  
Que son service en gré reçoit,  
Et qu'il a bien fait sa besongne.  
Lors faut que li Contes li dongne

---

(1) On doit croire qu'il entend ici parler de Gaston Phebus.

Le cuer de l'oïfel, c'est la chaffe;  
C'est ce pour quoy il vole & chaffe.  
Einfi le paist, einfi le livre  
Dou cuer de l'oïfel feur le luire.  
Et quant, pour crier ne pour braire, (1)  
Ne pour chose qu'on puisse faire,  
Li faucons ne laisse l'emprise  
Dou change qu'il a entreprise, (2)  
Se fa proie prent en volant,  
Li gentils quens, à cuer dolent,  
Le traite felonnesement,  
Et si, parle à li rudement.  
Et quant il prent aucun oïfel,  
Dedens un molin à choïfel, (3)  
Ou en la riviere le gette,  
Par quoy li faucons ait difette :  
Ne de l'oïfel cuer ne coraille  
N'autre pasture ne lui baille.  
C'est la vengeance qu'il en prent,  
Quant il change & ne se reprent.

Si que, se ma dame de pris  
A vers moy un petit mespris,  
Je li doý monstrier ma clamour  
Piteusement & en cremour,  
Com cils qui son courrous reffongne;  
Et li prier que ne m'eslongne.

---

(1) Mais quand le faucon n'obéit pas à celui qui l'a lancé....

(2) C'est-à-dire, quand le faucon, au lieu de fuivre l'oïseau vers lequel on l'a lancé, s'attache à une autre proie. Variante :

Tant qu'il ait consëu sa prise....

(3) A choïfel, c'est-à-dire à écluse. (Ducange, au mot *Molendinum*.)



Et s'elle se vuet corriger,  
Pardonner li doy de legier;  
Et le faire amiablement,  
Doucement & courtoisement.  
Et s' à raison ne se vuet mettre,  
Ains se vuet de m'amour demettre,  
Je l'en doy laissier convenir,  
Puis qu'à raison ne vuet venir;  
Et, fans plus plaindre ne crier,  
L'en doy hautement mercier,  
Et li dire à chiere levée :  
« Puis qu'il vous plaist, forment m'agrée. »  
Car s'amour riens ne me vaudroit,  
Puis qu'en li loiauté faudroit.

Toutevoie finablement  
Je m'avifay que nullement  
En ce point vivre ne povoie ;  
Que toufdis merencolioie,  
Et s'estoit mes cuers en tristece,  
Qui est chose qui trop fort blece.  
Si qu'une lettre li escry,  
Et courtoisement li descry  
Non pas tout ce qu'on me disoit,  
Mais seulement qu'elle lisoit  
A plusieurs gens mes escriptures,  
Qui m'estoient nouvelles dures ;  
Si que plusieurs gens s'en moquoient  
Qui les ooient ou lisoient.  
La lettre verrez fans attendre,  
Se vous voulez au lire entendre.

*rans de savoir de vostre bon estat. Si, vous supply, tant humblement comme je puis, que vous le me vueilliez faire savoir le plus souvent que vous pourrez; car Dieu scet que c'est une des plus grans joies que je puisse avoir que de oïr de vos bonnes nouvelles. Et se du mien il vous plaist savoir, j'estoie en bonne santé de corps & en tres-bon point, quant ces lettres furent escriptes. Ma tres-chiere & seule dame, se je vous escri ce qu'on m'a dit, je vous pri qu'il ne vous desplaise. Vueillez savoir que uns riches boms, qui est tres-bien mes fires & mes amis, m'a dit pour certain que vous monstrez à chascun ce que je vous envoie, dont il semble à plusieurs que ce soit une moquerie. Si en faites votre volenté : mais j'ay bien aucune fois esté en tel lieu, comment que je vaille pou, que on ne faisoit mie ainsi, & que cils qui savoit mieus celer ou celle, c'estoit li plus dignes de guerredon. Si, ne vous pense plus à escrire chose que vous ne puissiez monstrier à chascun. Car il semble que ce soit pour vous couvrir, douce amie, & faites semblant d'un autre amer. (1) Et certes je ne fis riens en vostre livre puis Pasques, & pour ceste cause; ne ne pense à faire, puisque matiere me faut. Mais on ne doit pas tout croire ce qu'on oit. Je vous envoie ce que j'ay fait depuis de vostre livre, si le povez monstrier à qui il vous plaist; car, par ma foy, je mettoie grant peine au faire. Et comment que vous teniez que ce soit moquerie, par m'ame, il n'a mie .iii. personnes au monde pour qui je l'entreprenisse à faire; comment que ce seroit legiere chose à un autre. Mais, se Douce plaissance & Fine amour n'estoient, ce me seroit moult dure chose au faire. Ma tres-chiere & seule dame, li Sains Esperis vous ait en sa sainte garde, qui vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le XVI<sup>e</sup> jour de juing.*

*Vostre tres-loial amy.*

---

(1) Pour donner le change à d'autres soupçons.

Quant ma dame ma lettre oÿ,  
Tout en l'eure qu'elle entroÿ  
Les paroles & le rapport  
Qu'on avoit conté de son port,  
Ma lettre li chéi des mains,  
N'onques, par semblant, corps humains  
Ne senti si dure dolour;  
Car tantost fa fine coulour  
Blanche & vermeille fu destainte,  
Et en coulour de morte tainte :  
Sus un lit chéoir se laissa,  
Son chief & son vis abaissa.  
Là plouroit moult piteusement,  
Et soufpiroit parfondement,  
Et en fa dolente pensée  
Fist ceste chancon baladée :

Cent mille fois esbahie,  
Plus dolente & courrecie  
Suis que nulle voirement,  
Quant de celui proprement  
Je suis de tous poins guerpie  
Qui & fa dame & s'amie  
Me clamoit si doucement.

Car à mon gré mieus eslire,  
Qui plus me déust souffire,  
Ne pourroie nul choisir  
De li; car joie sans ire  
Seroit à moy, à voir dire,  
S'assez véoir & oïr  
Pooie en ma compaignie  
Son gent corps qui eslongnie  
M'a, & si soudainement,  
Sans ce que aucunement  
Ait en moy congnut folie,

Dont avoir déuſt envie  
De moy laiffier tellement.  
Cent mille fois esbahie,  
Plus dolente & courrecie  
Suis que nulle voirement.

Helas ! or voy, tire à tire,  
Mefchief, langour & martire  
De tous lieux à moy venir ;  
Mon povre cuer fondre & frire,  
Dont la mort me fera mire ;  
A ce ne puis-je faillir.  
Ma léeffe eſt amortie,  
Et ma vertu affoiblie,  
Eſt ſi dolereuſement,  
Que ſans faire ceſſement,  
Tourmentée & apalie  
Maudi mes jours & ma vie,  
Sans avoir confortement.  
Cent mille fois esbahie,  
Plus dolente & courrecie  
Suis que nulle voirement.

Helas ! la douce debonnaire,  
Le tiers ver ne pot onques faire, (1)  
Tant eſtoit laſſe & adolée,  
Trifte dolente & eſplourée.  
Mais les .ii. vers qu'avez oÿ  
Dedens ceſte lettre encloÿ.

XLIII. — *Mon tres-dous cuer, mon tres-chier & dous amy, j'ay receu voz lettres dont j'eus moult grant joie. Car après vous véoir, c'est la choſe du monde que je deſiroie le plus. Car, en verité, il m'eſtoit avis qu'il avoit .iii. ans que je n'avoie oÿ*

---

(1) C'eſt-à-dire le troiſième couplet.

nouvelles de vous; & en ay esté à tel meschief que je ne cuidois avoir autant de mal pour homme. Et se je vous ay escrit un peu rudement & mal saigement, par m'ame, je ne l'ay peu amender, car j'estoie si troublée & avoie le cuer si marry & si courroucié que à peine péusse-je dire chose ne faire qui péust plaire à personne; ne il n'estoit riens qui ne me despléust, pour ce que je ne savoie nouvelles de vous. Et aussi, vous m'aviez promis que vous me venriez veoir si tost que vous porriez chevauchier; & vous avez esté en bonne santé, & si, ont esté les chemins plus seurs qu'ils ne souloient puis Pasques, qu'il n'avoient esté depuis .iii. ans; & si ne m'estes point venu veoir. Par le Dieu qui me fist, je n'eusse mie ainsi fait se j'eusse esté en vostre estat. Et ainsi me promistes-vous, il a .i. an tout droit en ce mois, quant j'estoie au Biau chastelet, que jamais ne m'escroiriez que je ne fusse vostre bonne & léal amie, ne diriez chose dont je me deusse courrecier. Et vous avez fait le contraire, si come il appert par les lettres que vous m'envoiaistes derrenement, lesquelles je vous renvoie, pour veoir s'il y a chose dont je me deusse courrecier. Car, par le Dieu qui me fist, ne par trestous les seremens que bons puet jurer, il n'a aujourd'uy home vivant au monde à qui j'aie donné ne promis m'amour que à vous; & pour ce suis-je courroucié quant vous créez le contraire. Et pour ces .ii. causes que j'ay devant dites, vous escri-je que vous estiez variables & que vous ne teniez pas bien verité. Et, par Dieu, combien que je le vous aie escript, me garderoie-je bien de le dire en lieu où il vous tournast à villenie. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je vous pri si acertes come je puis, pour garder le bien & la pais de vous & de moy, que toute ire & tous courroux, & tous escrits & toutes paroles qui ont esté dites & escriptes entre vous & moy, dont nos cuers peuvent estre & ont esté correciez, soient toutes mises en oubli, & que jamais il n'en souveingne ne à vous ne à moy; & que nous nous puissions doucement & loiaument amer & demener bonne vie,

quant il plaira à Dieu que nous nous puissions veoir. En laquelle chose je pense à mettre tele diligence & bonne ordenance qui bien vous plaira. Mon dous cuer, vous dites que uns bien grans sires & plusieurs autres vous ont moqué par esbatement de moy & de tel que vous ne congnoissiez. Et, par Dieu, je ne fis onques chose que nuls péust savoir l'amour que j'avoie à vous, & se j'en ay dit ou fait chose qui ne soit bonne à faire, veuillez le moy mander & y mettre tele ordenance come bon vous semblera; & je vous promet loiaument que je la tenray. Mais, pour Dieu, ma tres-doulce chiere amour, pour chose qu'on vous die ne veuillez penser ne croire que je ne vous soie bonne & loial amie, tant come je vivray. Que, par le Dieu qui me fist, de la journée que je vous dis que se je pavoie prenre mon cuer dedens mon corps & le vous mettre en vostre main, je le vous bailleroie afin que vous en fussiez plus seur, je le vous donnay & le mis en vous si parfaitement que je pourroie aussitost avoir & esrachier tous les dens de vostre bouche sans vous malfaire, & sans ce que vous en scéussiez riens, come je pourroie y avoir ne oster mon cuer de vous que je vous ay donné. Et aussi, par Dieu, ne vueil-je mie; car il me plaist mieus qu'il soit en vous que en nul home qui soit vivant au monde. Si, en pavez ou devez estre tous assëur. Mon dous cuer, je vous pri que vous me veuillez escrire de vostre estat & le plus souvent que vous pourrez, & s'il puet estre bonnement que je vous voie. Car, en verité, se Dieu m'avoit donné .i. seul soubait en ce monde, je ne soubaideroie riens fors vous veoir. Car c'estoit tout mon desir & toute ma pensée, ne je ne cuide avoir parfaite joie, jusques à l'eure. Mon dous cuer, veuillez savoir que je n'ay point vëu le vallet que vous m'avez escript que vous m'envoïastes, eu mois de may, ne n'en ay oÿ nulles nouvelles. A Dieu, ma tres-chiere amour qui vous doint paix, santé, bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Mon chier amy je vous envoie ce virelay qui est fait de mon sentement, & vous pri que vous me veuillez envoyer des vostres.

*Car je scay bien que vous en avez fait depuis que je n'oÿ nouvelles de vous. Et j'ay veu une balade en laquelle il a En lieu de bleu dame vous vestez vert, & si ne scay pour qui vous la fêistes; se ce fu pour moy, vous avez tort. Car, foy que je doy à vous que j'aime de tout mon cuer, onques puis que vous m'eïstes & envelopastes mon cuer en fin azur, & l'enfermasses eu trefor dont vous avez la clef, il ne fu changiez ne ne sera toute ma vie. Car se je le voloie bien, ne le pourroie-je faire sans vous, car moy ne autres n'en porte la clef que vous. Si en poez einsi estre assureur, comme se vous le teniez en vostre main. Mon cbier amy, je vous pri que vous me vueilliez renvoyer par ce messaige le commencement de vostre livre, celui que vous renvoïay pieffa. Car je n'en retins point de copie, & je l'ay trop grant fain de veoir. Et se les lettres sont mal escriptes si le me pardonnez : car je ne trueve mie notaire tousjours à ma volente. (1) Escript .x<sup>e</sup>. jour d'octenbre.*

*Vostre tres-loial amie.*

Or avez oÿ le rescript  
 Que Toute-belle me rescript,  
 Les pleurs, les lamentacions,  
 Et les humbles affliccions,  
 Les seremens, les griés pensées  
 Qui sont en son cuer amassées.  
 Et, certes, qui bien confidere,  
 Honte feroit & grant misere  
 Qu'une bonne dame jurast  
 Si forment & se parjurast;  
 Ne le contraire ne croiroie

---

(1) C'est-à-dire qu'elle n'a pas trouvé un aussi bon copiste ou notaire qu'elle eût voulu. Nouveau témoignage de l'usage de dicter ses lettres, ou de les faire copier par d'autres. — Nous sommes au 10 octobre 1362.

Ne qu'en un mahomet de croie. (1)  
Si ne demourà pas quinzeinne  
Qu'en un lundi, à bon estreinne,  
Un mien amy qui estoit prestres,  
Et en l'art de logique maistres,  
Vint à moy & me salua,  
Et moult fagement m'argua;  
En disant que trop mesprenois,  
Qu'ainsi legierement créois,  
Especialement vers ma dame :  
Et me jura son corps & s'ame  
Que dit toute s'entencion  
Li avoit en confession;  
Mais bien vouloit & li plaifoit (2)  
Dou dire à moy, & li loifoit.  
Lors me dist qu'onques ne faussa  
Vers moy, ne fausser ne pensa,  
En fait n'en desir n'en pensée,  
Ne que jà de moy desfevrée  
Ne fera s'amour ne fa grace,  
Pour chose qu'elle die ne face.  
Et que, pour Dieu, que plus ne vueille  
Souffrir que si griefment dueille; (3)  
Car tant parest desconfortée,  
Lasse, dolente & esplourée,  
Cils me jura Saint Esperit,  
Que c'iert pechiés s'elle perit.

Quant il ot dit tout son plaisir,

---

(1) Une idole (ou Mahomet) de craie.

(2) La dame vouloit & desiroit.... & elle le lui permettoit.

(3) Et que, pour Dieu, il ne la laisse souffrir plus longtemps.



Longuement & à grant loisir,  
Unes lettres me presenta,  
Et dit, avec son present, a : (1)  
« Sire, se la lettre est moillie  
« Que tenez & que j'ay baillie,  
« Je vous pry qu'il ne vous anoit,  
« Car, se Jhesucrist ne renoit  
« Mon ame au jour du Jugement,  
« Les larmes vi piteusement  
« Descendre de la fontenelle  
« Du cuerinet de Toute-belle, (2)  
« Quant ces lettres furent escriptes;  
« Et, en plourant, furent maudites  
« Les langues des faus mesdifans  
« Si fort, que, passé a .x. ans,  
« Ne vy chose si fort maudire :  
« Si que Toute belle, à voir dire,  
« De ses larmes ainfi mouilla  
« Ceste lettre & la me bailla. »  
Et quant il ot dit sa parole,  
Je, qui ay esté à l'escole,  
Lisi la lettre mot à mot,  
En l'eure que baillié la m'ot.  
Si, vi qu'il y avoit créance; (3)  
Lors fui-je sans nulle doubtaunce  
Que ce qu'il avoit dit tenoit  
De ma dame, & qu'il en venoit,  
Qui a de la douce rosée

---

(1) Et a dit en me les présentant.

(2) Du petit cuer.

(3) C'est-à-dire, qu'elle avertissoit d'avoir créance en celui qui lui remettroit cette lettre.

De son cuer fa lettre aroufée;  
C'est de ses larmes proprement,  
Ou son message propre ment;  
Le quel je reputay, sanz fable,  
Sage, loial & veritable,  
Et croy que pas ne se parjure.  
Lire les poez sans injure.

XLIV. — *Mon tres-chier amy bien amé de mon cuer, je me recomande à vous, tant come le cuer de vostre amie puet plus penser, & comme celle qui tousjours est en .i. propos de ce que je vous ay promis; ne pour riens je ne m'en pourroie tenir que je ne vous escrifisse & fèisse savoir mon estat. Et pour ce que je ne vous pourroie tant escrire, car ce seroit trop longue chose, j'ay dit la plus grant partie de ma volenté au porteur de ces lettres, liques est bien mes grans fires & amis; & je scay bien que aussi est-il li vostres. Et tout ce que je ly ay dit, je ly ay dit en confession, & chargié, seur l'ame de lui, que jamais ne soit dit à nulle personne que à vous. Et, pour Dieu, je vous supply qu'il ne vous vueille desplaire se je ly ay dit, car, en l'ame de moy, je croy que le cuer me fust crevez ou ventre se je n'eusse descouvert mon meschief à aucune personne; & je cuide qu'il est bien si vostre amy que vous ne vous en devriez mie courroucier. Si vous pri tant humblement come je puis que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy; que, jà Dieu ne me doint boneur ne joie de chose que je lui requiere, se je ly ay de riens menty de ce que je ly ay dit. Mon tres-chier amy, vueilliez moy rescrire de vostre estat; si me ferez grant joie & grant confort. Et ne vueilliez mie perdre la clef du tresor que j'ay, (1) car se elle estoit perdue je ne croy mie que j'eusse jamais par-faitte joie. Par Dieu, il ne sera jamais deffermés d'autre clef*

---

(1) C'est le point qui devoit lui donner le plus d'inquiétude.

*que de celle que vous avez, & il le fera quant il vous plaira; car, en ce monde, je n'ay de riens plus grant desir. Mon cbier amy, s'il vous plaist, je vous pry que vous me vueilliez envoier le livre dont autres fois vous ay escript, ou aucunes de vos autres choses pour moy esbatre. Car il m'est avis que vous vous en estes trop tenus. Mon tres-cbier amy, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doinst bonheur & joie de quanque vostre cuer aime & qu'il vous vueille mettre & tenir en l'estat que vous estiez, quant vous partistes de moy. Par ma foy je y suis adés. Escrip̃t le .VIII<sup>e</sup>. jour de mars.*

*Vostre léal amie.*

Quant j'eus ceste lettre véu,  
 Et en mon cuer bien concéu  
 Ce que la lettre devoit  
 Et que li messages disoit,  
 Sa parole recomensa,  
 Et un petiot me tensa,  
 En disant qu'avoie mespris  
 Trop fort, vers ma dame de pris.  
 Je demanday par quel maniere?  
 Et il me dist : « La derreniere  
 « Balade que vous avez fait,  
 « Est la cause de vo mesfait;  
 « Car vous dites tout en appert  
 « Qu'elle vest, en lieu de bleu, vert.  
 « Et sachiez que ceste balade  
 « Estraint son cuer & fait malade;  
 « Si qu'en ma presence jura  
 « Que jamais vert ne portera,  
 « En chaperon n'en vesteure,  
 « En verge, en chappel, n'en ceinture;

« Mais tous jours pers ou asur fin  
« Portera jusques à la fin.

« Auffi, vous l'avez comparée  
« A Fortune la forsenée,  
« Et dit ce qu'il vous a pléu ;  
« Elle & moy l'avons bien féu.  
« Mais ne lairay que je ne die  
« Que vous avez fait villenie,  
« D'einsi parler en grant simpleſce ;  
« Car chascuns le tient à rudesce.  
« Comment que toudis aiez dit :  
« *S'il est voirs ce qu'on m'en a dit.*  
« Si que sa cause vueil deffendre,  
« S'un petit me voulez entendre.  
« Et, pour ce, comparer vous vueil  
« A Fortune : car, à mon vueil,  
« Tres-bien comparer vous y puis.  
« Et vescy comment je la truis. »

*(Comment li Paien figuroient l'ymage de Fortune.)*

Li Paien anciennement  
La figuroient autrement  
Que vous ne l'avez figuré ;  
Car en escript sa figure hé : (1)  
Il avoient une cité  
Noble & de grant auctorité,  
Là estoit com déesse & dame  
Fortune, en figure de fame,  
Emmy une roe qui tourne,

---

(1) Hé, j'ai.

Si que rien son tour ne destourne,  
N'on ne puet à li contrestier  
Si, qu'on puiſt son tour arreſter.  
Trop eſt fiere, trop eſt crueuſe,  
Trop pareſt fauſſe & perilleuſe.  
Deus faces avoit la déeſſe,  
L'une de joie & de léeſce,  
L'autre monſtroit en ſa colour  
Signifiance de dolour.  
La premiere reſplandiſſoit  
Et de lui grant clarté iſſoit;  
Et l'autre eſtoit noire & obſcure,  
De nulle joie n'avoit cure.  
La Déeſſe ne véoit goute;  
Comment que Chatons pas ne doubte,  
Ains deſſent ſon fil qu'il ne croie  
Que Fortune tres-bien ne voie,  
Ne qu'elle ſoit borgne & avugle :  
Mais elle deçoit & avugle  
Les ſiens qui deſirent les tas  
Des florins & les grans eſtas.  
Preſque tuit danſent à ſa danſe,  
Fors qu'aucuns qui ont ſouffifance,  
Et qui ne vuelent plus avoir  
D'onneur, de proffit, ne d'avoir.  
Car Franchiſe & Raiſon les maine;  
Tels gens ſont hors de ſon domaine.

Emmy la cité dont je compte,  
Avoit .v. fontaines par compte;  
Et quant les gens, qui aoroient  
La ditte déeſſe, vouloient  
Avoir d'elle ou empetrer grace,

Venir faisoient en la place  
Sus la fontaine .v. pucelles,  
Vierges, juenes, cointes & belles,  
Vestues precieusement,  
Et acefmées richement.  
Et chascune qui là venoit  
Une fleur en sa main tenoit.  
Chascune chantoit à son tour  
Une chançon par grant douçour.  
Pour adoucir la grant rigueur  
De la déesse & sa fureur.  
Les vierges .v. signes avoient  
Par lesquels vraiment savoient  
Se leur priere estoit oïe  
De la déesse, & effaucie.

Vez-ci le signe & la maniere  
De l'aue, au chant de la premiere.  
Quant la fontaine se mouvoit,  
En son fort la vierge trouvoit  
Que sa chançon & sa requeste  
Tenoit pour juste & pour honneste.

S'au chant de la vierge seconde,  
La fontaine afflue & habonde,  
C'est à dire que la Déesse  
Promet honneur, joie & richesse.

S'au chant de la vierge pucelle  
Croist & s'enfle la fontenelle,  
La Déesse est pacesiye  
Apaissantée & adoucie.

S'à la quarte qui après vient,  
La fontenelle cler devient,  
La vierge ne fait mie doubte  
Que la Déesse ne l'escoute,  
Et que faulſement ne li baille,  
En lieu de pais, guerre ou bataille.

S'au dous chant de la vierge quinte  
Ne demeure ne pot ne pinte  
De l'iaue, ainſois s'esvanuit  
Et de tous poins ſeche & tarit,  
C'eſt à dire que c'eſt Fortune  
Qui, tout ainſi comme la lune,  
Eſt belle & clere, toute plaine,  
Et riens n'y a, dedens quinzaine.

“ Si que monſtrer vous vueil au doy,  
“ Que trop bien comparer vous doy  
“ A Fortune & aus .v. fontaines,  
“ Qui eſtoient combles & plaines;  
“ Et faire comparacion  
“ De leur évacuacion.

“ Je vous di, fire, que, par m'ame,  
“ Vous avez maniere de fame.  
“ Trop ſouvent mue vos corages.  
“ Socrates, li bons & li ſages,  
“ N'eſtoit mie ſi fort eſtables,  
“ Com vo corages eſt muables,  
“ Et ſi, eſtes emmy la roe  
“ Qui n'arreſte ne qu'une aloë :  
“ Car riens n'y a d'eſtableté  
“ Ne d'arreſt ne de fermeté.

« Aussi n'a-il en vous souvent  
« Nés qu'en un cochelet au vent. (1)

« Et si avez double visage,  
« Tout ainsi comme avoit l'image  
« De Fortune, dont li uns pleure,  
« Et li autres rit à toute heure.  
« Ainsi riez-vous & plourez,  
« Toutes les fois que vous voulez;  
« Et nulle goutte n'y véez,  
« Quant si legierement créez.  
« Ce vous avugle & vous deçoit :  
« Fols est qui tels parlers reçoit.

« Cinc personnes, si com vous dites,  
« Grandes, moyennes & petites,  
« Vous ont chanté de Toute-belle  
« Une chançon qui n'est pas belle,  
« Ne gracieuse à recorder :  
« Pour ce ne m'y puis accorder.  
« Ces cinq, à parler proprement,  
« Sont les .v. vierges droitement,  
« Fors tant que les unes mesdient,  
« Et les autres loenges dient. »

Des .v. fontaines vous diray,  
Et à vous les apliqueray;  
Et vous orrez par quel maniere  
Vous ressemblez à la premiere  
Des fontaines qui se mouvoit  
Au chant de la vierge; qu'on voit  
Que vous estes si fort méus

---

(1) Un coq en girouette.



Et de vos sens si dechéus,  
Que vous perdez vo bon memoire,  
Et tout par legierement croire.

La seconde vous est dehue,  
Qui au chant de la vierge afflue.  
Qu'en vostre cuer font affluées  
Merencolieuses pensées,  
Souspirs, tristescs & frivoles,  
Et ymaginacions foles;  
Et toudis pensez contre vous.  
Et si cuidiez en vos courrous  
C'une blanche brebis soit noire;  
Et tout par legierement croire.

Et la tierce qui croist & s'enfle  
Au chant de la vierge, en exemple  
Vous met, car moult estes enflez;  
Mais vous estes defenflez,  
En parlant moult diversément  
De Toute-belle & rudement.  
Ne fay qui ce vous a appris,  
Mais mendres en fera vos pris  
Et vostre honneur; c'est chose voire;  
Et tout par legierement croire.

A la quarte qui devient clere,  
Au chant de la vierge, compere  
Vous & vostre cuer qui s'esclaire  
Aus dis mesdifans deputaire,  
Et vous les déussiez blasmer,  
Haïr, fuir & diffamer.  
Comment les poez-vous oïr,  
Ne leurs paroles conjoïr,  
Quant il vous font d'amer recroire?  
Et tout par legierement croire.

Et la .v<sup>e</sup>. qui s'espart  
Et s'esvanuit & depart

Au chant de la vierge, m'enseigne  
Qu'Amours, qui est la droite enseigne  
D'honneur, s'est toute esvanuie  
De vo cuer; & s'en est partie  
Honneur devant, pais, joie après,  
Et deduit qui les tient de près.  
Ainsi perdez d'amours la gloire.  
Et tout par legierement croire.

“ Or ay fait la comparaïson  
“ De Fortune qui traïson  
“ Fait à tous ceus qu'elle gouverne,  
“ Soit en eglise ou en taverne,  
“ Soit en cité ou en palais.  
“ Empereres, roys, clers & laïcs,  
“ N'y a neluy que ne deçoive,  
“ Puis, qu'en sa grace n'es reçoive.  
“ Et de vous & des .v. fontaines,  
“ Où, plus doucement que feraines,  
“ En chantant, Fortune appassoient  
“ Les .v. vierges, & l'aouroient  
“ Comme déesse souveraine,  
“ Pour donner repos qui est peine,  
“ Boneur qui est maléurté,  
“ Richescs en mendicité;  
“ Pour ce vous pri qu'il vous agrée  
“ Que léal amour confirmée  
“ Soit entre vous & Toute-belle,  
“ Car je vous jur loiaument qu'elle  
“ Vous aime d'amour vraie & pure,  
“ Par dessus toute créature.  
“ Et se vers li avez mespris  
“ N'en fais, n'en dis, bien ay compris  
“ Que de bon cuer le vous pardonne,

“ Et que cuer & amour vous donne.  
“ Et vous li devez pardonner  
“ Et le cuer & amour donner. ”

Quant il m’ot tres-bien laidengié,  
Et son parler bien arrengié,  
Et dit toute sa volenté,  
Je respondi : “ Par ma fanté,  
“ Mes amis estes & mes fires,  
“ Si ferez de ma dolour mires;  
“ Et Dieus vous a ci amené.  
“ Car si bien m’avez fermonné  
“ Qu’en verité je ne croy mie  
“ Que ma dame, qui est m’amie,  
“ Daignast faire une lascheté  
“ Ne penser nulle fausseté.  
“ Pour ce bonnement li pardoint  
“ De bon cuer, & m’amour li doint  
“ Et met en son tres-dous servage.  
“ Ne jamais, jour de mon aage,  
“ Pour personne n’en partiray,  
“ Ains suis siens & toudis feray.  
“ Et se j’ay créu follement,  
“ Je li suppli tres-humblement  
“ Que de bon cuer le me pardoint,  
“ Et que cuer & amour me doint.  
“ Et seur ce, je li escriray  
“ Si doucement com je faray,  
“ Et, vous en ferez le message,  
“ Qu’en vous me fi, comme en plus sage,  
“ Et en milleur amy que j’aie,  
“ Et que j’aime d’amour plus vraie.  
“ Et ce li direz de par my,

« Que je suis son loial amy,  
 « Sans barat & sans tricherie,  
 « Et sans partir, n'à mort n'à vie.  
 « Et, pour ce qu'elle mieus vous oie,  
 « Li escriray qu'elle vous croie;  
 « Si que mes lettres porterez  
 « Quant de ci vous departirez,  
 « S'il vous plaist & je vous en pry.  
 « Et pour ce qu'ay fait lonc detry  
 « D'envoier vers elle & escrire,  
 « S'il vous plaist vous li povez dire  
 « Qu'elle m'a, long temps a, tramis  
 « Une lettre, si que j'ay mis  
 « En ces presentes la responce,  
 « Où il n'a pointure ne ronce,  
 « Fors que courtoisie & douceur,  
 « Pais, joie, amour & toute honeur. »

XLV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce suer & ma tres-chiere dame, plaïse-vous savoir que je desire moult à savoir vostre bon estat, seur toutes les choses que Dieu & Nature firent onques; & du mien je suis en tres-bon point, la mercy Nostre Seigneur, fors d'une seule chose, c'est de vous véoir. Mais ce que je voy & cognoy que ce n'est mie par vostre defaute, ains est par ma misere qui me fait & a fait telle plaie & si mortel en mon fin cuer loial & amoureux, que jamais ne sera sanée se vostre douceur ne la cure. Mais, par m'ame, je ne le puis amender, ainsi come vous le sarez cy après, se Dieus plaist & je puis; & oultre pooir nient. Et, mon dous cuer, il ne convient point vous excuser pardevers moy, se vous ne m'escriez plus souvent; car, par Dieu, il me semble que vous en faites trop & tant que jamais ne le pourroie desservir. Et si scay certainement que vous faites tout en bonne intencion, ne tous li*

mondes ne me feroit entendant le contraire. Et certes, mon dous cuer, je vous mercie moult de ce que vous ne me porriez oublier jour ne beure, & les exemples que vous metez en vos douces courtoises & aimables lettres me font certain que ce que vous me mandez & escrivez est pure verité. Mais, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere dame, il m'est avis que vous m'escriez plus briefment que vous n'avez acoustumé, plus obscurément & de pieur lettre : & me semble, par vostre lettre, qui m'est plaisant à l'ueil & douce au cuer & savoureuse à la bouche, que vous n'avez mie loisir de moy escrire, ou que vous le faites ressongnamment, pour doubtaunce d'autrui ; ou que il y a autre chose, laquelle je ne puis savoir se vous ne le me mandez. Et se il le vous plaisoit à moy mander, dont je vous pri si acertes come je puis qu'il vous plaise à le moy mander, je m'aviseroie d'envoier vers vous pour vostre honneur & pour vostre pais, & aussi pour mon bien & pour ma joie. Car par m'ame je n'aroie jamais bien, se vous cheiez en paroles ou en blasme pour moy, comment que Dieus scet qu'il n'y a nulle cause ne n'ara jà. Mon tres-dous cuer, mes secretaires a esté devers moy, & m'a dit plusieurs choses de par vous, lesquelles je ne vueil pas escrire ; pour ce que vous le savez bien. Et de ce qu'il m'a dit, je vous en merci si tres-humblement come bouche le porroit dire ne cuers penser. Et, se Dieu plaist, environ ceste Pasque, je metteray tel peine à acomplir ce qu'il m'a dit, qu'il n'y avera point de defaut. Car, par m'ame, là sont tuit my desir & tuit my penser. Mais, mon tres-dous cuer, coment que j'aime moult mon secretaire & que je me fie fort en li, & vous aussi, vous m'avez envoié de vos joiaus par lui, liquel ont esté pris en vostre riche trésor ; par m'ame ! je vueil que vous sachiez certainement que se vous poviez fere chose qui me deust desplaire, cils presens que vous m'avez envoié par luy me desplairoit. (1) Et vous

---

(1) On voit ici combien Machaut mettoit plus de prudence que la

*supplie humblement, se vous amez mon bien, ma pais & ma joie, que jamais il ne vous avengne, par lui ne par autre : que, par Dieu, je ne le recevroie point de li ne d'autre ; pour ce que trop grant familiarité engendre haine. Et coment que je suis certains com de la mort que vous le me donniessiez plus volentiers en present, j'ameroie mieus les attendre .XX. ans, que ce que vous m'en envoïssiez .i. seul ne par li ne par autre. Et, aussi, mon tres-dous cuer, j'ay bien vëu, oï & consideré tout ce que le porteur de ces lettres m'a dit de par vous, par la créance qui estoit en ces lettres ; si me plaist moult de ce que vous vous estes descouverte à li. Car il m'a dit & monstre plusieurs choses si bien & si saigement, que mes cuers est tous rapaisiez. Si vous pri, si tres-chierement & humblement come je puis, que tous rappors, toutes choses faites, dites ou escriptes entre vous & moy, soient oubliées & pardonnées de tres-vray cuer d'amie & d'amy ; & que jamais n'en souveigne. Si menrons bonne vie, douce, plaisante & amoureuse. Et, mon tres-dous cuer, je vous ay escript aucune chose que on m'avoit dit. En l'ame de moy, je l'ay fait pour vostre bien & pour vostre honneur, & aussi pour vous aviser ; si ne vous en déüssiez mie si troubler. Quant à la clef que je porte du tres-riche & gracieus trefor, qui est en coffre où toute joie, toute grace & toute douceur sont, ne ayez doubte que elle sera tres-bien gardée, se Dieus plaist & je puis ; & la vous porteray le plus briefment que je porray, pour veoir les graces, les gloires & les richescs de cest amoureux trefor. Mon tres-dous cuer, plaise-vous savoir que j'ay enfourmé le porteur de ces lettres de toute m'intencion, (1) plus pleinnement que je ne le vous porroie escripre. Si*

---

jeune fille dans les cas de haute délicatesse comme paroît avoir été celui-ci. On peut conjecturer que Peronne au moment de se marier avoit envoyé à Guillaume un souvenir très-expressif & très-confidentiel des sentimens qu'elle lui conservoit.

(1) C'est la première fois que je remarque ce folécisme aujourd'hui

*vous pri que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy, autant come moy meismes. Et quant à vostre livre, il sera parfait, se Dieus plaißt & je puis, dedens .xv. jours. Et le fust pieçà : mais j'ay esté lonc temps que je n'y ay riens fait. Et tenra environ .xii. quabiers de .xl. poins(1). Et quant il sera parvais je le feray escrire & puis si le vous envoiey. A Dieu, ma tres-chiere dame, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour qui vous doint bonneur & joie, de quanque vostres cuers aime. Escript le .x<sup>e</sup>. jour d'avril.*

*Vostre tres-loial amy. (2)*

Encor li dis-je : « Biau dous fire,  
 « Je vous pri que vous vueilliez dire  
 « A Toute-belle, en qui comant  
 « Suis tout, qu'à li me recomant  
 « Autant de fois com ceuls qui font,

adopté du pronom personnel masculin devant un substantif féminin, *mon intention* au lieu de *mon intencion*.

(1) Ou lignes. Les cahiers étoient ordinairement de 8 feuillets; ainsi 12 cahiers donnoient 96 feuillets ou 192 pages, lesquels, à 40 lignes la page de chaque colonne, donnent 15,520 lignes. Le msc. 1584, qui porte en effet 40 points ou lignes par colonne, soit 160 lignes par feuillet, n'emploie que 86 feuillets; ce qui donne environ 13,800 lignes. C'est à peu près le calcul de Machaut; car aux lignes de vers il faut ajouter celles des 46 lettres, & les titres de chaque pièce, ballades, lais, virelets, complaintes & autres rubriques qu'il nous a le plus souvent paru inutile de reproduire.

(2) Pourquoi Machaut achève-t-il son livre? Pourquoi promet-il de renvoyer la clef du trésor, c'est-à-dire la preuve sensible de l'engagement qu'avoit pris la demoiselle de n'accorder à nul autre que Machaut le don d'amoureuse merci? Pourquoi avoit-elle la première tourné en innocent badinage la passion qu'elle avoit inspirée à Machaut, & qu'elle-même avoit partagée & partageoit peut-être encore? Je n'en vois l'explication que dans un mariage projeté, qui ne lui permettoit plus de conserver avec Machaut les mêmes privautés, mais qui ne devoit pas interrompre leurs relations affectueuses.

« Qui ont esté & qui feront,  
« Feront de pas, diront paroles,  
« Et feront de tours de karoles,  
« De vertillons & de fuifiaus; (1)  
« Et ferront de cops de martiaus,  
« De cloches, de haches, d'espées;  
« Et com il auront de pensées,  
« Comme pirouelles & tours  
« Ont fait, font & feront de tours,  
« Et com il naist en mai fueillettes,  
« Fruis, fleurs, graines & poils d'erbettes;  
« Comme il est d'arbres, de buissons;  
« Et de tous espis en moissons,  
« De grains, de feves & de pois,  
« Et de drames en touz les pois  
« Qui feront, qui font & qui furent;  
« Com tous les grains qui onques crurent,  
« De grains de fel & de gravelle,  
« De sablon, de poudre & de grelle;  
« Orge, aveinne, foile & froment,  
« Et d'estoilles en firmament;  
« De jours ouvrables & de festes,  
« Et de nuis, & de toutes bestes;  
« Et com il fu onques d'oïfiaus,  
« De créatures, de rofiaus,  
« De grans fueilles, de glans de chaifnes,  
« De poins d'aguiilles & d'alesfnes,  
« De grans pierres & de pierrettes

---

(1) C'est-à-dire, je crois, « de tours de vertillons & de fuseaus. » Le vertillon étoit le morceau de plomb que les femmes passoient au bout de leurs fuseaus pour le tourner plus facilement. (*Dictionnaire de Trévoux.*)



“ Et de toutes autres chofettes ;  
“ Et autant com il a de gouttes  
“ En la mer & en yaves toutes,  
“ Et comme il a en mer parfonde  
“ De poiffons, & par tout le monde ;  
“ Et comme il eft gouttes de fanc,  
“ D’oile, de vin & de lait blanc,  
“ Et de trestoute autre liqueur ;  
“ Et autretant comme li cuer  
“ Par les yeux ont plouré de larmes,  
“ Et comme il a & aura d’armes  
“ En paradis, en purgatoire,  
“ Et en enfer qui eft fans gloire ;  
“ Et com on a forgié monnoie,  
“ Et comme il a en dras de foie  
“ De coulours & d’uevre fauvage  
“ Et comme il a en tout ouvrage  
“ De chanvre, de lin & de laine,  
“ Deljés filz qu’on file à grant peine ;  
“ Et autant comme de poil a  
“ Sur quanque Dieus onques créa ;  
“ Com il eft plumes & cincelles,  
“ Mouches, mouchettes & azelles  
“ En tout le monde entierement,  
“ Einfi, fire, tres-humblement  
“ Moy, mon cuer, mes afflictions,  
“ Par .v<sup>e</sup>. mile milions  
“ Plus que je ne dis, li direz,  
“ Quant vous m’i recommanderez.  
“ Auffi, par .v<sup>e</sup>. mille fois  
“ Autant quon a menti de fois,  
“ Dit menfonges & fait faus tours,  
“ Efpeciaument en amours,

« Et fait de fouspirs amoureux,  
« Et d'autres qui sont dolereus;  
« Et autant comme il a de trais  
« D'arc, d'arçons, d'arbalestes trais, (1)  
« Et de pennes & de pinceaus,  
« Et qu'on a mengié de morceaux,  
« Et fera dou commencement  
« Du monde jusqu'au finement. »

Il respondi : « Par Saint Martin!  
« Trop me faurroit lever matin  
« Se tout ce dire li voloie ;  
« Et, par ma foy, je ne saroie :  
« Mais mon pooir & mon devoir  
« En feray, sachiez-le de voir. »

A tant se departi de moy,  
Le premier jour du moys de Moy ;  
Et erra tant par ses journées  
Qu'il a mes lettres presentées,  
Et parfist sa legacion  
Si tres-bien, qu'en droite union  
Mist nos .ii. cuers, & si les joint  
Que jamais ne feront desjoint,  
Departis, ne desassemblez ;  
Car par amours sont assemblez,  
Et par la déesse Venus.  
Que tous les haus dieus sont venus,  
Et les déesses ensement  
Qui onques amoureusement  
Amerent, à ceste assemblée,

---

(1) *Var.* Fais en papier ou en parois.

Pour que jamais défassemblée  
Ne puiſt eſtre, par nulle voie ;  
Et qu'en pais, en folas, en joie  
Puiſſiens vivre & manoir touſdis,  
Et puis en la fin paradis.

Vefci la lettre qui teſmongne  
L'effect de toute la beſongne  
Que mon cuer & ma dame chiere  
M'eſcript à bonne & lie chiere,  
Et qui à la mienne reſpont,  
Qui bien l'entent & bien l'eſpont.

XLVI. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce, vraie & loial amour, j'ay receu vos lettres, eſquelles vous me faites ſavoir voſtre bon eſtat, qui eſt la plus ſouveraine joie que je puiſſe avoir que de oir en bonnes nouvelles ; & du mien dont il vous plaiſt à ſavoir, je vous en mercy tant doucement & tant amoureuxment come je puis. Si vous plaiſe ſavoir que j'ay bien oï & entendu tout ce que li porterres de ces lettres m'a dit de par vous, par unes lettres de créance. Et ce m'a réſuſcité mon cuer, ma joie, mon eſperit ; & moy donné tel eſtat qu'il n'eſt joie en ce monde qui ne ſoit triſtece, encontre la parfaite joie que j'ay, de ce que Dieus, Amours & Venus la déeſſe, qui a oï mes prieres, mes complaints & mes lamentacions, ont remis voſtre cuer où il doit eſtre & en voie de verité. Car, par celi dieu qui me fiſt, onques ne fis ne penſay choſe par quoy vous me déuſſiez eſlongier, ne ne feray jamais jour de ma vie. Et puisque tout eſt pardonné d'une part & d'autre, pour Dieu, mon tres-dous cuer, gardons-l'un l'autre d'ore en avant pais, bonheur & parfaite amour. Si vivrons en joie & en plaiſſance, & ſi aurons parfaite ſouſſiſſance. Et auſſi, nous ſerons bors des dangiers de Fortune. Et, mon tres-dous cuer, je vous*

*jure, par tous les seremens que femme porroit faire, que jamais créature ne croiray encontre vous, pour chose qu'on m'en die ne raporte; & je vous tien pour si bon & si loial, je suis certeinne que aussi ferez-vous de moy. Mon tres-dous cuer, freres, compains & tres-loiaus amis, vous m'avez escript que vous me venriez veoir. Si, vous pri si chierement come vous amez mon bien, ma pais, ma joie & ma vie, que vous ne vous metez point en chemin, se li país n'est plus séurs. Car vous ne me porriez plus correcier en monde que de venir vers moy en peril de vostre corps; & jamais je n'aroie bien ne joie, se vous aviez aucun empeschement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez escript pieffa, en unes autres lettres dont je ne fis onques responce, que je vous escri plus briefment & plus obscurement que je ne soloie: & en verité vous dites voir. Mais c'est pour ce que je ne trueve pas tousjours clerc en qui je me fie bien, pour escrire pardevers vous. Et comment que je vous aie tousjours acoustumé à escrire ouvertement, & que plusieurs scevent les amours de vous & de moy, n'est-il nuls qui en saiche parfaitement la verité, fors une (1) & moy & vostre secretaire. Et, pour Dieu, mon dous cuer, ne doutez que je le face pour nulle autre chose: car il ne se fait pas bon fier en tous, & tels le porroit veoir qui porroit penser ce qui n'est pas. Et vorroie bien que vous ne me escrissiez point, si ce n'estoit chansons, ou se ce n'estoit par vostre vallet qui autrefois y a esté, & qui scet la maniere. Et si m'est advis que c'est le meilleur. Mon tres-dous cuer & mon tres-dous amy, je vous pri tant doucement comme je puis, que vous ne vous vueilliez courrecier du joiau que je vous ay envoieé par vostre secretaire, lequel a esté pris en mon tresor. Car je vous jur par tous les seremens que nuls puet faire, que puis que je vous vi, je n'en ostay nuls, fors celi que je vous ay envoieé. Et soiez certains que se je béusse cuidié qu'il vous*

---

(1) La Colombelle.

déust desplaire, j'eusse aussi tost mors mon doit jusques à l'os, que je le vous eusse envoié. Si vous pri, pour Dieu, mon dous cuer, que vous le me vueilliez pardonner. Et, par ma foy, je vous promet que je ne le feray jamais. Mais je le fis pour ce qu'il me faisoit moult mal de ce que je ne le vous pooie donner, & aussi que je vous envoieiroie volentiers chose qui vous donast confort & léesce. Et, pour Dieu, mon dous cuer, se j'ay riens qui vous plaise par quoy vous péussiez avoir bien & joie, si le me vueilliez mander, & je vous promet que je le vous enverray de tres-bon cuer. Je ne vous envoie pas vostre livre, pour ce que j'ay trop grant doubte qu'il ne fust perdu. Et aussi, c'est tout mon esbatement & que je y vueil aucunes choses amender, lesquelles je vous diroie volentiers de bouche. Et toutevoie le vous enverray-je le plus tost que je porray avoir certain mesage. Je n'ay pas eu les .ii. balades que vous me mandez que vous m'avez envoies, dont je suis moult courrecie; car j'ay grant doubte qu'elles ne soient truandées (1) avant que je les saiche. Ne je n'eus de vous nouvelles, puis que je vous escriis par vostre vallet derreinnement. Mon tres-dous cuer, je vous envoie .i. rondelet où vostre nom est. Si vous pri tres-amoureusement que vous le vueilliez prenre en gré; car je ne le sceusse faire se il ne venist de vous. Je pri à Dieu qu'il vous doint bonheur & joie de quanque vostre cuer aime.

*Vostre tres-loial amie.*

#### RONDEL.

Cinq, sept, douze, un, neuf, onze & vint, (2)  
M'a de tres-fine amour esprise,

(1) Répandues, chantées par les rues.

(2) E. g. m. a. i. l. u, ce qui donne *Guilame*, & en doublant les lettres u & l, *Guillaume* : comme, dans le précédent rondeau de Guillaume,

Dès qu'à ma congnoissance vint  
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.  
Je fienne & il tous miens devint,  
Pour son renom que chascuns prise.  
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.  
M'a de tres-fine amour esprise.

Ainsi fufmes nous racordé,  
Com je vous ay ci recordé.

Or est raifon que je vous die  
Le nom de ma dame jolie,  
Et le mien qui a fait ce dit  
Que l'en appelle LE VOIR-DIT.  
Et s'au favoir volez entendre,  
En la fin de ce livre prendre  
Vous convendra le ver .ix<sup>isme</sup>.  
Et puis .viii. lettres de l'uitifme  
Qui font droit au commencement.  
Là verrez nos noms clerement.  
Vefcy comment je les enseigne :  
Il me plaift bien que chascuns teigne  
Que j'aim fi fort, fans repentir,  
Ma chiere dame & fans mentir,  
Que je ne defire, par m'ame,  
*Pour li changier nule autre dame ;*  
*Madame le faura de vray, (1)*

---

nous avons trouvé *Peron*, & en doublant les lettres *e* & *n*, *Peronne*. Le diminutif *Peronnelle* indiquoit que la demoiselle n'étoit pas majeure. A compter de là, elle fut *Peronne*, ainfi qu'Eustache Deschamps la nomme dans la balade qu'il lui adreffa après la mort de Machaut.

(1) Le neuvième vers & les huit premières lettres du huitième donnent : *Perone d'Armantiere* & *Guillaume de Machau*. Seulement, au lieu de la bonne rime *dame*, les mss. portent *fame*, contre l'orthographe or-

Qu'autre dame jamais n'auray ;  
Ains feray sien jusqu'à la fin,  
Et, après ma mort, de cuer fin  
La servira mes esperis.  
Or doint Dieus qu'il ne soit peris,  
Pour li tant prier, qu'il appelle  
Son ame en gloire : TOUTE-BELLE ! (1)

---

dinairement suivie dans le poëme. Peut-être Peronne elle-même, qui avoit désiré quelques changemens dans le texte, avoit-elle fait cette petite correction, pour avoir un argument à opposer aux médifans qui l'auroient reconnue.

(1) Machaut nous paroît souhaiter ici que Peronne d'Armentières soit un jour reçue en Paradis sous le nom de sainte *Toute-belle*. Nous supposons que le *Voir-Dit* n'auroit rien ajouté aux pièces justificatives de la canonisation.

EXPLICIT LE LIVRE DU VOIR-DIT.





## GLOSSAIRE.

---

### A

ABELIST [Riens ne m'], ne me plaît, 12.  
 ABRIVEZ, rapide, agile, 233.  
 ACERTES, certes, 20.  
 ACESMÉES, ajustées, 354.  
 ACOINTES, habitué, familier, intime, 14.  
 ACOISIÉ, reposé, 42.  
 ACOUARDIS, devenus couarts, 90.  
 ACOUPIS, frappés, 223.  
 ADÈS, toujours, 90.  
 ADRESCE [M'], me dirige, 187.  
 AFFAIRE, façon d'être ou d'agir.  
 " Elle est de si noble aff. ", 1.  
 — " Le renon de vostre affaire ", 78.  
 AFFAUTRURE, charge de feutre, de harnois, 271.  
 AFFIE [je vous], je vous garantis, 278.  
 AFFIERT [il], il convient, il importe, 224.  
 AFFINÉE [Amour], parfaite, épurée, 25.  
 AFFONDE, met à fond, engloutit, 289.  
 AHERDI (Léescé à moi ne s'), Joie n'adhéra plus à moi, 33.  
 AHONTE [S'], est honteuse, 90.  
 AHONTER, rendre honteux, 107.  
 AINÇOIS, *ainfois*, mais, au contraire, 3.  
 AINS, mais, 2. (Ce mot prévenoit

la répétition de *mais*, souvent inévitable aujourd'hui.)  
 AINT [M'], 3<sup>e</sup> pers. sing. présent de *aimer*, 10.  
 AIRE, allure, " de bon aire ", 65.  
 AIRÉE, irritée, 85.  
 AISÉMENT, facilité, 70.  
 AISÉ, mis à l'aise, 82.  
 AJOURNER, faire jour, 131.  
 ALIGIER, alléger, 100.  
 AMENDÉ, corrigé, 229.  
 AMENDELIERS [les], les amandiers, 288.  
 AMENDER, satisfaire, 102 (nous disons aujourd'hui : faire amende honorable). Améliorer, 369.  
 AMENUISE, amoindrit, 185.  
 AMER LONG DE LI, aimer une personne éloignée de soi, 279.  
 AMISTÉ, amitié, 297.  
 AMORDRE, acharner, 138.  
 AMORT [S'], s'acharne, 325.  
 ANCELLE, servante, 132.  
 ANOY, ennui, 26. — ANOIER, ennuyer, 212.  
 A NUL FUER, à aucun prix (pour nul marché), 31.  
 AOMBRE [S'], s'abat, se couvre, 46.  
 APAIÉ, payé, satisfait, 16.  
 APARLAI [L'], je l'entrepris de parler, 160.  
 APERT-E, franc, ouvert, 27, 214.  
 APPASSOIENT, apaisoient, 358.  
 ARÇON, archet de violon, 317.  
 ARENE, fable, 67.

ARONDE, hirondelle, 276.  
 ARROCHE [les nés], attire les vaiffeaux à la roche, 289. (Devant une voyelle, Machaut écrit *les nés*, & *les nefes* devant une consonne. « Les *nés* arroche, — *les nefes perist* » (il détruit les nefes.)  
 ARSE, brûlée.  
 ARSON, petit arc, 103.  
 ART [Se mes cuers], si mon cœur brûle, 74.  
 ASPRESSE, âpreté, 187.  
 ASSAGISSOIT [M'], me rendoit sage, 125.  
 ASSENER, pourvoir, assigner, fournir, 176; — « Mieux assenée d'ami », mieux pourvue, 193.  
 ASSENTE [S'], donne son assentiment, 26.  
 ASSEVIS, satisfait, 19. *Affevir*, achever. « Pour bien mon voyage affevir », 70.  
 ASSOTE [T'], te rend sot, 231.  
 ASSOUAGE, adoucit, rend doux, 73.  
 ATOURNE [M'], m'entraîne, m'oblige, me tourne, 36.  
 ATTEMPRANCE, modération, tempérance, 169.  
 ATTEMPRÉEMENT, modérément, *ib*.  
 ATTRAIT (adj.), d'une façon attrayante, 150. *Attrait*, *retrait* (verbe), attire, retire, 273.  
 AUMAILLE, troupeaux, 291.  
 AUMOSNE, charité, 235.  
 AUNOY, lieu planté d'aunes, 43.  
 AUQUES, quelque peu, 181; — à peu près, 264.  
 AUTELE, telle, 279.  
 AVALAY [J'], je descendis, 107.  
 AVIVE [S'], prend vie. « Amours se boute & s'avive », 9.  
 AVOIE [Se Dieus m'], si Dieu me dirige, me conduit sur la voie, 6, 270. *Avoier*, mettre à ou sur la voie, 101.  
 AVOUTIRE, adultère, 319.  
 AZELLES, taons, 365. (*Axilus*, dans Virgile, *Georg.*, III, 147. Le mot

françois n'a pas été relevé dans les glossaires.)

## B

BAISSELLE, servante, 255.  
 BARAT, fraude, chicane, 70.  
 BESTOURNER, égarer, 36.  
 BON [de son], de sa grâce, de sa pure volonté, 193.  
 BOUTILLIERE, bouteillière, échanfon, 210.  
 BRAIT [Son], sa plainte douloureuse, 246.  
 BRUEIL ou breuil, petite forêt, 175.  
 BRUYST, grille, grillé, 121, 142.

## C

CAR, adv., est souvent employé comme synonyme de *or*. « Il li dira : *car* vous levés », 35.  
 CAROLER, danser en rond, aux chansons, 143.  
 CAUTELE, précaution, 79.  
 CEMBLAUS, appel pour tournois; pas d'armes, 137.  
 CENT DOUBLES [A], à doubles centaines, 93.  
 CERCHIERENT, parcoururent (*circumiré*), 274.  
 CHALOIT, importoit, 32. (En riens de moy ne me.) Je ne prenois aucun fouci de moi, de ce qu'on en pouvoit dire.  
 CHAPPEL, couronne, bandeau, 244; — d'où *chappelet*, 154.  
 CHASTOI, enseignement, 320.  
 CHASTOIE [Me], m'enseigne, 93. *Je te chastie*, je t'apprends, 178, 247.  
 CHEOIR, choir, tomber, 273.  
 CHETIS [Trop est], bien est malheureux, 290.  
 CHEVANCE, pitance, 87.  
 CHEVI (Me), je me comportai, 25. *Elle se chevi*, 55. *Il se chevit*, 293.

CHIEF, tête, 175, & par extension, fin, issue, 128.  
 CINCELES, vers luisans, 363.  
 CLAIME, appelle. « Son ami vous *clame* », 11.  
 CLAMER, appeler, proclamer, 18, 305.  
 CLAVETTE, petite clef, 161.  
 COIE [La], la douce, la paissible, 174.  
 COINTE, propre, élégant. « Une dame *cointe* », 4. (Du latin : *compta*.)  
 COINTEMENT, élégamment, 44.  
 CLOÿ, ferma, 147.  
 COICTEMENT, doucement, sans bruit, 154, 296.  
 COLIER, devenir triste, broyer du noir, 24.  
 COMMANT [En vo], à votre commandement, 25.  
 COMMENT QUE, quoique, 86.  
 COM VAILLANT QUE IL FUST, quelque..., 67.  
 COMPASSER, franchir, passer outre, 67.  
 CONGNET, petit coin, 90.  
 CONJOÏR, agréer, 288.  
 CONSEIL METTRE, dans le sens de notre *porter remède*, 273.  
 CONTRUEVE, invention, chose controuvée, 303.  
 CONVENIR, disposer, 258.  
 CONVENT (Je vous ay en), répond à : *Je vous avouerai, je vous confierai*, 301.  
 COQUART, sot, 86.  
 CORNARDIE, fottise, folie, 50.  
 COSTE, côté (mafc.), dalez son coste, 123.  
 COURCIER, courroucer, 252.  
 COURRECIÉ, courroucé, 250.  
 COURRESSE [Je me], je me courrouce, 245.  
 COURSA [Se], se courrouça, 237.  
 COUTEPOINTE (*culcita puncta*), que nous avons corrompu en *courtepointe*, 214.  
 CRAVANTE, crève, fend, 290.  
 CRAVENTÉE, fendue, 90.

CREMOUR, crainte, 155.  
 CRUES (ou) au creux, 290.  
 CUEVRECHIÉS, *couvrechiefs*, mouchoirs, 63.  
 CUI, à qui, 153.  
 CUIDER, *cuiday*, penser, pensai, 25.  
 CURE [Ne], ne prends fouci, 90.  
 CURE (subst.), fouci, 177.

## D

DANGIER, pouvoir, 37. Danger, 111. Comme personnage allégorique, souvent introduit dans la langue poétique depuis le beau *Roman de la Rose*, il ne représente pas, ainsi qu'on l'a dit souvent, un mari ou tuteur jaloux, mais simplement le *Refus*, la *Résistance* de la dame aux désirs de son ami; ce que celui-ci redoute par conséquent le plus, 159, 264, 281.  
 DALÈS LI, par devers elle, 22.  
 DECHÉUS, dépourvu, privé, 34.  
 DEDUIT, plaisir, 41.  
 DEFFERMER, ouvrir, 190.  
 DEFRIOIE [Je me], je me réchauffai, 43.  
 DELIES (toiles), fines, délicates, 229.  
 DELIS, plaisir, 187.  
 DELITABLE, délectable. (La forme actuelle est un retour au latin qui n'a pas empêché de vieillir le bon substantif *delis*.) « Aventure *delitable* », 2.  
 DEMOUR, fém., demeure, 81.  
 DEPARTEMENT, départie, séparation, 37, 193.  
 DEPARTIR (au), au moment de la séparation, 82.  
 DEPLAIE, déchire, 174.  
 DEPORT [Me], je me divertis, 177.  
 DEPRY, *faire depry*, prier, faire prière, 26.

DE PUTE AIRE, de mauvaise nature,  
254.

DESAPRIS, mal appris, 19.

DESCONGNÉUS (J'estoie), ce mot ne remplace pas complètement *méconnu*. J'avois cessé d'être connu, 2.

DESCORDER, ôter du cœur, défaccorder, 15.

DESCORT, discorde, 248.

DESDUIT [Se], se plut, 262.

DESRÉE, défordonnée, téméraire, 227.

DESROIT, désordre, 247.

DESSERTÉ, service, mérite, 93.

DESSEVRER, quitter, séparer, 176.  
— *Desservée*, séparation, 205.

DESSINGLÉS, défunis, 294.

DESTOUBENT, dérangé, 208.

DESTRAINT, déchire, 50.

DESTRESSIE, non tressée, 197.

DESVÉE [La], l'adverse, la contraire, 278.

DETRI, arrêt, & *Detrier*, verb. ou substantif. Arrêter & arrêt. « Je pris la main sans *detrier* », le retard, 163.

DEULT [Li], 3<sup>e</sup> perf. préf., lui fait peine, douleur, 6.

DÉUST, dû; forme auxiliaire du conditionnel. *Li cuers me déust partir*, me partiroyt, 82.

DEVIS, façon de penser, 111.

DIFFAME, déshonneur, 138. (Ce substantif perdu n'est pas remplacé.)

DITTER, dicter, réciter, 99.

DOLEREUS, dolent, souffrant, 102.

DOLOIR, souffrir, 52.

DOLOUSER, gémir, 100.

DRAMES, rames de pois, 364. (Dans un glossaire latin-françois du treizième siècle, on trouve : « *DRAMA, fislée de pois.* »)

DRUE, amie, maîtresse, 30. De là, les *drueries*, préfens, gages d'amour, 288.

DUREMENT, fortement, 75.

## E

EMBATUS, embarrassé, empêtré, 111.

EN BON POINT, en bon état ou bonne santé, 165. (De là notre mot *embonpoint*, d'une acception plus restreinte.)

ENCHÉIR, tomber en, 273.

ENCORNE [Je t'], je te corne aux oreilles, 217.

ENDEMENTIERS, cependant, 94.

ENFANCE, action d'enfant, 51.

ENGIEN, génie, 42.

ENGINGNIE, trompée, 201.

EN PRESENT, présentement, 12.

ENQUESTER, enquérir, 3.

ENSEIGNES, marques, 259.

ENSEMENT, adv., également, 10.

ENTALENTÉ, rendu désireux, 78.

ENTECHIÉS, adj., entiché. « De maladies entechiés », atteint, affecté, 33.

ENTENTIS, attentif, 216.

ENTORT, mal placé, de travers, 196.

ENTR'UEIL, entre les yeux, 175.

ENVIS [A], à regret, 67.

ENVOISÉURE, enjouement, 71.

ENVOISIE, enjouée, 18. *Envoisié*, 42. *Renvoisiés*, 44.

ENVOISIEMENT, gaiement, 143.

ESBANOIE [S'], se délecte, 149.

ESCERVELER, faire sauter la cervelle, 139.

ESCLAME, scandaleux. « Cuer esclame », 254.

ESCLARCIR, éclaircir, 20.

ESCUEIL [En], en voie, en train de. « Par eus en l'*escueil* suis mis-d'avoir joie », 26. (Voy. Scheler, Glossaire de Froissart.)

ESLAIS, élan, 197.

ESLONGE, éloigne, 239.

ESMAIER, émouvoir, être en émoi, 34.

ESMAUS, émail, 310.

ESMERÉE, épurée, 191.

ESPART [S'], se répand, 254.  
 ESPART, éclair, rayon, 22.  
 ESPOIR, adv., peut-être, 57.  
 ESSART, désert, 142.  
 ESSILE, ruine. *Effiler*, ruiner, 103.  
 ESSILIÉ, ruiné, 31.  
 ESSOINE, empêchement, 234.  
 ESTABLE, stable, 278.  
 ESTABLETÉ, stabilité, 255.  
 ESTAHIS, extasié, 225.  
 ESTANT [En], droit, levé, sur *son* séant, 96.  
 ESTER, exister, 102.  
 ESTOIE, 3<sup>e</sup> pers. de l'imparfait indicatif : j'*estoie*, — tu *iers*, ou *esloies*, — il *ert* ou *esloit*, — nous *esliemes*, vous *esliez*, — il *erent* ou *esloient*.  
 ESTOUR, combat, 36.  
 ESTRAINS, ferré, oppressé, 81.  
 ESTRANGIER, éloigner, séparer, 88,  
 111.  
 ESTRE, pris substantivement. « S'il pooit estre que vous venissiez *en son estre* », c'est-à-dire où elle est, en sa résidence ordinaire, 6,  
 115.  
 ESTRIVER, refuser, 104.  
 ESTUET [Il], il convient, il est à propos (*est opus*), 49.

## F

FAILLE [Sans], fans faute, 287.  
 FAIS [Li], l'œuvre, la composition, 274.  
 FAITICE, adj. féminin de *faitis*, bien faite. « Une dame longue, droite, faitice & cointe », 4.  
 FAITICEMENT, parfaitement, 66.  
 FAURRAS, manquera, 91.  
 FAUTRE, feutre (pièce de cuir sur laquelle la lance étoit posée), 141.  
 FENESTRELLE, petite fenêtre, 154.  
 FERMÉE, arrêtée, 72.  
 FIERE ! [Que malegoute], que puisse frapper la mauvaise goutte ! 321.

FINER, pour finir. [« Quand il ot *finé* sa parole », 8.  
 FINETÉ, fin, 255.  
 FINS, FINE, adj., parfait, 10, 81.  
 FIS, assuré. « Soies tous *fis* », 31.  
 FLEBES, foibles, 24.  
 FLUN, fleuve, 148.  
 FOLAIGE, folie, 73.  
 FONDE, fronde, 139.  
 FORS TANT, hors seulement, 197.  
 FORT [Quand vint au], au bout du compte, à la fin, 146.  
 FOURFIST [Se], se déshonora, comme on dit encore *forfaire à l'honneur*, 126.  
 FREINGNE [Ne], ne rompe (du verbe *freindre*), 44.  
 FREMAILLÉS, petit fermail, 206.  
 FRÉOUR, frayeur, 185.  
 FRIVOLES, subst., frivolités, 357.  
 FUMIERE, fumée, 95.  
 FUNDISE [Une ymage], une statue creuse, coulée, 229.

## G

GAIGNONS, matins, 293.  
 GARÇONS, gens sans conduite, & sans autorité, 219. (On fait qu'au Moyen âge ce nom étoit injurieux, & que le féminin correspondant ne l'étoit pas.)  
 GEHIRAY, avouerai, 20.  
 GESIR, coucher, 146.  
 GOULOUSÉ [J'ai], j'ai désiré, 9.  
 GREVAIN, AINE, pesant, pesante, 304.  
 GREVANCE. « Pour ma *grevance* », à ma charge, 51.  
 GRIENGES, griefs, 188.  
 GRIGNOUR, plus grand, 275.  
 GRIJOIS, Grecs, 230, 288.  
 GUENCHIR, tourner à gauche, 181.  
 GUERMENTER, plaindre, gémir, 49.  
 GUERPY, abandonné, 41.  
 GUERREDON, récompense, guerdon, 261.  
 GUILLE, tromperie, 70.

## H

- HAIRE, masc., souffrance, 264;  
fém., chemise de crin, 264.  
HAIT [En tres-bon], en très-bon  
état, 166.  
HARDEMENT, hardiesse, 287.  
HAUSSAGE [Le], la hauteur, 73.  
HIDE, effroi, 167; d'où notre adj.  
*hideux*.  
HUCHA [Me], m'appela, 146.

## I

- ICE, cela. " Pour ice ", 213.  
IERT, 3<sup>e</sup> pers. du temps futur, *sera*.  
" Tous les jours iert de moy ser-  
vie ", 8.  
ILLUEQUES, là. " *D'illueques* ", de  
là, 219.  
IL N'A PAS, il n'y a pas, 2. (L'addi-  
tion actuelle de l'adverbe y étoit  
assez inutile.)  
IRE, colère, 29.  
ISNELLEMENT, vite, 99.  
ISSIR, sortir, 53.  
ISSOIT, fortoit, 353.  
IST, fort, 211. " De mon cuer nulle  
fois n'*ist*. " Et non : *mille* fois,  
comme on a imprimé.

## J

- JASOIT CE QUE, bien que, 78.  
JE NE M'AY A QUI COMPLAINDRE, je  
n'ai à qui me plaindre, 264.  
JOINCTE, adj., bien prise. " Une  
dame gente, juene, jolie &  
joincte ", 4.  
JOLI, léger, enjoué, 10.  
JOLIVETÉ, enjouement, 31.  
JOULET, petit joyau, 35.  
JOUVENTE, jeunesse, 210.

## L

- LAÇOIT, enlaçoit, 270.  
LAIDENGIES, maltraité, 88.

- LAS [Li], le malheureux, 34.  
LECHERIE, perfidie, 318.  
LEPPE, la lippe ou chassie, 238.  
LÈS, *prép.*, près de; ou *subst.*, lait.  
" Ses bras plus blans que *lès* ", 99.  
LETTRELLES, petites lettres, 75.  
LEU [Li], les lous, 222.  
LI, pron., elle & lui. " Pour l'a-  
mour de *li* [d'elle] ", 10. " En-  
contre li me dressai [lui] ", 14.  
LIEMENT, joyeusement, 177.  
LIÉS, joyeux. On pouvoit aussi pro-  
noncer *lie*, comme dans *chère lie*.  
" Trop *liés* fu de li véoir ", 3.  
" Pensée lie ", 5.  
LIGEMENT, de service lige, ou  
obligé, 26.  
LOBER, tromper, 273.  
LOÇUE, *adj.*, crépue, 290.  
LOIER, lier, 238.  
LOISSIÉS, donnassiez avis, du verbe  
*loer* ou *louer*, aviser, conseiller,  
135.  
LONGNET, éloigné, 90.  
LOS [Son], sa louange, 84.  
LOS (Je), je loue, 84.

## M

- MAINT, 3<sup>e</sup> pers. sing. du présent de  
*manoir*, demeurer. " La bonté  
qu'en li maint ", 10.  
MAIRE, maîtrise, 78.  
MAIS, jamais, 305.  
MAISES NOVELLES, mauvaises nou-  
velles, 315. (Je ne crois pas que  
le masculin *mais* fût usité dans  
le même sens.)  
MAISNIE, famille, 196.  
MAISTRIE, la domination, 147.  
MAISTRIOT, dominoit, 3.  
MALE, mauvaise, 217.  
MANIERE, maintien, 4, 82.  
MAS, maté, abattu, 34.  
MENDRES, moindre, 357. — " Des  
mendres ", des moindres, 138.  
MENT-JE? meutai-je? 169.

MERCI, récompense, satisfaction, abandon, 10.

MÉRIR, récompenser. « Je récompenserai hautement le mal que vous endurez pour moi », 82. — Merist, récompense, 93.

MÉS, messager, 197.

MESCHÉANS, mal tombant, de mauvaise chance, 202.

MESCHÉOIR, mal arriver, 273.

MESCRÉOIE [La], la soupçonnois, 56.

MESCRÉOIT (Le), le soupçonnoit, 247.

M'ESCROIRIEZ [Ne], *lif.* mescroiriez, ne soupçonneriez, 345.

MESÉURS, aguets, 171.

MESPRÉSURE, mauvais procédé, 169.

MESTIER, besoin. « Car j'avoie mestier », 8.

MÉU, participe du verbe *mouvoir*, agité, remué, ému. « Si en eus le sang méu », 3.

MÉUST, 3<sup>e</sup> pers. sing. du conditionnel de *mouvoir*. « Ne la méust », 10.

MIGNOTEMENT, de façon mignonne, 37.

MIRE [« Dieu le vous »], Dieu vous le rende! 67.

MIRES, médecin. (Du mot latin *medicus*, on fit *mege*, *mie* & *mire*.) « Je feray vos mires », 4.

MIROIE [Me], je me représentai, 273.

MOIES, miennes, 29.

MONDE, pure, 1.

MOTÉS, motets. Sorte de composition à deux parties qui se régloit sur un motif ordinairement emprunté au chant ecclésiastique. « Rondeaux, motés & virelais », 5.

MUAY, je devins muet, 92.

MUS, muet, 172.

MUSART. Ce mot, qui entraîne l'idée de paresseux & de sot, répond assez bien à l'expression populaire *seignant*, 120.

MUSET [Ne], ne perdit pas de temps, ne rêvât pas, 27.

MUSOIE, rêvai, 273.

## N

N<sup>r</sup> pour *ni*. « N<sup>r</sup> au corps n<sup>r</sup> à l'œil », 2.

NAÏS [Gens], hommes nés, originaires, 199.

NE, ou. « Les nues esclarcir ne troubler », 20.

NEIS, si ce n'est (*niff*), 123.

NÉS, plus, non plus, 90. Même, 301, 307.

NE T'EN CHAILLE, ne t'en foucie, 88.

NICE, niais, 86.

NICETÉ, niaiserie, 225.

No [A], à la nage, 270.

NOE, navigue, 229.

NOÏE, noyée, 90.

NOIF, neige, 79.

NOIS MUGUETTES, noix mulcades, 99.

NOMPER, fans pareille, 176.

NONCHALOIR, infouciance, indifférence, 248.

NONNE, la troisième partie du jour, de neuf heures à midi, 146.

NONPOURQUANT, néanmoins, 40.

## O

O VOUS, avec vous, 285.

OMBROIER, mettre à l'ombre, 95.

ONESTÉ, honnêteté, 77.

ONNIS, à l'unisson, tout un, 285.

ORPHENTÉ, ifolement comme celui de l'orphelin, 86.

OTTRI, octroi, 159.

OUDORER, aspirer l'odeur, 41.

OEUVRES, ouvres, 224.

OU IL N'A QUE REDIRE, où il n'y a rien à dire, rien qu'on puisse trouver à blâmer, 36.

OUTRAIGE, excès, 74.



OUTRAGE, injure. *Outrageus*, injurieux, 97.

OUVRER, opérer, 102.

## P

PAILLART, homme sans valeur, 86.

PAPEGAUS, perroquet. (Portug., *Papagallo*), 82.

PARCLOSE [A la], à la fin, 198.

PARFAIT, fait parfaitement, 243.

PARIGAUS, égal, pareil, 82.

PARLIRE, achever de lire, 250.

PAR M'ÂME, sur mon âme, 81.

PART [Je me], je pars, 76.

PARTEMENT, départ, 120.

PARTI DE MALADIE ET DE LÉESCE, partagé entre la maladie & la joie, 12.

PARTIR [Sans], sans partage, 21, 77.

PARTIR [Se], partir. « Je pris congé & me partis », 23. — « Je crus, au departir, que le cœur me par-tiroit », 82.

PAVIERE, pavois, écu rond, 290.

PERCEVERA [Ne s'en], ne s'en apercevra, 45.

PESTILENCE, 184, siège de la peste, qu'ailleurs il appellera *épidémie* & *mortalité*, 211.

PETIT [Un], un peu. *Un petiot*, un petit peu, 96.

PÉU, repu, 128.

PILLEUR [Li], les pillards, 295.

PLAÎÉ, blessé, 173.

PLAIT, débat, 154.

PLENTÉ, abondance, 65.

POINT, pointe, 257.

POINT [Un amant], pique, 50.

POINTURES, piqûres, 258.

PORRE, poudre, poussière, 226.

Pos, prétérit de *pouvoir*. « Je ne la pos remercier, mais je pris sa main, sans retard », 82.

POURVÉU, bien vu, 136.

POUR VOSTRE PAIS, pour votre satisfaction, votre tranquillité, 155.

PREMIERS, premièrement, 78.

PRIANT [Le roi], Priam, 141.

PROIE, je prie, 174.

PUCELLETTE, jeune fille, 154.

PUELENT [S'il], s'ils peuvent, 128.

## Q

QUANQUE, tout ce que, 42.

QUE, parce que. « *Qu'il* avoit .xii. mois », 3; — « *Que* j'avoie eu douleur mainte, *ib.*

QUE J'Y VOISE, que j'y aille, 146.

QUIER [Ne], je ne demande, 153.

QUIERT [Ne li], ne lui demande, 149.

QUI FACE AU FAIT [Sans rien celer], sans omettre rien de ce qui touche au fait, 17.

## R

RACOINTEMENT, nouvel accueil, 34.

RAMEMBRANCE, mémoire, 65, 93, 180.

RAMENTEVOIR, rappeler, remettre dans l'esprit, 132.

RAPRENDRE, apprendre de nouveau. « Vous n'êtes pas au rap-prendre », 104.

RECELÉE [A], à part, 209.

RECEPT, demeure, résidence, 171.

RECOY [En], en secret, 27.

RECROY [Pas ne], je ne refuse pas, je ne me dédis pas, 142.

REMENANT, le reste, 25.

REMIRER, contempler, 40.

R'ENCHÉY [Je], je retombai, 25.

RENVIE. « Si renvie le bien aimer », 207. C'est-à-dire : le bon amour que nous avons l'un pour l'autre reçoit chaque jour un nouvel aliment. On fait que, dans certains jeux, le *renvi* est le double de la mise des premiers enjeux.

REPAIRE, résidence, 77. « L'onnesté qui en vous repaire », réside, *ib.*

REPENTIR, rendre repentant, 73.

REPOUDRE, tenir caché, 8.



RÉS D'ALEMAIGNE, mélodie sur la mesure de laquelle Machaut compose un air de balade, 55. (J'ignore quelle étoit cette mesure.)  
 RESSOIGNER, redouter, 20.  
 RESSONGNAMENT, furtivement, craintivement, 361.  
 RETOLLIR [Sans], fans réclamer & fans en appeler du don de mon cœur, 13.  
 RETRAIRE, verb., rapporter, redire. « De ce que j'en oy retraire », 22 ; — subst., rétractation, réserve, 150.  
 REVEL, joie, divertissement. « Pour tenir mon cœur en *revel* », 2.  
 REVELÉE, révoltée, 197.  
 RIBAUDIE, insolence, inconvenance, 86.  
 ROBENT, dérobent, 171.  
 RONDELET, ce qu'on a plus tard appelé *triolet*, 278.  
 ROUVER, demander, du latin *rogare*, 18.  
 RUEYE, demande. « Affiez *rueye* qui se va complaignant », 100.  
 RUSER, user de finesse, tromper, 87, 127. Aller en tapinois, 146.

## S

S<sup>o</sup> pour *si*, dont le sens se rapproche de *et*. « S'en eut le sang un peu méu », *passim*.  
 SACHET, petit sac, 33.  
 SADE, vif, 67.  
 SANER, guérir, rendre sain, 30.  
 SANS PARTIE, fans partage, 22.  
 SAUT EN PLACE [il], il saillit à la place laissée vuide, 240.  
 SE, si. « Se j'avois eu l'éclair de son regard », 22.  
 SEINGNE [Je me], je me signe, je fais un signe de croix, 175.  
 SENÉS, sensé, 230.  
 SENESTRE, gauche, 154.  
 SENTEMENT, sentiment, façon de

sentir, 2, 26. « Je ne sçay faire que de sentement, 263.  
 SÉOIR, être séant, bienfaisant, 199.  
 SERAINE, sirène, 46.  
 SERGENT, serviteur, 154.  
 SERVANT, sergent ou serviteur, 25.  
 SES, secs, 172.  
 SEURONDE, furabonde, 275.  
 SEVRA, sépara, 229.  
 SI, conj., ainsi, pourtant, 81, 272.  
 SIEN, le sien, à elle, 22.  
 SOILE, seigle, 364.  
 SOLAS, consolation, 253.  
 SOMMER, mettre en somme, résoudre, 46.  
 SOUGIS, fujet, assujetti, 174. *Subjés*, 177.  
 SOUTIVE, subtile, 227.  
 SOUVENIR, dans le sens de pensée, imagination, 13.  
 SUBTIF, *subtiye*, subtil, 9.  
 SUEIL [Je], j'ai coutume, 26.  
 SUER [Douce], douce sœur, 160.  
 (Sœur étoit alors un nom affectueux qu'on accordoit volontiers à la femme aimée. Le mot *frère* marquoit moins une affection pour ainsi dire fraternelle, qu'une certaine bienveillance de la part d'un supérieur.)  
 SUPPEDITÉ, furmonté, 78.  
 SUR, SURE, adj., aigre, 2.

## T

TANS, fois. « Vint tans », 84.  
 TENÇONS, luttés, disputes, 43.  
 TENÉS MAINS, teniez moins compte, 130.  
 TENROUR, attendrissement, 93.  
 TENURES, mélodies moyennes entre la haute-contre & la contre-basse (voix de ténors), 69 ; — contre-teneure, 240.  
 TERRIEN, terrestre, 209.  
 TEUS, tel, 107.

TIEULES, tuiles, 283.  
 TOILLE [Me], m'enlève, 192.  
 TOLLIR, enlever, 210.  
 TOLT [Il me], il m'enlève, 26.  
 TOR, taureau, 63.  
 TOUDIS, toutefois, toujours, 5.  
 TOUTESVOIES, TOUTEVOIE, toutefois, 20.  
 TRAIRE, tirer, aller vers, 22.  
 TRAIRE, mener, tirer, 81, 99; —  
 trainer, supporter, 41.  
 TRAITIS, svelte, 79; — bien faits,  
 bien formés, 99.  
 TRAMÉISSE, transmise, 212.  
 TRAMET, transmet, 46.  
 TRAMIS, transmis, 10.  
 TRÉU, tribut, 26.  
 TROP, synonyme de la forme super-  
 lative *très*, 3.  
 TURTRE, tourterelle. *Son per*, son  
 aparié, 236.

## U

UIS [L'], la porte, la fortie, 82.  
 UN PETIT, un peu, 82.  
 UN PO, un peu, 82.

## V

VASSELAGE, prud'homie chevale-  
 resque, ce qui appartient au bon  
 vassal ou chevalier, 247.  
 VÉIR, voir, 273.  
 VERGE, bague, 29.  
 VESTÉURE, façon de se vêtir, 225.  
 VIAIRE, visage, 67.  
 VILLONNIE, déshonneur, avilisse-  
 ment, 317.  
 VILTÉ, chose vile, 216.  
 VIR, voir, 131.  
 VIS, visage, 40.  
 VOIR [Le], le vrai, la vérité, 82.  
*De voir*, vraiment.  
 VOIS, je vais, 36.

## W

WET, interdit. " Qui le wet & def-  
 fend ", 67.  
 WIVRE, couleuvre, 126.

## Y

YMAGE & IMAGE, statue, 229. *Ima-  
 gier*, statuaire.

## APPENDICE.

---

### NOTES ET CORRECTIONS.

#### I. P. 2, v. 29.

*Il n'y a pas un an....*

Ainsi, Machaut commença le *Voir-Dit* près d'un an après avoir reçu le premier message de Peronnelle d'Unchair dame d'Armentières : c'est-à-dire en 1363.

Unchair est un village de la préfecture de Châlons-sur-Marne, à quatre lieues de Reims. « Le château subsiste encore, & semble annoncer la « puissance des anciens seigneurs du lieu. » (C. Lefage, *Géographie du département de la Marne*, 1839, p. 524.)

#### II. P. 3, v. 47.

*Amours or ne me maistrloit.*

Il nous dira plus loin qu'il n'avoit pas eu de maîtresse depuis plusieurs années. La mort, ou l'inconstance de celle qu'il aimoit & chantoit, avoit fortement ébranlé sa santé. Elle s'appeloit Jeanne & semble avoir appartenu aux premiers rangs de la société. La première partie des lais, rondeaux & virelais de Machaut sont faits pour elle.

#### III. P. 3, v. 54.

*Un mien especial ami.*

Il se nommoit Henry & devoit être à peu près de l'âge de Machaut, s'il est le Henry auquel, vingt ans auparavant, en 1340, Machaut avoit adressé en forme de complainte une épître curieuse, sur les ennuis qu'on

lui faisoit éprouver à Reims. Sans respect de sa dignité de chanoine, on l'obligeoit à monter la garde sur les murs de la ville; on le forçoit à vendre son cheval; on le chargeoit de lourdes taxes. C'est que le roi Philippe de Valois avoit alors ordonné à tous les hommes en état de porter les armes de rejoindre l'ost qu'il avoit en Cambresis, terre d'Empire. Les échevins de Reims envoyèrent un des leurs vers le Roi, campé sous les murs d'Escaudœuvres près Cambrai, (1) pour lui représenter que la ville, constamment menacée d'un siège, ne pouvoit sans danger rester privée de ses défenseurs. Comme on n'avoit pas de cheval à fournir au messager, on jeta les yeux sur celui du chanoine Guillaume de Machaut, & l'un des échevins chargé de faire le message fournit pour l'acheter une somme de vingt-quatre livres en neuf doubles d'or, valant alors seulement quarante-huit sous l'un, en raison de l'affaiblissement des monnoies. Quand il fallut rembourser la dette, la valeur du double d'or étoit remontée à cinquante sous, comme le prouvent deux articles du Compte des dépenses de la ville de Reims, année 1340 & suivantes : « Item, .xxiv. livres, pour un cheval acheté à Guillaume « de Machau pour ce qu'on ne pèust recouvrer de cheval à louer, pour « porter la malle H. le Large, quant il fu en l'ost devant Escaudeure « pour parler au Roi, pour le cri qui fu fait en ceste ville, que chascuns alast en l'ost. » (*Archives administ. de Reims*, an. 1340, t. II. p. 833.)

— « Item. xviii f. pour frais de neuf doubles d'or à H. le Large qu'il « presta pour un cheval acheté à G. de Machaut & ne valoient li double « d'or que .xlviii. sols quant li dis Henris les presta, & il couterent .l. f. « quant il furent rendu. » (*Ib.*, p. 834.)

M. Tarbé avoit publié cette épître en la rapportant aux années 1356-1358; mais avec tant de négligence qu'on nous aura gré d'en reproduire exactement sur les manuscrits la partie la plus intéressante :

A toy Henri, dous amis, me complains,  
 Pour ce que mais ne cueur ne mont ne plain, (2)  
 Car à pié sui fans cheva! & fans selle,  
 Et si, n'ai mais esmeraude ne belle, (3)

(1) Voyez les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, année 1340, t. V, p. 382 de mon édition. Elles constatent l'arrivée du roi Philippe de Valois devant ce château & ajoutent beaucoup au récit de Froissart.

(2) Pour ce que je ne cours plus par monts ni plaines.

(3) Peut-être pour « pelle » ou perle.

Ne Lancelot, (1) dont petit me deduit,  
 Quant la joie ai perdu de tel deduit....  
 Affervis fui, qui m'est chose trop vile,  
 Car il m'estuet mettre aus murs de la ville;  
 Et si vuet-on que je veille à la porte,  
 Et qu'en mon dos la cote de fer porte. (2)  
 Or il convient qu'ailleurs demourer voise  
 Et laisser Reims, dont petit me r'envoie.  
 Encore i a chose qui ne m'est belle,  
 C'est maletote, & subside & gabelle,  
 Flebe monnoie & imposition,  
 Et du Pape la visitation.  
 Or faut paier pour huit ans les trentismes,  
 Et sans delai pour le Roi .iiii. decismes....  
 Et vraiment l'Eglise est si destruite  
 Que je ne pris sa franchise une truite.  
 Et si, dit-on, que li rois d'Angleterre  
 Vient le fourplus de ma substance querre.  
 Malades fui & n'ay point de monnoie,  
 Et mes freres, (3) dont plus assez m'anoie.  
 Après je dout que ne foie en oubli  
 De mon droit dieu terrien qu'onc n'oubli, (4)  
 Ains le regret souvent en soupirant.  
 Mais ce qui plus va mon mal empirant,  
 C'est ce que bien à mon borgne œil perçoi  
 Qu'à court de roi chascuns i est pour foi....  
 Pour ce m'en voy demourer en l'empire,  
 A cuer dolent qui tendrement souspire....  
 Mais j'aim trop mieus franchise & po d'avoir,  
 Que grant richesse & servitude avoir.  
 Pleure avec moy & complain ma dolour,  
 Cuevre de plours ta face & ta coulour,  
 Et dis à tous qu'ainsi, sans nul mefait,  
 Voy en essil quant je n'ay rien mefait,  
 Et que jamais ne feray chant ne lai;  
 Adieu te di, car toute joie lai.

(1) Ni le roman de Lancelot du Lac, dont Machaut faisoit ses délices.

(2) Apparemment durant l'éloignement des bourgeois convoqués par le Roi.

(3) Et mon frère est aussi dépourvu que moi de monnoie.

(4) Il entend ainsi désigner la dame qu'il aimoit alors.

Cette épître ne fait pas grand honneur au patriotisme de Machaut. S'il s'éloigna de Reims comme il l'annonce ici, ce fut apparemment pour rejoindre le roi Jean de Bohême dans sa dernière chevauchée aventureuse en Pologne.

#### IV. P. 10, v. 259.

*Car assez près d'une semaine  
Vous avez chevauchié tousdis.*

On pourroit conclure de là que Reims, où demouroit Machaut, étoit assez éloignée du lieu où séjournoit Perounelle. Mais peut-être Machaut avoit-il écrit d'abord : « *Vous aurez chevauchié,* » allée & retour. D'après la première réponse de Machaut, on verra que Perounelle devoit être alors à Paris.

#### V. P. 12, note.

Cette note n'est pas exacte. Machaut invite seulement le messager, son ami, à lui tenir lieu de secrétaire pour écrire le rondeau qu'il va lui dicter.

#### VI. P. 13, v. 326.

*Car, par Dieu!...*

Voici toutes les formules d'adjuration, employées dans le *Voir-Dit* :

Par Dieu. — Pour Dieu. — Par le dieu en qui je croy. — Par iceluy dieu qui me fist. — Se Dieus m'avoie. — Se Dieus me doinst joie. — Se Dieus me doinst Paradis. — Se Dieus me doinst grace. — Se Dieus me sequeure. — Se Dieus me gart. — Se m'aïst Dieus. — Se Jhesus ne renoïst mon ame, au jour du jugement. — Sur toutes les crois qui furent en Iherusalem. — Saint Esperit. — Par saint Anthoine. — Foy que je doy à saint Crapais. — Par saint Éloy. — Par saint Germain. — Foy que vous devez saint Gringoire. — Par saint Guillain. — Par saint Martin. — Par saint Nichaïse. — Par saint Onoffre. — Par Saint Père. — Par saint Pierre. — Par saint Remy. — Par saint Sevestre. — Par saint Simon. — Par saint Verain. — Par sainte Yfabel. — Par ma foy. — Par m'ame. — Par ma fanté. — Par mon ferment.

VII. P. 18. *Lettre II.*

Cette lettre est placée la quatrième dans tous les manuscrits du *Voir-Dit*. C'est une transposition évidente, dont le premier copiste aura donné l'exemple aux autres. Nous lui rendons sa véritable place, ainsi que nous ferons pour les cinq qui suivront & qui avoient été également transposées.

## VIII. P. 24, v. 530.

*Et pour ce qu'elle,  
Ne sai pourquoi, estoit alée  
Demeurer en autre contrée.*

D'après la première lettre de Machaut, nous avons présumé que Peironnelle étoit alors à Paris : elle est maintenant apparemment revenue dans une des maisons de sa parenté, Armentières, Conflans ou Vielmaisons en Brie. C'est assurément avec intention que le poëte laisse une grande incertitude dans l'indication des lieux où séjourne sa dame, & dans le nom des personnes mentionnées dans le cours du récit. Les amoureux supposent toujours que, grâce à leurs petites précautions, on ne les reconnoitra pas, & il est bien rare qu'ils ne se trompent.

## IX. P. 24, v. 544.

*Et si, estoit trop grans l'yvers,  
Plains de gelées & pluvieus.*

Jean de Venettes, continuateur de la Chronique de Nangis, garantit la vérité de ces vers : « Hoc anno, (1362) propter gelu & propter hiemem « humidam & quasi continuò pluviosam, vineae, nuces.... totaliter de- « fuerunt. »

## X. P. 25. Balade.

Cette forme de poésie, toujours faite pour être chantée, demandoit trois couplets terminés par le même refrain. Elle différoit peu de la coupe la plus ordinaire de nos chansons, & n'étoit pas nécessairement *une chose fade*, comme l'estimoit Trifortin.

## XI. P. 35, v. 813, note 1.

Le beau manuscrit du duc de Berry, n° 9221, porte *plates* au lieu de *tacles*, ce qui justifie ma conjecture.

## XII. P. 37, v. 856.

*Chançon baladée.*

On voit ici la différence de la *Balade* & de la *Chançon baladée*. Celle-ci étoit le plus ordinairement de trois couplets formés de vers de deux mesures entremêlées, avec refrain, ou retour à chaque couplet, des deux, trois ou quatre premiers vers. Le chant pouvoit se bien trouver de cette coupe légère & variée.

XIII. P. 42, *Lettre IV*, lig. 23.

*Quant Seigneurie saute en place, Amours s'en fuit.*

Réflexion qui rappelle une épigramme de Martial, liv. II, 55.

*Vis te, Sexte, coli; volebam amare.*

*Parendum est tibi : quod jubes, coleris.*

*Sed si te colo, Sexte, non amabo.*

## XIV. P. 52, note.

A supprimer. *En ce voyage*, c'est-à-dire par la *voie* du messager de Gascogne, qui retournoit vers Peronnelle, & qui sans doute étoit attaché à la maison de Conflans.

## XV. P. 56, v. 1248.

*Celle qui là presente estoit.*

Apparemment la gentille Guillemette, confidente de Peronnelle; elle reparoîtra plus loin.



XVI. P. 68, *Lettre X*, lig. 28.

*Je vous verray dedens la Penthecouste.*

Durant la semaine de Pentecôte, vers le commencement de juin 1363.

## XVII. P. 69, note 1.

Au poëme de *Morpheus*, Machaut avoit ajouté une balade en l'honneur de sa dame. C'est cette balade dont il avoit fait le chant & qu'il faisoit *noter*; non la complainte de l'amant, comme je l'ai dit dans cette note.

## XVIII. P. 70, v. 1526.

*Mais j'y fui près d'une quinzaine....*

*Car de là partir me convint....*

La contradiction n'est ici qu'apparente. Machaut veut faire entendre qu'obligé d'aller rejoindre, à quinze jours de là, le duc de Normandie, il n'étoit pas retourné à Reims aussitôt sa neuvaine accomplie; apparemment parce que l'église où il faisoit sa neuvaine étoit assez rapprochée de Crécy-en-Brie, où séjournoit alors le duc de Normandie. Il devoit donc au mandement du prince la facilité de rester à portée de voir sa dame, cinq ou six jours de plus.

## XIX. P. 71, v. 1529.

*Au commandement d'un seigneur*

*Qu'en France n'a pas de greigneur.*

Il désigne ainsi Charles, duc de Normandie. Les deux vers suivants :

Fors un; Dieus le gart où il maint,

Et à grant joie le ramaint!

désignent le roi Jean, qui, six mois plus tard, c'est-à-dire le 5 janvier 1364, arrivoit en Angleterre, d'où Dieu ne devoit pas permettre qu'il revint; car il ressentit dans les premiers jours de mars les atteintes de la maladie dont il mourut le 8 avril suivant. L'itinéraire recueilli par le marquis d'Aubaïs marque que le roi Jean étoit en juin à Crécy-en-Brie, où nous voyons que séjournoit également le duc de Norman-

die. Il faut supprimer la fin de la note 1, qui contient deux erreurs : 1<sup>o</sup> Jean n'étoit pas encore retourné en Angleterre, 2<sup>o</sup> nous sommes en 1363.

## XX. P. 79, v. 1761.

*Telement & à tel cantele.*

Lif. *cautele* (avec telle précaution).

## XXI. P. 82, v. 1872.

*Mais de sa cointe vestéure*

*Me tais; dont je fais mespresure.*

Il faut entendre, je crois, ainsi : « Mais je m'aperçois que je ne dis « rien de son costume; c'est à tort. »

## XXII. P. 83, v. 1892.

*Vestie ot une fourquanie.*

Plus tard *souquenille* ou *souquenelle*. C'étoit une robe de dessus ou surcot large du bas, mais ferrée par le haut de manière à dessiner le buste. Voyez Jules Quicherat, *Histoire du costume en France*, p. 186.

M. Quicherat cite aussi parmi les draps de grand luxe l'écarlate de Bruxelles.

## XXIII. P. 83, v. 1910.

*Plus rien diray à ceste fie.*

J'aurois dû lire plutôt : *Plus n'en diray....*

## XXIV. P. 84, v. 1928.

*Car se .x. mois devant li fuisse.*

C'est-à-dire : « Si dix mois auparavant j'avois été devant elle. » Ce qui semble indiquer qu'il avoit reçu le premier message dix mois auparavant, c'est-à-dire durant l'automne de 1362, & non 1361, comme le marque la dernière note de la même page. Machaut, qui commença le *Voir-Dit* pendant qu'il accomplissoit sa neuvaine, avoit dit au début : « Il n'a pas un an » &c. (vers 29).

## XXV. P. 85, v. 1946.

*Car Honte me vint affaillir.*

Aujourd'hui, au lieu du débat qu'on va lire nous dirions, assurément d'une façon moins poétique : « En rentrant chez moi, je me sentis honteux & confus d'avoir présumé qu'une dame si accomplie pourroit s'abaïsser jusqu'à moi : mais bientôt l'espoir d'être aimé me ranima. » A tout prendre, il est permis de préférer la façon dont notre poète s'y est pris pour exprimer la même lutte intérieure.

## XXVI. P. 98, v. 2338.

*Mon livre & mes Heures lisant.*

On voit que le bon chanoine n'avoit pas oublié son bréviaire & ses Heures canoniales.

## XXVII. P. 103, v. 2490.

*Et c'est la guise d'Alemaingne,  
Qu'on garist la gent par paroles.*

Machaut, qui avoit suivi en Allemagne le roi de Bohême, avoit sans doute vu qu'on y pratiquoit ce sortilège, & cela prouve assez bien qu'on n'y ajoutoit aucune foi dans notre France.

## XXVIII. P. 108, v. 2623.

*Là, fait .ix. jours ma demeure ay....*

« Là j'ay fait ma demeure, je demeuray neuf jours. » Les neuvaines ne devoient pas être interrompues, & par conséquent, les premiers jours passés dans l'église ne devoient pas compter.

## XXIX. P. 110, note 4.

*Mouroit de faim.* Ajoutez : ou de soif : car le mot *Aquarius* avoit pu donner l'idée de faire du saint le patron des altérés.

## XXX. P. 111, v. 2699.

*Que la voy à trop grant dangier.*

Peut-être le manuscrit auroit-il dû porter : *Que la voie a trop grant dangier...*, c'est-à-dire : parce que c'est une voie trop dangereuse.

XXXI. P. 114, *Lettre XII*, lig. 2.*Qu'il ne vous vueil desplaire.*

*Vueil* pour *vueille*. C'est une faute du n° 1584 que j'aurois dû corriger avec le manuscrit du duc de Berry.

XXXII. P. 114, *Ib.*, lig. 10.*Ma fuer & moy.*

Ce qui m'a persuadé que cette sœur n'étoit que la femme de Jean II de Conflans né du premier mariage de Jean I, c'est que nous la verrons plus loin aller en Brie visiter les maisons de son mari. Or les maisons de Vielmaisons en Brie, Étoges, Vezilly étoient des fiefs de la maison de Conflans. On étendoit autrefois plus qu'on ne fait aujourd'hui ce titre de frère : nous verrons plus loin Peronnelle dire du frère aîné de Guillaume : « votre frère & le mien. »

## XXXIII. P. 116, v. 2746.

*Triste penss & enuieus.*

Peut-être aurois-je dû écrire : *envieus*, contrarié, synonyme du vieux mot : *à envis*.

## XXXIV. P. 117, Rondel.

On pourra s'étonner de la facilité avec laquelle Peronnelle répond en vers aux vers de son ami. Mais elle ne fait guère que des bouts-rimés qui lui sont fournis par les vers auxquels elle répond.

XXXV. P. 118, *Lettre XIII*, lig. 12.BRIESMENT. Lif. *briefment*.XXXVI. P. 120, *Lettre XIV*, lig. 5.A DIEU, lif. *A Dieu!*

## XXXVII. P. 126, v. 2979.

*Dont on n'EUST grigneur MESTIER**Que de gens de si vil MESTIER.*

Lif. *n'eust*. Mestier, au premier vers, a le sens de *besoin*, & dans le second, le sens qu'il conserve encore.

## XXXVIII. P. 128, v. 3032.

SIL *puelent*. Lif. *s'il puelent*.

## XXXIX. P. 143, note 1, &amp; p. 235, note 1.

UNCHÈRE. Lif. *Unchair*.

## XL. P. 144, v. 3377.

*Mais chascune avoit un chapel**Floreté d'or, ainsi l'appel,**De roses doubles & vermeilles....*

« Nos pères (dit M. Quicherat, dans sa belle *Histoire du costume*) ont appelé chapeaux de fleurs des couronnes qui se faisoient en fleurs de la faison.... Les jardiniers fleuristes jouissoient de plusieurs immunités, en considération de ce que leur industrie avoit été d'abord établie pour le service des nobles. » (1) Il me semble que la définition ne

(1) Depping, éditeur & annotateur du *Livre des métiers*, va plus loin : de ce que les chapeliers de fleurs ne devoient point le guet, « pource que leur mestier est franc & qu'il fu establi pour servir les gentins

répond pas exactement à nos trois vers. Le chapel de Peronnelle n'étoit pas seulement une couronne de fleurs, mais un cercle ou bandeau orné de fleurs & de feuilles d'or. C'est plutôt au *chapelet de fleurs* que peut convenir la définition de M. Quicherat.

# 

*A une ville qu'on appelle  
Partout à Paris La Chapelle.*

La Chapelle Saint-Denis.

# 

*Et vous esfeuilleteray à nonne.*

L'office de Nonnes devoit se dire à trois heures; mais on le réunissoit ordinairement à celui de vêpres, qui devoit se dire à six heures.

# 

*Qu'il croyoit avoir le mieus FAIT. Lif. faits.*

# 

*Helas! se CEAVOIE oï.*

Lif. *Se ce avoie oï.* (L'e du pronom s'élide & se prononce *çavoie.*)

# 

COMMENCIE. Lif. *commencié.*

« hommes. » Il conclut que « les bons bourgeois de Paris ne se per-  
« mettoient pas une parure aussi éclatante. » Un chapeau de fleurs! En  
réalité, tout le jeune monde, bergères, bourgeois, bourgeois & gen-  
tilshommes ufoient de là liberté grande d'en porter.

XLVI. *Ib.*, lig. 17.

*Et ne cuide mie que se Desirs y vient qu'il nous puiſt en riens grever.*

On voit que Peronnelle ne redoutoit pas l'arrivée de ce personnage autant que Guillaume le ſuppoſoit.

## XLVII. P. 195, lig. 2.

*Le couvrechief & le touret.*

Le *couvrechief*, comme le dit fort bien M. Quicherat, étoit une forte de guimpe flottante qui couvroit ou découvroit le viſage à volonté. C'étoit ordinairement un tiffu de lin ou de ſoie extrêmement délié, & qu'on tiroit en général des fabriques de Reims. Peronnelle envoie ici les trois principaux élémens de ſa coiffure : la coiffe, le couvrechief, & le touret dont elle étoit *affublée* quand elle avoit reçu la dernière lettre de ſon ami. Il ne faut pas confondre ce touret avec le touret de nez qui en a procédé. Le nôtre, comme je l'ai dit, ſervoit à retenir gracieuſement les cheveux ſous le chapel de fleurs. Et ce chapel n'étoit peut-être pas éloigné de la forme des prétendus chapeaux que portent nos dames, en cette année de grâce 1875.

\* Dans la même page, lig. 11. Il faut noter que l'*Œc* n'eſt pas dans le manuscrit du duc de Berry.

XLVIII. P. 204, *Lettre XXVII*, lig. 3.

*Je vous iray querre à la porte Saint Anthoine.*

Cette porte étoit conſtruite au delà de la charmante église de Saint-Nicaïſe, abattue par les libres penſeurs de 1792, « afin, » ainſi que le dit le S<sup>r</sup> Prudhomme, « de nettoyer tout ce qui pouvoit rappeler la féodalité & le fanatiſme. » (*Diſſionn. de la République franç.* An I<sup>er</sup> de la liberté.)

## XLIX. P. 204, note.

*Ce devoit être une demoifelle de Conſlans.*

Ou plutôt, la jeune femme de Jean II de Conſlans que Peronnelle traitoit de frère. — Il ne faut pas ajouter grande foi à l'initiale T, par laquelle Machaut ſemble désigner le frère de Peronnelle. On a vu que

nos deux amoureux tenoient également à donner le change sur les véritables noms des personnages cités dans les lettres, & sur les lieux où Peronnelle séjournoit.

L. P. 206, *Lettre XXVIII*, lig. 9.

*Nous devons partir.... pour doubte de la mortalité.*

On peut préfumer de ce passage & de la lettre précédente de Machaut que Peronnelle alloit s'éloigner de Paris. La peste, en effet, y faisoit, dans la dernière moitié de cette année 1363, de cruels ravages, comme nous l'avons dit dans la Notice. Ainsi c'est à Paris que Machaut étoit allé la trouver, dans un moment où la ville étoit remplie de mouvement & de noise. C'est de là qu'ils auroient fait l'agréable pèlerinage de Saint-Denis, & où Machaut avant de retourner à Reims auroit commandé un bijou à un orfèvre que la mortalité devoit atteindre.

LI. P. 210, v. 4852.

RAJOVENIR. *Lif. rajouenir*, comme aux vers 4839 & 4860.

LII. P. 211, v. 4861.

*Car de mon cuer MILLE fois n'ist.*

*Lif. nulle fois.*

LIII. P. 212, v. 4908.

*Lors me prist trop à AVOIER.*

Je crois qu'il eût mieux valu lire : *anoier* (ennuyer).

LIV. P. 214, v. 4963.

*Si m'enbati en une place....*

Il ne faut pas oublier que Machaut continue à raconter un songe.



LV. *Ib.*, v. 4967.*Sur une coupepointe.**Bien croy qu'elle fu faite à LICHE.**Liche* semble être ici pour *liste*, frange.

## LVI. P. 215, v. 4989.

*Et par tel guise au Roy parlay.*

Il semble bien que, dans les conseils donnés au roi du Jeu, Machaut ait en vue, soit d'exprimer les vrais sentimens du duc de Normandie, soit de les lui représenter comme une sage règle de conduite que le roi Jean avoit trop rarement suivie.

## LVII. P. 216, v. 5023.

*Ains doit tes cuers estre ententis**A soufmettre & donter la force**De ton anemi s'il t'esforce.*

C'est, en moins beaux vers, rendre celui de Virgile :

*Parcere subjectis & debellare superbos.*

## LVIII. P. 217, note 3, lig. 2.

*Armé de ses cornes*, & mieux *de ses cors* ou *andouillers*. A l'imprimerie, on a substitué *cornes* à *cors*, & la correction n'a pas été heureuse.

## LIX. P. 220, v. 5118.

*Et se trop longuement parole**Mon songe....*

On pourroit croire que Machaut, dans ce petit alinéa, fait une parenthèse pour demander excuse à son lecteur & non pas au *Roi qui ne ment* :

mais celui-ci lui reprochera bientôt avec raison de parler tour à tour en rêveur & en homme éveillé :

*Tu dors & paroles ensemble  
Et si, m'est avis que tu songes.*

### LX. P. 222, v. 5182.

*Et encor parle-on du deusiesme,  
Voire par Dieu & du centiesme.*

Apparemment le *centiesme* sur ce qui avoit échappé à toutes les demandes précédentes. La France s'imposoit alors pour racheter le roi Jean, comme aujourd'hui nous sommes contraints de le faire, pour payer l'éloignement des nouveaux hommes du Nord auxquels le fort des armes avoit livré la patrie.

“ Anno domini M. CCC. LXIII. ” dit le continuateur de Nangis, “ fuerunt multae pressurae & oppressiones in populo.... per totum, de “ Parisius usque Pictaviam & Britanniam; tum propter praedones & “ latrones nimium abundantes per itinera & villas rusticas, quam prop- “ ter gravissimas exactiones & nihilominus impositiones, & multa homi- “ cidia per villas & nemora. ” (*Éd. Geraut, t. II, p. 324.*)

.... “ Eodem anno sub praetextu & colore patriam defendendi & ini- “ micos offendendi, maximae talliae & impositiones atque graves exactio- “ nes inusitatae super vinis & aliis mercanciis, levabantur. ” (*Ib., p. 328.*)

### LXI. *Ib.*, v. 5188.

*Li diables atise la guerre,  
Ainsi fait li rois d'Engleterre.*

Édouard III ne faisoit plus la guerre depuis le traité de Brétigny, mais passoit pour l'*atifer* en encourageant les Grandes Compagnies à continuer leurs ravages.

### LXII. P. 230, v. 5414.

*Et Sillon de Lacedemoine,  
Fu....*

Suppr. la virgule.

LXIII. P. 233, *Lettre XXIX*, lig. 3.

*Dès le xx<sup>e</sup> jour d'août.*

Le msc. 22545 porte : *le x<sup>e</sup> jour....* Peronnelle fait une courte excursion en Brie dix-sept jours plus tard (lig. 8), c'est-à-dire le 27 août ou le 5 septembre. Cette visite la retient quinze jours entiers, ce qui nous conduit à la mi-septembre. Elle s'arrête ensuite dans une ville où elle étoit « à hostel ». Quelle étoit cette ville qui renfermoit une église de Saint-Pierre, comme on verra *Lettre XXXII*? Troyes ou Châlons-sur-Marne. Aussitôt son arrivée, c'est-à-dire le 17 de ce mois ou le 27, suivant le msc. 22545, Peronnelle écrit à Machaut. Les dates que portent plusieurs des lettres suivantes ne sont pas aussi faciles à vérifier. — P. 234, lig. 5. La veille de Sainte-Croix est, comme on fait ou du moins comme on doit le savoir, le 7 septembre. — P. 235, lig. 7. Mieux vaudroit supprimer la note 1; nous ne découvrons pas assez nettement d'où partoit le frère & où se trouvoit le roi Jean. — Les craintes de Machaut sur la fidélité de sa maîtresse sont de nouveau réveillées par les précautions que Peronnelle lui recommande : pourquoi devoit-il maintenant dissimuler avec son ami qui, jusqu'alors, avoit approuvé leurs amours? Pourquoi lui faire entendre qu'il ne s'étoit jamais agi entre eux que de vers & de chansons? — P. 236, lig. 17. *Le lieu où vous savez que nous irons* est Saint-Nicaise de Reims. (Voy. *Lettre XXVII*.)

LXIV. P. 239, *Lettre XXXI*, lig. 2.

La veille de saint Michel tombe le 28 septembre, un seul jour ou onze jours après la date de la lettre de Peronnelle. — P. 242, lig. 12. *Teneur & conteneur*. Nous disons aujourd'hui *ténor & basse-taille*, parce que nous avons préféré à la forme françoise la forme italienne, comme si nous devions aux Italiens le premier emploi de ces tons. Dans un compte des ducs de Bretagne de l'année 1413, reproduit par Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, II, p. 962), figure « Jehan Tromelin, « teneur de la chapelle Monfeigneur, LXX liv. par an. »

## LXV. P. 244, v. 5583.

*Dont il est moult.*

Cette mauvaise rime se retrouve dans tous les mss. Mais Peronnelle devoit avoir écrit *mont*, souvent employé, au lieu de *moult*.

LXVI. P. 251, *Lettre XXXII*, lig. 5.

La date du 5 mai est évidemment inexacte. La lettre doit avoir été écrite au mois d'octobre 1363.

## LXVII. P. 252, note 2.

*Le manuscrit 158. Lif. 1584.*

## LXVIII. P. 254, note 2.

*Un dragme. Lif. une dragme.*

## LXIX. P. 257, note 2.

L'initiale *T* est pourtant dans le msc. du duc de Berry, & n'est omise que dans le n° 22545. J'ai mis le lecteur en garde contre toutes ces désignations locales ou personnelles.

LXX. P. 265, *Lettre XXXV*, lig. 17.

*Un chevalier.* Les deux autres manuscrits portent *uns clers*, & je penche à croire maintenant qu'ils doivent être préférés. Ce clerc sera le même qui avoit précédemment engagé Machaut à ne pas trop compter sur l'amour exclusif de Peronnelle; peut-être encore celui qui recevra la confession de la demoiselle.

LXXI. P. 276, *Lettre XXXVII*, lig. 10.

*Vous ne m'avez escript.... ne de mes deux balades jugié.* Il vaut peut-être mieux entendre : « Vous ne m'avez écrit ne jugié de mes deux balades. »

LXXII. P. 282, *Lettre XXXIX*, lig. 2.

*Si envoiez par devers moy en l'osfel ma mere.*

C'est la première fois que la mère de Peronnelle est mentionnée. On voit que la demoiselle tenoit à ce que la dame de Conflans, ni même son frère, ne s'aperçussent des visites de Guillaume. Il faut supprimer la note qui confond, je crois maintenant à tort, Henry & le frère de Peronnelle.

## LXXIII. P. 285, v. 6950.

*Il a des ans plus de soixante  
Que li tans ne fu si divers....*

C'est ce que justifie le continuateur de Nangis : « Eodem anno „ M. CCC. LXIII. fuit hyems horrida valdè atque longa : & factum est „ asperum gelu quod duravit usque ad finem martii. » (P. 333.)

## LXXIV. P. 290, v. 7093.

*A plus dou tour DUNE paviere.*

Lif. *d'une paviere*. Pavois.

## LXXV. P. 293, v. 7176.

*Achemenides qui le vit.*

Ovide avoit emprunté au 3<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* (v. 590 & suiv.) le récit d'Achemenides, un des compagnons d'Ulysse, abandonné sur la côte de Sicile & recueilli par Énée.

## LXXVI. P. 294, note, lig. 2.

GALATHÉE. Lif. *Galatée*.

## LXXVII. P. 297, v. 7300.

*Comment li ancien entaillioient  
L'image d'Amour....*

Il est à remarquer que dans le Moyen âge & jusqu'à la Renaissance, les peintres & imagiers, d'accord en cela avec l'instinct naturel du genre humain, n'admettoient jamais de nudités dans leurs compositions. Ils donnoient un vêtement même au petit dieu d'Amour. Dans leurs peintures du *Jugement de Paris*, Vénus étoit encore à demi vêtue; à plus forte raison Junon & Pallas qui devoient y personnifier : Junon la puissance & la richesse, Pallas la sagesse & la vertu. Les artistes anciens eux-mêmes étoient beaucoup moins prodigues de nudités que ceux de nos jours; ils n'enlevoient leurs vêtemens qu'à certaines divinités, symboles plus ou moins directs de l'acte de la génération. On diroit fait pour la Vénus pudique ce charmant distique d'Ovide :

*Ipsa Venus pubem, quoties velamina ponit,  
Protegitur laeva semireducta manu.*

(*De Arte amator.*, lib. II, v. 613.)

Il est assurément plus aisé de faire une belle femme nue qu'une belle femme vêtue : mais combien la draperie ajouterait, par exemple, à la juste expression des Trois Grâces, qu'on s'obstine à nous représenter entièrement nues ! Belles assurément sous le pinceau de Raphaël ou de Rubens, mais *gracieuses* non. Aussi les *nudités* devroient-elles être rarement étalées dans les expositions publiques; elles ont, dans l'intimité, assez d'occasions de prendre leur revanche.

## LXXVIII. P. 301, v. 7425.

*« Et monstre, nés à la carole. »*

« Qu'elle montre à tous ceux qui l'approchent; comme nous disons familièrement aujourd'hui : à la ronde ou à la cantonade. La Carole étoit la ronde aux chançons que les petits enfans seuls pratiquent encore.

## LXXIX. P. 302, v. 7442.

*Car mainte dame amy clamé  
A maint, sans estre d'elle amé.*

C'est précisément ce que la reine Genievre avoit dit à Lancelot dans une première entrevue : « Par ma foi, ce mot ami fut dit de bonne « heure ! Mais je ne le prenois pas tant au sérieux. Souvent je l'ai dit à « d'autres chevaliers par simple courtoisie. Vous l'avez entendu autre- « ment ; bien vous en est venu, puisqu'à vous en croire, il a fait de « vous un prud'homme. Ce n'est pourtant pas la coutume, parmi les « chevaliers, de prendre telle parole à cœur, & d'imaginer qu'ils soient, « à compter de là, retenus par une dame. » (*Romans de la Table-Ronde*, t. III, p. 264.)

## LXXX. P. 306, v. 7574.

*....Il est un advocas.*

Peut-être le grand seigneur qui venoit d'engager Machaut à ne faire aucun fonds sur l'amour de Peronnelle ; mais plutôt encore le prétendu, le fiancé de Peronnelle, celui qui fera compter les premières amours « parmi les péchés oubliés. »

LXXXI. P. 314, *Lettre XLI*, lig. 15.

*Et, s'istost come je seray PARTIE de vous.*

Ainsi dans les manuscrits ; il eût fallu : *parti*.

## LXXXII. P. 315, v. 7704.

Ponctuez ainsi :

*Se signifîé li dussé,  
Et si, l'dussé fait plourer.*

## LXXXIII. P. 320, v. 7846.

*Qui MALVAISES NOUVELLES apporte.*Ainsi dans les trois manuscrits. Il eût fallu : *mauvaise nouvelle apporte.*

## LXXXIV. P. 322, v. 7919.

UNE *chaisne*. Lif. *un chaisne*.

## LXXXV. P. 326, v. 8048.

Ponctuez ainsi :

*Li cuers li fault, & la véue  
 Li trouble en chief, & de la plaie  
 Li sans jusqu'à la terre raie.*

## LXXXVI. P. 336, v. 8307.

Lisez :

*Son dous regart qui trop mespřit  
 Quant onques de s'amour m'espřit.*

C'est-à-dire : « Son doux regard qui a très-mal agi quand il me rendit  
 « épris d'amour. »

## LXXXVII. P. 339, note.

*On doit croire qu'il entend parler de Gaston Phebus.* Ou plutôt du comte de Tancarville, auquel il avoit déjà adressé une Épître, & qui donnoit la préférence au vol ou chasse aux oiseaux, sur la chasse aux bêtes fauves. Jean de Melun comte de Tancarville étoit grand chambellan de France. On lit, vers la fin du curieux *Livre du roi Modus & de la reine Ratio*, une longue pièce de vers sur le Jugement rendu par ce comte de Tancarville, à l'avantage de la Chasse au vol.



## LXXXVIII. P. 344, v. 8525.

*Et ma vertu affoiblie,  
Est....*

Supprimez la virgule.

LXXXIX. P. 347, *Lettre XLIII*, lig. 5.

*Puis que vous m'estes & envelopastes mon cuer en fin azur, & l'enfermaistes  
en trésor dont vous avez la clef....*

Ce précieux gage, enfermé dans un écrin dont l'amant avoit reçu la clef, figuroit un cœur, comme en portent encore à leur cou bien des villageoises, pour y retenir une croix d'or. Le don de ce cœur pouvoit garantir le don de tout le reste, mais encore y auroit-il loin de là aux suppositions de M. Tarbé.

## XC. P. 347, note.

1362. Lif. 1363.

## XCI. P. 354, v. 8702.

*Pour adoucir la grant rigueur  
De la déesse & sa fureur.  
Les vierges....*

Une virgule, au lieu du point.

XCII. P. 362, *Lettre XLV*, lig. 1.

*Si vous amez ma pais.... que jamais ne vous avengne.*

Pour expliquer le mécontentement & le dépit de Machaut en recevant enfin ce qu'il avoit demandé avec tant d'instance, il faut admettre que le présent arrivoit assez mal à propos; justement comme le prêtre-confesseur venoit de lui faire comprendre qu'il devoit désormais se contenter de l'amitié de Peronnelle.

## XCIII. P. 362, note.

*C'est la première fois....*

Lisez : Le manuscrit n° 1584 porte *mon intention*, & c'est la première fois que je remarque ce solécisme, &c.

## XCIV. P. 368, note.

La *Colombelle* doit être la même que la *Guillemette*. Remarquons que le *frère*, la *sœur* de Peronnelle & Henry étoient bien instruits de la correspondance amoureuse, mais ignoroient les rendez-vous du *Verger* & le pèlerinage de Saint-Denis. Peronnelle, qui jusque-là ne trouvoit jamais les lettres de son ami assez longues, lui recommande maintenant de ne plus envoyer que des chançons; ou, s'il écrit, de charger un homme bien sûr de lui remettre les lettres. Toutefois les nouveaux liens qu'elle alloit former ne rompirent pas entièrement ceux qui l'engageoient avec Machaut. J'en trouve la preuve & dans la balade d'Eustache Deschamps citée dans la Notice, & dans deux autres balades : l'une, apparemment de Peronnelle d'Armentières; l'autre, assurément de Guillaume de Machaut. Placées, dans les Œuvres complètes, parmi les dernières compositions du même genre, elles semblent avoir été faites dans les premiers temps du mariage de Peronnelle. Nous ne pouvons mieux finir notre volume qu'en les reproduisant toutes les deux.

## PERONNELLE.

Deux choses font qui me font à martire  
Vivre & languir; dont mes cuers trop soufpire :  
La première est que mes tres-dous amis,  
Qui fa proefce & tout son cuer a mis  
En moy servir & amer loiaument,  
Ne peut, ne veult, ou ne scet nullement  
Géhir(1) à moy fa doulour ne fa paine,  
Ne que je fuis fa dame souveraine.

---

(1) Confesser.

Et si, voy bien qu'il vit à grant doulour,  
 Dont il a taint son viz & sa coulour.  
 Et vraiment moult volentiers querroie,  
 A mon honor, son bien, sa paix, sa joie.

La seconde chose est qu'il n'affiert mie  
 Que, de sa bouche ou par semblant li die  
 Que ses cuers est tous siens, où que je soie;  
 Qu'en ce faisant, contre m'honneur feroie.  
 Et jà soit ce que mon cuer grief mal porte  
 Pour lui amer, mieus vourroie estre morte  
 Que de bonté, par regart ou par chiere,  
 Lui déisse que suis sa mie chiere,  
 Et qu'en mon cuer porte celeement  
 L'amour de lui, trop plus couvertement  
 Que li charbons n'est par dessous la cendre.  
 Et ne m'en puis, ne sçay ne veul deffendre.

Si ne voy goute en moy n'en son affaire :  
 Car il nous faut & l'un & l'autre taire,  
 Et tout adés plus fort riens amerons  
 Que jà semblant ne chiere n'en ferons.  
 Et que pourra cest amour devenir,  
 Nous en lairons bonne Amour convenir,  
 Pitié, Franchise & Douçour la courtoise  
 Qui sevent bien que telle chose poise;  
 Et fagement & tost porvoieront  
 Quant, en ce point, pour amer nous verront.  
 Mais jà par moy ceste amour ne faura,  
 Tant que Pitié ou Amour li dira.

Cette balade est irrégulière, elle n'a pas le refrain exigé, les rimes des trois couplets ne sont pas uniformes. Mais malgré un certain embarras d'expression, elle est dictée par un sentiment passionné que la nouvelle épouse ne pouvoit encore étouffer. Écoutons maintenant Machaut :

Se je vous aim de fin loial courage,  
 Et ay amé & ameray toudis,  
 Et vous avés prins autre en mariage,  
 Doy-je pour ce de vous estre en sus mis,  
 Et de tous poins en oubly?  
 Certes nenil, car puis que j'ay en my

Cuer si loial qu'il ne fauroit meffaire,  
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

Ains me devés tenir en vo servage,  
Come vo serf qu'avés pris & acquis,  
Qui ne vous quiert vilenie n'outrage.  
Et si, devés amer, j'en fuis tous fis,

Vo mari com vo mary  
Et vostre ami com vostre dous amy.  
Et quant tout ce povés par honneur faire,  
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

Et s'il avient que cuer avés volage,  
Onques amans ne fu si fort trahis  
Com je feray; mais vous estes si sage,  
Et s'est vos cuers si sagement nouris,

Qu'il ne daigneroit ainfi  
Moy decevoir pour amer; & ce di :  
Puis que sur tout aim vostre dou viaire,  
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

(Mfc. du duc de Berry, n° 9221, f° 15.)













University of California Library  
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

Phone Renewals  
310/825-9188

WAZ SEP 09 1997

RESEPLD-01997

OL JAN 23 1998  
NOT 19

NOV 01 2008

3



3 1158 00506 2087



